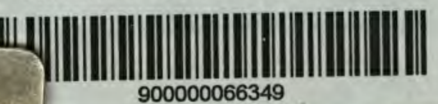
ÉCOLE MOYENNE

DE GAND


PATRIMOINE
de
l'Université
de Gand


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000066349



LE MEXIQUE.

ERRATA DU TOME I.

Pag. 2	lig. 20,	jun,	*lisez* un.
111	18,	nomo	*uomo*
142	14,	cœur,	chœur.
153	17,	Luas,	Lucas.
195	15,	prescrit,	proscrit.
244	29,	*Isècia,*	*Isiaci;*
239	4,	amì,	ami.
302	15,	l'aqueduc,	le commencement de l'aqueduc.
338	27,	indifférente asiatique,	indifférence asiatique, dans laquelle la tyrannie.
415	21,	égère,	légère.
420	15,	Dochi Penari,	Pochi Denari.
387	1,	*Ovigilde,*	*Léovigilde.*



Am 7c

LE

MEXIQUE,

PAR

J.-C. BELTRAMI,

EX-CONSEILLER A UNE COUR ROYALE DE L'EX-ROYAUME D'ITALIE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-BOTANIQUE DE LONDRES,
ET D'AUTRES CORPS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES CIS-ET-TRANSATLANTIQUES;
AUTEUR DE LA DÉCOUVERTE DES SOURCES DU MISSISSIPI
ET DE LA RIVIÈRE SANGLANTE,
DU PÉLERINAGE EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE, ETC.

. . . . . . *Iliacos intra muros peccatur et extra.*

TOME PREMIER.

PARIS,
CREVOT, RUE DU BAC, N° 2,
DELAUNAY, LIBRAIRE
DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,
PALAIS-ROYAL.

1830.

TYPOGRAPHIE DE MARCELLIN-LEGRAND, PLASSAN ET COMP.

IMPRIMERIE DE PLASSAN ET COMP.,
RUE DE VAUGIRARD, N. 15.

AUX SOUVERAINS

SPIRITUELS ET TEMPORELS.

Puissans Seigneurs,

Vous envoyez çà et là, dans l'un et l'autre monde, des agens politiques et religieux pour vous informer de la religion et de la situation des empires. En échange du salaire ou des honneurs publics que vous leur prodiguez, souvent leur complaisance trop docile déguise les vérités qui pourraient contrarier vos vœux ; ou, spéculant sur vos passions, leur servilité exagère tout ce qui peut les flatter. Quelquefois même, enchaînés par l'or ou la crainte d'un ennemi puissant, leur âme vénale ou pusillanime sert, sous le masque du dévoûment, une cause hostile et à leur prince et à leur pays ; d'autres, ne voyant les nations qu'à tra-

vers les préjugés étroits ou les desseins ambitieux d'une secte ou d'un parti, leurs regards fascinés ne rencontrent de toutes parts, et le plus souvent dans les salons, que ce qui semble vérifier les conjectures ou d'un coupable intérêt, ou d'aveugles systèmes. De là tant de peuples calomniés, tant de fourbes prônés, l'impiété exaltée, et votre justice surprise, enchaînée ; de là cet acheminement vers l'abîme où vous entraînent à grands pas des conseillers, ou flatteurs, ou ignorans, ou perfides.

L'ouvrage que je vous dédie est l'expression simple et spontanée d'une âme indépendante. *Pélerin* solitaire, sans Mécéne, me promenant sans coûter rien à personne ; n'ayant d'autre mission que celle de ma conscience, d'autre religion que celle de l'Évangile, d'autre parti que la grande famille du Genre Humain ; ne sentant le besoin de rendre hommage qu'à la raison et à la vérité, je dis tout ce que m'a mis en mesure d'observer, dans un monde peu connu, la longue expérience de *Pélerinages* lointains, chez les peuples les plus

civilisés comme dans les contrées les plus sauvages.

Si l'on permet que mon livre arrive jusqu'à vous, et que vous me fassiez l'honneur de me lire, vous verrez que le temps marche partout à pas de géant, et commande aux souverains mêmes l'obéissance; leur imposant la nécessité de sortir de cet état *provisoire* et *anomal* où s'efforcent de vous tenir les *Séjan*, les *Brachmans* qui vous obsèdent sans cesse pour faire de vos trônes *scabellum pedum suorum*. C'est pour être demeurés sourds à la voix de cette nécessité, c'est pour n'avoir pas voulu transiger avec les intérêts et les vœux contemporains, que les Français ont perdu le Canada, les Anglais la Virginie, et les Espagnols toutes leurs possessions du continent Américain, et que l'Europe, hélas! déjà trop ensanglantée, est encore tout agitée et menaçante.

L'un de vous, l'empereur du Brésil, a déjà dit, dans une grande assemblée solennelle, que *le temps de tromper les peuples est passé ;* et l'illustre Abbé de la Mennais, l'homme des Pontifes et des Rois, vous mon-

tre, l'Évangile à la main, ce qu'a d'impérieux cette vérité. Écoutez-le vous-mêmes :

« Si les peuples catholiques sont aujourd'hui plus agités, s'ils se montrent plus que les autres impatiens du joug de l'homme, c'est que parmi eux le christianisme est plus vivant, et que son esprit pénètre la société entière : *mens agitat molem.* Continuant de développer par sa force interne le sentiment de la perfection morale dans les individus, alors même que les gouvernemens se sont soustraits à son action, il a rendu impossible désormais un despotisme *stable et tranquille ;* car, *où est l'esprit de Dieu, là est la liberté.* II Cor., III, 17.

« La loi évangélique ayant élevé l'intelligence sociale jusqu'aux plus hautes notions du droit, *nulle puissance* ne saurait obtenir une vraie soumission, si elle n'est fondée sur le *droit* et ne gouverne selon le *droit.*

« Pour constituer une société parfaite, il faut ne reconnaître de *souveraineté absolue* et *éternellement légitime* qu'en Dieu, de qui la *raison,* la *vérité* et la *justice* sont les lois ; ne considérer le *pouvoir humain,* ou la souveraineté

subalterne et dérivée, que comme le ministre de Dieu, et ne possédant dès lors qu'un droit conditionnel : *légitime*, quand il gouverne selon la *raison*, la *vérité* et la *justice*; *sans autorité*, dès qu'il les viole.

« La soumission du peuple au Prince a pour condition la soumission du Prince à Dieu et à sa loi : *charte* éternelle des droits et des devoirs, contre laquelle vient se briser toute volonté arbitraire et désordonnée.

« Il ne suffit pas que le pouvoir soit *légitime* : il faut encore que son action ait une règle immuable; il faut qu'il règne par la *justice*, et que la *justice règne sur lui*.

« Dieu, est-il dit dans les Vedas (continue le vénérable Abbé), ayant créé les quatre classes, n'avait pas encore complété son ouvrage; mais, de peur que la *classe royale et militaire* ne devînt insupportable par sa *puissance et sa férocité*, il produisit le corps suprême de la loi : car la *loi est le premier souverain, beaucoup plus puissante et sévère que les rois; rien ne saurait être plus puissant que la loi*, dont le secours, comme celui du *suprême*

Monarque, peut donner au *faible* l'avantage sur le plus *fort*.

« Cette doctrine inaltérable, contre laquelle ne peuvent rien le *temps* ni l'*opinion*, constitue la *foi même et la conscience du genre humain*. Elle est le titre de sa *liberté*.

« Deux choses constituent la liberté : la *légitimité du pouvoir*, et la *conformité de son action avec la justice immuable;* et la liberté, dès-lors, est la *loi première, la loi fondamentale, essentielle, de la société*. Quand donc le *libéralisme* demande la liberté, il demande l'*ordre;* il demande ce que *nul n'a le droit de refuser aux hommes*, ce que Dieu lui-même leur commande de vouloir et d'aimer. »

Touché de la situation où il voit la grande famille de la Chrétienté, le même auteur, nouveau Daniel, déploie devant vous ce lugubre avenir :

« Que la France et l'Europe s'acheminent vers des révolutions nouvelles, c'est maintenant ce que chacun voit. Les plus *intrépides espérances, nourries* long-temps par l'*intérêt* ou par l'*imbécillité*, cèdent à l'évidence des faits, sur lesquels il n'est plus possible à qui

que ce soit de se faire illusion. Rien ne saurait demeurer tel qu'il est : tout chancelle, tout penche : *conturbatæ sunt gentes, et inclinata sunt regna.* » Et, en terminant, il vous crie avec le Psalmiste : *Erudimini, ô vos, qui judicatis terram!*

Humblement,

J.-C. BELTRAMI.

Aux Mexicains.

Loin d'une patrie célèbre, où les vicissitudes politiques ont laissé tant de regrets et si peu d'espérances, cherchant quelque soulagement dans l'instruction sur les hommes et la Nature, je n'ai pu parcourir sans de vives émotions un pays lointain et nouveau, fier de trouver la récompense de son héroïsme dans une liberté si indignement combattue, et qu'un long avenir de gloire et de bonheur promet enfin de venger de l'humiliation et des calamités du plus horrible esclavage.

Au sentiment d'admiration que m'ont inspiré la force de votre caractère, vos institutions sagement combinées, et vos beaux-arts, encore presque entièrement cachés et à l'étranger et à vous-mêmes, s'est joint, pour lui imprimer une plus vive énergie, le révoltant souvenir

des calomnies dont le Despotisme Espagnol a défiguré votre histoire, en vous représentant à l'Europe sous les hideux semblans d'une corruption et d'un abrutissement incompatibles avec le régime de l'Indépendance et de la Civilisation.

Peuples non connus, et si dignes de l'être! j'ai essayé, et j'ai dû le faire pour l'honneur même de l'Espèce Humaine, de vous restituer vos titres d'illustration, si audacieusement enfouis ou usurpés par l'imposture de jaloux conquérans et de timides oppresseurs. Que le Ciel donne à la vérité un éclat vengeur qui confonde à jamais le mensonge, et réduise à un même silence tous vos détracteurs, ou légers ou méchans!

J'ai voulu remonter jusqu'à votre berceau, suivre, à travers les âges de votre barbarie, les lents progrès de votre organisation nationale : j'en ai pu mieux apprécier le mérite de vos généreux efforts, et j'en salue avec plus d'étonnement et de transport l'aurore de votre régénération.

O spectacle aussi touchant que nouveau dans l'histoire! Les Républiques de l'Antiquité sortirent tout armées (comme Pallas de la tête de Jupiter) de leurs institutions populaires, ou

de la défaite de voisins faibles et ignorans. Celles du moyen âge, serviles instrumens, tantôt des Empereurs, tantôt de la Papauté, et toujours éphémères, ne méritent, à aucun titre, l'honneur d'un parallèle. La République de l'Amérique du Nord a dû sa création au concours simultané de ce que l'industrie, la morale et la politique avaient de plus parfait, et que l'Europe imprudente avait aveuglément banni de son sein. Vous, au contraire, vous devez tout à vous-mêmes. Votre génie a su se faire jour à travers les ténèbres, répandues, épaissies à dessein par une tyrannie non moins soupçonneuse que cruelle. Vos cœurs se sont épurés au milieu de ce que l'Europe avait vomi de plus corrompu. Vos bras, conduits par une vaillance intrépide, ont su vaincre toutes les ressources d'une tactique la plus exercée, et montrer à l'Univers qu'ils n'étaient plus faits pour porter les chaînes de maîtres superbes et impuissans, moins façonnés par leur civilisation, par la nature de leur âme, pour vous asservir à leur joug, que pour traîner le char triomphal de leurs anciens esclaves.

Toutefois, il vous reste encore, et je vous les ai signalés, bien des abus à réformer, bien des vices à détruire. Puisse un esprit public, plus sagement dirigé, achever de dissiper les nuages

qui parsèment votre horizon! Que l'ambition, hélas! n'étouffe pas au berceau cette liberté naissante, gage de tant de prospérité et de gloire, prix de tant de sang et de larmes. Marchez sur les traces des Héros, sauveurs de votre Patrie; honorez-la en bénissant leur mémoire, et que de si nobles exemples confédèrent vos bras et vos cœurs, vos sentimens et vos forces, pour la défense de l'héritage qu'ils vous ont légué: la splendeur du nom Mexicain et votre Indépendance nationale. Que la Religion de l'Évangile ne cesse pas d'être la vôtre, comme elle est celle de la Civilisation et de l'Humanité! qu'elle tienne vos cœurs élevés vers le Dieu qui dispose des Républiques comme des Empires! Vous en aurez plus de sagacité pour discerner le véritable pouvoir, qui commande l'obéissance légitime; plus de force pour briser le joug des factions ou d'une servitude dégradante; plus de résolution, enfin, pour mourir plutôt que de renoncer à la propriété de vous-mêmes, à cette dignité de l'Espèce Humaine, si majestueusement rehaussée par le sacrifice universel de notre divin Libérateur.

Tels sont les vœux que vous offre mon cœur, en reconnaissance d'une hospitalité dont le souvenir me sera toujours cher: vœux d'ordre

et de paix, puisqu'ils appellent le règne, égal pour tous, de la Religion et de la Justice, compagnes inséparables de la vraie Liberté.

Avec mes vœux, agréez mes espérances, qui se sont déjà réalisées en partie, au milieu de dangers que j'avais pareillement signalés.

Paris, 10 décembre 1829.

J.-C. BELTRAMI.

PRÉFACE.

Étranger, je dois, pour me faire connaître au lecteur français, entrer dans des détails qu'en tout autre cas je voudrais éviter. C'est à ce titre qu'on me pardonnera, j'espère, de parler de moi, avec un peu d'étendue, dans cette préface.

Cet ouvrage est la continuation du *Pélerinage* que j'ai publié l'année passée à Londres en deux gros vol. in-8° (*).

(*) Quelques observations sur ce *Pélerinage* ne sembleront peut-être pas indifférentes.

Embrassant une étendue de quatorze mille milles environ, il conduit le lecteur de ma chaumière aux sources de la *Rivière sanglante* et du Mississipi, et de là aux embouchures de ce dernier fleuve.

On devait le faire paraître à Paris en même temps qu'à Londres. M. Jullien, le directeur de la *Revue Encyclopédique*, dont le monde littéraire savant, et les Étrangers, admirent, à si juste titre, les talens et l'obligeante courtoisie, avait bien voulu s'en occuper. Un de ses illustres collaborateurs, M. le baron de R...., l'avait assuré de sa coopération : c'est lui qui se chargeait de la révision de mon mauvais français, à mesure que j'envoyais de Londres le manuscrit sortant des mains du traducteur anglais, et les premières épreuves.

Pour faire voir que l'ouvrage avait obtenu amplement leurs suffrages, je pourrais citer ici textuellement les lettres qu'ils daignèrent m'écrire, si elles n'exprimaient, en termes trop flatteurs pour l'auteur, les présages de succès; mais je me bornerai à rappeler la note mise en bas de l'article où les rédacteurs de la *Revue Encyclopédique* (vol. 39, page 659) me firent l'honneur de parler du *Pélerinage,* imprimé en Anglais.

Inférieur, peut-être, sous le rapport physique et géographique, il n'offre pas moins d'importance par le côté politique et moral.

« NOTA. Un de nos collaborateurs avait traduit en français l'ouvrage de M. Beltrami, sur des premières épreuves (et sur le manuscrit) envoyées de Londres, et il avait pris des arrangemens avec un libraire de Paris, pour assurer la prompte impression de son travail. Des obstacles imprévus, indépendans de la volonté du traducteur, ont empêché jusqu'ici cette publication, qui, nous l'espérons, ne sera pas long-temps différée. »

J'ai appris que ces obstacles consistaient dans la banqueroute de l'imprimeur, qui était en même temps l'éditeur.

Les deux volumes dont se compose mon *Pélerinage en Europe et en Amérique,* embrassent, le premier, mes *promenades* dans divers États de l'Europe, et principalement en France et en Angleterre; le second, mon passage de l'Atlantique, une petite revue des États-Unis orientaux et occidentaux, le passage des *Alleganys,* tout le cours de *l'Ohio* et du *Missisipi*, la découverte des sources de ce grand fleuve, qui se jette, au Sud, dans le golfe du Mexique; de celles de la *Rivière sanglante,* qui, descendant au Nord, va verser ses eaux dans la mer Glaciale, dans la baie d'Hudson; la description des pays et des tribus sauvages, qui occupent un monde de déserts, ou inconnus ou presque inconnus.

Ce que je dis de l'Europe a été qualifié avec faveur dans plusieurs États du Continent, quoique, dans quelques-uns, il ne soit pas trop permis de louer l'homme qui expose franchement sa manière de penser. Je citerai notamment les suffrages qu'ont obtenus des traductions en Allemagne, exprimés récemment encore par le *Morgenblatt de Stuttgard* (17 avril 1829); et les éloges de presque tous les journaux anglais, qui ont même reproduit plusieurs fragmens, en particulier mon tableau physique et moral du Parlement (le *Times* a ouvert par là, dans ses colonnes, la session en 1828); mon portrait allégorique de leur *John Bull*; mes *Premiers pas dans Londres,* etc., etc., bien que, en général, l'ouvrage flatte moins qu'il ne heurte la susceptibilité facile et l'orgueil national de ce peuple. Entre autres, le *Weekly Times* s'exprime ainsi..... « *M. Beltrami, very happily mingles the characters of the antiquary, connaisseur, the man of letters, and the traveller. He is never found at fault; whatever subject arises, as*

Les peuples que je peins étaient ou inconnus ou défigurés par l'ignorance, la superstition et la tyrannie.

Vous percez, de vos conjectures, jusqu'à la première lueur

---

connected with ancient history, the fines-arts, litterature, or geography, is sure to receive most apt illustration from our indefatigable voyageur. We also admiré his almost total absence of dogmatism : an ipse dixit *is not to be found throughout the work, but events appear to be depicted in their natural colours, and then left to the taste and judgement of the reader. M. Beltrami's mind is evidently of the mercurial order; it glances hastily at an object, throws a full yet momentary light upon it, and then hastens on to touch on other points. The remarks of M. Beltrami* on his road to and trough France *are replete with the emanations of an elegant taste and an informed mind;* his valuetion of Napoleon *is perfectly correct : whilst the writer pays every homage to the lasting evidences of the Imperor's genius with which* France *is filled, he does not loose in his veneration of profound intellect, a memory of his selfihness....*

Le Scots-Times, un des journaux les plus estimés de l'Écosse, se plaignant du vide que renferment d'autres ouvrages, même de ses concitoyens, sur le continent qu'ils parcourent, déclare que c'est mon ouvrage qui vient remplir ce vide. « *A work affording this desideratum now lies before us, and as such is well worthy of serious investigations.* » Ensuite, après une longue critique, me faisant l'honneur de me comparer au Baron de Stael, il ajoute : « *It is not often that a foreigner at once hits upon the strong points, and appreciates the many seeming contrarieties of our national character. We have little hesitation, howener, in saying, that we thinch M. Beltrami, even during his short stay, has done so. We would say that his* Pinelli *sketch on England is one of the fairest and most graphic that has been lately made by any foreigner.* »

Le *Quarterly Review* lui-même, quoique le plus grand Séide du cabinet de Saint-James, que je n'ai pas trop épargné dans le cours de l'ouvrage, me compare avantageusement à don Michel, à l'occasion de mon tableau de la Tamise; et, après d'autres citations, il continue ainsi : « *M. Beltrami's observations on London and the manners of the English generally are more correct than foreigners are apt to make..... They occupy half the first volume, but we shall pass them contenting ourselves, as a specimen, with this*

qui s'échappe des ténèbres de leur antiquité la plus reculée ; vous passez à travers leurs temps fabuleux et merveilleux, les suivant jusqu'à la *Conquête*, image trop fidèle de la fable de

---

brief *and* masterly *sketch of* John Bull *moral character and personal habits......* »

Mes observations sur l'Amérique n'ont pas été moins honorées de l'approbation publique. Elles m'ont valu les mentions favorables, et souvent répétées, d'un grand nombre de journaux, surtout en Amérique, en Angleterre et en France.

C'est à la Nouvelle-Orléans qu'aussitôt descendu des sources du Mississipi, etc., et en présence même du grand fleuve, le héros de la pièce, je publiai d'abord et séparément ma *Découverte*, sous les yeux de mes juges naturels et les plus sévères, qui ne devaient pas voir sans jalousie qu'un Européen eût pu tout seul faire ce qu'avaient inutilement tenté des Expéditions envoyées dans le même but. Je ne voulus pas, comme d'autres voyageurs, mettre l'Océan entre ma plume et le théâtre de mes *exploits*. Voici notamment quelques-uns des témoignages de l'opinion publique Américaine :

Le Courrier Louisianais (15 avril 1824) :..... « *It may trul be said that M. Beltrami's work is the only one giving a full knowledge of the Missisipi, and of the tribes living on its banks. Before he discovered the* real sources *of that great River, as many merely were given to it as its outlets. The White Bear Lake, the Leach Lake, the Read Cedar Lake, were disputing, each other, the honour of being the sources of the finest river in the world; and MM. Pike and Scoolseraft that of having discovered it. When we reflect that a Stranger, assisted by only a few interpreters, has done more, alone, than all the Expeditions undertaken at great expenses by Gouvernement; when we think of the dangers to which he has been exposed; the toil and fatigues he has endured, the obstacles of all kinds which he has had to surmount to achieve such an undertaking, we can-not help admiring the perseverance and courage of that distinguished individual,* and regretting that the glory of the enterprise do not belong to one of our one citizens. »

Le Constitutionnel, journal imprimé en Français...: « Nous voudrions, après avoir lu chacune des lettres de M. Beltrami, pouvoir faire partager

l'aigle gouvernant les oiseaux de toute l'Ornithie, sans d'autres droits que ceux de son bec et de ses griffes. Vous rencontrez les restes de réactions fratricides, de révolutions récen-

---

à nos lecteurs le vif plaisir que nous éprouvons toujours en suivant ce hardi voyageur dans sa noble entreprise; mais les bornes d'un article de Gazette nous forcent à n'offrir, pour le moment, que des extraits; et notre embarras est assez grand lorsqu'il faut faire un choix dans un écrit où tout doit intéresser également. »

Mais le Gouverneur, le Sénat, le Congrès de l'État, le Maire de la ville, voulant me récompenser de leur avoir montré les sources et le cours entier du fleuve qui fait à la fois l'orgueil et la richesse de ces immenses contrées, m'offrirent aussi les félicitations les plus nobles et les plus affectueuses dans des lettres que je me plais à conserver comme un des monumens de mes *pélerinages* transatlantiques. Je ne donne ici quelques fragmens que de celles en français du Maire et du Congrès, les deux autres me témoignant en anglais des sentimens non moins généreux.

Le Maire : «... Si votre pays fut le berceau du grand homme qui nous a fait connaître cet hémisphère, de nos jours il était destiné à être celui de l'homme qui devait lui arracher des secrets dont la révélation vous appelle à la considération publique......»

10 avril 1824. *Signé* RUFFIGNAC.

Le Congrès : «... Les habitans de la Louisiane ne doivent-ils pas éprouver la reconnaissance la plus profonde, la prédilection la plus particulière, pour l'homme savant et courageux qui, au prix des plus grands sacrifices, des privations les plus pénibles, *est parvenu à découvrir les sources du fleuve* auquel ils sont redevables de la majeure partie de la prospérité de leur pays? et lorsque leurs députés vous expriment ces sentimens, n'est-il pas vrai de dire qu'ils ne font que prévenir les vœux de toute la population?.....»

13 avril 1824. *Signé* CANONGE, membre secrétaire.

J'ai reçu des témoignages non moins flatteurs des journaux, de corps scientifiques et littéraires, de professeurs de New-York, etc., etc.

A mon retour de l'Amérique à Londres, ce fut le *Monthly Magazine* (mars 1827), une revue de grande autorité, qui, publiant ce que les Américains avaient dit de ma *Découverte*, etc., me sollicita de la reproduire en

tes, qui vous retracent les évènemens les plus mémorables, les héros et les monstres qui y ont figuré ; et vous voyez les

anglais. Son long article, dans lequel, modestement, je n'ose trop me contempler, finit ainsi : « *We hope that the reception which M. Beltrami's* Discovery of the source of the Mississipi, *has met with* (en Amérique) *whill induce him to make it known in this country* (en Angleterre); *and in addition to give tho the world the details of his subsequent adventures.* »

Ce ne fut qu'après cette généreuse et publique sollicitation, et d'autres encore, que je me décidai à écrire mon *Pélerinage en Europe et en Amérique*, où je reproduisis la *Découverte des sources du Mississipi, etc.* Sans rappeler ici ce qu'ont dit le même journal et d'autres journaux Anglais de ce qui dans l'ouvrage a trait à l'Amérique, je n'ajouterai que cet extrait du Monthly Review, février 1828 : « *Thus, the glory of having accomplished a work which various expeditions had failed to execute, though supported by unlimited funds, stimulated by promised rewards and comprehending the ability, energy and labours of many, was won triumphantly by the persevering enterprise of an unpatronised individual. The sources of the Mississipi had been variously appropriated by former travelers : the latest expedition, undertaken* (par le général Cas) *for the purpose of ascertaining them, fixed upon Lake Cedar, now* Cassina, *as being the true point....* »

En France, la Revue Encyclopédique, la Revue Britannique, le Journal des Voyages, les Annales de la Société Géographique, etc., etc., en ont aussi parlé plus d'une fois; et M. de Châteaubriand a bien voulu me citer avec éloge et m'emprunter quelques pages, dans son *Voyage en Amérique.*

Je suis le seul, jusqu'à présent, qui connaisse et qui ait décrit, sans négliger même d'indiquer tous ses grands tributaires, le cours entier du Mississipi, qui est d'environ 1100 lieues, et que je n'ai pas quitté *un instant* de ses sources à ses embouchures; et un homme qui a vécu, chassé et mené une existence nomade avec les peuples les plus sauvages de la terre, au milieu des premiers traits de la création, doit s'être trouvé à même d'offrir aux deux mondes des aperçus et des tableaux au moins aussi curieux que nouveaux.

Je suis entré dans tous ces détails pour conclure que la France peut-être n'aurait pas vu d'un œil indifférent la traduction de mon *Pélerinage en Europe et en Amérique*

personnages qui figurent encore sur la scène Mexicaine. Le passé, en vous étonnant, vous attriste ou vous indigne ; le présent vous soulage; l'avenir vous offre de douces espérances : le tout vous instruit. Il serait bien difficile à une âme sensible de n'être pas vivement émue, en se promenant sur le sol Mexicain, devant les tableaux si variés de contrastes, sans cesse renaissans, d'une nature toute brute et d'une civilisation ébauchée. Le Musulman y passerait peut-être avec une indifférence moins asiatique qu'il ne passe au milieu des vénérables antiquités de la Grèce, de la Troade, etc., etc.

Souvent la configuration extraordinaire de la terre, les spectacles merveilleux d'une nature morte et vivante, toute nouvelle, et même des découvertes géographiques, fixent aussi nos regards étonnés.

Pour faciliter la lecture de l'ouvrage, si on le juge digne d'occuper quelque loisir, il m'a semblé bon de tracer sommairement l'itinéraire que j'ai suivi.

Je traverse d'abord le golfe du Mexique. Les différens phénomènes que j'y rencontre, je tâche de les expliquer, à travers les contradictions de ceux qui les ont vus de loin. Puissé-je avoir été de quelque utilité aux savans!

Je débarque sur les rivages de la mort, de la fièvre jaune, dont je décris la nature, les ravages, et la manière dont je suis parvenu à triompher de ses atteintes; où les lamentations de l'Humanité, toujours couverte du linceul funéraire, font un contraste frappant avec le chant, le gazouillement enchanteur d'oiseaux les plus rares, qui font retentir de leur joie ce triste séjour, et dont l'éclatant plumage dore les forêts et les tombeaux; où l'avarice lutte avec courage contre l'action homicide de tous les élémens.

Avant d'avancer dans les terres, j'essaie de vous faire connaître le terrain sur lequel je vous ai conduits, par un aperçu historique et philosophique, qui vous montre le chaos,

l'antiquité, le moyen âge et les temps les plus modernes de ces pays extraordinaires, qui sembleraient être plus vieux que le *Vieux Monde*. Là, je vous mets sur les traces de l'expédition Mexicaine que Mina commença aux embouchures du Saint-Ander, et qui, bien loin de l'endroit du début, alla finir en tragédie sur un des grands théâtres de la Révolution encore vivante de ces peuples, où la Parque cruelle arrêta ses exploits et sa carrière mortelle, que la renommée ranime, en quelque sorte, avec le faible secours de ma plume.

En nous avançant vers les hautes terres, un grand *colosse*, l'une des merveilles du monde, se déploie à nos regards étonnés. Est-ce l'ouvrage de la Nature ou de l'homme? Je donne à cet égard mes conjectures.

Le passage soudain d'un pays plat, brûlant d'une canicule éternelle, à de hautes régions, où le printemps ne finit que pour recommencer, est un phénomène des plus surprenans; c'est la réunion, sous un même degré de latitude, des extrêmes des différentes natures, de différens climats, de différentes configurations de la terre. Je peins le tout de mon mieux, sous l'aspect physique et moral; je vous conduis d'escalier en escalier, d'étage en étage, sur les plus hautes Cordillières de *Tantamanga*. De leur sommet, je vous montre, à l'Est, l'horizon qui couvre de son voile l'Atlantique; à l'ouest, celui qui cache la Pacifique. Là, deux sources, qui, sous nos pieds, découlent de deux côtés opposés, semblent nous montrer la naissance, *encore inconnue*, des deux principales rivières du Mexique : le *Rio-Grande*, ou San-Yago, qui se jette dans la Pacifique, et le *Saint-Ander*, tributaire de l'Atlantique. J'expose les apparences, les probabilités et les théories propres à nous confirmer dans cette découverte.

D'autres, peut-être, auront un jour plus de loisir, de moyens et de talent pour mieux voir que moi, et mieux fixer votre opinion sur ces deux points intéressans de la terre, mais

vous me saurez au moins gré de leur avoir tracé la route, et de vous avoir montré, le premier, les plus hautes terres, et les eaux les plus élevées de ces régions lointaines.

De là, je vous fais descendre le revers occidental de ces Cordillières, comme je vous ai fait monter leur revers oriental: toujours d'escalier en escalier, d'étage en étage, jusque près de la Pacifique, où un incident malheureux et des obstacles insurmontables arrêtent mes projets de pousser mes pas jusque dans les Californies. Je vous en donne quelque notion sur le seuil de ces vastes contrées, ainsi que de la Sonora, dont elles dépendent maintenant; mais, vues dans leur intérieur, elles vous auraient peut-être montré une autre partie extraordinaire du monde pleine d'intérêt, et d'autres découvertes.

En remontant, du côté de la Pacifique, les régions de *Xalisco*, je me rencontre avec une peuplade d'Indiens, qui ont toutes les mœurs, les superstitions et une partie de la langue des *Sioux*, l'un de ces peuples sauvages que nous avons vus sur les hautes terres du Mississipi, et vers les sources du Saint-Pierre : c'est une rencontre singulière, et qu'un manuscrit, trouvé dans un couvent de moines, m'a aidé à expliquer, d'une manière que je crois satisfaisante.

J'esquisse toute l'histoire de cette province, l'une des plus riches et des plus curieuses du Nouveau-Monde. J'insiste sur sa capitale, *Guadalaxara*, et je rappelle le rôle qu'elle a joué, à toutes les époques du Mexique, surtout lors de la dernière Révolution. Je finis par un tableau physique et moral de sa situation actuelle.

De Guadalaxara je passe à *Guanaxuato*, à travers la grande scène où les dernières réactions révolutionnaires et contre-révolutionnaires se sont succédé, constamment féroces ; où la petite cohorte de Mina opéra des prodiges de valeur; où ce jeune aventurier, digne d'un meilleur sort, se vit toujours environné, entravé, soit par la jalousie, soit par la trahison,

où je vous conduis verser quelques larmes de piété sur son tombeau.

Pendant ce passage je vous détourne du chemin, pour vous montrer le *Rio-Grande*, oubliant son obscure origine, étalant avec pompe toute sa majesté, formant des lacs, s'élançant sur des précipices épouvantables, entraînant avec lui des monts et des forêts, mugissant comme le lion de ces déserts, dans ses cataractes profondes, et s'ouvrant un chemin à travers les plus puissans obstacles de la Nature. Tout ce spectacle est encore entièrement inconnu, même aux habitans des villes voisines.

A *Guanaxuato*, je vous fais voir ces endroits pittoresques, ces montagnes arides, stériles de végétation, et si fertiles en minéraux. Je dis ce qu'ont été et ce que sont ces mines, le séjour à la fois des richesses et de la misère. Je dis ce que les Anglais ont fait et ce qu'on leur a fait faire; les dupes et les fripons; ceux qui perdent et ceux qui gagnent; les vues colossales des grands spéculateurs qui président à ces entreprises; quels avantages leur promettent le temps et la politique; quels sont, à mon avis, les moyens d'y mieux ménager les intérêts des Anglais et des Mexicains. Je vous signale enfin *Guanaxuato* comme un des plus grands théâtres, et le plus sanguinaire de la Révolution Mexicaine.

Le passage de *Guanaxuato* à *Zelaya*, de *Zelaya* à *Queretaro*, et de *Queretaro* à *Mexico*, est, selon moi, du plus haut intérêt. Je l'ai peint en miniature; mais assez, je crois, pour vous donner une idée du passé et du présent de ces beaux pays, même d'une partie du *Mechouacan*. Je termine le portrait physique et historique de ces régions, par la description d'un grand ouvrage hydraulique, l'un des plus gigantesques des deux mondes, anciens et modernes. Sur ce passage, de nouveaux argumens appuient mes conjectures relatives à la découverte des sources du *Rio-Grande*. C'est là aussi que

s'offre à moi l'occasion imprévue et la plus véridique de connaître Iturbide. Je remonte à son origine, et le suis jusqu'à sa mort, à travers tous les évènemens de quelque intérêt, qui ont agité et rendu célèbre sa vie politique. Des documens précieux, écrits de la main même du héros, représentent fidèlement son caractère. C'est le hasard qui me les a procurés. Le Gouvernement en ayant prohibé l'impression, ils auront aussi le mérite de la nouveauté, pour les Mexicains mêmes.

Nous arrivons à Mexico, la capitale du Mexique.

Je commence d'abord par l'ancien Mexico, ce qui me porte à parler de toutes les tribus Indiennes, qui, émigrant des pays du Nord, vinrent peupler la grande vallée de l'*Anahuac*, appelée ensuite de *Mexico*. Mes recherches sur l'histoire ancienne de ces peuples et de ces contrées ont été assez heureuses. Vous verrez qu'un manuscrit m'a beaucoup aidé à percer de quelque lumière les ténèbres qui couvrent encore cette histoire; et quatorze petits tableaux, peints sur papyrus de palmier, par une main indienne, mais sous la direction du Père *Motilinia*, un des premiers *Conquistadores*, concourent, presque en tout point, avec le manuscrit, à manifester l'exacte chronologie des Rois Mexicains. De vieilles gravures s'accordent, avec le même manuscrit, à faire connaître la véritable forme de leur grand temple, le *Theocalli*, et d'autres monumens, que la faux de la Superstition ou de la Politique a moissonnés jusque dans leurs fondemens. Je mets sous vos yeux quelque échantillon des beaux-arts de ces anciens peuples.

Un dessin du cycle, tout-à-fait inconnu, de l'ancienne *Thula*, duquel les Mexicains, et les autres anciens peuples de l'Anahuac, ont tiré, en grande partie, le leur, est à la fois une addition précieuse à mes curiosités transatlantiques, et un petit trésor pour les savans. La biographie du vénérable

Père Sahagun est un intéressant épisode, qui ferme l'histoire de l'ancien Mexico; et un manuscrit, en langue Mexicaine, peut aider les savans à découvrir la véritable origine de ces peuples, par la comparaison de leur langue avec les diverses langues Orientales.

Mon Mexico moderne vous donnera une idée physique et morale de ce qu'il est et de ce qu'il peut devenir, avec le grand empire qu'il domine; et si vous y joignez mes observations précédentes sur les Mexicains, ce peuple vous apparaîtra sous un aspect bien différent de celui offert à la crédulité européenne par la politique ou l'ignorance. Vous y verrez aussi l'histoire de leurs beaux-arts depuis la Conquête jusqu'à ce jour : histoire tout inconnue des Mexicains mêmes.

Je laisse Mexico et ses environs pour me rendre à Tlascala. En chemin, je vous fais voir les pays des anciens *Chalcos*, *Xochimilcos*, *Tepanecas*, *Xuexotzingas*, *Colhultecas*, etc., et le grand volcan, le *Popocatepetl*, qui les domine au centre. Je montre la vraie route, inconnue encore, que prit Cortès de Tlascala à Mexico; la grande pyramide, ou l'ancien temple de Cholula, et les révolutions de cette ville: la *ville sainte* de l'ancien *Anahuac*. Je vous arrête un instant à Puebla, ville toute moderne, mais intéressante sous bien des rapports. Je peins, sous le point de vue matériel et historique, l'ancienne *Tlascala*, les *Tlascaltecas*, et leurs prétendues batailles contre Cortès; leur alliance avec lui contre Moctezuma, etc. Les ruines, les monumens conservés à la municipalité, les traditions des aborigènes, sont mes auxiliaires pour une saine critique. C'est à Tlascala que je me convaincs, de plus en plus, que la *Conquête* du *Mexique*, par les Espagnols, a été aussi facile qu'elle fut exagérée. L'expédition de Mina, si l'on tient compte exact de la différence des temps, des moyens, des hommes, etc., a bien plus droit d'étonner que cette célèbre *Conquista*.

Un incident m'empêche de suivre le vrai chemin qu'a suivi Cortès, pour venir de l'endroit du débarquement à Tlascala; mais je vous l'indique; et une destinée tragi-comique me conduit à la catastrophe que cet incident tendait à me faire éviter.

Les hautes terres, qui s'étendent jusqu'à Pérote, sur une plaine presque continuelle, d'une étendue immense, et ce que j'y rencontre, sont dignes de votre attention.

La chaîne des montagnes qui, du Nord au Sud, la séparent des terres basses ou maritimes, a été flanquée par la nature de deux tours qui percent dans les cieux, comme deux sentinelles, deux boulevards de défense contre une invasion étrangère : le volcan d'Orisaba, ou le *Tztachuatl*, au Sud, et le *Coffre de Pérote*, ou le *Pinahuitzapan*, au Nord, qui lui-même est une pépinière de volcans.

La descente de *Pérote*, ou de las *Vegas*, à *Xalapa*, offre des passages et des contrastes merveilleux. Ici, je m'arrête un instant pour comparer les différences entre la montée qui nous a conduit aux hautes terres de *Thantamanga*, et celle qui ouvre le pas aux hautes terres de l'*Anahuac*. Je dis un mot de la ville de Xalapa, de ses approches, et de ce qui m'y est arrivé.

Le *Puente del Rey* vous offre les Thermopyles du Mexique, et des conjectures sur ce que cet endroit était au temps des Indiens.

Vera-Cruz rappelle les premiers pas de la Conquête : et là l'histoire et la critique vous retracent sa fondation, ses progrès et ses ruines; les causes de son opulence passée et de sa misère présente.

Les plages stériles, monotones, désertes, homicides, qui conduisent de *Vera-Cruz* à *Alvarado*, contrastent avec le beau séjour de la nature que nous venons de voir; et la nouvelle origine de la prospérité d'*Alvarado* est une preuve de plus des grands changemens qu'une ligne commerciale et la soif de l'or peuvent apporter aux hommes comme aux empires.

De cet endroit je mets sous vos yeux une révolution et ses

héros, qui affligeaient alors le *Yucatan*. Je vous déroule les projets gigantesques de couper un grand canal de réunion des deux mers sur les différens isthmes qu'ont indiqués les différens intérêts ou les différens rêves; et là, prêt à m'embarquer, je fais mes adieux aux Mexicains, et baisse la toile de ce second pélerinage, d'environ 4,000 milles.

Ma marche ainsi tracée, il me reste à dire un mot des principales difficultés qu'il m'a fallu surmonter en tout genre.

Pélerin solitaire et sans protection, ce que j'ai vu et observé, ce que j'ai découvert, je le dois à mes seuls efforts, agissant toujours sans l'aide de Gouvernemens, de sociétés, d'expéditions savantes, etc., etc. Cependant d'honorables relations avec les plus illustres personnages de la scène politique, jointes à mes recherches assidues, m'ont souvent éclairé sur les fastes récens du pays.

Aucun ouvrage ne pouvait m'être de quelque secours, pas même celui du Jupiter des voyageurs, M. le baron de Humboldt: c'est à une époque déjà bien reculée, et sous les auspices du *Conseil des Indes et du Roi d'Espagne*, qu'il a voyagé dans ces pays: les circonstances, les hommes et les choses, tout a changé. Il n'est pas allé d'ailleurs dans plusieurs des contrées où j'ai pénétré. D'autres voyageurs n'ont vu, en général, le Mexique que ou légèrement, ou à travers les préjugés, l'orgueil et l'égoïsme de leur Nation, ou sous un point de vue purement mercantile ou *politique;* et les livres des Espagnols, leurs histoires, sont un tissu d'impostures, de superstitions et de calomnies. J'ai donc dû voir de mes propres yeux, et j'ai écrit sous la seule influence de mon cœur, avec une plume indépendante, aimant mieux, en tout cas, être mauvais original que plagiaire habile. Je n'ai emprunté à M. le baron de Humboldt, dans tout mon pélerinage, que ses élévations terrestres, consignées dans tous les traités de géographie. Du reste, les opinions personnelles que j'exprime n'ont rien de *dictatorial*,

dans la forme ni dans la pensée : je n'aspire nullement à la réputation de savant, ni d'homme à système. Seulement il me serait agréable de pouvoir servir la science par le tribut de mon zèle, en lui offrant, outre mes observations écrites, une petite collection de curiosités transatlantiques, que les savans les plus distingués ne jugeraient peut-être pas indignes de leur attention.

Quant au style, ma qualité d'étranger sera ma meilleure excuse. On considérera combien de barrières opposent à l'imagination d'un auteur qui n'écrit pas dans la langue de son pays les règles d'une langue aussi difficile que le français : on est constamment gêné dans le développement et la marche de ses pensées. Elles perdent de leur énergie, de leurs grâce, et de leur vivacité naturelles; et les tableaux en sont moins fidèlement coloriés. Si je me suis permis de *franciser* des mots exotiques, c'est que plus que jamais la philosophie des langues demande qu'on emprunte à celles des autres Nations ce que n'a pas la nôtre. Les Anglais, les plus dociles à tout ce qui peut augmenter leur empire dans le domaine de l'Intelligence comme dans le domaine de la Politique, ont enrichi la leur, en très-peu de temps, de plusieurs milliers de mots, et ont fait ainsi d'une langue d'abord la plus aride et la plus monotone, l'une des plus fécondes et des plus expressives des langues vivantes.

En présence de l'oppresseur et de l'opprimé, de l'Espagnol et du Mexicain (car la Révolution n'a pas encore effacé tous les vestiges de l'ancienne tyrannie), il m'était difficile de me tenir assez à l'écart des préventions, pour conserver un langage impartial. Je crois, cependant, m'être exprimé sans un enthousiasme ou une haine aveugles sur les hommes et les choses. J'ai loué le bien avec la même franchise que je blâme et condamne le mal. Je n'ai ménagé aucun parti quand il m'a paru nuisible à la société, et contraire à la morale publique

Mais, tout en affichant le vice, en déchirant le masque de l'hypocrisie partout où ils se sont présentés devant moi, je crois avoir su respecter ce qu'on doit à l'hospitalité, à la décence, aux mœurs; ce qu'on doit à ceux qui ont bien voulu vous aider de leurs révélations, de leurs secrets, et même de leurs imprudences.

Le lecteur remarquera aussi que, les évènemens se pressant en foule devant moi, avec les hommes et les choses, j'ai cru devoir, pour éviter la confusion, les prendre dans l'ordre chronologique de mes pas, faisant taire l'empressement de ma plume qui aurait voulu se jeter dans les transpositions et une sorte d'anachronisme qui, selon moi, font le tourment et l'impatience du lecteur. J'ai donc traité chaque partie d'un sujet à mesure que l'endroit où je passais me la montrait, ou m'en retraçait le souvenir; et souvent on ne voit le dénoûment de chaque sujet qu'avec la fin de l'ouvrage. Voilà pourquoi personne, s'il n'a lu tout l'ouvrage, ne pourra le juger sainement, ni surtout apprécier ce que les aperçus historiques ont d'exact dans leur ensemble.

Un zèle trop ardent m'accusera peut-être d'impiété, parce que j'ai signalé, avec une indignation vigoureuse, quelques scandales de la vie monastique et sacerdotale. Je me borne à répondre que je suis bien loin encore d'avoir accompli, dans toute sa rigueur, le précepte donné par Cicéron à l'historien : *ne quid non audeat verum;* j'ai reculé souvent devant la révélation de faits vrais, les plus injurieux au Clergé Mexicain. Je n'ai point mission d'ébranler la foi des peuples : ma conscience m'imposerait une tâche contraire; je crois, comme Plutarque, qu'il n'est pas plus facile de gouverner les peuples sans religion que de bâtir une ville dans les airs. Je sais que le respect pour la Religion elle-même dépend souvent, dans les esprits superficiels et crédules, du respect pour la personne de ses ministres, qu'en touchant aux uns on peut porter atteinte à l'autre.

Aussi m'est-il toujours arrivé, comme on le verra encore dans cet ouvrage, de sentir une sorte de bonheur et de tendresse, lorsque le Clergé m'a commandé, par ses vertus, un hommage de vénération et d'amour. Mais, ne faut-il pas faire connaître l'abus pour en obtenir la réforme? Entre deux maux, optons pour le moindre. L'imposture et la simonie, l'intolérance et le libertinage lèvent impudemment la tête au Mexique, et y font d'incroyables ravages. J'ai voulu éveiller, éclairer la sollicitude de ceux qui ont autorité pour porter la cognée à l'arbre du mal. Quiconque s'acharnera à me supposer un autre but, ajoutera une calomnie de plus à tant d'autres que des méchans ont déjà fait peser sur moi.

De tout temps et en tout lieu, j'ai adoré la puissance souveraine de cet Être qui *n'a ni semblable ni second*, et je n'ai jamais cessé d'offrir mon culte à la divinité de notre Rédempteur. Dans les pays sauvages, je n'avais d'autre temple que la forêt, comme Abel; et comme lui, d'autre prêtre et d'autre bible que mon cœur; et jamais Dieu n'a tant accepté mes prières et exaucé mes vœux : lui seul pouvait m'aplanir tant d'obstacles, et m'arracher à tant de dangers. Un ancien a dit, en parlant de Caton, que la lutte d'un homme vertueux aux prises avec l'infortune était un spectacle digne de fixer les regards de la Divinité : c'est cette pensée qui, fortifiée par l'espérance du chrétien, et jointe au témoignage consolant d'une irréprochable conscience, a pu seule me soutenir contre les longs malheurs et les persécutions qui ont assailli une existence si diversement agitée.

Mes opinions politiques n'ont rien de menaçant, ni pour les trônes, ni pour la liberté des peuples. Je suis monarchique en Europe et républicain en Amérique : l'une est trop vieille pour des républiques, l'autre trop jeune pour des monarchies. Mais, en tous pays, je préfère le régime de la loi à l'arbitraire de l'homme; et là où les lumières et un esprit national sont

assez répandus, il m'est doux de voir les *sujets* convertis en *citoyens*, les notables du pays associés au partage de la souveraineté; et la loi, expression plus fidèle des vœux publics, commander en même temps la soumission et la confiance. Si une résistance légale me paraît un besoin et un devoir, une démagogie séditieuse soulève mon indignation et mes dégoûts.

Quant à ma patrie, je me borne à sentir vivement le regret que la Terre ingrate conspire sans cesse contre cette *alma mater*, à lui ravir jusqu'à la nationalité; et si je la rappelle quelquefois avec orgueil, c'est que je suis persuadé que les Italiens, secondés, ou seulement libres dans l'essor de leur âme, sauraient peut-être redevenir encore *i mastri di color che sanno :* le Phénix renaissant de ses cendres.

Quoi qu'il en soit du succès de cet ouvrage, je serai heureux s'il peut me mériter quelque suffrage des hommes de bien. Ce n'est que pour eux que j'écris; et pour eux j'écrirai peut-être aussi mes *Pélérinages au Canada, à Saint-Domingue*, etc., etc., jusques et y compris, mon retour en France.

Sans doute, ma plume rencontrera souvent des préventions hostiles, dans ceux surtout qui voudraient nous punir même d'exercer le peu de raison que Dieu nous a donné; elle rencontrera d'incurables et malveillans préjugés; mais je dirai avec l'illustre abbé de la Mennais: « *Lorsqu'en des temps semblables à ceux-ci un homme isolé, sans appui* (et étranger), *se décide à dire la vérité à toutes les forces qui abusent d'elles-mêmes, on doit croire qu'il sait à quoi il s'expose, et qu'il est préparé à tout.* »

LE MEXIQUE.

PREMIÈRE LETTRE.

SOMMAIRE.

Départ de la Nouvelle-Orléans. — Un Kentukien; accident tragi-comique. — Les médecins du pays. — Les embouchures du Mississipi.—La plaie d'Égypte.—Les crapauds-taureaux. — Mauvaises nouvelles.—Le golfe du Mexique: phénomènes étonnans. — Incident historique de la Révolution Mexicaine.—Le bâtiment, l'équipage et les passagers.—Une hirondelle, sa mort, son tombeau, son épitaphe. — Autre phénomène.—Le bâtiment échoue : prodige qui le remet à flot. —Genre de spéculations. — Les plages du Mexique. — Nouveaux Êtres ; nouvelle nature. — L'embouchure du Pánuco.—Le port de Tampico. —Les douaniers et les contrebandiers. —Le curé et la Sobrina. —Le Commandant de la place, et sa politique.—Mon passeport. —Tampico; son origine et ses habitans.—La fièvre jaune ; moyen curatif; les médecins. —La fête et les miracles du crucifix du *Pueblo Viejo*. — Augures de nouvelle découverte; oiseaux étonnans.—Les curubus et les crocodiles.— Manière, inconnue en Europe, de déterminer l'âge du crocodile. —Nouvelles aventures et la mort du Kentukien.

Tampico, 28 mai 1824.

Me voilà, Comtesse, sur ces parages célèbres où le plus grand peuple de la prétendue *Atlantide* vit venir l'Avarice et l'Irréligion, masquées sous des formes divines, lui parler un langage d'amitié et

de rédemption; où le fer et l'oppression se chargèrent ensuite d'ouvrir l'âme de ces peuples aborigènes aux consolations de l'Évangile et aux lumières de la civilisation,

Ove spargea la croce, in empia mano,
Di furie atroci micidial furore;
E rosso il suol facea di sangue umano.

Je suis arrivé à ce point du Nouveau-Monde où l'histoire fixa, après celui de la Découverte, le plus grand événement qui ait jamais étonné la terre, la Conquête du Mexique. Mais, avant de pousser plus loin nos pas, il nous faut retourner là où je vous ai laissée dans ma dernière lettre *, aux embouchures du grand fleuve, ou, pour mieux dire, à la Nouvelle-Orléans. Ces contrées, les plus classiques des deux Amériques, méritent une attention non interrompue.

Je vous ai parlé du père Antoine, le patriarche de la Religion Catholique à la Nouvelle-Orléans. C'est un homme sans fanatisme et très-populaire : toujours sensible à la confiance qu'on lui témoigne, il répondit à la mienne par des directions les plus utiles à mon projet de faire une promenade dans le Mexique. Il me dit, entre autres, que les prêtres

* C'est celle qui termine mon ouvrage *de la Découverte des sources du Mississipi et de la Rivière sanglante*, etc., ouvrage imprimé à la Nouvelle-Orléans en 1824, et à Londres en 1828, avec mon *Pélerinage en Europe et en Amérique*, etc. (*Voyez* mes observations, à cet égard, dans la préface.)

et les moines étaient les maîtres du pays; qu'il m'importait d'avoir leurs bonnes grâces, pour satisfaire mon ardeur de recueillir des informations et des curiosités; que, pour obtenir ces dernières, il fallait échanger quelques articles de fantaisie européens, beaucoup préférés à l'argent. Je fis donc des emplettes de ce qu'il m'indiqua de plus convoité par les différentes classes de ces peuples; et me voilà passé des balances de Thémis à la bourse de Mercure; et, autre carrière, autres aventures.

La Nouvelle-Orléans, dont je vous ai entretenue dans une autre lettre, est une ville charmante, que je ne laissai pas sans quelque regret. Je m'embarquai le 28 avril sur une goëlette, qui faisait voile pour Tampico, et nous serpâmes le même jour.

Je vous ai déjà montré le cours du Mississipi dans toute son étendue, de onze cents lieues; c'est-à-dire, depuis ses sources jusqu'à ses embouchures. Je ne m'arrêterai donc que sur les incidens fortuits pendant la navigation, qui nous reconduit à l'entrée du golfe du Mexique.

Rien qui mérite votre attention jusqu'au-dessous de l'*Insglish tour*; là, le bâtiment s'arrêta près d'une plantation, où l'attendait un Kentukien *, que ses créanciers auraient eu l'honnêteté de faire complimenter par un huissier, s'il eût eu l'imprudence de s'embarquer à la Nouvelle-Orléans. L'a-

* Les mœurs originales de ce peuple ont été décrites dans mon ouvrage sur *la Découverte des sources du Mississipi*, etc.

bordage sur tous ces parages n'est pas facile. Mon Kentukien était plein de vin comme un tonneau, dont son obésité me représentait la figure. Il entre dans le canot avec peu d'*aplomb*, perd l'équilibre, roule contre une bande de cette frêle embarcation, qui chavire ; et voilà notre homme plongé dans les profondeurs du grand fleuve. Je ne sache par quelle loi contraire aux lois ordinaires de l'élasticité du corps humain, qui résiste d'abord contre la pression de l'eau, souvent trois ou quatre fois, avant de céder à sa force submergeante, il ne reparut à la surface que quelques minutes après. Les deux matelots, qu'il entraîna avec lui, bons nageurs, le sauvèrent; mais le pauvre Kentukien ayant bu, pour la première fois de sa vie, plus d'eau que de *whisky*, eut à souffrir un grand combat intestin de ces deux liquides : le premier, suffoquant le feu vital que le dernier y avait animé, allait triompher sans les secours ordinaires et *extraordinaires* que nous lui administrâmes. Un nègre, qui, au besoin, est le docteur de la plantation, voulait du sang. Je m'y opposai en vain : il avait, cette fois, tous les blancs de son côté. On me demanda les lancettes de ma pharmacie ambulante ; rappelant la sentence des jurisconsultes criminalistes, *et qui ferit*, *et qui ad feriendum conscius arma præbet*, *complices puniendi sunt*, je refusais de les prêter, lorsque, voyant mon nègre prêt à lui déchirer la veine, l'autre sentence, *lenire quod non auferre potes*, me décida à obtempérer; et

le sang coula heureusement. Ce nègre me rappela les Romains, chez qui la chirurgie était la profession des esclaves.

Le lendemain (1er mai) nous reprîmes notre navigation. Le courant et le zéphir de la saison nous conduisirent le même jour aux embouchures du Mississipi, c'est-à-dire, à la *Balise*, où les pilotes, la douane et la *Santé* ont leur station; mais là nous fûmes arrêtés par les vents contraires.

Je vous ai déjà initiée à ce que ces embouchures ont géographiquement de merveilleux; il me reste à vous tracer le pénible tableau qu'elles offrent de la nature physique et de la vie humaine. Représentez-vous un séjour sauvage, une solitude mortelle, environnée d'un horizon stérile et monotone, où de tristes pensées, de sombres méditations, ne rencontrant qu'un vide désolant, rentrent sans cesse dans leur foyer, pour se reproduire plus tristes et plus sombres encore. L'humanité y est la proie de toutes sortes de misères, que l'avarice seule y peut faire endurer. C'est là que le Créateur a mis une des plus grandes distances entre lui et son ouvrage. Le frétillement des poissons, le bourdonnement des mosquitos, le sifflement des reptiles, le soufflement des crocodiles, le coassement des grenouilles et des crapauds, voilà les seuls sons qui recréent vos sens. C'est plus que la plaie d'Égypte, décrite par les saintes Écritures; car, outre l'*omne genus muscarum*, etc., vous y trouvez la fièvre jaune, qui ré-

pand ses ravages sur l'espèce humaine pendant neuf mois de l'année.

Les mosquitos y sont si gros, qu'un de nos compagnons de voyage, apparemment aussi profond que moi en histoire naturelle, me demanda ,avec la plus grande ingénuité, si c'était là l'*oiseau-mouche*. Leur proboscide est si perçante, que les bottes même sont insuffisantes pour garantir de leur aiguillon. Les crapauds, par l'épouvantable force de leur organe, imitent absolument le mugissement d'un taureau irrité, à tel point, que je crus d'abord qu'un troupeau de ces animaux paissait dans ces marais. On m'a dit qu'ils avaient la figure non moins monstrueuse que la voix. J'ignore comment les naturalistes les appellent; le peu que j'ai lu de leurs observations sur la famille des grenouilles (*les Batraciens*), me porte à croire qu'ils ne connaissent pas cette espèce. *Bufo taurinus* serait, à mon sens, le nom qui leur conviendrait. Se cachant à la *lumière*, comme tant d'autres *animaux*, de jour il est impossible de les découvrir. La nuit, pour en saisir, je me suis promené inutilement, l'eau jusqu'à la ceinture, dans cet océan de marécages. Des flambeaux qui, quelquefois, les éblouissent et les arrêtent, ne m'ont pas plus servi que tous les autres moyens que j'ai employés.

Le 3 mai, le pilote vint nous annoncer que le temps était favorable pour serper, et nous sortîmes par l'embouchure du Sud-Ouest. Une autre goëlette

entrait. D'où venez-vous? lui demanda, selon l'usage, notre capitaine avec le porte-voix. — De Tampico. — Comment vont là-bas les affaires? — Très-mal, et la fièvre jaune recommence avec force. — La nouvelle était à faire changer de *promenade;* mais vous connaissez déjà ma profession de foi sur la destinée des hommes : je suivis la mienne. Un Kentukien et un Tenessien nous désertèrent, ne voulant pas tracer les premiers pas de leur fortune aventurière sous les auspices de ce terrible fléau.

On ne peut sortir des embouchures du Mississipi, ni y rentrer, qu'à la faveur du vent : son cours est paralysé par la pression du niveau des eaux de la mer.

Dans le golfe du Mexique, on ne voit presque pas le phénomène du flux et reflux, quoique ce golfe soit rempli par l'Atlantique, dont la marée, dans quelques parties des côtes des États-Unis de l'Est, s'élève jusqu'à la hauteur de vingt-cinq pieds, et repousse le tribut des rivières jusqu'à deux ou trois cents milles dans les terres. Il est remarquable que, si la marée avait la même influence sur l'hydrostatique ou l'équilibre des eaux du Mississipi que sur celles du Saint-Laurent, de l'Hudson, de la Delaware, de la Cesapeak, etc., la réaction du flux se ferait sentir peut-être à quatre ou cinq cents milles au-dessus de ses embouchures, et changerait ainsi en des marées éternelles toutes ces terres qui s'étendent depuis Natchès jusqu'à la

mer, celles surtout de ces pays plats qui forment la rive droite du fleuve. Les riches plantations qui fleurissent dans ces vastes contrées, les nombreux établissemens coloniaux, la Nouvelle-Orléans elle-même, ne doivent donc leur existence qu'à ce grand phénomène de l'absence de la marée.

Chercherons-nous la cause de ce phénomène, qui se renouvelle dans la Méditerranée et sur d'autres plages? Ne la demandez pas, Comtesse, aux savans : ils sont tous divisés sur ce point comme sur tant d'autres. Newton s'oppose à Descartes, Kant à Buffon, etc.; de tout ce conflit n'a jailli aucune lumière. Bénissons donc en silence l'œuvre du suprême Architecte, et révérons aveuglément un nouveau mystère.

L'eau conserve sa saveur douce à quatre ou cinq milles des embouchures du fleuve; sa couleur *flava*, comme celle du Tibre, quelquefois jusqu'à la distance de trente milles, se teint de nuances diverses, plus ou moins prononcées en proportion du calme ou de l'agitation de la mer. On dit que l'eau salée est beaucoup plus pesante que l'eau douce; il faut donc que le volume d'eau de ce fleuve soit bien puissant, puisqu'il repousse si loin l'eau de la mer, dont le poids augmente même, comme l'attestent les savans, à mesure qu'on s'approche de la ligne. Nouveau phénomène : même question; même réponse.

Nous navigâmes d'abord droit au Sud; et le mo-

tif qui nous fit prendre ce rhumb, offre une merveille de plus. Entre les tropiques, le vent souffle toujours du levant au couchant; il fallait donc passer notre tropique pour prendre le vent favorable! Que d'ouvrages n'a-t-on pas écrits pour expliquer la cause d'un si grand effet? Quoique le mouvement de la terre, en sens opposé au courant, motive la plus raisonnable conjecture, on est encore loin de la certitude. A mon avis, le psalmiste est celui qui s'est le mieux tiré d'affaire, quand il a dit : *Spiritus, ubi vult, spirat, et nescis undè veniat, et quò vadat.*

Convenons cependant que la nature a bien mieux révélé aux modernes qu'aux anciens la constante distribution de sa providence : d'infaillibles directions conduisent aujourd'hui le savant et le marin dans toutes les régions du monde; les saisons et les climats ne sont plus, comme autrefois, d'insurmontables obstacles.

Comtesse, vous vous étonnez de m'entendre parler de navigation, moi qui suis marin comme un habitant du Thibet; mais ne voulez-vous pas que je vous dise un mot de tout ce que je rencontre? Ce n'est pas d'ailleurs un cours de nautique que vous attendez de moi; et je ne parle pas à des pédans.

J'arrive à un point qui agace fortement votre curiosité depuis notre départ de la Nouvelle-Orléans; je vais vous satisfaire. Je dois cependant, pour que vous voyiez, sous un jour plus clair, quel-

ques-uns de mes compagnons de voyage, vous occuper, avant tout, d'un incident historique, qui vient d'ajouter aux fastes de la Révolution du Mexique.

Le général Échavarri, Espagnol, croyant servir la cause de Ferdinand, contribua beaucoup à la chute d'Iturbide. Les Indépendans se trouvant plus forts que les Bourbonnistes, ce *Janus* se vit trompé dans son attente, et une République succéda à l'empire tyrannique du *héros* d'*Iguala*. Le Gouvernement avait eu l'imprudence de lui laisser le commandement d'une division de troupes, stationnées dans la province de Puebla. Il chercha, dans l'anarchie des événemens et l'indiscipline de la troupe, un nouvel appui à ses projets contre-révolutionnaires. Guerrero, le vrai patriote mexicain, marcha contre lui, en triompha, et le conduisit prisonnier à Mexico.

Un grand nombre d'autres Espagnols occupaient des emplois importans; forts d'argent et d'intrigues, ils se montraient menaçans à la cause de la liberté. Les Créoles demandèrent que *los Gaciuppinos* fussent destitués de toutes fonctions publiques. Le Congrès s'y opposa, influencé par ces *optimistes*, qui, plus dangereux que les neutres de la Grèce, inclinent toujours du côté où leur apparaît plus facile la voie de monter au pouvoir. Le général Lobato, commandant de la capitale, s'insurgea avec la garnison en faveur des Créoles; mais, appelé à la barre, il se soumit.

Le colonel Stavoli, fils de la Comtesse de ce nom, que vous devez avoir connue à Parma, résistait encore avec son régiment de dragons, lorsque, trahi par ses officiers, il fut arrêté, traduit devant un conseil militaire et condamné à mort. Le Congrès ne vit dans ce jeune officier, plein de feu et d'imprudence, qu'une victime de la séduction, et dans la sentence qui le condamnait, qu'une mesure hostile, inspirée par la crainte de son courage et de son enthousiasme : la peine capitale fut commuée en un bannissement perpétuel, et le colonel fut ainsi conservé à sa jeune épouse, respectable Créole, à la veille de devenir mère. Tout cela arriva dans le mois de janvier dernier.

Au mois de mars, Stavoli vint à la Nouvelle-Orléans avec d'autres compagnons d'infortune. Deux de ces officiers, ayant résolu de rentrer dans leur pays, voyageaient avec nous sous de faux passeports. Il y avait aussi deux Espagnols, qui semblaient à nos deux Créoles des explorateurs envoyés par Ferdinand au Mexique. Peut-être ne se décidèrent-ils à y retourner, quoique exilés, que pour prévenir ou déjouer leur mission. J'étais dans le secret ; le maintien des uns et des autres, alternativement embarrassé et embarrassant, m'offrait quelques épisodes plaisans : je me distrayais un peu de la monotonie et des souffrances d'un voyage de mer sur un petit et chétif bâtiment, et de la moleste compagnie de mon gros Kentukien, qui

buvait comme un trou, fumait toute la journée comme une cheminée, soufflait toute la nuit comme un taisson, et crachait partout, et aussi noir que la fontaine de Lachésis. Jamais je n'ai vu homme plus *homme* que lui, dans l'intempérance et l'oubli de tous les devoirs sociaux.

Le vent soufflait doucement, la mer était tranquille : une bonne pêche avec nos hameçons nous fut du plus heureux à propos. Après trois ou quatre jours de notre départ de la Nouvelle-Orléans, il ne nous restait plus que de la viande salée. Nous possédions bien deux cages pleines de poules, mais on n'y touchait pas. J'en demandai la raison au capitaine : il les gardait, me répondit-il, comme un objet de commerce, pour les vendre à Tampico, où elles sont d'un haut prix, et compenser ainsi les coûts de l'exorbitante consommation que les passagers faisaient de ses liqueurs : ils se révoltaient, lorsque le capitaine essayait de leur en refuser au-delà d'une quantité raisonnable. La chambre et la compagnie ne présentaient pas un charmant aspect : ces liqueurs opéraient sur leurs estomacs comme la mer sur le mien.

Le 8 (mai) nous eûmes une visite de bon augure. Déjà nous savions, par les indications du sextant, que nous n'étions pas loin de notre destination; le passage d'une hirondelle nous rassura davantage. Je la reconnus pour une de la même espèce, que j'avais vue dans les États-Unis; j'en inférai

qu'elle était allée passer l'hiver au Mexique, et qu'elle retournait à son séjour d'été. Elle se laissa prendre sans difficulté; j'en fis ma compagne chérie. Sa table était mieux servie que la mienne: nous avions déjà des mouches en abondance, et le capitaine ne les réservait pas, comme les poules, pour le marché de Tampico, où le ciel et la terre en sont éclipsés; mais la bonne créature mourut le troisième jour de son arrivée.

Je lui avais laissé un libre essor; elle folâtrait dans la chambre, les fenêtres et la porte ouvertes; elle voulut rester avec moi. Quelles méditations, Comtesse! et quels souvenirs!... J'honorai sa mort, je l'*embaumai* de mon mieux, la mis dans une bouteille hermétiquement bouchée, pour la préserver des injures de l'air, et avec elle, j'y renfermai les vers suivans:

Dulcis avis, pavidis dùm nobis littora dicis,
Incidit vitæ stagmina Clotho tuæ.
Dignum sit tibi funus. Condoleamus, amici!
Discite quod nobis fata tremenda parant.

Gulfi Mexicani, nonis Maii 1824.
Lat. 23° gradu.

Les âmes fortes de votre coterie estimeront *oiseux* que je m'occupe de ces *bagatelles;* elles accuseront d'*affectation* ces accens lamentables. J'approuve leur jugement, tout en me félicitant que mes sentimens ne soient pas les leurs: un cœur désert ne

me fait point envie. Est-il donné, du reste, à tout le monde de vivre sans cesse à *Rome* et à *Sparte?* Renfermé entre quatre planches glissantes sur l'élément le plus monotone, où je ne peux pas même me lever sans frapper de ma tête le plafond, ni me tenir sur les jambes sans m'attacher aux parois; où mon estomac n'a d'entr'actes que pour se préparer à une nouvelle tragédie, je désire plus l'âme d'un Job et d'un Mélibée que celle d'un *César* et d'un *Léonide*. L'hirondelle, d'ailleurs, prête de si touchantes allusions aux âmes sensibles! Seule créature innocente sur la terre, seul ami *immaculatus* de l'homme, elle ne lui fait jamais de mal; elle détruit les insectes qui le molestent, et, agitant l'atmosphère de son vol continuel, la purge des miasmes qui l'infectent; elle seule vient nous témoigner spontanément la confiance la plus noble, en plaçant sous nos toits ses plus précieux dépôts; et cette confiance, que nous trahissons souvent d'une manière si barbare, elle nous la renouvelle pour mettre encore à l'épreuve notre hospitalité.

Nous marchions lentement; la navigation était calme, et le ciel sans nuages. Le 12, nous crûmes apercevoir les coteaux qui longent ces parages mexicains: les requins, ces monstres les plus terribles de la mer, et qui cherchent toujours leur proie près des côtes, entouraient notre bâtiment. Ici se déploie un autre grand phénomène, qui appelle nos réflexions.

En s'approchant de la côte, on rencontre un rapide courant, qui traverse notre chemin du Sud au Nord. Il entre par les îles qu'on appelle du Vent, parce que de là souffle aussi ce vent Est dont je vous ai parlé; il fait le tour, côtoyant la terre, de toutes ces mers qui baignent la Colombia, les côtes orientales de la Guatimala, qu'on appelait autrefois les côtes d'Honduras, la presqu'île du Jucatan, les côtes du Mexique, celles du Texas, de la Louisiane, et sort, pour retomber dans l'Atlantique, par le canal des Florides.

Quelle est la cause de ce courant extraordinaire? L'expliquer n'est pas chose facile. L'auteur de la Genèse a dit que Dieu créa le monde en six jours: on croirait vraiment qu'il ne l'a qu'ébauché.

Je conçois que, dans sa toute-puissance, il ait pu tirer la lumière des ténèbres. Encore les a-t-il bien séparées? Que d'éclipses physiques et morales nous révèlent le contraire! Mais j'ignore ce que le Genésiste a entendu par ces paroles, *séparer les eaux des eaux pour en tirer le firmament*. Y était-il renfermé comme dans une boîte de cristal? Les philosophes, les théologiens, au lieu de la résoudre, embrouillent la question. La terre, ajoute-t-il, fut extraite de *cette portion d'eau qui demeura située sous le firmament*. Les controversistes n'ont pas encore décidé si c'est la terre qui contient l'eau, ou l'eau qui contient la terre. Joignez-y les tremblemens de terre, les volcans, des éruptions d'eau

succédant souvent à des éruptions de matières solides et combustibles, le flux et reflux, les agitations de la mer au milieu du plus grand calme de l'atmosphère ; les planètes se heurtant l'une contre l'autre; les comètes qui, de leur longue queue, font des *mondes* ce que la baleine fait avec la sienne des bateaux et des pêcheurs qui la harcèlent ; tant de désordre annonce-t-il que le monde est achevé, que la terre et la mer reposent dans leur assiette et sur d'immobiles bases? Comtesse, que vous en semble de ces observations? Il serait peut-être plus simple d'expliquer le courant par la pression réciproque, plus forte en un lieu qu'en l'autre, de ces deux grands corps encore chancelans, la mer et la terre. Mais gardez-vous de voir en cela un système : à un humble promeneur comme moi, il n'est permis que de raisonner à l'aventure sur ce qu'il rencontre çà et là ; de sa logique découle sans art une opinion qu'il n'a la prétention d'imposer à personne.

Si vous désiriez cependant sortir d'ambiguité en vous appuyant aux savans, ils vous apprendraient que ce courant, comme tant d'autres, est causé par la rotation de la terre sur son axe. Vous demanderez peut-être, pourquoi, s'il en est ainsi, tous les courans de la mer ne coulent pas également de l'Est à l'Ouest : pourquoi le courant de la mer Africaine, si impétueux et si célèbre sous le nom de *Fernando Poo*, coule en sens inverse? Je l'ignore : de tout ce qu'on a dit ne sort aucune lumière. A quoi

bon tenter de définir les hautes dispositions du grand moteur? Moïse est le premier qui s'en est expliqué d'une manière absolue. Dieu lui-même, dit-on, lui avait confié son secret; n'essayons donc pas de l'imiter. Le nuage qui couvrait toujours leur rencontre est peut-être une allégorie de plus pour nous convaincre que le monde, et tout ce qui s'y fait, n'est que mystère.

Le passage à travers ce courant, pour atteindre les côtes, est difficile, et parfois périlleux : il faut y entrer, à une distance bien calculée, au-dessus du port qu'on veut aborder. Mesurer la direction et l'influence du vent qui y domine, la force du torrent, le compas de la ligne diagonale qu'on doit suivre, est le fait d'un habile marin. Quant à notre capitaine, il laissa entraîner notre petite galère contre un petit banc de sable, trois milles au-dessus de l'embouchure du Panuco, où nous nous dirigions. C'était un effet naturel de son inexpérience : il passait de la pioche à la boussole, et, certes, toutes ces difficultés nautiques et géométriques excédaient bien la portée de ses combinaisons. C'était, Comtesse, un de ces *Jankées*, qui, comme je vous le disais dans ma lettre sur l'Ohio, désertent les régions orientales des États-Unis, passent les Aléganis, pour chercher un *patrimoine* dans les régions occidentales de ce vaste empire : une pioche, une hache, une corde et une bride sur le dos, sont toutes leurs richesses, à leur départ. Fixé d'abord

à côté d'une forêt dans ces parages de l'Ohio, qui forment maintenant l'État de l'Illinois, il y avait créé une chaumière, défriché un petit champ, et vendu le tout à de *nouveaux arrivés.* Transporté sur la rive gauche du Mississipi, dans l'État du Tennesee, devenu maître du terrain, en quelque lieu qu'il mît le pied, soit par *droit de conquête*, soit en vertu de la fameuse bulle d'Alexandre VI, il y avait également tracé des lignes de démarcation foncière, et aliéné aussi cette nouvelle propriété; mais, descendu au Sud, et mis dans une plus *grande lumière*, comme on dit à la Nouvelle-Orléans, il rencontra cette fois plus d'envahisseurs que de terres à envahir, plus de spéculateurs que de spéculations, et plus de fourbes que de dupes ; il se trouva lui-même nouveau dans ce vieux monde. Son baromètre baissa ; dans un an il perdit, au milieu de la civilisation, presque tout le gain que lui avaient amassé plusieurs années dans un état sauvage. Voilà ce qui, des spéculations terrestres, le fit passer aux spéculations maritimes : devenu propriétaire de notre tartane, et, d'un pas accéléré, capitaine, c'est à nous qu'est échu le sort malheureux d'être les compagnons de son apprentissage dans sa nouvelle carrière. Mais ce n'est rien, Comtesse : pendant que je vous racontais l'histoire du capitaine pour nous distraire un peu de notre infortune, nous en sommes déjà délivrés.

Le même courant nous a détachés de la situation où il nous avait *cloués.* Agitant sans cesse les sables

de ces parages, il en détruit les bancs avec la même facilité qu'il les forme, et, nouveau phénomène, son mouvement agit tantôt à la surface, tantôt au fond des eaux. Il est rare qu'un bâtiment, surtout lorsqu'il est aussi léger que le nôtre, se brise contre ces sables mouvans, si le vent n'ajoute puissamment à la violence du choc.

Les pilotes arrivèrent et prirent le gouvernement de notre navigation. Nous fûmes obligés de sortir encore du courant à l'Est, de remonter au Sud, et, le 14, nous passâmes la barre du Panuco. On appelle ainsi l'embouchure de ce fleuve, parce que le courant l'obstrue toujours des sables qu'il entraîne à sa suite; à tel point que les ports de toutes les côtes atlantiques du Mexique ne sont accessibles qu'à de petits bâtimens.

Que ne peut-on effacer de la mémoire les souvenirs que l'histoire retrace, ou reculer de trois siècles les événemens! que ne peut-on endormir son imagination et cacher dans un rêve du passé l'évidence du présent! à l'approche de ces parages, j'aurais partagé peut-être le même étonnement qui frappa les aventuriers de Cortès la première fois qu'ils abordèrent aux embouchures de l'Antigua, tant est semblable l'aspect que présentent encore les embouchures du Panuco civilisé!

Ces figures basanées des pilotes et des douaniers, couverts d'une seule chemise, flottante au gré de leurs mouvemens et des vents, d'une toile aussi

sauvage que leur figure, se pressant autour des bâtimens comme les anciens Indiens; des oiseaux de tout plumage et de tout ramage, faisant retentir les airs d'une harmonie nouvelle; ces nuées de perroquets de toutes sortes, offrant un contraste si remarquable entre le langage que la nature leur enseigne dans les bois et celui qu'ils viennent apprendre en Europe, à l'*école de la civilisation*, image fidèle de nos muscadins, qui de la campagne viennent mâcher à la capitale des mots et une prononciation qui forment ensemble un baragouin fashionable; ces pélicans et autres créatures aquatiques, étrangères à nos climats; ces cocotiers, ces palmiers ombrageant de leurs feuilles ombèlliformes; des arbres et des arbustes de mille espèces, d'une beauté et d'une végétation tout exotiques; ces plages désertes, où n'apparaissent que les empreintes encore intactes de la création du monde, tout ce spectacle, Comtesse, réveillerait dans l'âme du mortel qui ignorerait le passé, l'idée d'une nouvelle Découverte. L'illusion, toutefois, ne serait pas longue; trois ou quatre uniformes militaires, quoique déchirés, et autant de fusils et de baïonnettes, quoique rouillés, le ramèneraient bientôt sur les traces de l'Europe, sur le souvenir des fléaux et de la tyrannie qu'elle est venue y verser, comme du vase de Pandore. Un poste militaire garde, à la rive droite, l'entrée du fleuve, abrité sous un toit couvert de feuilles de palmier.

On remonte deux ou trois milles le fleuve, et l'on s'arrête à un endroit qu'on appelle maintenant le port de Tampico, où les eaux s'étendent majestueusement et offrent un ancrage sûr et profond. Des collines et des plaines, des prairies et des forêts, font succéder des tableaux variés, où l'œil, rencontrant des aspects à demi sauvages et à demi civilisés, cherche en vain à se reposer; l'œil, comme l'âme, n'aime point le contraste de deux natures indéterminées.

C'était le soir du 14; un officier supérieur de la douane, faisant aussi les fonctions de commissaire de police, vient à bord, fait ses inspections financières et politiques, et nous laisse sous la surveillance *rigoureuse* d'une garde de douaniers. Ils relevaient, par mesure de *contrôle*, et pour rompre les *connivences*, ceux qui de la *barre* nous avaient accompagnés jusqu'au port. Défense était de débarquer et de toucher à la cargaison. L'un d'eux, stipulant juste récompense, me fit dire, la nuit, par un de nos deux Espagnols, que si j'avais quelque pacotille à soustraire à la douane, il se chargerait de me la faire parvenir à terre. Quitter la toge pour la *pacotille*, passe encore, Comtesse, le préjugé seul peut en gringotter, mais sauter de Thémis à Cacus, de la punition à la perpétration des crimes, et peut-être du fauteuil au poteau, c'est trop : je remerciai donc mon mentor espa-

gnol de ses aimables conseils et le serviable officier de ses offres généreuses. Je désignai moi-même à l'inspecteur principal de la douane tout ce que je croyais sujet à paiement de droit. Je dois rappeler ici avec reconnaissance et admiration la manière sage et libérale dont il sut distinguer un simple *promeneur*, qui n'a d'autre commerce que l'échange de notions instructives. Cet inspecteur était un Créole, don Pablo Martinos ; il remplaçait un Espagnol chassé pour ses insupportables vexations contre tout homme qui n'était pas de son pays. Tout étranger, en effet, est encore considéré par les Espagnols comme venant empiéter sur les priviléges qu'ils exerçaient naguère avec un despotisme si tyrannique, et dont ils ne cessent d'espérer le retour.

Tous les livres qu'on y débarque sont sujets aux censures de l'*index* : un pays élevé et nourri dans la superstition ne peut rompre d'un seul coup tous les fers qui l'enchaînent. Cette inspection est du ressort du curé ; il fallut donc me présenter devant son tribunal.

On m'indiqua un gros personnage qui se promenait sous un portique ou hangar, en pantalon qui avait été blanc, en manches de chemise, tout décoleté, la poitrine découverte, une barbe d'*inquisition*, jasant avec des femmes, et fumant son cigare. J'eus honte de l'appeler révérend père, et

je le saluai avec l'épithète de *cavallero* *. On me l'avait peint aussi dur et méchant que le douanier était noble et loyal. Je ne redoutais que l'ennui : je n'avais que des livres qu'il ne savait pas lire ; mais un incident singulier vint me tirer de cette crainte, et jamais homme ne fut si tôt expédié par un Inquisiteur.

Pendant que mon domestique ouvrait ma malle, je perce des yeux une pièce dont la porte donnait sous le portique, et j'y reconnais une jolie Espagnole que j'avais vue à la Nouvelle-Orléans. Je laisse l'Inquisiteur et l'inquisition, et cours adresser mes respects à la belle étrangère. Une petite conversation en français s'engage entre nous. Mon *Argus* abandonne sur-le-champ mes livres pour tourner l'inspection sur son *Io*; il me dit, sans trop de politesse, que tout était parfaitement en règle, et que je pouvais m'en aller. Je baisai la main (*more hesperio*) de la nouvelle convertie, devenue la *sobrina* (la nièce) du curé.

Le curé était un moine de Saint-François, et de *saint François d'Espagne*, comme disent ces bons croyans de Créoles et d'Indiens. En qualité d'Italien, j'ai dû souvent réclamer contre cette usurpation historique et canonique.

* C'est le mode de salutation le plus simple usité dans le pays, comme le mot *monsieur* en France. Ce que l'épithète *cavallero* a de retentissant vient de l'emphase et de la morgue de la langue et du caractère espagnols.

Ce n'était pas tout, il fallait aller chez le Commandant de la place : il me fit un peu attendre. Son excellence (on appelait ainsi un colonel d'une république) faisait une partie aux cartes; je crois qu'il en faisait une aussi à la bouteille; car il vint me parler entièrement *impos sui*. Bacchus et les désordres qui marchent à sa suite avaient deux fois causé sa destitution.

Mon passeport était le même qui m'avait fait sortir *légalement* de ma chaumière et des États Sanctissimes. Mon fidèle compagnon dans toutes mes promenades en Europe et en Amérique, il m'inspire une espèce de dévotion, comme un *museum* de blasons, de tabellionats, de polices, etc., de presque tous les grands États de l'Europe. En Amérique, je l'ai fait signer même par le Mississipi, à ses sources, et par divers chefs sauvages, à leur manière. Je le conserve comme une relique des plus curieuses et de la plus haute authenticité.

Mais *son excellence* y avait aperçu l'armoirie du pape; sans considérer le reste, sa profonde sagesse y trouva un grand argument de *suspicion*. Il me notifia qu'il ne me laisserait passer outre sans l'autorisation du Gouvernement de Mexico.

Sa décision n'était pas aimable; je me retirai dans l'espoir qu'un lucide intervalle rendrait sa sagesse plus clairvoyante; ce moment était si rare qu'en vain mes recommandataires, les plus respectables négocians de l'endroit, sollicitèrent en faveur

de l'évidence et de la justice : il avait, répondait-il, des instructions secrètes. Il en référa donc à l'autorité supérieure.

Pour obtenir le plus tôt possible ma délivrance de ce lit de Procuste, j'avisai une lettre à un ministre à qui j'avais été particulièrement recommandé. Vous croyez, Comtesse, que cette lettre va lever tous les obstacles; pas du tout : elle n'a fait que les compliquer, les républicains n'ayant pas ce ministre *en odeur de sainteté*.

D'ailleurs, mes deux Espagnols, venus sur le même bâtiment que moi, avaient été arrêtés. Aux questions inquisitoriales de la police sur leur compte j'avais dédaigné de répondre, ripostant hautement que je ne devais raison que de mes actions, à moins que celles des autres ne missent en péril le salut public, et que je voyage pour m'amuser et non pour servir de suppôt aux agens de police; ce qui donna plus d'éveil encore aux soupçons du Commandant. Après tout, je pris la chose dans l'ordre des événemens contingibles, épiant toujours l'occasion favorable de hâter mon départ.

Dans l'auberge où j'étais descendu, si l'on peut appeler ainsi les auberges de Tampico, un malheureux mourait de la fièvre jaune, à côté de ma chambre, sous le même hangar, où de simples divisions mitoyennes de gros bambous nous séparaient l'un de l'autre. La crainte, dit-on, est le principal aimant de cette maladie; l'intempérance peut aussi

lui donner prise : mais avec un caractère assez décidé et un corps bien purgé par la mer, et qui s'abstient d'ailleurs de tout déréglement de vie, je me rassurai entièrement.

Ciel! dans quel état affreux est réduit l'homme par cet épouvantable fléau! Que de volumes, que d'expériences pour en découvrir ou démontrer la cause! Gênes, Marseille, Barcelone, et tant d'autres pays d'Europe, ont fait d'inutiles recherches! Des effets pour des causes, des apparences pour l'évidence, des systèmes sur de faibles conjectures, voilà tout ce qu'on a inventé. Il est même prouvé que là où la fièvre jaune trouve plus de médecins, on compte plus de victimes *.

* Le lecteur me permettra d'intervertir ici l'ordre chronologique, pour lui rappeler la manière dont je fus moi-même à Saint-Domingue, presque deux ans après la date de cette lettre, atteint et guéri de la fièvre jaune : les circonstances et les moyens de cette cure peuvent ne pas être sans quelque intérêt pour la société.

Je chassais aux crocodiles, sur les bords de l'étang Ester, à quinze milles des Gonaïves. La fougue naturelle de mon caractère dans tout ce que j'entreprends, et l'ardeur qui m'animait dans cette chasse extraordinaire, m'exposèrent à l'imprudence de me tenir deux ou trois fois la tête découverte sous un soleil et sur des sables brûlans. Je sentis comme une torpeur ou pesanteur saisir soudain tout mon corps, naturellement léger et élastique; des frissonnemens succéder à une chaleur cuisante qui semblait circuler dans mes intestins, ma tête s'étourdir, et ma salive s'épaissir. Je me doutai du malheur qui me menaçait, et je retournai en hâte à la hutte d'un nègre, où nous avions déjeuné. Je pris un fort vomitif, qui m'accompagne toujours : il opéra prodigieusement. Je retournai sur-le-champ aux Gonaïves; et, pour continuer à tenir en échec l'ennemi, je montai à cheval, une once et demie de sel d'Epsom dans le ventre : le mouvement se prêta beaucoup à en aider les effets.

Ce malheureux mourut le lendemain de mon arrivée, noyé dans son sang, c'est-à-dire dans celui qui sortait de sa bouche, et que lui ôtaient les médecins. C'était un Français. Le même sort frap-

Aussitôt arrivé, je pris un autre vomitif, qui fut pareillement suivi d'une bonne purge, et tout cela dans cinq heures de temps. Je m'imposai une diète rigoureuse; des diluans, des réfrigérans étaient ma seule boisson; pour le reste, je laissai faire à la nature. Le mal, paralysé de la sorte dans ses progrès, marchait lentement et sans forces; il ne trouva pas trop à faire prise sur cette *materia acra et irritans,* qui devient son agent principal; ni sur cette quantité de *bilis ystica,* qui, s'extravasant dans le sang par le poids de son volume, et opérant sur lui le même effet que la présure sur le lait, le coagule et l'arrête. Cette matière agglomérée enfle les vases, les enflamme et les gangrène, met en convulsion toute la machine animale, se force un passage par la bouche, ôte la respiration, et neutralise ainsi toutes les puissances motrices de la vie.

Le deuxième jour, quelques taches alarmantes, jaunes et verdâtres, se répandaient sur mon corps. C'était le mal qui faisait son cours; cela n'altéra ni mon esprit ni mon régime. On ne voyait pas encore de ces taches noirâtres, avant-coureurs ordinaires de la mortalité de la maladie. J'étais plein de confiance dans la nature, dans ce que j'avais fait pour l'aider, et dans la Providence, qui veille toujours d'une manière si propice, et souvent étonnante, sur les pauvres pélerins.

Le troisième jour, je sentis les premières atteintes de la convulsion et du délire. J'étais logé chez le négociant le plus respectable de la ville, un Écossais distingué, de la plus noble hospitalité, d'un esprit digne de son âme, M. Reid; je me fis promettre que, pendant l'aberration de mes facultés mentales, il ne permettrait à aucun médecin, à aucune *commère* d'approcher de mon lit et des personnes destinées à m'assister, et qu'on ne changerait en rien le régime commencé. Il n'eut pas peu à faire pour me tenir parole.

Vers le soir du quatrième jour, je me réveillai de ma léthargie qui avait été très-pénible, et aussi *noire* que la maladie; mais je sentais que je ne mourais pas. Je le fis dire au curé, qui, avec son insistance charitable, paraissait m'avoir déjà condamné. Je n'avais eu que quelques éructations légèrement teintes d'une couleur de brique.

pait tous les jours des étrangers de toute nation, dans les maisons particulières comme dans les auberges. On n'y rencontre pas d'hôpital, tant l'endroit est encore d'une création nouvelle et barbare. On n'y vient le plus souvent qu'avec la résolution, ou

Le cinquieme, la fièvre déclinait avec la convulsion; la respiration était moins anhélante, mes paupières moins chargées, la tête moins assoupie; je me permis d'ajouter deux doigts de vin de Bordeaux à ma petite soupe ordinaire de pain, bien cuit dans l'eau avec un peu de beurre, et je le trouvai délicieux.

Le sixième jour, je me mis au quinquina pour arrêter les ravages de la gangrène dans les intestins, et pour corroborer la machine épuisée. Mon humeur badine, que deux jours avant on avait jugée une convulsion, un symptôme ordinaire de mort, reprit son élan, et faisait rire cordialement la digne maîtresse de la maison, qui, avec M. Reid, me prêtait l'assistance la plus généreuse.

Le septième, je voulus essayer mes forces; je me tins debout contre mon lit, et mon estomac ne se refusa pas à une petite aile de poulet.

Le huitième, je criai victoire. Bref, le seizième, je partis, et à cheval, pour le cap Haïti, qui est à soixante-treize milles des Gonaïves, à travers des montagnes escarpées.

Pendant la crise, les docteurs Sangrados n'ayant aucun accès près de moi, criaient de loin que j'étais un fou, et qu'il fallait du sang, sans réfléchir que, le mauvais sang étant coagulé, c'est le bon seul qui sort, laissant ainsi la place sans défense. Les *commères*, ces bégueules, qui, parmi les gens de couleur plus qu'ailleurs, s'érigent en filles d'Esculape, dictaient aussi leurs ordonnances homicides : c'est ainsi que la fièvre jaune recrute des auxiliaires puissans, ou dans l'ignorance présomptueuse, ou dans les préjugés. Tous les efforts de la nature, abandonnée par la sagesse, cèdent nécessairement à cette phalange hostile. Que le ciel bénisse M. Reid, madame et toute sa famille! Mon cœur se réserve de leur offrir un tribut plus digne de ma gratitude, si je viens à publier *mes promenades dans l'île de San-Domingo*. Je me réserve aussi de rappeler, avec les mêmes sentimens, les bontés dont un autre respectable Écossais, M. Blain, me combla pendant mon séjour à Haïti.

de mourir, ou de faire de l'argent. Ma condition était pire que celle des autres : la mort ou des dépenses, je n'avais d'autre alternative.

La cohabitation des sains et des malades, dans cet endroit, offre de grands argumens pour les *non contagionistes*. Le seul danger, je crois, du contact des fiévreux, est l'impression morale, produite par l'aspect effroyable de la crise et de la fin de cette cruelle maladie.

Mais pourquoi tant vous parler de mon arrivée dans cette place, avant que vous sachiez ce que c'est et quelle est son origine. Je veux vous l'apprendre, puisque le Commandant temporiseur m'en laisse le loisir.

Il y a trois Tampico : Tampico de *Saint-Anna*, Tampico *Pueblo-Viejo*, et Tampico *Pueblo-Nuevo*. C'est le dernier que nous habitons maintenant : parlons-en d'abord.

Les révolutions récentes contre ce qu'on appelle la *mère Patrie* ont relégué le peu de troupes espagnoles qui y reste encore, dans la forteresse de Saint-Jean de Ulloa, petite île située vis-à-vis et à deux cents pas de Vera-Crux. Cette ville est le jouet des mortiers et des canons de ces troupes ; aucun bâtiment ne peut l'approcher sans leur permission et sans un tribut. Réduit donc à chercher ailleurs refuge, le commerce a choisi les embouchures de deux fleuves, qui, à égale distance, et en ligne presque directe, communiquent plus commodément

avec la capitale : l'embouchure de l'Alvarado, à soixante milles au sud de Vera-Crux, et celle du Panuco, à deux cent cinquante milles au nord, sont devenues les deux centres principaux des opérations commerciales du Mexique.

La rive droite du Panuco, où les bâtimens s'arrêtent, est un terrain plat, marécageux, sujet aux inondations du fleuve : on a donc établi le siége du commerce au pied d'une colline sur les bords d'un lac, qui communique avec le Panuco par une issue navigable pour de gros bateaux, située à deux milles du port, et où aboutit le chemin de la capitale. On a appelé la réunion de ces entrepôts commerciaux *Pueblo-Nuevo de Tampico*, du nom du lac.

Les maisons ne sont, la plupart, que des huttes couvertes de chaume et formées de gros bambous, dont les insterstices sont bouchés par l'argile ou le limon. Avant la révolution, ce n'était qu'un repaire de contrebandiers et de pirates. La contrebande y règne encore, et s'y conservera long-temps.

Les habitans d'aujourd'hui forment une réunion étonnante d'Européens, qu'on peut appeler *omne genus musicorum*. Mais tout en badinant sur ce proverbe, on y voit réellement une compagnie de musiciens. C'est une importation de Lombards, de Piémontais, de Bolognais, de Romains, de Napolitains, etc., qui, dans un théâtre, jouent et chantent en espagnol. On n'y voit pas moins les *Quiscotes*, les *Gilblas*, les *Sangrados*, les *Urta-*

dos, etc. Rien n'est moins indigène et plus singulièrement assorti que la composition du personnel de ce théâtre. Le matériel en est plus simple et moins exotique : des bambous et des branches de palmier en forment l'enceinte grotesque ; le plafond du parterre représente le firmament, tel qu'il est sorti des mains du Créateur : Raphaël ou Apelle ne l'eussent pas mieux peint.

Je ne m'attendais pas, Comtesse, à trouver une troupe de mes compatriotes, non moins intrépides qu'ailleurs, s'escrimant contre le sort dans un carrousel transatlantique. Ce sont de malheureux réfugiés, à qui le Gouvernement *libéral* du Mexique a refusé du service. Un Gouvernement plus qu'à moitié espagnol peut-il en agir autrement avec des braves qui se sont battus en Espagne et dans leur patrie pour la cause de la liberté? Gagner honorablement les moyens d'aller chercher ailleurs une terre plus hospitalière, c'est maintenant leur but; ils l'atteindront : à Tampico, je le répète, tout le monde meurt ou s'enrichit. La fièvre ne les a pas encore atteints : en leur ôtant la crainte de la mort, l'infortune les en préserverait-elle?

Allons voir une grande cérémonie qui se renouvelle annuellement (le 25 mai) à Tampico du *Pueblo-Viejo*. C'est un jour célèbre pour ce village : c'est la fête du *Crucifix*. Veuillez m'y suivre, Comtesse : le village n'est qu'à six milles. Nous ferons cette excursion

agréablement, à travers des collines, des prairies, des bois et des bosquets.

J'arrivai à temps pour entendre le sermon. Le prédicateur était un moine de Saint-François. C'est la milice la plus puissante de ces contrées : on va loin, quand, au milieu d'un peuple brut et superstitieux, on a dans sa manche le paradis et l'enfer, comme Mahomet y tenait la lune. Il parla beaucoup de saint François, fort peu du Crucifix. Saint François était toujours le *principal*, le Crucifix l'*accessoire :* c'est savoir ménager du crédit à la *livrée.* Plus attentif à leur bourse qu'à leur conscience, il s'occupa beaucoup plus de ce que ces bonnes gens qui l'écoutent doivent *donner*, que de ce qu'ils doivent faire. Avec de l'argent, on ferme les portes de tous les enfers, et l'on ouvre celles de tous les paradis. Tout en prêchant des hérésies, le révérend père criait terriblement contre les hérétiques. Il me pointait souvent de ses regards censeurs ; ce qui n'était ni charitable, ni rassurant, au milieu d'un peuple aussi barbare que superstitieux et fanatique. Je ripostais des miens, et de manière à le détourner parfois de la distinction dont il voulait bien m'honorer ; mais il retournait à la charge, quand une divinité sublunaire vint m'en délivrer. Et devinez, Comtesse !... c'était encore la belle, l'aimable *Sobrina*, qui m'avait déjà soustrait à l'*inquisition* du révérend père du *Pueblo*

Nuevo. Entrée dans l'église, les yeux de mon explorateur allèrent se reposer, se clouer sur ses charmes : plus d'hérétiques, ni de Crucifix, ni de saint François! Dès lors, il ne parla que des beautés et de la bonté de la Vierge. Le peuple, qui se tourne toujours du côté du dernier qui arrive, ou se montre sous un état plus éblouissant, me perdit de vue, et je saisis l'opportunité de me retirer tranquillement, *inobservato.*

Le hasard combina une singulière rencontre : le révérend père dînait dans la maison où j'avais été invité moi-même. Je tournai la chose en badinage, pour en parler avec plus d'avantage; quelques observations assez signifiantes, et faites en latin, sur sa manière impropre de toiser et d'exposer un étranger, appelèrent ses excuses. — Je vous prenais, dit-il, pour un Anglais. — Mais, révérend père, trouviez-vous également des hérétiques dans les Anglais, quand, seuls, ils vous firent triompher de Napoléon, et qu'au verset *salvum fac Regem*, etc., vous ajoutiez : *et Angliam et Anglos?* Il me répondit, qu'alors il n'était pas en Espagne, mais au Mexique.

Le matin, il avait prêché la croisade; l'après-dîner, il devint thaumaturge ou faiseur de miracles. Revêtu des habits pontificaux, une barbe de *bandito*, un mouchoir sale sur la tête, il monte sur le grand autel, comme un charlatan sur des tréteaux, détache le Crucifix, l'élève, et annonce aux

des messes, des triduo, des neuvaines, etc.; et il revenait toujours. La dernière fois, dit-on, il était vraiment décidé à quitter le pays, à repasser la mer : comment l'a t-on retenu? Le curé prouva le fait en montrant que le Crucifix avait encore les pieds couverts de sable. Sans un bon cheval qui lui permit de le rejoindre en diligence, le sort en était jeté : le Crucifix allait s'embarquer. Mais les *époques*, les *où*, les *comment*, etc.? le curé ne court pas après ces exactitudes minutieuses; on doit croire tout, implicitement et aveuglément; si vous hésitiez, le curé vous répéterait, comme il fut dit à saint Pierre : *modicæ fidei !*

Tout ce que je vous ai raconté, Comtesse, est notoire dans le Mexique; je le tiens de personnes les plus dignes de foi. Les dévots de toutes les couleurs ont confirmé ce témoignage.

Il est une autre particularité sur ce Crucifix, non moins intéressante à connaître. Lorsqu'on le tira de la mer, on lui trouva un ruban bleu au cou. *Saint Yago de Compostella* et d'autres saints ont leurs chevaliers; on crut que le Crucifix avait aussi son ordre chevaleresque. Le curé s'empressa donc de propager cet ordre : moyennant une certaine rétribution *au Crucifix*, des personnes *distinguées* sont inscrites sur un registre, le *livre d'or*. C'est le jour de l'anniversaire que le curé en distribue les décorations aux récipiendaires, et est occupé à accepter, *pour le Crucifix*, le

droit d'admission et d'autres offrandes dévotes. La foule est si pressante, que, pour vaquer à ce soin, il est obligé, dans ce saint jour, de déléguer les fonctions augustes de l'église à un auxiliaire, qui, comme lui, doit toujours être un franciscain. Le livre d'or n'a pas appauvri le curé, si j'en juge par le grand nombre de cordons bleus qui se remuaient de toutes parts : vous eussiez cru être à la cour des Tuileries. Recevez le dernier échantillon de cette fête; il est temps d'en finir.

J'étais allé vers le soir m'amuser aux jeux, aux sauts, aux grimaces d'une compaguie de charlatans, quand un *Capa Magna* du curé vint leur enjoindre de cesser : la danse des Indiens, à l'église, commençait. A cette nouvelle, je hâtai le retour à la suite du héraut.

Les Indiens faisaient déjà devant le Créateur beaucoup plus de grimaces et de contorsions que ces charlatans devant les créatures. Cette danse est un *privilége* restreint au sang aborigène; il n'est donc pas vrai que, comme l'atteste l'histoire, les Espagnols soient les seuls *priviléģiés* dans les colonies espagnoles. Comtesse, qu'on danse devant la Divinité, je ne m'en étonne pas, c'est ce que faisaient les Juifs et les Égyptiens, les Grecs et les Romains, les premiers chrétiens; c'est ce que font encore les Schakers et les sauvages. Je préfère ce mode d'adoration à ces chants de nos *Castroni*, la honte du genre humain, qui, de leur voix scanda-

leuse, profanent nos églises. Je me rappelle avoir lu, dans la bibliothèque de Notre-Dame de Lorette, un livre intitulé *Il Mondo in ballo :* un jésuite y prouve que tout est danse dans ce monde. L'allégorie vraiment trouve son explication dans la conduite de la Compagnie de ce saint homme. Ce qui m'étonne et m'indigne, c'est de voir l'insatiable avarice présider à toutes les cérémonies religieuses, et faire un mercimoine impudent de la foi et de la Divinité : ces pauvres Indiens sont obligés de rétribuer une *petite monnaie* à chaque danse renouvelée, comme on le fait aux bastringues du faubourg Saint-Antoine, à Paris, et *à Porta Comasna,* à Milan.

Après tant de miracles et de badauds, d'offrandes et d'escroqueries, vous croirez, Comtesse, y trouver au moins le temple de Jérusalem! C'est une étable indécente, immonde et puante. J'y ai vu la Religion et la Morale rougir et frémir.

A notre retour, mon guide et mon hôte, un Créole courtois, D. Pablo Azano, s'arrêta à une maison rustique. Là s'offrit un incident aussi triste que singulier.

En Amérique, et notamment entre les tropiques, se rencontrent beaucoup de ces oiseaux de proie appelés à la Nouvelle-Orléans *carincraux*, ici *comangos*, et compris, je crois, par les naturalistes, dans la nomenclature des *carrions*, *buzards*, *curubus*, etc. Ils appartiennent à la famille des vautours; bien plus laids et plus puans, mais toujours

utiles à l'humanité, ils se tiennent près des endroits habités, et dévorent les immondices, les charognes, qui contribueraient à l'infection de l'air. Ici, et à la Nouvelle-Orléans, il est défendu de les tuer, comme l'Ibis en Égypte. C'est de la sagesse qui répare les effets de la négligence.

En allant à la fête du Crucifix, et passant près de la maison rustique, nous en aperçûmes un grand nombre, perchés sur les arbres qui lui font ombrage. Mon hôte s'écria : *mauvais présage!*..... Il demanda comment allait la malade; on lui répondit : Mal, très-mal.—Je l'avais conçu, reprit-il; et nous continuâmes notre chemin. A notre retour, nous trouvâmes les larmes et la tristesse : la malade était morte. — Je lui demandai une explication sur la cause du *mauvais présage.* — N'avez-vous pas vu ces oiseaux? ils sentaient le cadavre. —De tels augures, chez les Romains, auraient supplanté tous les coqs et les corbeaux. Il est certain que ces animaux sentent la charogne à une distance immense ; l'étendue de leurs narines ajoute au poids des faits qui semblent le prouver à l'évidence. Mais j'ignorais qu'ils eussent le talent fatidique de nous juger *charognes*, avant que nous crussions l'être.

Autre petite histoire de ces oiseaux. —Je me promenais un jour, ou plutôt je me déchirais les habits et la peau au milieu des broussailles épaisses qui encombrent tous les bois de ces environs. J'étais près des bords du Panuco; j'ouïs un soufflement

violent, inconnu; je soupçonnai quelque chose d'extraordinaire, constant objet de mes promenades. J'approche lentement et en silence. C'était un crocodile se dégueulant, si je puis m'expliquer ainsi, contre quatre ou cinq de ces oiseaux, lesquels, perchés sur un arbre, semblaient se moquer de lui et de sa fureur. — Vous craignez d'approcher, Comtesse!... ne craignez rien : il est faux que les crocodiles attaquent l'homme sur terre; ces cris plaintifs et trompeurs, que des naturalistes leur prêtent comme moyens insidieux d'attirer leur proie, ne sont pas moins fabuleux. Notre aspect seul les met en fuite.

On dit encore que les alligators ne sont pas des crocodiles; c'est à peu près comme si nous prétendions en Europe que les hommes du Midi ne sont pas des hommes parce qu'ils sont un peu plus bruns que ceux du Nord, et que quelque différence de museau, de dents, de queue, etc., puissent motiver une classification de nouvelles familles. Mais laissons ces questions, qui ne sont pas de ma compétence, et revenons à notre histoire.

C'est dans cette saison que les crocodiles mettent bas leurs œufs, ou pondent, si ce mot peut convenir à ce qui n'appartient pas à l'ornithologie. Vous savez peut-être qu'ils les déposent dans un trou pratiqué dans le sable, sur les bords de la rivière où ils mènent leur vie amphibie, et les recommandent au soleil pour les faire éclore. Les carrions épient

soigneusement l'endroit, ou les sentent de leurs narines magiques, et en font des repas délicieux.

C'est au moment d'un de ces attentats, que mon crocodile les surprit; il leur opposait en vain sa résistance et ses menaces; je fis mon profit de cette lutte, je m'emparai d'une douzaine de ces œufs que j'envoyai à la Nouvelle-Orléans, *dépôt général de mes curiosités*, avec la bouteille tumulaire de mon hirondelle, et d'autres objets recueillis à Tampico *.

* En terminant mes observations sur le crocodile, je dois signaler une découverte. J'étais aux Gonaïves (Saint-Domingo); M. Reid et moi nous apprîmes qu'à quatre milles de là on avait tué un crocodile, qu'on pourrait appeler *terrestre*, tant on l'a trouvé à grande distance de l'eau (sept à huit milles environ).

L'énormité de cet animal nous étonna. La dureté de ses écailles nous portait à croire qu'il était vieux.—Il a soixante-treize ans, nous répondit un nègre.—Je m'informai par quelle donnée sûre on pouvait préciser son âge. Le nègre nous montra un sac ou une bourse qu'il avait trouvée dans les intestins de l'animal, et qui renfermait soixante-treize pierres, de forme sphérique ou ovale, toutes à contours arrondis, un peu plus grosses que le pois chiche. Ce rapprochement me donna l'idée de renouveler la même expérience sur d'autres crocodiles. J'ai constamment remarqué, en effet, qu'ils avaient plus ou moins de pierres, en proportion du plus ou moins d'apparence de longévité qu'ils présentaient à l'extérieur, et la chose est tellement certaine aux yeux des nègres, que d'abord ils se moquaient de mon pyrrhonisme. L'intestin qui contient ces pierres est près de la vessie. Elles font partie, ainsi que l'intestin même, du grand nombre de *curiosités* que j'ai envoyées en Italie, où elles m'attendent depuis long-temps. Ces animaux célèbrent ainsi leur anniversaire, en avalant une petite pierre.

Si je me suis permis de qualifier découverte ce résultat de mes investigations, c'est que les plus habiles professeurs d'histoire naturelle, que j'ai consultés à Paris, à Londres, etc., et notamment le célèbre M. Duméril, m'ont affirmé qu'on ignorait absolument la manière de fixer l'âge du crocodile.

Les carrions ne laissent jamais échapper la proie qu'ils rencontrent. Quand la faim les irrite, ils se jettent sur les plaies de quelque cheval blessé, abandonné libre à la pâture. Vainement les détourne-t-il de la tête, des pieds et de la queue, il se roule par terre, pousse des hennissemens épouvantables; les carrions retournent à l'assaut; et la bête devient cadavre. C'est le seul cas où ils portent préjudice à l'homme. Ils n'attaquent ni les poules, ni d'autres animaux domestiques; sans eux, jugez combien, dans certains endroits, il y aurait de crocodiles: on m'a dit qu'on a trouvé quelquefois plus de cent cinquante œufs dans une seule nichée. Le carrion ne montre pas toujours tant d'audace: j'ai vu un aigle en chasser seul dix ou douze de leur table; mais ils fraternisent beaucoup avec les chiens, qui, sans difficulté, partagent leurs repas.

Bonnes nouvelles, Comtesse: un décret d'amnistie générale a rappelé le colonel Stavoli; il vient de débarquer. C'est l'ami de notre Commandant de Tampico. Il l'a convaincu que je ne suis pas un *Cardinal déguisé*; il commençait à revenir lui-même de cette grossière méprise. Au reste, son aimable épouse, une charmante Créole, douée de tout le bon sens qui lui manque, a plaidé ma cause; la belle *Sobrina* a aussi glissé sur son âme quelque mot protecteur.

Je pars sans attendre les réponses de Mexico; je pars, comblé de politesses par ces Créoles et

ces étrangers. Quant aux Espagnols, pas un honnête, Comtesse, excepté la *Sobrina* : que le ciel bénisse et conserve toujours les femmes! Lorsque ces messieurs voient un étranger bien reçu, leur âme jalouse et atrabilaire en souffre. Je les plains, et plus encore la terre qui les possède.

Je me trouve en très-bonne santé, au milieu de morts et de mourans. Le gros colonel Kentukien a aussi *émigré :* la fièvre jaune, d'accord avec la boisson, l'a tué dans deux jours ; il a fait une niche à tous ses créanciers. A la Nouvelle-Orléans, l'huissier le poursuivait pour des *bills;* ici, le capitaine du bâtiment le serrait de près pour le prix de son passage. *Requiem æternam* à lui! bonheur et prospérité à vous, aux vôtres, aux miens et à nos amis!

DEUXIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

Saint-Louis de Potosi. — Sainte-Anne de Tampico. — États de Mexico et de *las Tamaulipas ;* leurs rivalités. — Le Mexique ; aperçu historique *ab ovo usque ad mala.* — Différentes théories sur la création du monde. — Le Nouveau-Monde a-t-il été créé séparément du vieux ? — Le déluge a-t-il embrassé les contrées transatlantiques ? — Traditions indiennes sur la création et le déluge. — Langues originaires qui distinguent encore les différentes nations américaines. — Jusqu'où remonte l'histoire de ces peuples avant la Conquête. — Premier état de société des Péruviens. — Origine des Mexicains. — Leur situation au moment de la Conquête. — Doctrine d'un Jésuite sur la Conquête. — Le vice-roi Iturigaray. — Vanégas. — Hidalgo. — Pourquoi tant de prêtres à la tête de l'insurrection ? — Causes qui ont retardé le succès des *Indépendans.* — Guerrero et Vittoria. — Iturbide. — Le colonel Stavoli. — Le *Panuco,* et l'histoire de ses parages. — Départ de Tampico, et le chemin enchanteur qui conduit à *Altamira.* — Altamira ; son origine, sa prospérité et sa décadence. — Un Français et une Française à Altamira ; aventures. — Routes et auberges du Mexique. — Les *mosquitos,* les taons, les fourmis, les scorpions, les vipères et les tarentules. — Superstition gastronomique du pays. — Ce que c'est qu'un *rancho* et une *hacienda.* — Agriculture. — L'Hacienda de *Bellavista.* — Le Rancho du *Coccojo.* — Montagne pyramidale, l'une des plus grandes merveilles du monde ; est-elle l'ouvrage de l'homme ou

de la nature ? — Les Géans.—Traditions indiennes. — Les crocodiles. — Grande famille des lézards; une salamandre extraordinaire. — *Horcasitas ;* son marché, son origine. — Histoire de l'expédition de Mina dans le Mexique ; ses exploits, ses fautes, sa mission secrète. — Cortès et Mina; Parallèle. — Esprit naturel des Mexicains. — Ce qui leur manque le plus. — Le *Rio frio.* — Passage des terres maritimes aux hautes terres du Mexique. — Premier escalier, premier étage de la montée ; paradis terrestre, contrastes, phénomènes étonnans. — Second escalier et second étage ; *Santa-Barbara,* son origine mythologique, ses antiquités, ses croyances religieuses, ses jésuites, son curé. — Troisième escalier, ou les *Gallos ;* endroit ravissant que ni la plume ni le pinceau ne sauraient rendre. — Quatrième escalier ; l'amphithéâtre ou la vallé de *Tula.*—Coïncidence singulière avec une prophétie de Sénèque.—Histoire très-curieuse de cette ville ; son patron, ses habitans, son curé. — Un Espagnol, l'alcade et l'auteur. — La musique et un musicien extraordinaire. — Le curé et la *Sobrina.* — Les Mexicains et leurs costumes.— La vallée de la *Woxteca ;* ses nopals (*cactus*), son yacotuscal (*yucca arborescens.*) — Cinquième escalier; l'hacienda de *Buena-Vista.*—Pourquoi l'on ne trouve ni foin, ni paille, ni pain, dans presque tout le Mexique ? — Sixième escalier ; le rancho du *Quelitan.* — Le *Rincon ;* un des siéges de l'aristocratie des Créoles — Septième escalier; la vallée et l'hacienda de *Péotillo.*—Victoire étonnante de Mina.—Changement surprenant de son itinéraire. — But politique.—Nouvelle preuve du but principal et caché de son expédition. — L'hacienda *del Pozzo* et les Carmélites; leurs richesses, leur mode d'administration, leur empire. — L'auteur et les voleurs. — Son arrivée à Saint-Louis de Potosi.

Saint-Louis de Potosi, 25 juin 1824.

Vous devez me croire, sinon à l'âge d'or, du moins dans le pays de l'or. Le nom *Potosi* est synonyme de ce métal, don de la nature, si fatal aux uns, si précieux aux autres. Suspendez toutefois vos conjectures; l'âge d'or n'est point au milieu d'un peuple conquis et civilisé par les Espagnols, encore composé d'Espagnols en partie, ou issus du même sang. Je vous raconterai plus loin les événemens qui n'ont laissé à ces contrées que le nom de *Pays d'or*; et ce nom lui-même, vous saurez pourquoi, originaire des régions du *Capricorne*, il a été emporté dans celle du *Cancer*. Pour le moment, retournons à Tampico, et, de là, reprenons jusqu'ici notre chemin.

Je devais partir le 29 mai, ainsi que vous le disait ma précédente lettre; mais les muletiers avec qui j'avais combiné cette promenade, n'étaient pas même dispos le 30. J'allai les attendre à *Sainte-Anne* de *Tampico*, village situé sur la rive gauche du Panuco, sur une colline qui domine une grande extension de son cours, et principalement cette partie que l'on appelle le port de Tampico.

Sa situation semblerait devoir lui donner la préférence pour un entrepôt de commerce sur le Tampico de *Pueblo-Nuevo*, qui est à deux milles de la rivière, dont le site est plus malsain et moins agréable,

et vers lequel de petits bateaux seuls peuvent remonter ; mais la route de Mexico vient y aboutir. Le Gouvernement impérial, le Gouvernement central y avaient déjà placé la douane principale ; maintenant il appartient à l'État vieux et puissant de Mexico ; *Saint-Anna*, au contraire, est du ressort de *Las Tamaulipas*, État entièrement nouveau, bien faible encore dans ses ressources politiques, physiques et morales. Les autorités de Las Tamaulipas commencent à réclamer, mais elles réclameront en vain : un État qui a pour capitale la capitale de la Confédération aura long-temps un grand avantage sur les nouvelles capitales des différens États. De là, je crois, la sage mesure des États-Unis de l'Amérique du Nord, qui ont fixé la capitale de l'empire dans la ville neutrale de Washington, comme étant également la propriété de tous les États confédérés.

En attendant les muletiers, gagnons le temps qu'ils voudraient nous faire perdre. Je vous ai parlé superficiellement des trois Tampico : rentrons un peu plus avant dans le passé ; remontons, s'il le faut, jusqu'à la création du monde pour savoir à quel monde appartiennent les régions que nous allons parcourir. Vous vous épouvantez, Comtesse.... Le fil de votre discernement empêchera que vous ne vous égariez dans ce labyrinthe : je serai court d'ailleurs, et je vous autorise à rire des absurdités où tombera ma philosophie. Vous savez que je n'écris

que pour jouir de la douce illusion de converser avec vous, sans prétendre à l'infaillibilité de nos faiseurs de critiques et de systèmes ; et si je ne devais vous promener dans des contrées lointaines que pour vous y entretenir de fredaines et de commérage, il vaudrait mieux ne pas vous distraire de vos charmans loisirs, et vous laisser entièrement à la société dont vous faites les délices.

On ne saurait révoquer en doute que nous sommes redevables de grands bienfaits, pour notre existence physique et morale, aux recherches et aux doctrines des savans sacrés et profanes. Mais qui douterait aussi que les absurdités des uns et les subtilités des autres ont jeté beaucoup d'obscurité sur les vérités les plus claires, et dérangé souvent l'entendement commun? D'abord, on a voulu parler de *chaos*, *d'air opaque*, *d'éther*, etc., et de leur étymologie ; et chaque mot enfanta une dispute. Faut-il s'en étonner? Toute cette terminologie n'est-elle pas un vocabulaire de synonymes de *rien?* Et comment établir sur des riens les bases d'une argumentation logique ou d'un système solide? Ce *chaos*, qui n'était que chimérique ou allégorique, est devenu réel par les contradictions mêmes des philosophes et des théologiens ; ce sont eux qui le creusent pour s'y perdre : à des ombres, ils donnent des corps, et des corps ils font des ombres. En discourant ainsi sur le chaos, sans le connaître, ils ressemblent assez aux Schakers, qui, tout en existant, et très-*confortablement*, disent

que la seconde apparition de Jésus-Christ s'est accomplie, et dans une femme encore! dans Jeanne Lée! En conséquence, c'est depuis cinquante ans que le monde des Shakers devrait être fini.

Après les disputes sur le *chaos*, viennent celles sur la création du monde. Pareillement oiseuses, elles ne sont pas moins singulières et contradictoires. Les uns n'admettent point ce mot *création*; une chose qui a toujours existé ne peut pas, disent-ils, être créée. D'autres tirent le monde des *atomes directs* ou *indirects*, du *vide*, de la *matière subtile*, etc.; Orphée le fait sortir de l'œuf du hasard; l'auteur sacré de la Genèse l'a peinte, cette création, sous de tels traits, que des savans profanes ont cru, pour l'honneur de la Divinité et du sens commun, combattre presque tout entier le premier chapitre de son livre divin. Et vraiment, qu'il y eût de l'eau avant le soleil, du soleil et de l'eau avant la terre, des *bêtes* avant les *hommes*, cela paraît un peu singulier. On ne conçoit pas trop bien comment on a extrait le monde du *chaos* ou du *rien*, et le firmament des eaux; comment ces eaux ont pu demeurer partagées, moitié au-dessus, moitié au-dessous du même firmament. Dans toutes ces disputes, on a beaucoup dit sans rien prouver; on a détruit sans rien construire; on a combattu sans qu'on ait su quel a été le vainqueur. Pour moi, je ne vois dans tout ce qui existe qu'un grand *fiat* du Créateur. Sans pousser ma présomption au-delà de

l'entendement de la créature, je me permettrai tout au plus de répéter avec l'Ecclésiaste : *Quod fuit est, et quod erit fuit.*

Ce qui est certain, c'est l'existence de deux mondes, le Vieux et le Nouveau. J'arrive ainsi à la grande question à laquelle je me proposais de vous conduire : Ces deux mondes ont-ils été créés d'un seul *fiat*, ou par deux *fiat* séparés? Il est assez curieux de connaître les argumens ou même les faits qui parlent en faveur de la seconde hypothèse.

Je ne vous arrêterai pas sur ce que les Espagnols disaient lors de la Conquête : « Que le ciel de l'Amérique offrait des étoiles différentes de celles du ciel de l'Espagne. » Ce n'était peut-être que l'effet, ou de leur ignorance en astronomie, ou du désir de répandre le merveilleux sur leur expédition. Les moines aussi s'étonnaient de n'y avoir pas vu une éclipse surprenante, qui, pour plusieurs heures, couvrit l'Espagne de ténèbres ; c'est que, ne croyant pas aux Antipodes, parce que saint François et saint Dominique n'y avaient pas cru, ils ignoraient que, lorsqu'en Espagne la lune ou d'autres planètes s'interposent entre le soleil et la terre, il est nuit au Mexique.

On est plus frappé de rencontrer dans le Nouveau-Monde des bêtes qu'on chercherait vainement dans le Vieux ; de même, avant la Découverte, nous en possédions un grand nombre inconnues des Américains. Il n'est pas jusqu'aux hommes qui n'offrent

les marques de dissemblance les plus saillantes. C'est l'effet du climat, a-t-on dit. Erreur : en Amérique, vous trouvez tous les climats comme toutes les latitudes ; en Amérique cependant tous les peuples Aborigènes n'ont pas moins la même couleur et presque les mêmes traits. Au reste, est-il bien certain que ce monde fut connu de l'auteur de la Genèse, qu'il l'ait compris dans *sa création?* Les prophètes l'ont passé sous silence : rien n'annonce dans leurs discours qu'ils l'aient imaginé, même avec ce génie qui perçait les obscurités du passé et de l'avenir. Il y a plus, Comtesse : ne nous enseigne-t-on pas que nous descendons d'Adam et d'Ève ; on nous fait même payer bien cher cette origine. Les Aborigènes de l'Amérique se donnent une toute autre naissance. A les en croire, ils sont issus du vénérable *Iztas Mixcuatl* et de sa compagne *Ilancueitl;* au lieu de deux enfans, comme nos premiers pères, ils en eurent six, qui allèrent former les six différentes nations ou langues qui existaient, et qui, en quelque sorte, existent encore en Amérique : les *Chiriguanas* ou Brasiliens, les *Iscàcingas* ou Chiloiens, les *Tampas* ou Péruviens, dans l'Amérique du Sud ; et dans celle du Nord, les *Chicimecas* au Mexique, les *Algonquins* dans le haut Mississipi et les *Cheroquees* dans le bas Mississipi.

Comtesse, je vous le répète, vous pouvez rire de mes *dissertations philosophiques* ; j'en ris moi-même ; car, plus notre présomption prétend pénétrer les

mystères et les œuvres du Créateur, plus j'y vois l'audace et l'ignorance de la créature. Il faut pourtant que je me débarrasse, le mieux possible, de l'engagement que j'ai pris de vous montrer *ab ovo usque ad mala* ce nouveau monde.

Je n'essaierai point de démêler lequel des deux, si Dieu les a faits séparément, a été créé le premier. Que d'autres se plaisent à juger du Créateur, comme des artistes, toujours plus corrects dans leur second ouvrage; qu'ils en concluent que le monde américain, moins parfait que le nôtre, a été l'ébauche de la première création, je laisse de côté ces vaines conjectures sur la priorité de deux chefs-d'œuvre du grand Architecte, bien qu'il fût assez curieux que notre *vieux monde* devînt plus nouveau que le *nouveau monde*. Je veux dire un mot d'une question plus intéressante et moins difficile à résoudre.

Nos savans profanes ont beaucoup combattu le déluge de nos savans sacrés : ce fléau a-t-il affligé le monde transatlantique? Vous vous rappellerez, Comtesse, ce que je vous disais, à cet égard, dans une de mes lettres sur « *la Découverte des sources du Mississipi*, » etc. : quelques chefs sauvages me répétèrent avec un air d'assurance, que « lorsqu'un déluge désola des mondes, le leur fut épargné, et que, pendant qu'une mauvaise race périssait, eux voyaient renaître tous les jours le Grand Esprit (le soleil) du sein des ondes qui la submergeaient. » Les

Mexicains exprimaient à peu près la même opinion. Si l'on réfléchit que Dieu n'a donné à Noé que trois fils pour repeupler l'Asie, l'Afrique et l'Europe, n'y aperçoit-on point un indice manifeste, que vraiment l'Amérique n'a point été comprise dans les délibérations de sa colère céleste? autrement, il lui en aurait donné quatre. Ne peut-on pas ajouter que les Amériques ont une multitude d'animaux de toute espèce, qui n'étaient point dans l'arche de Noé? Ces animaux sont donc le produit du premier ouvrage. Le Nouveau-Monde a donc, sous ce rapport, une origine plus reculée que le nôtre. Voilà pourquoi les peuples de ces contrées se croient en même temps plus anciens, et, selon leur expression, plus *légitimes*.

Les Espagnols, pendant et après la Conquête, ne pensaient qu'à assouvir leur avarice et leurs passions: négligeant ou détruisant la plupart des monumens qui auraient facilité au philosophe et à l'archéologiste l'investigation des plus antiques vestiges, on peut dire que ces Vandales ont massacré et les peuples américains et leur histoire. Les traditions indiennes n'ont fourni que des conjectures ou des fables. On ignore sous quelle forme de gouvernement se sont établies et maintenues les six nations, formées par les six enfans d'*Iztac Mixcuatl*, qu'on appelait, à ce qu'il semble, *Xelhua*, *Tenuch*, *Ulmecatl*, *Xicolancatl*, *Mixtecatl* et *Otomitl*. Ce qui paraît certain, c'est que l'Amérique doit avoir eu

aussi sa tour de Babel : comment expliquerez-vous, sans cette merveille, que six frères contemporains, fils du même père et de la même mère, aient pu instituer six nations, ayant chacune une langue différente?

La seule de ces nations, sur laquelle des notions moins vagues sont venues jusqu'à nous, est celle des Chicimecas. Si l'on en conjecture par elle, tous les peuples anciens des Amériques menaient une vie indépendante et sauvage, n'ayant de chefs que pour la chasse ou la guerre, et tirant leurs moyens d'existence des forêts et des rivières.

Le Médiéve de ces peuples, et particulièrement du Pérou et du Mexique, est moins couvert de ténèbres : quelques *quipos* dans le premier, quelques hiéroglyphes dans le second, échappèrent au vandalisme des Espagnols; un peu de lumière en a rejailli sur l'histoire. Les recherches des historiens ou des chronicistes espagnols remontent à trois cents ans environ avant la Conquête par les quipos du Pérou, et à huit cents ans par les hiéroglyphes du Mexique.

Les Péruviens, d'abord réunis en société par *Monco-Capac*, se façonnèrent, sous le gouvernement paternel de ce sage législateur, au travail, à l'agriculture et aux arts. Sa femme *Ochello* était l'institutrice des Indiennes, comme Caya l'avait été des Romaines, et Berthe des Françaises. Une administration patriarchale procurait la paix et l'abondance : on vivait heureux, en se partageant les

fruits de la terre dans la proportion des besoins. Mais l'ambition de régner divisa en factions les successeurs du premier Incas. La guerre civile éclata entre les prétendans *Atabalipa* et *Huascar*. Ce fut cet événement qui seconda l'étonnante entreprise de Pizarro.

Les Mexicains, ou, pour mieux dire, des peuples, émigrés du Nord, vinrent s'établir au Sud dans ces contrées, dites alors de l'*Anuahac*. Les Chicimecas, peuples de la même race, en furent chassés par eux, qui s'y réfugièrent répandus en divers endroits, désignés maintenant sous le nom de *Vallée de Mexico*. Leurs chefs devinrent des rois; la souveraineté ne leur était dans le principe confiée qu'en temps de guerre; elle se perpétua en temps de paix, ce qui s'opère toujours là où le général est le chef du Gouvernement.

Ces peuples, appelés *Mexicains*, du nom de leur conducteur *Mexi*, quoique les plus pauvres et les plus abjects, parvinrent à subjuguer leurs voisins: le dépit et la vengeance, excités par le mépris qu'on leur témoignait, armaient leur courage. Après ce succès, leurs neuf rois, quoique électifs, étendirent partout leur domination. Les Tlascaliens et les Michoucans étaient les seuls qui résistaient encore contre le pouvoir de Moktezuma, lorsque les Espagnols arrivèrent au Mexique. Un tel état de discorde ne contribua pas peu à la Conquête.

Vous ne connaissez que trop, Comtesse, l'histoire

de cette Conquête. Elle est malheureusement la seule histoire certaine de ces peuples Aborigènes. La répéter, ce ne serait que réveiller dans votre âme généreuse des souvenirs déchirans; et il faudrait toucher à des Pontifes et à des Rois, à des ministres du sanctuaire et de la tyrannie, dont les crimes couvrent de honte l'Europe et la Civilisation.

Une politique sanguinaire et l'empire de la superstition succédèrent au pillage et au massacre de ces *vaillans Conquistadores*. Ceux qu'on ne fit pas périr, comme des bêtes de somme, sous des poids énormes ou d'insupportables fatigues, on les asservît au double joug de prêtres profanes et de ministres despotes, qui n'étaient là que comme le Mammon de Milton, oubliant le ciel, et ne fixant ses yeux que sur les porceaux d'or de la terre. S'il arrivait que *las Audiencias* insurgeaient contre les moines, les évêques et les vice-rois, ce n'était que pour mieux partager la proie : on voulait augmenter le nombre des contrats lucratifs du *Consejo de las Indias* et du premier ministre avec de nouveaux intrigans, ou ménager à d'autres favoris les moyens de regorger à leur tour de riches dépouilles. C'est pour assouvir cette cupidité, c'est pour avoir une part des fruits de la dilapidation, qu'on menaçait parfois d'enquérir contre les abus de pouvoir de celui qu'on avait remplacé. Tout était vol, licence et corruption.

C'est sous les auspices de cette politique infernale qu'un Jésuite se montrait, ou, pour mieux dire,

insultait aux hommes et à Dieu, avec son livre : *De procurandâ Indorum salute;* et que le zélé chanoine de Salamanca, le docteur *Sepulveda*, prouvait que : *Liceat bello Indos prosequi, auferendo ab eis* DOMINIA POSSESSIONESQUE ET BONA TEMPORALIA; ET OCCIDENDO EOS, *si resistentiam opposuerint; ut, sic spoliati et subjecti, faciliùs per prædicatores* SUADEATUR EIS FIDES; et ce fut à Rome, Comtesse, qu'on permit ce que défendait Charles-Quint, comme une honte de la Jurisprudence, de la Religion et de l'Humanité, l'impression de ce beau livre! Et le Mexique fut inondé de ses maximes! Ce peu de mots suffit, je crois, pour vous fixer sur l'histoire générale des dominateurs et des sujets de ce pays, depuis la Conquête jusqu'à la vice-royauté d'Iturigaray. On a voulu distinguer l'administration de Revillagigedo; mais le moins coupable ne laisse pas d'être criminel. Verrès était un saint, en comparaison de ces représentans de la royauté espagnole. Et qu'on imagine encore l'oppression et la misère pesant sur des peuples qui n'ont pas même la liberté de laisser échapper un soupir, et de trouver au moins dans la plainte un faible soulagement; des Harpocrates se rencontrant partout, qui, de leur doigt sur la bouche imposent le silence; la mer et les vents, ne s'opposant pas moins que la violence et l'intrigue à ce qu'une feuille parlante arrive au pied du trône par delà d'immenses espaces et à travers une épaisse phalange d'oppresseurs et

de parasites. Mais y fût-elle arrivée, à quoi bon? Ce trône ne changeait-il pas de dynastie que pour changer de despotes ou d'imbéciles? Exceptez Charles III; mais quels fils et quels neveux, ô ciel! n'a-t-il pas légués à l'Espagne et à l'Italie? Enfin, Comtesse, de *cent-soixante vice-rois* qu'eut l'Amerique, *un seul* ne fut pas Espagnol; encore avait-il été élevé à la cour d'Espagne, et bu à longs traits à cette source de corruption et de despotisme.

Passons outre, et poursuivons notre aperçu historique.

Les affaires de Baïonne jetaient dans le plus grand embarras le vice-roi Iturigaray. Des ordres contradictoires lui étaient envoyés par Murat, par le Conseil des Indes et par Ferdinand. Déjà les Mexicains, ou, si l'on aime mieux, les Indiens et les Créoles, pressentaient la fin de la domination espagnole sur des peuples éloignés de Madrid à plus de six mille milles.

Le vice-roi, Iturigaray, homme habile et circonspect, proposa de réunir une junte, composée de députés de toutes les provinces et des principaux magistrats. Il s'agissait de prévenir l'anarchie par la création d'un gouvernement provisoire. Les Mexicains applaudirent à la sagesse de cette mesure, et crurent y reconnaître les bonnes intentions du vice-roi; mais l'ambition d'accaparer seuls le pouvoir poussa les Espagnols à l'insurrection. Ils redoutaient de voir les Créoles appelés aux emplois de l'État. Assistés

des moines et des prêtres, les satellites accoutumés de la tyrannie, ils arrêtèrent le vice-roi et l'envoyèrent prisonnier en Espagne.

Que de vexations ! que de réactions les plus acerbes n'assaillirent pas, à la suite de cet acte, les Mexicains, qui avaient embrassé la cause du vice-roi ! Ce fut Vanegas qui lui succéda; son caractère n'était fait que pour ajoûter de la poudre à la flamme.

Le souvenir de l'oppression soufferte depuis la Conquête, les nouvelles injustices, déterminèrent un nouveau soulèvement.

A la tête des insurgés figurait Hidalgo, le curé des *Dolores* (village au-dessus de Guanaxuato), Créole de quelque talent, idolâtré par les Indiens, et enthousiaste pour la cause de l'indépendance. Il se mit en campagne avec une armée sans discipline et non équipée. La multitude et le fanatisme lui valurent plusieurs triomphes sur les Espagnols ou les royalistes; mais battu une fois, défait une seconde par Calleja, Espagnol non moins cruel qu'intrépide, trahi enfin par un Bustamente (nom d'hommes de toutes les couleurs, assez fertile au Mexique), il fut livré et passé par les armes.

La cause de l'indépendance n'expira point avec ce prêtre héros et tant d'autres combattans tombés glorieusement sur le champ de bataille ou dans les piéges de la trahison : deux autres prêtres la ranimèrent, Morelos et Matamoros ; mais, faits prison-

niers en bataille rangée, on les immola aussi à la majesté offensée des Espagnols. Je dis à leur majesté offensée; car pour quel roi, pour quel gouvernement se battaient-ils? on ne le savait pas. C'est dans cette ignorance que Vanegas, Calleja, Armigo, Navarète, et tous leurs complices, avides de sang mexicain, présidaient au carnage. Et quel pouvait être cependant la faute de ce peuple insurgé? Ferdinand n'avait-il pas manifesté à Iturigaray le désir de voir le Mexique indépendant de l'Europe, pour s'y réfugier et régner sur l'Amérique? Voilà le grand secret qui a placé tant de prêtres à la tête de l'insurrection.

D'autres légions s'organisèrent; tout le monde se disputait le commandement: on comptait plus de généraux et de colonels que de soldats. Quel chef n'avait pas sa garde prétorienne, ses flatteurs, ses bouffons, sa faction? Quel chef ne voulait pas former des Juntes et faire des constitutions à sa fantaisie? De là un *licenciado* Bustamente, homme turbulent et atrabilaire, sème partout le désordre; un Rosainz contrecarre avec acharnement toutes les dispositions d'un Rayon; un Villagran, toujours séditieux, abandonne ses compagnons à la merci de l'ennemi pour se débarrasser ainsi de ses antagonistes; un Verdusco se bat contre un Salarzano; partout sont levées des contributions, et nulle part n'est rendu compte de leur emploi; tout le monde est receveur et caissier, et jamais on ne découvre

ni caisse ni recette; un Téran brûle d'associer son nom à de grands noms historiques : il chasse à son tour une assemblée nationale, comme un Cromwel et un Napoléon; un prêtre Torrès insurge contre l'ombre errante d'une autre Junte, résiste au colonel Arago, chargé par elle du commandement des troupes de l'indépendance ; la jalousie la plus basse d'un Huerta achève, en 1819, de paralyser la cause de la liberté mexicaine.

On se croyait patriote, on n'était qu'anarchiste; le libéralisme n'était qu'un masque de l'ambition. On imaginait combattre les Espagnols; et l'on servait merveilleusement les desseins hostiles de leurs agens, qui s'évertuaient à répandre en tous lieux la discorde. Cette division fit renaître toutes les têtes de l'hydre, et ajouta à la puissance de l'or et de la croix de l'ennemi pour rendre plus terrible cette lutte de dix années.

Après tant de réactions sanglantes, dont l'histoire ne trouve d'exemples que dans les fastes de la Conquête, le pavillon du despotisme flotta de nouveau dans tout l'empire, sous le vice-roi Apodaca, qui remplaça le cruel Calleja. Harcelée de toutes parts et fugitive, l'Indépendance alla enfin se cacher dans les repaires les plus dérobés des montagnes de l'Est et de l'Ouest. C'est là qu'elle fut suivie de Vittoria et de Guerrero, ses plus fidèles compagnons, et les seuls vrais patriotes, je crois, dont la haute renommée honore à la fois la cause qu'ils ont embrassée et

les contrées qu'ils ont teintes de leur sang. Seuls, opposant un noble dédain à une amnistie, dont les conditions étaient stipulées par la tyrannie, et que tant d'autres indépendans avaient convertie en instrument de trahison, on les vit attendre avec une héroïque constance le moment de renouveler leurs efforts généreux, et de réparer les fautes d'un peuple sans expérience, nourri des vices et des passions de ses oppresseurs.

Ce moment arriva, et c'est l'ambition qui le ménagea. Nouvelle application de cette grande sentence : « *La liberté survit tôt ou tard à la tyrannie.* »

La révolution de 1821 avait éclaté en Espagne. L'absolutisme du *bien-aimé* Ferdinand n'était plus subi en silence. Les prêtres du Mexique prenaient, en conséquence, une attitude hostile contre les Cortès. Iturbide, pendant toutes les guerres, avait été le satellite des Espagnols le plus acharné et le plus cruel. C'est à lui qu'est remis le soin de préparer à Ferdinand, dans la Nouvelle-Espagne, un refuge et un point d'appui contre les troubles de la Vieille. Il se fait d'abord modeste, et même rétif : on dirait qu'une si grande mission l'effraie. L'instant d'exécuter ses projets n'est pas encore sonné. En temporisant, il flatte les royalistes, caresse les troupes, conclut des arrangemens avec les indépendans. Les indépendans, les troupes, et les royalistes, sont joués par *le plan d'Iguala :* Iturbide se fait em-

pereur du Mexique, en attendant que Ferdinand en devienne roi.

Un tel dénoûment ne pouvait s'opérer sur la scène politique sans remettre les armes aux mains des libéraux. Vittoria et Guerrero, qui ne les avaient jamais déposées, partent de leurs montagnes, comme les Titans de la terre, menaçans et formidables par leur invincible fermeté. Les prêtres et les Espagnols se trouvent interceptés par deux feux, également dirigés sur le pouvoir absolu de l'Église et des Bourbons. A quel parti s'appuieront-ils? Au parti de la tyrannie, selon leur coutume. Mais les indépendans, mettant à profit ce choc des factions, confondent, dans un même triomphe, Iturbide, les Bourbons et les Jésuites.

A l'empire succède une République Centrale. En vain les royalistes et les prêtres essaient de lever la tête à Puebla, à Cuernavaca, et ailleurs : Guerrero accourt et comprime ce premier mouvement, causé par l'imprudence qui avait laissé à des Espagnols des emplois supérieurs de l'armée. L'affaire de Stavoli, dont je vous entretenais dans ma précédente lettre, suivit de près. Dans le triumvirat qui constituait le pouvoir exécutif, il y avait aussi un Octavius, qui masquait ses desseins sous des prétextes de modération et de générosité, familiers à tous les ambitieux, et protégeait secrètement la faction espagnole. Il en était fait de Stavoli, que la politique du loup de la fable sacrifiait à cette faction, si Vitto-

ria et Guerrero n'avaient, par une énergique opposition, assuré son salut. Il est dans mes principes de condamner les démarches de ceux qui se mêlent des révolutions d'un pays qui n'est pas le leur, et insurgent contre le gouvernement d'une famille dont ils ne sont pas membres : Stavoli faisait mal; mais le temps approche où l'on jugera que l'insurrection contre l'influence colossale des employés espagnols n'était pas la moins prudente ni la plus digne de châtiment.

Tout récemment, les *Fédéralistes* ont gagné leur procès contre les *Centralistes*. Octavius, ses chers Espagnols, et les Créoles, qui ont sucé leurs principes libéraux à la cour, ou aux Cortès de la péninsule, appartenaient à ce dernier parti, comme favorisant une forme de gouvernement, qui, par la centralisation du pouvoir entre les mains d'un petit nombre, ainsi qu'on le remarque dans la Colombie, reconduit plus aisément au despotisme. Il est probable qu'incessamment on verra s'organiser, sans obstacle, une *Grande-Union*, comme celle des États-Unis du Nord.

La nomination du président, déléguée, pour le moment *, aux suffrages des législateurs de chaque État, est l'affaire du jour. La sagesse demande qu'ils concertent leur choix sur Vittoria ou Guerrero. Premier patriote du Mexique, bon soldat, intrépide dans

* Elle a été ensuite déléguée au peuple par la Constitution.

la mêlée, réservé avant et après le combat, Guerrero ne vendra jamais son épée ni son opinion pour desservir sa patrie. Vittoria, soldat non moins distingué, patriote sincère, joint aux dons naturels de l'esprit des connaissances utiles, fruit de son éducation dans le collége de Saint-Idelphonse à Mexico; s'il manquait, ce serait faiblesse plutôt qu'ambition. Des hommes d'un tel caractère ne sont pas faciles à rencontrer dans une nation qui se régénère au milieu d'Espagnols et de Jésuites encore puissans, et de tant d'autres débris d'anarchie, que peuvent relever des ambitions déçues, la superstition et l'ignorance.

Voilà, Comtesse, l'horizon politique que nos promenades déroulent à nos regards inquiets. Que de ténèbres et de barbarie n'a-t-il pas fallu franchir pour fonder une République? Une observation trouve ici sa place : cette République, entre les mains des prêtres, a été, dès sa naissance, toujours à l'agonie; de même, entre les mains des médecins, étaient constamment malades, et périrent enfin, nos Républiques Cisalpine et Romaine de 1799. Que les médecins et les prêtres se mêlent donc uniquement de leur ministère, et qu'ils laissent le soin de gouverner à ceux qui mesurent leur sagesse sur des maximes puisées dans les droits de l'homme, dans les circonstances des temps et des lieux, et non sur d'inflexibles systèmes, sur l'infaillibilité et le droit divin.

De grandes intrigues, des conspirations affligeront encore les Mexicains, tant que le sang Espagnol ne deviendra pas Créole, tant qu'ils ne seront pas à portée d'apprécier la dignité d'une nation, ses droits, les bienfaits des trois pouvoirs, et l'opposition salutaire qui en découle.

Mais le tocsin contre la tyrannie européenne a sonné dans les deux Amériques ; la Révolution, comme le tremblement de terre et l'électricité, ébranlera en même temps les cœurs les plus abrutis et les repaires les plus cachés ; un peuple, réveillé d'une léthargie honteuse et qui sent son oppression, n'est plus si disposé à plier de nouveau sous le joug de lois et de despotes de manufacture exotique. Que deviendront entre eux les Américains libres ? Je l'ignore. Mais je doute que l'Europe se les approprie une seconde fois. Espérons aussi que le ciel et la nature se montreront favorables aux malheureux nègres, et mettront fin à cet affreux esclavage, prolongé par des Gouvernemens mêmes qui se flattent d'être *libres et libéraux*.

Les muletiers sont arrivés, et me pressent de partir : il est temps ; mais ils cherchent deux mules égarées à la pâture. En attendant, un mot sur ces rivages, avant de les saluer d'un dernier adieu.

Si l'on en croit une chronique des Franciscains, les embouchures du Panuco et ses parages auraient été découverts, avant l'arrivée de Cortès, par un autre aventurier Espagnol. Ces terres étaient habi-

tées ou parcourues par les Huastecas, peuples barbares, qui ne sont tombés au pouvoir des rois de Mexico qu'après la Conquête. Les Espagnols les ont érigées en *Custodias*, ou fractions, dépendantes du Provincial des Franciscains de la province du Saint-Évangile, c'est-à-dire, de Mexico; ce mode d'administration s'est continué jusqu'à l'approche des dernières révolutions. — On a trouvé les mules; partons.

Le chemin de Saint-Anne de Tampico à Altamira est frayé à travers des forêts, des prairies, des marais, des collines, d'où l'on se voit marcher, redoublé par la réflexion des eaux limpides de petits lacs, dont on longe les bords. La taciturnité du cygne, du penguin, du flamingue, contraste avec le bruit criard des corbeaux, des pies et des perroquets, interrompu par le chant mélodieux des merles jaunes, rouges et noirs, des chardonnerets dorés, des cardinaux, et par le bourdonnement du colibri, qui voltige autour de vous. La pensée se met en harmonie avec cette intéressante perspective. Ma solitude n'était troublée que par l'aspect grotesque de mes muletiers. Leur silence me laissait tout entier à de douces rêveries. Je franchis, sans effort, une distance de quinze milles, et j'arrivai à Altamira. Arrêtons-nous-y, Comtesse, et mettons à profit cette nouvelle halte : les muletiers y attendent les marchandises qui arrivent par eau.

Altamira est un joli village, bien bâti, sur le

penchant d'une colline. On y remarque, pour la première fois, une église un peu décente. On l'appelle la ville d'Altamira, du nom d'un Espagnol, devenu sur ces parages propriétaire ou usurpateur d'un territoire immense. Gouverneur de la province, dite province du nouveau Saint-André, en deçà du Panuco, il y ouvrit le premier un débouché au commerce. Une de ses *haciendas* en était l'entrepôt: le nom d'Altamira fut donné plus tard à cet endroit. Il n'a plus que les agrémens de sa situation, qui répond à son nom. Pueblo-Nuevo lui a enlevé son influence et ses avantages. On y voit seulement débarquer, au pied de la colline, les marchandises qui, de ce *Pueblo*, se répandent dans l'intérieur de ces contrées, au moyen des mulets.

Deux rencontres ont rempli le vide et banni l'ennui qu'un voyageur ne saurait autrement éviter à Altamira. Un Français s'y reposait, chassé de Mexico, comme un *marchand de vent*. On ne croit pas facilement que des fous viennent d'Europe dans ces pays difficiles et lointains pour le seul plaisir de courir le monde et de dépenser de l'argent. On y est le plus souvent attiré par le commerce, ou en qualité d'un de ces hommes que le Jésuitisme dépêche dans les Amériques sous le nom *d'agens commerciaux*. Le *quidam*, qui avait une pareille mission, me prit pour un collègue. J'aime à me divertir avec de tels hommes. Je reçois sa visite empressée; il se répand jusqu'à me demander de lui faire voir mes notes, me flat-

tant bien qu'à son tour il m'exhibera les siennes. Pour toute réponse, je lui envoyai un petit ouvrage, que j'avais fait imprimer aux États-Unis. Ce fut assez, je ne le revis plus.

La France était à Altamira; j'y trouvai aussi une certaine madame P... : elle avait été ou femme ou soi-disante femme d'un colonel que nous avons connu en Italie. Ses aventures, ses intrigues ont fait quelque bruit pendant le règne de Napoléon, qu'elle *tutoyait.* Elle déserta, me dit-elle, les Bourbons. Elle fit une niche à certain personnage dans les États-Unis. Elle vint une première fois dans le Mexique, en qualité de marchande : y avait-elle une autre mission couverte de ce prétexte? Je l'ignore, mais elle possédait des marchandises. Elle eut du succès dans les provinces intérieures. De nouveaux *achats* furent faits à la Nouvelle-Orléans. La voilà de retour dans ces contrées avec un *associé* qu'elle vient de chasser : je l'ai rencontré à *Santa-Anna de Tampico*, *jurant* contre elle avec des termes si outrageans, que mon *paladinisme* pour le beau sexe en a été hautement scandalisé. Les douaniers de Pueblo Nuevo lui ont saisi en contrebande toute sa marchandise; elle a réclamé près du Gouvernement de Mexico. En attendant à Altamira le résultat de sa demande, elle m'a fait l'honneur de me confier ses chagrins et sa situation; eh! qu'y puis-je faire? pauvre pèlerin, sans expérience, tout neuf dans ce nouveau monde! L'occasion était belle de rompre

noblement une lance contre une aventure; mais assez bon paladin, je suis très-mauvais Don Quichotte. — Les muletiers m'importunent depuis le matin pour partir; nous reprenons le 4 juin à midi notre promenade.

Je vous ai fait voyager long-temps l'année passée dans les pays sauvages du Mississipi; il est inutile donc que je vous parle encore de *mosquitos*, de fourmis rouges, blanches et noires, avec ailes et sans ailes; de pous de bois et de maison; de mouches et de taons, ainsi que de mes appartemens à la belle étoile; ici, il n'y a de plus que quelque scorpion assez majuscule, quelque vipère et quelque tarentule.

Je vous dirai une fois pour toutes que les auberges, qu'on appelle ici *masons*, ne sont ni des auberges ni des maisons; figurez-vous des cachots, où l'air et la lumière ne pénètrent que par l'ouverture d'entrée, que nous appellerons porte si vous voulez; les parois de la muraille sont le seul chandelier où l'on puisse coller la chandelle; il n'y a d'autre lit que deux ou trois mauvaises planches pleines d'insectes. Souvent on n'y trouve rien, ce qui n'est pas toujours pire; veut-on ne pas coucher sur la dure, il faut porter son matelas, même dans les maisons particulières les plus respectables du pays. Pour moi, j'avais encore mes peaux du Mississipi. — Marchons, Comtesse, et trève de minuties.

On voyage pendant dix ou douze milles sur un pays agréablement ondulé, entre et sur des collines qu'on appelle de *mirador*, nom qui répond parfaitement à leur riant aspect. Nous avons fait halte à quinze milles sur le bord d'un marais appelé *Rio-Muerto*, et qui, de ses eaux noires et puantes, mériterait mieux le nom de *Rio Léthé*. Le sol y est aride, le climat brûlant. Comment s'y désaltérer? En puisant au marais : il n'y a pas d'autre eau à boire. Notre camp est bientôt établi; on décharge les mulets, on entasse les paquets; contre ce rempart je dresse mon grabat, formé de mes peaux, ma selle me servant d'oreiller. Le muletier marmiton allume le feu pour faire *las tortillas*, aliment quotidien, décrit cent fois et connu de tous ceux qui ont voyagé au Mexique. Avec mon fusil je cherche mon souper dans le bois, et j'en rapporte trois lapins, deux lièvres et trois perroquets qui, lorsqu'ils sont jeunes, ont la plus délicieuse saveur.

Une particularité vraiment curieuse me rappela ce sauvage de la Rivière-Sanglante, qui refusait d'écorcher un loup parce que ce loup était son *manitou*. Les muletiers, que je régalai de mon friand souper, renoncèrent aux lièvres. Les Mexicains n'en mangent pas et n'aiment pas même à y toucher.

Vous riez, Comtesse, de me voir ainsi dans l'innocente société de ces muletiers. Cette caste, sans contredit, est le meilleur peuple du Mexique.

Durant la nuit, les mulets s'étaient égarés dans le bois : on a coutume de les laisser à toute heure librement paître; ils n'ont pas d'autre écurie sur les routes du Mexique. Après douze milles de marche, et beaucoup de temps perdu à trouver nos mulets, nous nous arrêtâmes, le 5 juin, au *Rancho del Cocojo*, dépendance de l'*hacienda* de *Buona-Vista*. J'aurai mainte occasion de vous parler de ces *haciendas*, qui sont les granges du pays; il est bon que, dès l'abord, vous en ayez une idée générale.

Représentez-vous de petites régions érigées en propriétés foncières, embrassant parfois jusqu'à quarante et cinquante lieues de périmètre; chaque hacienda a un rayon de terre plus ou moins étendu, et consacré à tout usage, administré par le propriétaire ou ses agens; des gens à gage le cultivent. On afferme les terres éloignées du centre de l'administration; les fermiers, qu'on appelle *los Rancheros*, ont sous leur dépendance des *Parteros* (de petits cultivateurs sous-traitans). Chacun a son bétail, on le subdivise en gros bétail (*ganado mayor*), comme bœufs, vaches, chevaux; et en petit bétail (*ganado minor*), comme chèvres, brebis, etc. Éparses sur une vaste étendue de terrain, les bêtes, souvent, s'entremêlent et se confondent; on les distingue aisément par les marques que chaque propriétaire a imprimées sur sa chose.

Chaque hacienda a ses gardes-champêtres à cheval ; ce sont, je crois, les plus adroits cavaliers

du monde. Leur figure, qui n'a rien de gracieux, est la plus grotesque et la plus extraordinaire; leur buste est souvent nu, sinon une tunique de peau leur tombe jusqu'à la ceinture; la couleur basanée de ce vêtement se marie à celle de leur teint. Des culottes de peau et de la même couleur descendent jusqu'aux genoux; des peaux, d'une forme et avec des hyéroglyphes bizarres, tournant le long des jambes, arrêtées par des jarretières, couvrant ou joignant des *cothurnes* à la tartare, les garantissent contre les ronces et les morsures des mouches et des reptiles. Revêtent-ils leur costume d'apparat, s'habillent-ils en dimanche (ce qui est fort rare), ils ont à peu près la même tournure que tous les Créoles à cheval, dont vous aurez vu les portraits dans d'autres ouvrages déjà publiés sur le Mexique.

L'hacienda de Bella-Vista appartient à un Espagnol nommé Quinteros. Dans la dernière révolution, il l'avait convertie en forteresse; une troupe d'assassins, enrégimentés à sa solde pour la défense de la *Royauté*, en était la garnison, quand elle ne courait pas piller, brûler, massacrer les heureux voisins qui *sentaient* l'*indépendance*.

La maison du *Rancho del Cocojo* n'est qu'une hutte, formée de bambous; leurs interstices en sont les seules ouvertures, si l'on excepte la porte, par où entrent l'air et la lumière; on m'en offrit un petit coin où j'étendis mes peaux. La nuit, les *insomnies* des deux sexes me réveillèrent : on ne se

gêne pas dans ces pays; la pudeur et la décence n'en sont pas les idoles; hymen y marche son train en compagnie non moins que dans l'isolement. Cette *musique*, jointe aux puces et à d'autres insectes qui vous dévorent, me fit préférer le bivouac à la belle étoile; avec les mosquitos, je suis fraternisé; d'ailleurs, ils sont moins insolens en plein air que dans ces cages.

A quelques milles d'Altamira une pyramide majestueuse vient frapper vos regards étonnés. En partant du *Rancho del Cocojo*, vous l'apercevez par le côté le plus imposant. A la différence des grandes perspectives, qui effacent de près l'illusion qu'elles offrent de loin, plus vous approchez de cette masse prodigieuse, plus vous sentez grandir votre surprise et votre admiration : l'œil et l'imagination font perdre ici son procès à l'optique.

Cette montagne s'élève isolée, au milieu d'un pays plat, monotone et aride; le sommet s'en perd dans les nues, et son immense grandeur se cache derrière le voile lointain de l'horizon; vous êtes d'autant plus frappé de sa colossale structure, que vous ne distinguez même pas dans l'horizon le plus clair ces hautes Cordillières, qui, à cinquante ou soixante milles de la mer, forment ce qu'on appellé les *hautes terres* du Mexique, où recommence un monde si nouveau, même dans un nouveau monde. Avez-vous vu en Piémont ce qu'on appelle la Rocca de Cavorio, que les gens badins disent être la production

d'un *pet* que le *Mont-Viso* y digéra en passant? Elle donne une petite idée de cette structure extraordinaire que j'ai sous les yeux.

Il n'est presque pas de nations dans le vieux monde, dont les ancêtres n'aient eu leurs géans. Si les modernes y renoncent, c'est qu'occupés par des choses, souvent trop réelles, ils n'ont pas besoin de recourir aux fables pour employer leur temps et remplir le vide de leur imagination. Le Nouveau-Monde aussi compte ses géans : on en a forgé dans le Brésil, le Chili, etc.; on a dit et écrit que, dans le Pérou, ils commirent le même péché et reçurent le même châtiment que les habitans de Sodome et Gomorrhe. L'amour du merveilleux a fait croire aux Mexicains qu'ils habitaient précisément les régions où est cette montagne. Vous redire toutes les belles choses qu'on a racontées serait trop long. Rappelons seulement que les Espagnols eux-mêmes, et des savans, ont prétendu en offrir de grandes preuves par de grands os qu'on a trouvés enfouis, sans réfléchir peut-être à l'assimilation que l'anatomie comparée a décidément manifestée entre une foule d'os de brutes et d'os du corps humain.

J'en conviendrai cependant, Comtesse, l'aspect de cette montagne, coupée en pyramide parfaite, m'a fort tenté de me ranger du côté des *créateurs* de géans : vraiment, on y voit plus la main de l'homme que celle de la nature. Si l'existence de

ces grands êtres n'était pas une chimère, vous ne vous étonneriez pas que ce fût leur ouvrage : l'Atlas tout seul ne portait-il pas un monde? Pourquoi les géans du Mexique n'auraient-ils pas planté une montagne en forme de pyramide, quoique mille fois plus grande peut-être que la plus grande des pyramides d'Égypte? On en conclurait, que les peuples de l'antiquité de ce monde surpassaient beaucoup ceux de l'antiquité du nôtre.

L'incident qui m'arrête me jette dans un plus sérieux embarras sur l'origine de cette structure. Il s'élève une question géologique, qui me mettrait aux prises avec les philosophes et les naturalistes. La base du colosse est de forme primitive : or, l'homme a été fait après la terre; elle n'est donc pas de la main de l'homme, si l'on en croit l'auteur de la Genèse, et que les deux mondes n'aient pas été faits séparément. Mais, hors les fondemens qui appartiennent à la nature, tout le reste, que je n'ai pas eu le temps de bien examiner, ne pourrait-il pas être le produit de l'art? Quoiqu'il en soit, Comtesse, c'est un phénomène, croyez-moi, qui mérite d'occuper la première place parmi les plus grandes merveilles du monde.

Remontant plus haut, vous me demanderez peut-être quel eût été le but de cette vaste entreprise, s'il était vrai qu'elle fût l'ouvrage de l'homme. Vous déciderez la question comme il vous plaira : ne serait-ce point la tour de Babel du monde trans-

atlantique, si ce monde n'a point été fait en même temps que le nôtre? Pour moi, sans essayer de pénétrer tant de mystères, je lui ai consacré tout mon hommage d'étonnement et de vénération en bivouaquant à ses pieds, au milieu de vipères et de tarentules, qui y règnent beaucoup plus nombreuses, je crois, qu'autrefois les géans. A la vérité, *ces bonnes gens d'animaux*, comme disait Carlin, ont l'honnêteté de vous laisser dormir en paix pendant la nuit, se cachant avec le soleil; et, en fût-il autrement, avoir peur sous le coup de la nécessité ne saurait être que d'une âme pusillanime. Fatigué, plein de poussière, et brûlant de chaleur *extrà, intùs et in cute*, j'allai le soir vers un étang pour prendre un bain. L'étang était à un mille du camp; au pied de la montagne, pas un ruisseau, pas une source. Ayant trouvé des crocodiles, je ne jugeai pas nécessaire de me baigner en compagnie de cette sorte de Naïades. Vous n'en êtes pas attaqué sur terre; mais rarement ils vous épargnent dans l'eau, et une fois que votre jambe est recommandée à leur terrible et immense ratelier, il faut, ou se laisser entraîner, ou leur faire remise de la pièce, si l'on est assez fort pour résister.

Le 7, je partis seul, sans attendre que les muletiers fussent dispos. Réunir les mulets et les charger, sont deux opérations fort longues; et, d'ailleurs, il est des momens et des lieux où l'imagination aime à se repaître sans interruption dans la solitude.

Le chemin longe la partie septentrionale de la grande pyramide. Revêtue par ce côté d'arbres et d'arbustes, sa majesté grandit avec la magnificence de la végétation qui la pare. A cinq ou six milles, je m'arrêtai pour lui offrir un dernier hommage d'admiration, à ses pieds, vers la partie occidentale. Je sympathise assez avec les Anciens, qui montraient tant de dévotion pour tout ce qui est extraordinaire dans la nature : les grands fleuves, une grande forêt, une grande montagne, avaient leurs temples et leurs offrandes.

La famille des lézards (les sauriens), est si variée dans ces endroits, qu'il n'est pas, je crois, jusqu'au cabinet du Jardin des Plantes, à Paris, qui ne pût y faire recrue d'espèces nouvelles. Un d'eux, surtout, me frappa, si toutefois on peut l'appeler un lézard. C'est un animal qui en a la queue, les jambes et les yeux; mais le corps ressemble à peu près à celui du crapaud, aplati, couvert d'une cuirasse tuberculée de matière cornée, qui lui défend le dos et le ventre comme celle de la tortue, sans que pourtant ce soit une carapace. L'épine dorsale, surmontée de diverses crêtes *(cristata)*, est parsemée de taches jaunes et noires. La bouche tient du lézard et du crapaud. La tête est surmontée de deux petites cornes pointues, de matière également solide : dans le pays, on la considère très-venimeuse; on n'a pas dû cependant me rapporter des faits qui le prouvent. Quoi qu'il en soit,

l'aspect de cet animal fait, sur le spectateur, une impression irrésistible, inexplicable, de frayeur et de dégoût. Si je ne sais comment le qualifier, mon ignorance a son excuse : les naturalistes eux-mêmes ne semblent-ils pas incertains si le lézard appartient aux insectes, ou aux reptiles, ou aux quadrupèdes? c'est peut-être une salamandre d'une nouvelle espèce. J'en ai enfilé une avec la pointe de mon épée, je l'ai empaillée de mon mieux, et je la conserve *. Que cet incident a réveillé vivement en moi un regret tant de fois répété dans le cours de mes promenades! Que le ciel n'a-t-il joint à l'admiration dont il m'a doué, pour tout ce qui est grand et beau dans l'homme et la brute, plus de savoir pour mieux apprécier, et particulièrement plus de connaissances en histoire naturelle! S'il m'était donné de renaître, comme aux métempsycosistes, je réglerais autrement mon éducation; je voudrais même, comme Émile, apprendre un métier : c'est du moins une ressource infaillible dans toutes les situations de la vie, et une éducation toute classique nous laisse souvent mourir de faim.

J'arrivai avant midi à *Horcasitas*, qui était notre étape du 8. C'est un petit *pueblo* (village), avec une grande place; ce qui, remarquons-le en passant, est commun à toutes les villes et à tous les villages du

* Mon domestique l'ayant trouvé un jour pleine de fourmis, la jeta.

Mexique. Le dimanche, tous les *Hacienderos*, *Rancheros*, etc., des contrées voisines s'y réunissent en grand marché, échangent leur argent, leurs manufactures, leurs denrées : c'est le rendez-vous hebdomadaire pour les affaires temporelles et spirituelles, pour les amans et les marchands, pour les plaisirs et pour la messe ; tout le monde échange, dépense, ramasse ; le prêtre seul ramasse et ne dépense rien, pas même pour réparer une mauvaise église couverte de chaume qui tombe en ruines de tout côté.

Horcasitas est le premier village qu'on rencontre depuis Altamira. Fondé en 1749, par D. Joseph-Escandon, pour devenir un centre d'affaires de tous les environs, il l'appela Horcasitas, en honneur du nom de baptême du comte Revillagigedo, alors vice-roi du Mexique. Une jolie petite rivière arrose sa partie méridionale, et l'on peut s'y baigner sans craindre les crocodiles.

Ce fut près de ce village que commencèrent les exploits militaires ou les aventures *guerilleràs* du jeune Mina dans le Mexique. Vous aurez sans doute entendu parler de l'expédition transatlantique de cet Espagnol contre les Espagnols ; maintenant, je foule le même sol qu'il a foulé ; j'ai vu les scènes principales de ses actions dans ces contrées ; laisserai-je derrière moi, en silence, et le héros et ses aventures ? non : elles tiennent à l'histoire dont je vous ai déjà tracé une esquisse, et forment un

des événemens importans de la révolution du Mexique.

Les premiers fondemens de l'histoire sont souvent les passions et les préjugés, plutôt que le récit fidèle de ce qui s'est passé, et de ce qui ne blesse pas la raison : de là, les Égyptiens, ou Phéniciens, ont rempli plus de trente mille ans de prodiges et de chronologies absurdes ; le merveilleux le plus ridicule règne dans l'histoire ancienne des Grecs ; et les Romains, tout sérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de ténèbres leurs premiers siècles. Il ne serait donc pas étonnant, qu'y ayant pris *fait* et *cause*, ou soumis à diverses autres influences, ceux qui ont parlé de l'expédition de Mina, aient, au lieu d'une histoire fidèle, fait entendre le langage de leurs *passions* ou de leurs *intérêts*. Du reste, quand peu de monde a parlé, et que personne n'élève plus la voix, la fable peut grossir, et la vérité se perdre. Il est donc bon que chaque témoin dise ce qu'il a vu ; le lecteur en a plus de moyens d'enquête. C'est le lieu de répéter la juste sentence, *Plus vident oculi quàm oculus.*

L'histoire, où les opinions sont le principal héros de la pièce, comporte le plus difficilement une impartialité parfaite. Où trouver un narrateur qui n'y rencontre pas la sienne, aujourd'hui surtout, que tout le monde joue quelque rôle, si petit qu'il soit, sur la scène du grand théâtre politique? Je ne vous réponds donc pas de l'entière exactitude de mes

récits, ni d'une impartialité au-dessus de la faiblesse humaine; mais, certes, je ne vous dirai pas que Romulus ait été fils de Mars; que Tarquin l'Ancien ait coupé une pierre avec un rasoir; qu'une vestale ait tiré un vaisseau avec sa ceinture, et encore moins que les Espagnols, qui ont toujours été les plus grands tyrans de la terre, soient faits pour porter aux autres cette liberté que, par des préjugés qui survivront aux générations existantes, par leur ambition innée, leur orgueil indomptable et révoltant, ils seront pour long-temps incapables de se donner à eux-mêmes. Mais mon histoire aura certainement un avantage sur les autres : c'est qu'elle ne sera pas longue.

Vous vous rappelez que Xavier Mina a été un des premiers insurgens de l'Espagne contre Napoléon. Il y en avait qui l'appelaient le *héros* de la Navarre, d'autres le *brigand*, suivant l'ancien proverbe : *Dæmones nobis, numina sancta tibi*, saint pour les uns, démon pour les autres. Il demeura prisonnier à Vincennes jusqu'à la Restauration. Ferdinand ne lui fut pas trop reconnaissant, non plus qu'à son oncle Espoz, des victimes françaises qu'ils lui avaient immolées. Mina insurgea donc aussi contre son *bien-aimé Ferdinand*. L'affaire de Pampluna, mal combinée, et plus mal exécutée encore, échoua. Obligé de se réfugier en Angleterre, il trouva dans le cabinet de Saint-James plus de gratitude que chez Ferdinand : on lui assigna une belle pension.

Mais, *héros* et aventurier, il lui fallait un champ de bataille et des aventures. L'imagination des Anglais *bâtissait alors des châteaux* dans la Nouvelle-Espagne : ses mines faisaient grand bruit en Europe depuis trois siècles ; c'était un bon morceau de convoitise. Les Anglais, en possession de l'empire absolu de la mer, devaient avoir celui de l'or, pour que tout leur fît révérence.

Mina voyait en eux de grands moyens, et eux dans Mina un grand instrument : on s'accorda pour une expédition en faveur de l'*Indépendance* du Mexique. D'abord, les rassurances réciproques entre les parties furent assez chaudes ; elles se refroidirent peu à peu ; la fin dégénéra en hostilité : le champion de l'*Indépendance* s'était aussi laissé *tâter le pouls* par des Américains des États-Unis de Washington.

Cependant il partit avec un bâtiment Anglais, fourni, je crois, et armé par des Anglais, en compagnie d'Américains, d'Anglais et d'autres Européens. Le premier plan était d'éviter les États-Unis, et d'aller débarquer directement sur les côtes du Mexique. On y renonça, pour recruter à Baltimore d'autres auxiliaires et d'autres moyens de faire triompher l'*Indépendance Mexicaine.* Il paraît qu'à Baltimore, Mina céda entièrement à l'influence des Américains, et que, pour le moment, les Anglais le désertèrent. N'en a-t-on pas la preuve dans l'appui offert par le Consul Britannique au ministre d'Espagne, pour faire arrêter l'armement par le Gouver-

nement de Washington; ce que le Gouvernement refusa? Un nouvel argument fait voir que l'*Indépendance* n'était tout au plus qu'un *moyen* d'arriver à un autre *but :* le Président répondit au Chevalier Onis, que c'était une *entreprise et une affaire commerciale* qu'aucune loi du pays ne défendait; telle fut aussi, dit-on, la réponse que le cabinet de Saint-James donna à d'autres *importuns* en Europe. Il y a une autre preuve, ou conjecture, que l'amour de l'*Indépendance* n'était pas le seul ressort de cette expédition : c'est que les Anglais reprirent à la Nouvelle-Orléans le bâtiment qu'à Londres ils avaient fourni à Mina, se souciant apparemment fort peu de trouver un champion de la liberté où ils n'avaient cherché qu'un *agent de leurs affaires.* Tout concourt donc à prouver que l'amour de l'Indépendance n'était pas le seul mobile de cette expédition. Le projet, conçu par les Américains, et repoussé par Mina, de prendre Pensacola avant d'aller au Mexique, ne sent pas non plus l'*Indépendance.*

Je ne rappellerai ici les malheurs, les vicissitudes, les maladies qui affligèrent l'expédition, dans les mers et sur les parages des Indes-Occidentales et du golfe du Mexique, que pour louer la contenance et le courage que Mina déploya, en persistant immuablement dans ses projets. Il est vrai que, selon mon principe, une fois lancé, il faut aller; et c'est ce qui me fit pousser jusqu'aux sources du Mississipi, malgré tant d'obstacles à franchir et tant

de périls à conjurer. Allons le rejoindre à son débarquement sur les parages du Mexique, aux embouchures de la rivière Saint-Ander, environ cent cinquante milles au Nord de celles du Panuco.

Mina débarque sa petite armée, le 15 avril 1817, sans le moindre obstacle. La Garza, commandant la garnison royale de Soto-la-Marina, à soixante milles environ de l'embouchure du Saint-Ander, est un de ces caméléons qui changent de couleur, même sans qu'on le regarde : toujours prêt à suivre celui qui lui semble aller mieux son train, il observait sans se déranger. Mais Arredondo, commandant de la province à Monte-Rey, le presse de se mouvoir; la Garza se meut, en reculant, et laisse libres à Mina et les parages où il débarquait, et Soto-la-Marina, quartier-général de la division royaliste, commandée par la Garza. Que Mina n'a-t-il saisi ce moment d'impressions si variées, faites par son apparition soudaine sur l'âme et les opinions de tous les habitans, libéraux, royalistes et neutres! Peut-être, à la faveur du prestige que de telles impressions font naître, et avant que la réflexion vînt les bannir, Mina et sa petite bande bien résolue eussent réussi à frapper un coup mortel contre la tyrannie, et pu servir en même temps ses *commettans*.

Quand les affaires sont mues par différens ressorts, où l'intérêt domine, la résolution manque, ou n'est pas bien décidée. On calcule, on hésite au moment

d'agir et de braver. Mina commença par une faute, et, suivant moi, par une grande et fatale faute.

En élevant un fort à l'endroit où il débarquait, il perdit un temps précieux, et en livra la garnison à une ruine certaine. Le brave colonel Perry, et cinquante de ses meilleurs soldats, irrités de l'obstination et de la présomption de Mina, non moins outrageantes qu'extravàgantes, l'abandonnèrent, et allèrent mourir sous les fatigues et les coups ennemis, traversant ces terres inhospitalières pour gagner Matagorda, dans l'espoir de s'y embarquer et de revoir ainsi leur patrie (les États-Unis). Le seul Perry échappa au fer homicide des Royalistes en se donnant la mort d'un coup de pistolet, baissant ainsi la toile de cette grande tragédie, et faisant répéter dans les États-Unis ce qu'on avait fait dire d'un de ces tragiciens qui tuent tout le monde :

Se aspettate che alcun nuove vi porti,
Aspettate in invano, son tutti morti.

Mina affaiblit tellement sa bande, que ce fut un prodige de le voir néanmoins pénétrer dans les terres intérieures. Il rappelait l'histoire de Cortès; peut-être voulait-il l'imiter ; ce serait encore une faiblesse de son esprit : les grandes facultés du génie de son modèle, et le petit cercle du sien, les circonstances de la Conquête, et celles de son expédition, manifestaient à une sagacité commune la différence des deux situations.

Mina était bon et franc, plein de courage; mais il y joignait, je crois, plus de présomption que de talens : ce n'avait été qu'un chef de *Guerrillas*. Cortès était un scélérat, un hypocrite; mais élevé dans ses idées, maître de sa circonspection et de son audace, l'adresse et la conciliation étaient à ses ordres; il avait l'expérience des affaires politiques et militaires les plus scabreuses. Après tout, ce n'étaient plus ces mêmes peuples qui rêvaient que Cortès était leur *Topilcin qui les avait désertés, qu'ensuite il leur avait promis de retourner après bien des années*, et du côté d'où précisément Cortès venait, du *côté de l'Est*.

Enfin, le 24 mai 1817, Mina sortit de son fort avec sa troupe, composée de trois cents hommes de toutes armes et de toutes nations : on y comptait aussi des Suisses, quoique ces soldats se vendent plus souvent à la tyrannie qu'à la liberté. Il en laissa une centaine dans ce boulevard romanesque, dont l'homme le plus illuminé ne saurait jamais deviner le but. Ces malheureux ne tardèrent pas, après une résistance la plus héroïque et digne de rencontrer un ennemi plus généreux, à devenir les victimes de la cruelle inhumanité des Espagnols : ils périrent presque tous, ou massacrés, ou dans les cachots de S.-Jean de Ulloa et de Ceuta. C'est ainsi qu'il sacrifia inutilement, et sans combattre, plus de cent cinquante officiers, soldats et amis; un mois et demi de temps précieux, et, par-dessus tout, l'enthousiasme

que son arrivée avait réveillé dans ces peuples, et qu'après une telle conduite il est si peu facile de ranimer.

Il traversa prodigieusement plus de six cents milles de chemin difficile, se battant souvent contre un ennemi toujours supérieur en forces, et alla finir son expédition et sa carrière mortelle dans le Baxio, province de l'intérieur du Mexique. Nous le rencontrerons plus d'une fois de notre souvenir en passant sur la scène de ses divers exploits. — Maintenant, retournons à Horcasitas.

Il était arrivé jusqu'à Horcasitas, sans aucun échec, même sans attaque. On ne sut plus des nouvelles de la Garza. Arredondo, immobile, semblait ou n'avoir plus sa cervelle, ou le mépriser, ou le craindre. Cependant, à quelques milles d'Horcasitas, Mina apprend qu'un corps de cavalerie, fort de quatre cents hommes, prenait position vers le *Pueblo del Valle del Maïs*. Mina s'avance et le met complétement en déroute. *Le Valle del Maïs* est ainsi appelé de la fertilité du pays, le plus riche peut-être de tout le Mexique oriental; le mot signifie: *la vallée de l'abondance*. Ce village est le plus considérable de la vallée du Panuco. — Laissons aller Mina, accompagné de nos vœux rétroactifs, jusqu'à nouvelle entrevue, dans les lieux où il a passé: rentrons encore une fois à Horcasitas.

J'y trouvai un Créole très-aimable, très-instruit, une des mille preuves parlantes que ces peuples,

bien dirigés, offriraient des hommes de qualité, peut-être plus que tout autre pays, à parité de circonstances et de moyens. Vous seriez étonnée, Comtesse, du talent et de l'esprit naturel qui partout se révèlent ici dans le plus court entretien. Mes muletiers raisonnaient mieux dans l'ignorance que beaucoup de nos pédagogues, avec toutes leurs sentences et leur latin. Ne connaissant de l'espagnol que ce que j'avais pu apprendre depuis le peu de temps que j'étais au Mexique, je tâchais de m'aider de mon latin. Don Baron le comprenait à merveille, et me répondait dans la même langue, sans difficulté, et parfois avec élégance. Il est initié même aux grandes affaires du monde. On admirerait en lui de nobles sentimens de liberté, s'il n'était pas non plus un de ces hommes, comme on en voit tant au Mexique et ailleurs, qui se flattent d'être seuls vrais patriotes, inspirés peut-être par l'ambition de s'élever sur la dégradation des autres. De là l'isolement des *patriotes uniques*; chacun se fait une République à part; on manque de force et d'union, parce qu'on manque d'accord, d'estime et de confiance réciproque; de là encore, l'audace du plus misérable ennemi des institutions nouvelles, qui ne cesse d'espérer le retour du despotisme. Hélas!... les *Léonidas* aux Thermopyles, les *Fabius* sous Veyum n'étaient que des hommes comme nous. Que des sentimens d'union patriotique ne raniment-ils nos âmes! et ces héros auront parmi nous des imita-

teurs. Aujourd'hui encore, voyez les Anglais ; ils ne sont qu'une poignée d'hommes, à côté de tant de millions qui peuplent l'Europe; néanmoins, leur caractère, formé à une école et à des principes d'*union*, le patriotisme et la nationalité qui les distinguent, les rendent, en quelque sorte, les arbitres et de l'Europe et du monde entier ; et des bases si solides promettent un long avenir à leur puissance. Remarquons-le en passant : la force physique (et Napoléon le sait), surtout lorsqu'elle est partagée, ne vaut rien pour inspirer l'énergie et le courage; c'est la force morale réunie qui triomphe de tout; c'est de cette force, que les anciens disaient *vis unita fortior*. Que tout le monde veuille commander et personne obéir, c'est de l'anarchie et non de la liberté; et tel est le désastreux obstacle, qui, dans ces contrées, a entravé, jusqu'à cette heure, le triomphe de l'Indépendance. Il m'a paru qu'une légère notion de l'esprit du pays éclairerait agréablement vos premiers pas, et faciliterait vos réflexions, à mesure que nous avancerons.

Nous sommes arrivés le 9 au *Rio-Frio*. Cette journée, à peu près de vingt-cinq milles, est toute à travers un pays sauvage et inégal, de coteaux pierreux, un chemin raboteux, où les mulets hésitaient à fixer le pied. Le Rio-Frio fut pour nous une bonne fortune : nous avions fait la traversée sans trouver d'eau, et avec une chaleur brûlante. En

arrivant, nous reproduisîmes au naturel le peuple Hébreu à la fontaine de *la verge de Moïse ;* verge dont la fabrique n'aurait dû jamais se perdre. Ma mule en but tant qu'elle en creva; d'autres en furent mal, les muletiers ne pouvant les empêcher de s'élancer sur la rivière avant le temps calculé pour les précautions d'usage. Je fus presque tenté de regretter un beau cheval que Don Baron voulait absolument me donner; mais j'ai pour principe d'éviter toute obligation, si des circonstances les plus impérieuses ne m'y soumettent, et de ne passer jamais au-delà de l'*aurea mediocritas* d'Horace : de cette élévation, si l'on tombe, on ne tombe pas de haut, et l'on voit le sublime sans s'y perdre. J'en achetai un tel quel pour douze piastres; il arriva ici comme le cheval *du Gonella.* Il est maintenant à la pâture dans ces environs, pour revêtir un peu ses côtes, ressemeler ses soques, et raccommoder sa peau.

La saison de la pluie avait tardé cette année plus qu'à l'ordinaire; elle commença le 10 juin. Remontant la rive droite du Rio-Frio, nous traversions de petites rivières qui viennent y aboutir, ayant de l'eau sur nos côtés, sous les pieds et sur les épaules. Le 9, nous souffrions pour la disette, le 10 pour l'abondance : voilà le monde. Vous dire les charmes de ce passage, les vallons, les bosquets enchanteurs, serait chose peu facile : les grosses gouttes menaçaient de m'aveugler, si je

m'avisais de mouvoir les yeux à mon gré. Tout est resté dans mon imagination; et la vôtre, si vive et si fertile, n'a pas besoin du faible secours de la mienne.

A six milles de l'étape de Rio-Frio, on arrive au premier escalier (si je puis m'exprimer ainsi) des différens étages, qui, s'élevant par degrés, conduisent sur les grands plateaux, sur les hautes terres du Mexique, que les Anglais appellent si justement *Table Land*. C'est une configuration terrestre que la nature, je crois, a ménagée seulement au Mexique: à chaque escalier que vous montez, toute la nature se montre sous un nouvel aspect. La végétation, jusque-là pâle et languissante, se ranime, par degré, de beauté et de vigueur. Les arbres et les arbustes, jusque-là encombrés de ronces et d'épines, épineux eux-mêmes, déparés, dépouillés, offrent maintenant une écorce polie, des branches majestueuses, revêtues de feuilles d'une couleur foncée et d'une largeur ombrageante. Jusque-là tout était brûlant et brûlé, ici tout est frais et rafraîchissant. Les insectes et les reptiles diminuent, les bêtes fauves et les oiseaux augmentent. On voit le chevreuil s'arrêter et vous regarder sans crainte, la tourterelle voltiger autour de vous d'un air folâtre, et de beaux poissons succéder aux crocodiles. On croit rêver, tant le passage est soudain et le contraste saillant. Le climat change sensiblement, quoique sous la même latitude, presque sous la même mi-

nute. Peu à peu la zône torride disparaît sous la zône torride; on n'a presque plus d'été et point d'hiver; les deux derniers chaînons de l'un et de l'autre se joignent, et forment d'un parfait accord un printemps éternel. *Ver erat æternum*, dit Ovide dans ses *Métamorphoses*, en parlant de l'*année ancienne;* il lui semblerait, à l'aspect de ces lieux, qu'elle s'y est renouvelée, ou qu'elle n'a pas cessé encore: c'est un paradis terrestre en dépit du *serpent;* on est tenté d'imaginer qu'il n'y a pas eu d'Ève dans ce monde, ou qu'elle n'a pas péché, comme dans le nôtre, tant ce séjour offre l'image des délices primitives.

Les disputes des controversistes, qui, ou définissent ou défigurent tout, nous ont représenté notre paradis terrestre de tant de manières qu'il est difficile de le bien concevoir et d'en tirer de justes comparaisons; on ignore même où il était, puisque tout le monde le réclame. Celui-ci a été bâti par le grand Architecte sur un mode nouveau et le plus extraordinaire : ces escaliers sont autant de remparts dont il a voulu le fortifier, et ces étages, des plateformes ajoutées aux remparts, pour mieux empêcher l'invasion de l'ennemi de l'humanité. On croirait, qu'avant la Conquête, le *serpent* n'y était jamais entré.

Mais Dieu, en fulminant contre ces peuples cette terrible expiation (la Conquête), n'a pas touché apparemment à l'état physique de l'endroit. Dans

sa miséricorde il y a conservé le même climat, les mêmes productions spontanées de la terre. Peut-être a-t-il voulu laisser à ces malheureux un dernier abri contre les misères horribles suscitées par la cruauté des conquérans. Aidez de votre imagination, Comtesse, le faible tableau que j'ai voulu dérouler à vos yeux, avant de pénétrer plus loin cet étonnant pays; qu'elle vous serve de guide, à mesure que nous monterons les escaliers et les étages qui y conduisent. Vous pourrez aussi juger par-là, qu'avec ces boulevards presque inexpugnables, les Mexicains de nos jours laisseront voir une bien vile abjection s'ils permettent que les Européens viennent empiéter sur leurs droits et leur indépendance.

Le premier escalier (et c'en est un vraiment) s'appelle la *Sierretta* (petite montagne) de *las Cuciaras* (des cuillers), et l'étage, d'environ cinq milles de longueur, est la plaine de *las Cuciaras* et *del Ciamal*, hacienda des Carmélites de Saint-Louis-Potosi. Du haut de la Sierretta, l'œil se promène délicieusement sur une extension immense du *Rio-Frio*, qui descend des montagnes de *las Animas* au Nord, et va se jeter au Sud dans le *Rio-Verde*, lequel perçant à travers *el valle del Maïs*, conflue avec les eaux du Panuco.

Nous fîmes halte à l'hacienda del Ciamal, au bout du premier *étage* et au pied du second *escalier*, la *sierra* (montagne) de *Santa-Barbara*. Celui-ci, je le montai le 11, et tout seul, car c'est encore un

de ces endroits où les effets moraux de la solitude ajoutent beaucoup aux effets physiques des tableaux de la nature. C'est le décrire assez, parlant à une âme aussi délicatement sensible que la vôtre.

Le sommet de ce second escalier n'est pas tout-à-fait au niveau de l'étage auquel il conduit; il faut descendre quelques degrés pour l'atteindre, et l'on se trouve dans la plaine de Santa-Barbara, village qui la domine au centre. Cette charmante vallée est d'une grande étendue du Nord au Sud, et a environ huit milles de large de l'Est à l'Ouest. Le lit d'un torrent sans eau, qui descend du Nord, y serpentant agréablement, ajoute au charme de la scène, et de petits coteaux isolés, dont la nature l'a voulu entrecouper çà et là, y ménagent de ravissantes perspectives. Les villages de cette partie du Mexique ne sont pas magnifiques; mais formés de maisons, de maisonnettes, de chaumières dispersées et entremêlées de prés, de jardins et d'arbres, de loin ils prêtent beaucoup à la beauté du paysage; l'âme se repaît avec sympathie sur cette apparence patriarcale; l'avidité de l'œil, qui n'aime pas les entraves, n'est point arrêtée par ces hautes murailles, par ces rues étroites et noires qui le gênent et le dégoûtent ailleurs. Les habitans, s'ils ôtent un peu à l'illusion du tableau, offrent du moins, par leurs traits, leurs manières et leurs costumes originaux, une nouveauté tout-à-fait singulière.

On raconte que quand les *Nahuatlacas* émigrèrent

du Nord, de l'*Aztlan*, et vinrent s'établir, sous différens chefs, au Sud, dans ces régions appelées maintenant le Mexique, le pays de Santa-Barbara était habité par les Chichimecas, peuples sauvages et *géans;* les savans, ou faiseurs de contes du pays, prétendent que ces coteaux ou buttes dispersés dans la vallée sont l'ouvrage de leurs mains. Après la Conquête, il demeura long-temps en possession des Naturels, et on croit que les Jésuites furent les premiers Européens qui s'y établirent, je ne saurais préciser l'époque. Il est certain que cette Compagnie, lorsqu'elle fut foudroyée par tous les potentats de l'Europe et par la bulle de Clément XIV, étendait sa domination sur toute la vallée et au delà, du haut du trône qu'elle avait fondé dans une grande abbaye bâtie à deux milles (Est) du village de Santa-Barbara.

Rappelons ici une observation qui, ailleurs, ne m'a pas moins souvent été suggérée. Toutes les corporations religieuses, riches, ambitieuses et puissantes, quoique en voulant dominer et en dominant sur les peuples, se sont mises à l'écart pour se dérober, comme le grand Lama, à l'œil scrutateur ou indiscret de ce que leurs coryphées appellent le *vulgaire*. Cette abbaye est presque entièrement détruite; on s'est servi de ses matériaux, je crois, pour bâtir les maisons assez jolies et l'église assez décente qui parent la place de Santa-Barbara; mais les restes disent encore sa magnificence. Les terres

qui leur appartenaient sont passées en partie entre les mains des habitans, et une partie est encore gérée par l'administrateur des domaines nationaux. Ils ne feront pas mal de vendre tous ces biens à un prix quelconque, pour créer, comme la Révolution l'a fait en France, une nation de petits propriétaires, et conséquemment un peuple aisé et industrieux.

On prétend aussi que cette abbaye a été bâtie sur les ruines d'un ancien temple de ces peuples aborigènes. Pour peu qu'on veuille rabattre du merveilleux dont les Espagnols s'étudièrent à parer leur conquête, on s'assurera que les Mexicains avaient élevé de grands temples à leurs divinités, et qu'ils tombèrent sous le vandalisme et la faux de la superstition et de l'intolérance européennes. De plus, on y a trouvé une tête sculptée en pierre, apparemment celle de quelque divinité ; ce qu'elle représente autorise même à croire que c'était la tête de leur divinité principale.

Les traditions les plus reculées du peuple hébreu peignent Adam avec un double corps, mâle et femelle. Osiris et Isis en Égypte, comme Apollon et Diane, Jupiter et Junon en Grèce, le soleil et la lune parmi les Guèbres, étaient adorés sous l'emblème d'une tête à double face. Janus, à qui d'abord on en donna quatre pour le figurer comme le dominateur des quatre points cardinaux, et par conséquent du monde, et que la satire réduisit à

deux, n'était en substance que le simulacre de la génération. Platon, dans son *Banquet*, suppose aussi que ses dieux créent l'homme avec les deux sexes réunis ; les peuples de l'Indostan les adorent encore dans leur *Wichnou* ; la botanique elle-même n'a-t-elle pas des plantes androgynes et hermaphrodites? et des molusques n'offrent-ils pas les deux sexes ensemble?

La tête qu'on a trouvée à Santa-Barbara représente deux faces, mâle et femelle : voilà une coïncidence singulière de divinité et de culte entre les nations du Nouveau-Monde et celles du Vieux. C'est l'administrateur des domaines nationaux qui la possède : peut-être ne me l'eût-il pas refusée, mais son poids énorme, l'éloignement de la mer et l'incertitude de son sort, confié à des gens qui se moquent de tout ce qui n'est pas spéculation, m'y firent renoncer. Au reste, pauvre promeneur, sans autres ressources que ma petite bourse, sans autre encouragement que mon avidité de voir et de m'instruire, il faut que j'enchaîne mes désirs et mes goûts au char de la Nécessité et de la Sagesse.

Pour en finir avec la divinité et le temple indiens, je vous dirai que les substructions sur lesquelles est bâtie la muraille du jardin de l'abbaye, d'une structure toute différente, semblent avoir appartenu à quelque ancien édifice indien ; elles tracent un reste de parallélogramme, ce qui ressemblerait à la forme des anciens temples mexicains. Autre

conjecture encore; elle ne paraîtra qu'ingénieuse, mais un peu de réflexion la montrera raisonnable. L'orgueil des Espagnols, sinon la religion, ne leur aurait jamais permis de bâtir leurs temples sur les ruines de ceux des Indiens, pour que la sainteté des uns ne fût point en quelque sorte en contact avec l'impiété des autres. S'ils ont donc passé la charrue (noble instrument qu'on a souvent profané en le faisant servir de bourreau) sur ce parallélogramme, s'ils y ont formé un jardin, c'est un argument de plus pour croire qu'il y avait vraiment un temple indien.

Santa-Barbara, de même que tout le Mexique, présente un contraste singulier entre l'ignorance, l'abrutissement que les Espagnols y ont répandus, comme auxiliaires de leur despotisme, et l'esprit naturel de ces peuples, l'ardeur qu'ils témoignent de sortir à la lumière; ardeur qui s'échappe de leur âme comme la vapeur qui se force un chemin à travers les entraves qu'on lui oppose. J'y ai trouvé des Créoles d'une âme élevée et d'un esprit le plus judicieux. Ils voient maintenant, ce qu'autrefois ils n'auraient pas même osé imaginer, ils voient que le curé (venu de loin comme les satrapes qu'on envoie cacher ailleurs leurs crimes) vit avec une femme qui n'est pas une *sobrina*, et ils reconnaissent qu'ayant eu l'impudence de l'appeler sa sœur, il ajoute ainsi l'horreur de l'inceste au scandale du concubinage. Une fille est le

fruit de cette belle union.... Partons, Comtesse.

Allons tout droit au pied du troisième escalier. La plaine et les petits vallons formés par des rangées de petits coteaux, qui le séparent de Santa-Barbara, mériteraient notre attention; mais, dans une promenade, on ne peut pas s'arrêter sur tous les objets qui nous frappent et nous attirent. Laissons l'accessoire pour le principal.

Cet escalier s'appelle la *Sierra de la Lacca*. Les marches n'en sont pas commodes; souvent on grimpe; on est parfois si resserré entre des coupes de montagnes, qu'il semble impossible de s'en dégager. On y est à jamais caché aux rayons du soleil, et parfois presque à la lumière : les contrastes n'en sont que plus saillans, la scène plus variée et plus grotesque. Le dernier degré de l'escalier, haut de quatre ou cinq cents pieds, mène dans un vallon étroit, surmonté au Nord et au Sud de deux montagnes élevées en pyramides, revêtues de la plus riche végétation; et, après vous avoir offert, pendant deux milles, les sites les plus pittoresques, les plus touchans, vous ménage la douce surprise d'ouvrir devant vous, comme par enchantement, le plus bel amphithéâtre que j'aie jamais vu, supérieur même à ceux que j'ai montrés à votre admiration près des sources du Mississipi. J'y arrivai le 12 avant midi, et tout seul, comme vous pouvez bien l'imaginer; j'y demeurai jusqu'au lendemain. Que n'ai-je pu y passer tous les jours de mon exis-

tence! Jamais endroit n'a eu tant d'attraits sur ma sympathie.

Imaginez...... Mais il vous est impossible de l'imaginer, et à moi de le peindre! Cependant, imaginez, Comtesse, une grande prairie, émaillée et brillante de fleurs les plus belles et les plus variées, embaumant le ciel et la terre de leur parfum, au milieu de laquelle s'élève une butte, portant sur son sommet quelques chaumières, qui semblent placées là par la nature, comme un épisode d'un contraste avec la grandeur de ce tableau. Imaginez un riche ruisseau, qui embrasse et réfléchit dans ses eaux cristallines cette butte et ces chaumières. Imaginez cette réunion d'objets touchans, environnée de tous côtés de hautes montagnes, richement parées d'arbres de toute futaie, de tout feuillage, de tout aspect, sombre et riant, et de tous les verts qu'on trouve dans le prisme et qu'on n'y trouve pas; de ce beau vert, dont l'œil ne peut se rassasier quand on voyage dans le mois de juin en Angleterre. Imaginez cette scène brillant du plumage, retentissant du chant d'oiseaux de tout ramage, montrant répandus çà et là dans son sein, la génisse et le taureau, la brebis et le mouton, le lièvre et le daim; offrant à l'âme affligée le repos de la solitude la plus ravissante, une paix parfaite à l'homme sans remords, tous les charmes et les agrémens de la vie champêtre à celui qui, fatigué des bruyans fracas, du conflit des passions, d'un monde corrompu,

et laisser *los Gallos*. Jamais endroit, *un seul excepté*, n'a laissé sur moi de plus fortes impressions; jamais je ne me suis senti retenu dans un séjour de la nature par une si puissante sympathie : ajoutez, Comtesse, une jeune et charmante bergère..... et toute son aimable famille, qui me disaient : *Quedese usted con nosotros.... volva usted....* (*) Bonnes gens! aimable créature ! adieu pour toujours; je ne vous verrai plus, mais je ne vous oublierai jamais.

La seconde rampe s'appelle *la Sierra de los Gallos*. On est aussi sublime ici, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'on était grotesque sur la première : à chaque pas, on contemple de loin, sans les regretter, ces régions arides, laissées derrière. On voit des montagnes, que le lointain aplatit au niveau des plaines; d'autres dont le sommet touche horizontalement à mes pieds; quelques-unes enfin encore *torreggianti* (**) au-dessus de ma tête; et nos charmans *Gallos*, sur qui je tournai souvent un œil rétrograde, semblaient ensevelis dans un puits. Je leur répétai mille fois mes adieux.....

Le dernier degré de l'escalier conduit dans une gorge, bordée pareillement de hautes montagnes, au milieu de laquelle se trouve le *Rancho de los Acanales*, dans un site le plus romantique. Le chemin monte insensiblement pendant trois milles environ, toujours dans la gorge entre les sommets de ces

* Restez avec nous.... retournez parmi nous.

** Expression italienne, qu'on ne peut traduire dans aucune langue.

montagnes, jusqu'au point où, s'ouvrant par un plan incliné, elle vous descend dans la plaine ou vallée de *Tula*, qui est le troisième et un grand étage.

Après un passage de deux jours si enchanteur, la vallée de Tula perd beaucoup. C'est un pays qui se montre aride, pelé et d'un aspect monotone; vous n'êtes frappé que du spectacle imposant d'un grand amphithéâtre avec une arène peut-être de plus de cent milles de tour, et dont les *cunei* sont encore de hautes montagnes. L'étendue qui se déroule à vos yeux est telle que, quoique peut-être à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, on se croirait dans les plaines de la Lombardie.

Cet amphithéâtre diffère de ceux de l'antiquité en cela seul que, le pays étant très-sec, il n'a pas d'*Euripus*, et que ses *portes triomphales*, au lieu d'être au Nord et au Sud, se trouvent à l'Est et à l'Ouest. Tula en occupe presque le milieu.

En m'approchant de cette ville (c'en est une, si on la compare aux *pueblos* que nous avons vus jusqu'ici), je me rappelai ces vers par lesquels Sénèque a si bien prophétisé la découverte du Nouveau-Monde, et qui peut-être ont aussi aidé Colombo dans les conjectures et les calculs de cette mémorable entreprise. Le flatteur et le martyr de Néron s'explique de la manière suivante :

Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum

Laxet, et ingens pateat tellus,
Thetysque novos detegat orbes.
Nec sit terris ultima THULE.

Cette prophétie et cette THULE de Sénèque est une combinaison singulière, qui ne laisse de frapper celui qui s'approche de *Tula;* mais vraiment la singularité n'est que dans le rapprochement des mots; car la THULE du philosophe romain était une île, que les Anciens croyaient être la fin du monde, du côté de l'Océan Atlantique ou Septentrional, même d'après Virgile : *tibi serviat ultima Thule*; île dont les modernes n'ont pas encore su fixer la situation; voulant, quelques-uns, que ce fût Foula, l'Irlande, le Groënland, etc.; d'autres, que ce fût Madère, les Canaries, les Açores, etc. De plus, notre Tula est entièrement moderne, comme nous allons le voir; en conséquence, tout désir d'y découvrir une surprenante *trouvaille*, dont je régalerais volontiers nos antiquaires, ne rencontre pas la moins plausible conjecture.

La conquête des Espagnols demeura plusieurs années bornée à ce qu'on appelait alors l'empire du Mexique ou de Moctezuma. Les Aborigènes de ces régions que nous traversons maintenant, et ceux du *Michoucan*, de *las Zacatecas*, du *Xalisco*, etc., prolongeaient leur résistance, peu disposés à se soumettre à la force des armes, la violence ne persuadant pas plus le sauvage que l'homme civilisé. Les Espagnols, en trop petit nombre pour s'éten-

dre, craignaient de perdre ce qu'ils avaient conquis, en poussant plus avant leurs conquêtes. A des Aborigènes déjà soumis, on confia donc le soin de tâter et d'attirer leurs frères. Les moines et quelque négociateur habile ont fait le reste. C'est par ces expédiens que les Espagnols donnèrent à leurs conquêtes une extension progressive jusqu'au-delà des régions qu'on appela ensuite le Nouveau-Mexique.

Une autre *Tula*, ancienne, au Nord, et à cinquante milles environ de Mexico, qui existe encore, était la ville la plus antique de l'Empire Mexicain, et les *Tultecas*, les plus industrieux et les plus civilisés de tous les Indiens conquis. Avec une troupe de ces peuples, formée en colonie, quelques Espagnols, aidés de quelques moines, parvinrent à soumettre les habitans du pays de notre *Tula* moderne. C'est comme colonie de l'ancienne qu'elle en prit le nom; deux tiers de l'État de *las Tamaulipas* s'appellent encore la *Colonia*. Mais la Tula bâtie d'abord par la première colonie des Tultecas, n'était pas où se trouve aujourd'hui celle dont je vous parle. L'histoire de cette *transplantation* est assez plaisante pour que je vous la raconte.

Un certain *Conde Escandonis*, Gouverneur de la Colonie, se plaignait parfois de ses gouvernés, qu'il jugeait un peu mutins, ou du moins qui n'étaient pas esclaves perdus de ses volontés. La ville était à cinq ou six milles à l'Est du lieu de sa situation actuelle, dans une plaine ouverte, qui n'offrait pas

une position sûre. M. le Gouverneur voulait dicter sans résistance ses lois tyranniques; il avisa donc de bâtir et venir habiter un château, dont on voit encore les ruines sur une hauteur qui domine la ville nouvelle.

Mais il ne lui suffisait pas d'avoir le contrôle sur les habitans de la ville principale de la Colonie; il voulait aussi les avoir sous les yeux. Comment les contraindre à ce sacrifice? Les moines savent toujours trouver des auxiliaires dans le ciel, quand ils en manquent sur la terre : on recourut à saint Antoine, qui se chargea entièrement de l'affaire. Ce Saint était le Saint favori de ces Indiens, le protecteur, sinon de leurs bourses, que les moines saccageaient en son nom, au moins de leur âme, pour *quandò veniet dies illa*.

Saint Antoine déserte, et se réfugie dans le château du Gouverneur. Une grande députation lui est envoyée dans les formes; elle est présidée par celui des révérends Pères que l'on considère le plus intime avec le Saint. Il se prosterne devant lui, le prie de retourner; on lui offre même quelques *douceurs*; et dans la nuit suivante (les Saints ne voyagent qu'avec les ténèbres), il retourne. Quelques jours s'étaient écoulés; le Saint déserte encore, mais sans espoir de retour : il ne se laisse pas même *toucher* par les *douceurs*, offertes de nouveau en plus grande abondance, et que cependant il ne cesse jamais d'accepter. Il était donc clair que l'*endroit*

avait été profané par quelque grand péché; son intention manifeste était de *le fuir pour jamais.* Il fit savoir à ses protégés qu'ils devaient faire pénitence, et qu'il serait aise de voir réunis près de sa nouvelle résidence ceux qui se seraient purgés *ab omni maculâ.* Tout le monde se *purgea,* abandonna la vieille et profane Tula, et forma la nouvelle, consacrée par leur saint Protecteur. Vous croirez que je vous raconte là une fable : non, Comtesse; il n'y a pas un mot qui ne soit scrupuleusement puisé aux sources de la vérité; au contraire, j'ai tu une grande partie de cette duperie religieuse, pour être moins long, et parce que j'aime à cacher des épisodes qui font honte à la Religion, déshonorent ses ministres, dégradent la créature humaine. Telle est l'origine de la *Nouvelle Tula,* petite ville avec de belles maisons, un couvent avec deux moines, et *saint Antoine,* et des habitans, apparemment aisés et hospitaliers. Les faubourgs sont habités par des Indiens de sang aborigène, qu'ils sont encore fiers de conserver pur.

Tula était la patrie de mes bons muletiers, et le 14, la fête de la *désertion de saint Antoine;* nous nous y arrêtâmes deux jours. J'ai donc le loisir de vous reproduire un petit dialogue que j'eus avec un aimable Espagnol.

J'étais dans un magasin sur la place, en compagnie du frère de mon principal muletier, Créole assez riche et courtois. Pour satisfaire sans égoïsme ma

curiosité *promeneuse*, j'échangeais avec des Créoles mes informations exotiques pour des indigènes, quand un Espagnol m'interrompt et me demande : « Qui êtes-vous, monsieur? — Un de vos très-humbles serviteurs, et je continue ma conversation. — Avez-vous votre passeport? — Ce n'est ni l'endroit, ni à vous, je crois, de me le demander; et vous, monsieur, qui êtes-vous? — Je suis un membre du Congrès de l'État. — Ah ! je vous conseille d'aller à votre poste, de proposer et faire accepter les lois que vous jugerez utiles; mais d'en laisser l'exécution à qui de droit. — Dans les circonstances, reprit-il vivement, où se trouve le pays, on ne devrait point laisser entrer d'étrangers. — Cela se peut; mais on ferait mieux encore, je crois, de chasser tous ceux qui depuis si long-temps pèsent sur les droits, les libertés, l'indépendance de ces peuples, et qui méconnaissent, de la manière la plus honteuse et la plus choquante, l'hospitalité due aux hommes de bien et à l'étranger. Je lui tournai le dos et le plantai là; mon Espagnol s'en alla, *officieusement*, chez l'alcade; mais celui-ci ne vint m'en parler que pour blâmer l'insolence de mon inquisiteur et applaudir à mes réponses. Je veux maintenant vous faire rire un peu.

Je respecte le culte de tout peuple, et notamment les cultes chrétiens ; partout je vais à l'Église. Le soir de la veille de la fête de saint Antoine, je me présente dans le chœur de l'Église de Tula et chante

avec les autres bons croyans les psaumes et les antiennes de circonstance. On me fit l'honneur de me dire que je chantais fort bien. Ce compliment, nouveau pour moi, à qui l'on a toujours répété, comme vous ne l'ignorez pas, que je chante fort mal, promena ma modestie sur toute ma figure. Cela n'empêcha pas qu'on me priât de chanter le lendemain à la *grand'messe*. J'eus beau leur dire que je n'entendais rien au chant. Vent perdu! j'étais Italien; je *chantais à merveille!* Il n'y eut pas moyen de les persuader. — Je vous vois, Comtesse, vous riez de ce nouvel Orphée! et sachez, pour votre confusion, que j'ai fait *fureur*. Heureusement, tout ce qui est pathétique ou *jérémiade* favorise assez mon expression *sentimentale*, sinon mes organes *mélodieux*. On me traita avec toutes les *convenances théâtrales:* on me donna le morceau d'étiquette, comme *primo nomo* de la troupe, le verset: *Mortuus est et sepultus est* du *Credo*, et je fus un Velluti.... Oh! non! un David. Il est vrai que la musique infernale qui m'accompagnait me favorisait beaucoup de son contraste.

Un mot du curé! c'est aussi un révérend père de Saint-François; il a dans le couvent la plus jolie *sobrina* du monde, avec un charmant petit enfant. Je demandai à l'enfant, en le caressant, où était son *papa*. Il regarda tendrement le révérend, qui, plus tendrement encore, accepta d'un doux sourire le compliment de l'aimable créature. La *sobrina* a

sa mère avec elle ; la mère devrait donc être la sœur ou la belle-sœur du révérend, ce qu'en espagnol on appelle *hermana*, et le révérend l'appelait *seño-ra Dolores :* donc, sans qu'il soit besoin d'un long ergotage, il est évident que la *sobrina* n'est pas sa nièce. Je n'ai jamais vu un tripotage plus scandaleux que chez les ministres du sanctuaire de ce pays ; leur impudence est aussi éhontée que leurs passions effrénées.

Il est temps que nous laissions Tula ; mais, un mot encore. Les femmes de Tula sont très-aimables ; elles ont de beaux yeux et une vivacité bien au-dessus de cette morne beauté qu'on rencontre ailleurs. Leur toilette de *dimanche* est un mélange singulier de diverses modes ; les unes, que le commerce de Tampico importe de l'extérieur ; les autres que les Espagnols y ont conservées, comme un *fashionable ;* ajoutez celles créées, modifiées, déformées par la bizarrerie du pays. Leur déshabillé est très-dangereux ; elles sont simplement en chemise, par toute la partie supérieure du corps, n'ayant qu'une jupe légère serrée aux flancs : autant y gagne une femme fraîche, autant y perdent celles qui ne le sont pas. En Europe, je suis toujours pour le déshabillé, tel qu'il y est usité ; ici, j'aimerais un peu plus d'*habillé*, même pour certaines illusions, que les faiseuses elles-mêmes de Paris ne sauraient ménager sous la seule chemise.

Je partis le matin du 15, disant à Tula et à ses

habitans un adieu inspiré par des impressions bien plus favorables que celles nées de mes conjectures ou de ce qu'on m'avait appris sur ces pays et ces peuples. La sagesse défend de juger trop à la hâte; ne prenez donc pas pour décidé ce que je vous en ai dit : ce n'est que le fruit d'observations que mes lentes promenades me permettent de faire avec plus de loisir. Du reste, tant que nos jugemens ne sont pas injurieux, on peut les émettre avec moins de scrupule.

La vallée supérieure de Tula, située à l'Ouest, est plus pelée encore, plus pâle et plus aride. On voit partout le triste nopal (*cactus*), de toutes les espèces, l'hirsute cardon sauvage et le *yacotascal*, dont les branches, plutôt *crinites quàm frondosæ*, sont plus jaunes que vertes; c'est la *yucca arborescens*, je crois. des botanistes.

Au bout, à l'ouest de cette vallée, appelée *Woxteca*, on traverse des gorges, entre de petites montagnes, qu'on peut considérer comme un petit escalier (le cinquième), aboutissant à la petite vallée de la *Vega*. J'y laissai les muletiers, et fis halte à *Buena Vista*, hacienda maintenant domaniale et naguères au pouvoir des Jésuites; c'est une Reine qui règne sur des régions.

Ayant laissé mes peaux avec les muletiers, je couchai sur une table nue, avec ma selle pour oreiller, et ma chabraque pour couverture. Vous me demanderez, peut-être, pourquoi pas sur la

paille ? dans toute cette extension de pays, entre Tampico et Saint-Louis-Potosi, on ne trouve ni paille ni foin ; tout bétail, passant ou stationnaire, va chercher toute l'année sa subsistance à la pâture: on ne sait donc pas même ce que c'est que faire du foin. Les terres du Bas-Mexique sont trop chaudes pour le froment et autres céréales, et le Haut-Mexique trop sec, précisément dans la saison où ces plantes ont besoin d'étendre leurs racines et de prendre vigueur, dans l'hiver, où il ne pleut jamais au Mexique. Voilà pourquoi l'on manque également de paille. Mais, me demanderez-vous encore, y a-t-on du pain? Tous les Mexicains, en général, mangent constamment des *tortillas* de maïs ; dans quelques endroits cependant, même sur notre passage, on trouve du pain, toujours rare et fort cher. Il est défendu de faire venir du blé de l'extérieur, et le mode de culture, dont nous aurons peut-être occasion de nous entretenir dans la promenade suivante, s'oppose à ce que, dans l'intérieur, on en cueille en abondance.

Si le *Mayor Domo* de cette hacienda est toujours, comme je l'ai trouvé, rude, malhonnête et brute, je conseille aux voyageurs de ne point s'y arrêter. Il n'est pas Espagnol, mais l'agent d'Espagnols. On lui a peut-être donné la consigne : il l'exécute à merveille ; ses maîtres n'ont qu'à s'en féliciter. Ma plainte lui serait d'une haute recommandation.

Au Rancho du Quelitan est le sixième escalier,

plus haut que le dernier, et beaucoup plus bas que les premiers ; il mène à l'étage, ou dans la vallée du *Rincon*. J'y arrivai le 16, et j'attendis les muletiers jusqu'au 17. Je couchai donc encore sur la dure, sans mes peaux.

Le Rincon est une aggrégation de maisons ou de huttes, éparses çà et là sur des collines et dans la plaine, offrant un aspect assez pittoresque, quoique le pays soit peu boisé, et souvent entrecoupé de rochers. C'est un endroit classique dans l'histoire de l'*aristocratie créole* du pays. Plusieurs familles, issues des premiers conquérans, exaspérées par la morgue et les priviléges des Espagnols, qui se succédaient sans cesse et s'appelaient *los Blancos*, insultant ainsi les castes américaines, demandèrent à se retirer dans différens districts, pour y former une espèce de colonie ou de société à part et sans mélange. Ces districts sont, en partie, considérés encore comme le berceau du *sang pur créole* de la noblesse créole. On y tenait beaucoup ; les mariages ne se faisaient qu'entre personnes dont les parchemins étaient duement reconnus *légitimes*. La famille de mon muletier vient aussi du Rincon, et il s'appelle Rincon lui-même.

Si je dois juger des qualités de cette caste par les siennes, certes elle mérite l'estime et le respect; il est difficile de trouver un homme qui ait des sentimens plus généreux et une plus noble fierté que mon muletier.

A six milles du Rincon, le chemin que nous avons laissé à Horcasitas, allant dans *le Valle del Maiz*, aboutit de nouveau au chemin de Saint-Louis: c'est là que Mina vint déboucher. Nous allons rejoindre sous peu une autre scène de ses exploits.

Nous sommes au septième escalier, le passage de Saint-Nisidio, qui met sur un autre grand étage, la plaine *del Peotillo*. C'est un vaste et magnifique amphithéâtre, plus petit, mais beaucoup plus riant que celui de Tula: tout ce que vous voyez dans cette enceinte si spacieuse, plaines, vallons, vallées, montagnes, tout appartient aux Carmes de Saint-Louis, comme la vallée du Ciamal, etc., etc.

L'hacienda *del Peotillo* embrasse l'administration d'une partie de ces régions, converties par les Révérends Pères en propriété territoriale; ils viennent souvent y exercer leur juridiction et leurs volontés divines et humaines.

C'est à cette hacienda, que Mina dans la matinée du 15 juin 1817, reçut la nouvelle que l'ennemi s'avançait avec des forces supérieures. Mina lui-même prit les devans; par de fausses attaques, il attira l'ennemi où il voulait; une partie de sa troupe, cachée derrière les haies qui séparent les champs cultivés de la campagne ouverte, surprit, et, par une fusillade bien soutenue, mit en désordre les Espagnols. Secourus par une forte réserve, ceux-ci reprennent l'offensive ; il s'agit de vaincre ou mourir : les Espagnols ne donnent point de quar-

tier. Mina encourage sa troupe; tous se précipitent en désespérés sur l'ennemi, qui recule, jette les armes, et se met presque volontairement dans une déroute complète. Les Espagnols comptaient six à sept cents hommes d'infanterie, et trois à quatre cents de cavalerie; Mina n'avait peut-être pas quatre cents hommes, dont partie était demeurée oisive à l'hacienda, sous le commandement d'un colonel Espagnol, en dépit d'un major allemand, qui voulait, au moment le plus opportun, les conduire au combat. Le *Major Domo* de l'hacienda, qui est aussi Espagnol, ne me racontait point cet *exploit* de son *concitoyen* le colonel sans sourire, comme un homme qui connaît *le fin mot de l'affaire*.

Mina, vainqueur, n'était pas en mesure de poursuivre les vaincus; ceux-ci pouvaient se rallier et retourner à l'assaut. Il fallut donc partir sans retard.

Saint-Louis-Potosi renfermait déjà des patriotes décidés. L'arrivée de Mina, précédée par la renommée de ses victoires, en aurait déterminé beaucoup d'autres, et jeté les royalistes dans l'épouvante. De plus, des bandes d'indépendans rôdaient près de Saint-Louis; par ce chemin, leur jonction eût été facile et prochaine; le pays et les peuples, qui n'étaient pas Espagnols, se seraient portés pour les libéraux, d'autant plus que Mina se conduisait avec une modération qui rassurait tous les partis, en bannissant les craintes de réaction. Mais Mina

n'avait pas créé cette expédition, comme il avait formé ses guérillas dans la Navarre; elle appartenait à d'autres. Le mot d'*Indépendance*, j'ose le répéter, n'était qu'un moyen. Mina, commandant, avait quelque chose qui le commandait lui-même. Ajoutez qu'il comptait dans sa bande beaucoup d'Américains des États-Unis du Nord: Américains, patriotes et indépendans pour eux-mêmes, mais qui se moquent de tous les patriotes, de tous les indépendans du monde, à peu près comme leurs frères consanguins d'Europe. Au reste, sied-il bien à des étrangers de venir nous parler chez nous de liberté, et de lui promettre aide? la liberté n'est point une marchandise *importable*; si elle n'est pas de fabrique du pays, ce n'est qu'une sirène trompeuse, qui vient nous agacer pour ses fins, et nous laisse précipiter dans l'abyme qu'elle a souvent ouvert elle-même. Qu'on lise l'histoire de tous les temps, et, sans tourner tant de feuilles, qu'on jette un coup d'œil sur ce qui se passe aux Indes: on verra quelle est la liberté qu'apporte l'étranger le plus *libéral*, le plus *philanthrope*, le plus *généreux*. L'histoire, toute saignante, de l'Italie et de l'Espagne, n'est pas non plus une mauvaise leçon pour détromper des illusions d'une *liberté importée*. Mais laissons ces digressions importunes et de triste mémoire, et retournons à notre sujet.

L'avarice, quand elle s'approche de son idole, ne voit plus qu'elle, va tout droit à elle; rien ne peut l'ar-

racher au charme de cet aimant magique. L'expédition ne put résister à prendre le chemin qui conduit au Nord, vers *les mines de Zacatecas*, au lieu de celui que toutes les probabilités faisaient, à l'Ouest, aboutir plus directement à l'*Indépendance*. Ce n'est pas que je croie que le désir du pillage les y attirât; mais ils voulaient s'y préparer un empire pour des spéculations futures, *in tempore habili*, avant que des *guinées*, plus puissantes que les leurs, vinssent leur opposer une concurrence dangereuse. Laissons-les aller leur chemin, et reprenons notre promenade: revenons à ces régions *séraphiques*.

Pour vous donner une idée de l'observance du *vœu de pauvreté* de ces Révérends Carmes, voici un petit aperçu des haciendas qu'ils possèdent. Il est impossible que je vous dise l'étendue de l'hacienda du Peotillo; ils l'ignorent eux-mêmes: c'est un monde; vous saurez seulement qu'outre les terres qu'ils en louent aux *Rancheros*, *Parteros*, etc., ils en cultivent eux-mêmes, par administration économique, pour cent paires de bœufs de labourage, qui, notez-le bien, sont, quand ils ont été mis en action, relevés à midi par un nombre égal. Elle est riche en bétail dominical, de cinq mille grosses bêtes à cornes, d'autant de chevaux, et de plus de vingt mille brebis, chèvres, etc. Outre le Peotillo et le Ciamal, le couvent de Saint-Louis possède onze autres haciendas, dont la principale, quartier général de l'administration, est celle *del Pozzo*. Elle est à quinze

milles environ de l'hacienda de Peotillo. C'était un objet de curiosité pour un promeneur ; je pris mes arrangemens avec mes muletiers pour les rejoindre le jour après, et je m'y rendis le 18. On ne sort pas de leurs terres pendant tout ce passage ; on peut y voyager pour des semaines.

L'hacienda *del Pozzo* est une grande réunion de huttes, ayant au centre un couvent fortifié de toutes parts. Le très-Révérend administrateur-général y réside avec un autre Père assistant, ses employés, ses domestiques ; avec son *harem*, dont la Mère Abbesse, belle femme, d'un aspect majéstueux et imposant, fait pompe d'un grand empire sur tous ces eunuques, lesquels semblent se prosterner à ses pieds, et la *salameker* plus qu'ils ne le font avec le *Grand-Sultan*. Elle porte les culottes ; et le Révérend, les jupes. C'est un nouvel Hercule qui file.

Je fus conduit devant lui par l'eunuque de service. A l'aspect imprévu d'un Européen, arrivé jusque-là seul et sans façon, le très-Révérend demeura confus, embarrassé, interdit, hébêté. Il est vrai, qu'avec ma figure, peinte par le soleil de toutes les zônes, pendant deux ou trois ans de promenades, presque toujours sans autre abri ni parasol que les nuages, il aurait pu me prendre pour un *Congo ;* mais il me saisit, sans hésiter, pour un Européen. Je le vis tenté de me croire d'abord un de ces *amigos*, qui viennent de loin leur rapporter *las buenas nuevas ;* je mis en avant ma franchise, et le détrom-

pai, n'aimant pas, en pareille conjoncture, à abuser de l'imprudence, ni à pousser la comédie au-delà de ma dignité, fût-ce même pour amuser ou égayer un peu mon humeur, qui en a besoin assez souvent. Il prit alors un ton badin et plus dégagé, quoique contraint; car il est bien loin d'être un sot. Pour le soutenir, je le secondai de mon mieux; je lui parlai, en latin, de Rome, du pape, des cardinaux, etc., *tant* qu'il en voulut; il se montrait assez honnête, quoique toujours gêné et boutonné. Je vis qu'il ne lui plaisait pas d'entrer en conversation sur les affaires d'administration rurale du pays, d'agriculture, et encore moins de l'intérieur du couvent. Je ne lui en parlai pas, par respect, et pour disposer plus librement, sans obligation, de mes sentimens et de mon jugement. Il manqua ici d'adresse, ou du moins il *n'a* pas su qu'il en pouvait user : il avait affaire à un homme dont la moindre condescendance émousse la plume, qu'un accueil tant soit peu généreux force au silence, même sur ce que la discrétion autorise à divulguer. N'est-il pas naturel, n'est-il pas raisonnable que les étrangers soient un peu inquisiteurs? pourquoi ne pas les satisfaire, au moins dans de justes bornes? va-t-on si loin, seulement pour pouvoir dire : *j'y fus;* dans un pays, surtout, où tout apparaît sous des formes et des traits extraordinaires; où et le physique et le moral excitent irrésistiblement à des informations si propres à devenir l'objet d'une instruction utile pour la so-

ciété du Vieux et du Nouveau Monde? je tâchai donc de m'aider de moi-même.

Je vous l'ai déjà dit, toutes les haciendas appartenantes aux carmélites de Saint-Louis relèvent de celle del Pozzo, et vont verser leurs revenus dans la caisse du très-révérend administrateur-général.

Tous les ouvriers à gage sont payés en argent et en denrées; mais comme la portion de denrées n'est jamais suffisante pour nourrir leurs femmes et enfans, souvent produits en abondance par l'inconsidération animale, le *Mayor Domo* leur fournit un supplément à un prix odieusement exagéré par l'avarice et l'arbitraire; ainsi s'écoule une moitié du salaire. Ils sont obligés d'acheter, au magasin de leur respective hacienda, tout ce qui leur est nécessaire pour chaussure et habillement; et voilà que l'autre moitié du salaire se trouve absorbée avant l'échéance du terme de paiement: de façon que tout l'argent des salaires ne circule que dans les livres de l'administration, sans sortir jamais de la caisse des Révérends Pères. On dirait qu'ils ont appris la *tactique* de la Compagnie réunie de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest, dont je vous ai donné quelque idée dans ma lettre au delà des sources du Mississipi.

Tous ces articles de chaussure et d'habillement sont fabriqués à l'hacienda GENERALISSIMA del Pozzo, d'où on les distribue à toutes celles qui lui obéissent; de cette manière, ils vendent au prix de ma-

nufacture européenne, de misérables guenilles, qui n'ont presque pas de valeur.

Mais vous allez croire, Comtesse, que ces Révérends Pères sont bien nombreux; que, favorisés si généreusement par la Providence, ils ont fondé des établissemens de charité, des institutions utiles d'enseignement, d'éducation, etc. : vous vous trompez, Comtesse; leur nombre n'est que de dix, en tout; ils n'enseignent pas même *l'abc;* aucun hospice ne reçoit d'eux une obole; leur porte est également fermée aux besoins publics et particuliers; on les croit assez généreux, seulement envers les *particulières*. Que font-ils donc, ces Crésus, de leurs richesses? La réponse n'est pas facile; cependant, je vous dirai ce que des *clairvoyans* prétendent en savoir. Je vous vends la chose comme je l'ai achetée, au même prix, c'est-à-dire, sans obligation de la croire.

Il est incontestable, d'abord, que le très-Révérend Père Administrateur del Pozzo ne relève point du très-Révérend Prieur de Saint-Louis, mais du Révérendissime Père Provincial, résidant à Mexico, *généralissime* de tous les Carmélites de la Nouvelle-Espagne; cela posé, allons voir, s'il est possible, où vont finir toutes ces rentes considérables.

Le très-Révérend Administrateur paie, je crois, 8,000 piastres annuelles à ses confrères de Saint-Louis, et les laisse aussi jouir du revenu des terres, maisons, etc., qui entourent le Couvent, et

du jardin immense qui en fait partie, suffisant pour fournir seul à l'existence d'une famille honorable. Combien se donne-t-il à soi-même pour l'administration del Pozzo, etc.? Vous sentez, Comtesse, que lui seul peut le savoir; souvent même il l'ignore; car, au milieu des délices de Cythère, que de calculs échappent, que de petites parties on ne registre pas, parce qu'elles noient l'avarice et la mémoire dans les plaisirs et la tendresse. Le reste, il est obligé de le verser dans la Caisse *généralissime* du Révérendissime Père Provincial. Mais, que fait ce dernier des sommes inconcevables qu'il reçoit de toutes les administrations Provinciales du Mexique? On dit qu'ils les envoie graisser les ressorts du *Jésuitisme* en Europe. Et où les envoie-t-il en Europe? Je ne sais, Comtesse; et si je le savais, je ne pourrais pas vous le dire. Peut-être êtes-vous curieuse de connaître aussi de quel pays sont ces Révérends Pères? A Saint-Louis, ils sont tous Espagnols; on m'a dit qu'ils le sont également dans tous les couvens du Mexique; et vraiment de tels morceaux ne sont pas faits pour toutes sortes de mâchoires. Mais, pourquoi sont-ils tous Espagnols, comme tout le haut Clergé, toute la haute hiérarchie de tous les ordres religieux, etc.? C'est que difficilement on eût pu former une milice *prétorienne* avec des Créoles.

Le Révérend Père Administrateur ne me fit voir que l'église, et le jardin, riche de tous les légumes,

de tous les fruits des deux mondes. L'église abonde en sculptures de bois doré; l'argenterie y est à profusion. Elle offre des tableaux d'un pinceau classique en peinture et en *finesse* : l'artiste a habillé en Carmelites tous ses héros : les Saints, les Saintes, les Anges, la Vierge, Jésus-Christ, jusqu'au Père Éternel. Voilà bien ce qu'on appelle savoir flatter, donner un grand crédit à l'Ordre religieux, et gagner de l'argent. Vous sentez que tout cela vient d'Espagne. L'artiste, en ce qu'il a pu y glisser de son génie, se fait remarquer par la hardiesse de sa composition, par un dessin supérieur, par un esprit délié dans la distribution de la scène, des héros et des épisodes.

Les sujets de tous les tableaux tendent à faire connaître le haut rang, le profond respect que toutes les hiérarchies célestes accordent, sans hésitation et jalousie, à l'Ordre des Carmélites; on place même au-dessus de Dieu, le prophète Élias, prétendu leur fondateur, habillé pareillement en Carmélite, mais d'une manière distinguée. Cela me rappelle ce qu'on fait à Naples avec leur saint Janvier; à Padoue, avec leur saint Antoine; et ailleurs, avec d'autres qui ne sont ni saints, ni hommes. Qui ne cherche pas à faire valoir sa boutique? tant pis pour les badauds qui s'y laissent attraper de leur croyance et de leur bourse; je ne vous arrêterai, Comtesse, que sur le sujet d'un seul de ces tableaux; vraiment il est singulier.

Le héros de la pièce est un homme qui est mort et ne l'est pas : concevez le prodige ! Il faut, pour cela, un bien habile pinceau. Cet homme a, sur sa droite, saint Pierre, qui lui tourne le dos, en s'en allant, d'une attitude dédaigneuse, comme s'il refusait de l'écouter; tenant les clefs du Paradis à la main, d'un air effarouché, irrité, comme s'il était tenté de les lui donner sur le nez. Sur sa gauche, on voit le Diable qui recule et s'en éloigne avec rage, le regardant d'un œil de dépit, comme un homme, ou un Diable, qui a manqué sa prise. Le Prophète Élias et la Sainte-Vierge, tous les deux en Carmélites, assis sur des nuages dans les Cieux, contemplent cette farce avec un maintien que le seul artiste du tableau saurait expliquer. Vous sentez, Comtesse, qu'il m'était impossible de rien comprendre à cet assemblage étrange d'êtres humains, célestes et infernaux. Je priai le Révérend Père de m'en déchiffrer le mystère : ce qu'il fit, à peu près en ces termes :

«Vous voyez bien, Monsieur, cet homme-là : il est » mort, et mort dans le péché. Il demande à saint » Pierre l'entrée du Paradis, et le Saint la lui re- » fuse. D'un autre côté, il plairait au Diable de s'en » saisir, mais il ne le peut pas; car, comme vous » l'apercevez, cet homme est mort portant le *scapu- » laire* de Notre-Dame-du-Carmel, qui a la vertu de » repousser tous les démons. » Ici, je me permis de l'interrompre, et fis observer que le Diable n'ayant

pas le pouvoir, ni saint Pierre la volonté de s'en emparer, il aurait pu aller au Purgatoire, en attendant que son sort fût décidé dans les Cieux. « Ap-
» paremment, me répondit-il, vous ne connaissez
» pas l'*Histoire* : sachez qu'il n'y a pas de Purgatoire
» pour les Carmélites, non plus que pour ceux qui
» portent le scapulaire de Notre-Dame-du-Carmel. »
Et ici, il me raconta que le Pontife Alexandre IV, dans une céleste vision, fut *prié* par Jésus-Christ, à la requête de la Vierge, de délivrer du Purgatoire tous les Carmélites, et tous ceux qui portaient le scapulaire; qu'Alexandre, pour mieux remplir cette suprême mission, et embrasser dans ses bienfaits le passé et le futur, déclara, dans une bulle, *qu'il n'y avait plus de Purgatoire pour les Élus de Notre-Dame-du-Carmel*.... Ainsi en sortirent sur-le-champ ceux qui s'y trouvaient déjà condamnés; et il fut fermé pour jamais à la postérité qui porterait le scapulaire. Il ajouta : « Vous voyez que Jésus-Christ
» lui-même respecte dans le Ciel les priviléges des
» Papes sur la terre, refusant de se mêler impérati-
» vement d'affaires de Purgatoire, sans demander
» l'intervention de l'*autorité*, à qui il appartient d'en
» connaître, comme celle qui a créé le Purgatoire. »
— Fort bien, Révérend Père, mais ce pauvre homme, repris-je, qu'est-il devenu, à la fin? — « Cet
» homme, quoique mort, paraît vivant; de ses yeux,
» tournés vers Notre-Dame-du-Carmel et notre
» saint Fondateur Élias, il les prie d'obtenir de la

» miséricorde de Dieu le pardon de ses péchés, ou » la grâce de retourner pour un instant en vie, afin » de s'en purger aux pieds d'un confesseur. » Eh bien, Révérend Père !... « Oh! comme vous le voyez dans » le tableau, la chose en est restée là; elle n'est pas » décidée. » Ainsi, Comtesse, il ne me sera pas donné non plus de vous en dire davantage; mais espérons pour cette pauvre créature. Son existence ferait époque et élèverait de grandes disputes théologiques et philosophiques, comme un incident nouveau dans les fastes des *émigrations, transmigrations* et *refusions des âmes*.

Sur cette narration du Révérend Père, je ne me permettrai aucune observation; tout ce qui est surlunaire n'est aucunement de ma compétence; tout au plus pourrai-je dire que cette bulle d'Alexandre IV a peut-être fourni le prétexte aux Protestans de détruire aussi le Purgatoire pour eux-mêmes; mais venons à l'histoire sublunaire, que tout le monde a le droit d'examiner.

J'osai demander au Révérend Père s'il était vrai qu'Almericus, patriarche d'Antioche, fondateur de leur ordre religieux, en 1121, leur eût prescrit les vœux et l'observance de pauvreté, de jeûner, de prier, etc. ; que le pape Alexandre III, et ensuite Albert, patriarche de Jérusalem, aient confirmé et renforcé cette prescription; que finalement Grégoire IX leur ait défendu, en termes exprès, de *posséder*, et même de *jouir d'une rente quelconque*, leur

enjoignant d'*aller quêter* (comme ils font encore en Europe) *de porte en porte, afin de pourvoir ainsi à leur subsistance.* Il me répondit qu'il ne saurait m'assurer de l'exactitude de cette histoire ; qu'en tous cas, cela devait s'entendre pour le Vieux-Monde et non pour le Nouveau, donné au roi d'Espagne par Alexandre VI, et livré à la discrétion du roi. Faut-il s'étonner, Comtesse, que les Espagnols aient fait de ce malheureux pays une scène de massacre, de pillage, d'usurpation et de despotisme ! Laissons l'hacienda del Pozzo ; il en est temps. Je ne suis pas moins fatigué d'y rester, que le Révérend Père d'avoir un hôte importun, qui demande beaucoup sans échanger *las Buenas Nuevas.*

Je partis dans la matinée du 19, avec un Ranchero qui avait son Rancho sur mon chemin, et qui me servit de guide pour dix milles environ. Là, il m'invita à passer avec lui le reste de la journée et la nuit ; mais, pressé de rejoindre les muletiers avant leur entrée à Saint-Louis, je dus ne pas accéder à son offre. J'en reçus d'excellentes indications pour suivre mieux mon chemin, et nous nous quittâmes en bons amis, avec l'espoir de nous revoir à Saint-Louis, le centre de ses affaires.

Le pays qui sépare le Rancho de l'endroit où m'attendaient les muletiers, est tout sauvage et désert. On m'avait dit qu'on rencontrait dans les environs grand nombre de voleurs et même d'assassins ; le Ranchero m'en avait aussi lâché un mot.

Je tenais donc prêts mon fusil et mon épée. Tout ce qui se remuait de loin, dans les broussailles ou sur le chemin, grossissait à mes yeux ; je n'imaginais que voleurs et assassins. Deux ou trois fois des chevreuils et des lièvres m'avaient mis sur le qui vive et en ordre de bataille. Après une heure ou deux de route, je vois venir quatre hommes ; mon imagination, ainsi montée, me les représente comme des voleurs. Deux sont armés de *machettas* (couteau de chasse, et l'arme ordinaire du pays) : ce ne sont plus des voleurs, mais des assassins... Je m'arrête, les somme de passer à l'écart et de me laisser le chemin libre ; ils refusent, m'assurant qu'ils sont *hommes de bien :* autre sommation plus impérative ; autre refus et mêmes protestations. Je dégaîne mon épée, la tenant de mes dents, et je les couche en joue de mon fusil, menaçant de tirer sur le premier qui avancerait. A ces argumens, nul ne résiste ; un se met à genoux, me demandant pardon du mal qu'il ne m'a pas fait, et qu'il n'a pas l'intention de me faire; et les trois autres, plus prudens, prennent le détour *requis.* Je n'y fus que pour la peur. J'ai su que c'étaient les meilleurs gens du monde : je les ai revus ici avant-hier (à Saint-Louis). Ma méfiance ne leur a point déplu ; vraiment l'endroit n'est pas sûr; eux-mêmes voyageaient en compagnie par précaution. Je n'encourus non plus aucun blâme des autorités de Saint-Louis, et moins encore de mon digne don Lu-

cas Rincon, que je rejoignis à la *Laguna secca*, au moment où, inquiet de mon retard, il voulait envoyer sur mes traces.

C'est le 20 que nous sommes arrivés à Saint-Louis, qui, après une traversée presque toute sauvage, se montre magnifique de loin et assez joli de près.

Il est temps de nous reposer de cette longue promenade; mais tel est le plaisir de vous rappeler mon amitié, et de me bercer du doux espoir de jouir encore de la vôtre, qu'il me tarde de pousser avec vous plus loin mes pas : mon âme a besoin de mouvement. S'il vous plaît de me suivre, tenez-vous toujours prête, et renforcez votre indulgence.

TROISIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

Lettre qui arrive d'Europe, et souvenirs qu'elle réveille. — Accusation banale d'impiété; les miracles; le Père Savonarola; Saint Philippe-Néri et l'Inquisition; le *Palladium* et le *Potosi* de certains ministres du sanctuaire. — La ville de Saint-Louis-Potosi; son origine. — Le pays de *Tantamankas*. — *Tlaxcatilla*. — La province des *Zacatecas;* ses mines. — La montagne de Saint-Pierre et ses mines. — Réflexions économiques, statistiques et politiques sur le Mexique et les Gouvernemens européens. — Tableau physique, moral et commercial de la ville de Saint-Louis. — Les Carmes, les Augustins, les Mercedaires et les Franciscains. — Le Congrès et ses membres. — Les Mexicains; ce qu'ils étaient, ce qu'ils sont, ce qu'ils pourraient devenir. — Avantages d'un Gouvernement Fédéral. — Les sources du Panuco; découverte. — Désagrément ordinaire des voyages dans ce pays. — Montagne de *las Scalieras*. — Les hautes Cordillières de *las Tantamankas*. — Les sources du Saint-Ander et du Rio-Grande; découverte. — L'hacienda de *las Gallinas*. — Mina; continuation de son expédition et de ses exploits; bataille *del Real des Pinos;* sa jonction avec les Patriotes. — L'hacienda de *los Hojoelos*. — Tentative d'assassinat. — Le marquis de Guadalupe; son caractère, sa conduite pendant les guerres de la Révolution; ses terres et ses richesses. — Les Mexicains, les Espagnols et le Roi Ferdinand : aperçus historiques et politiques. — Les *Apoderados*. — La culture du froment. — La ville d'*Aguas-Callientes;* son origine, sa beauté, ses jardins, sa situation importante. — Les In-

diens ; saint Yago et sa fête. — Extravagances et spéculations religieuses. — Le curé et l'auteur. — Une charmante et aimable famille. — Minéraux. — Conclusion de la lettre.

Aguas-Callientes, 16 juillet 1824.

Vous m'avez préparé bien intéressante mon arrivée dans cette ville. J'y ai trouvé votre lettre du 23 mai de l'année passée. Elle m'a cherché à Philadelphie, à la Nouvelle-Orléans, à Tampico et à Saint-Louis ; et, fidèle à sa mission, comme propice à mes vœux, elle est venue m'attendre ici, me dépassant en chemin pour me ménager la plus douce, la plus agréable surprise. Je la remercie, cette lettre chérie ; elle me ramène sur les traces de cette amitié bienveillante, qui m'a tant aidé, dans le Vieux-Monde, à opposer une philosophie consolante contre toute sorte de malheurs, et me suit dans le Nouveau pour me soulager des peines de l'absence. Ce que vous m'apprenez des efforts redoublés des méchans ne peut effacer le charme qu'elle apporte au fond de mon âme, si sensible à toutes les délices d'une noble correspondance et d'une gratitude sans bornes.

Je comprends, Comtesse, et ce que vous avez la bonté de me dire, et ce que vous voulez me faire l'amitié de me taire ; votre plume n'est pas moins éloquente en ce qu'elle explique qu'en ce qu'elle laisse à deviner. Je m'attendais à l'effet que mes

lettres, écrites de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre, auraient produit sur la Superstition, la Méchanceté et le Despotisme. Je sais qu'on ne peut leur plaire qu'en rampant devant eux avec une servile soumission ; peut-être mes lettres des États-Unis, des pays sauvages, des sources du Mississipi, etc., les irriteront-elles plus encore ; n'importe ; je dirais à mon tour : « Les malédictions des impies font la gloire du juste. »

Entendez tous les spéculateurs de religion : ils accusent d'impiété les détracteurs de ces hommes qui profanent, de la manière la plus révoltante, ce que Dieu et la société recommandent à nos respects, et jettent sur leurs passions le voile de l'imposture. Toucher aux abus, à la licence des ministres du sanctuaire, ce n'est pas cependant toucher aux dogmes du divin Législateur ; c'est l'imiter pour le vénérer davantage. Jésus-Christ, pour opérer la rédemption du monde, commença par s'élever contre les prêtres et les pontifes. C'est ainsi que les Juifs protestaient souvent contre les leurs, et Socrate contre les sophistes, pour maintenir le dogme dans sa pureté ; la chrétienté en viendra là, je crois, si elle veut sauver l'Évangile de la ruine totale dont leur ambition effrénée le menace. Qu'on les laisse aller de ce pas, il faudra une autre rédemption céleste pour délivrer la terre des vices et des malheurs, où sans cesse ils conspirent à l'entraîner. Le père Savonarola, que le thaumaturge Philippe-Néri mit

au nombre des martyrs et des saints, disait que les mauvais prêtres sont la peste des bons gouvernemens et du genre humain, corrompant la religion, le cœur des rois, des ministres et des peuples. C'est tellement vrai que l'Inquisition le fit brûler. Au reste, moi, simple promeneur, je ne m'occupe d'eux qu'en homme qui passe et raconte ce qu'il voit. Jamais je ne vais les chercher que dans le sanctuaire, et seulement quand ma religion m'y appelle. Si leurs actions criantes tombent sous ma plume, c'est qu'ils les affichent devant moi; partout je les rencontre avec la plus scandaleuse impudence.

Je n'entreprends point de dissertations sur le dogme : j'aime ma religion pour ce que la raison naturelle m'y montre de bon et de sublime; je m'attache peu aux controverses, toujours dangereuses, d'une vaine ou coupable métaphysique. Soyez sûre, Comtesse, qu'il n'y a pas un dogmatiste qui aime la religion sur laquelle il se plaît à dogmatiser, à moins qu'on n'aime ce qu'on perce de mille coups de poignard. Au reste, paresseux comme je suis, je ne peux que chérir un dogme qui me dispense de tout examen.

Comment? on m'attaque aussi du côté des miracles? mais je ne m'arrête jamais que sur ceux dont l'extravagance et le ridicule dégradent également la créature et le créateur; il en faudra toujours à ces hommes qui trouvent dans les prestiges de l'ignorance et de la crédulité, le *Palladium* de

leur despotisme et le *Potosi* de leur avarice. Laissez-les dire, Comtesse ; ne leur faites pas même l'honneur de me défendre ; abandonnez-les à leur conscience, qui, certes, ne les endort, ni ne les réveille agréablement, et condamnez-les comme saint Jean-Baptiste : *Impiis nec quidem verbum dices.*

Ne vous inquiétez pas pour moi ; ils pourront m'opprimer, mais jamais vaincre mon mépris ; en m'opprimant, ils seront tourmentés par le dépit de devoir m'estimer : car, vous le savez, l'estime est un sentiment indépendant de la volonté, et qui nous fait triompher jusque dans le cœur de nos plus acharnés ennemis. Mais reprenons nos promenades, Comtesse. Allons d'abord dans la charmante petite ville de Saint-Louis-de-Potosi : nous ne l'avons vue qu'en entrant.

Savoir avant tout où l'on est, ne pas ignorer les fondemens du terrain sur lequel on se promène, connaître ce qu'un pays était, tel est mon système pour apprécier mieux ce qu'il est,

Il paraît évident qu'au temps de la Conquête, ces régions n'étaient qu'un pays sauvage, un repaire de *Chichimecas*, peuples barbares qui y avaient des camps, plutôt que des villages, des huttes, plutôt que des maisons; de là, je répéterai que le haut bruit qui retentissait dans tout le monde sur ce *vaste Empire mexicain*, était l'effet de l'exagération des Conquérans. Ces pays, avant la Conquête, s'appelaient *las Tantamankas.*

Les Franciscains y pénétrèrent les premiers; et, sans que je m'en laisse imposer par leurs dires, on ne saurait révoquer en doute qu'à cet ordre religieux est dû le peu de civilisation qui s'est répandu dans la plus grande partie du Mexique. Toujours ils se sont montrés plus humains, moins avares que ces héros Castillans, qui ne suivaient leur piste que comme le monstre de la Sainte-Écriture : *quærens quem devoret.*

A Saint-Louis, on colonisa des *Taxcaltecas* (les Tlascaliens) comme on avait colonisé des Tultecas à Tula ; un faubourg de la ville, appelé maintenant de *Notre-Dame-de-l'Assomption*, a conservé longtemps le nom de sa première fondation, *Tlaxcalilla.*

Cette colonie, ou, pour mieux m'exprimer, cette mission des Franciscains, poussa plus loin son prosélitisme et sa domination. Toutes les régions soumises s'appelèrent d'abord *la Custodia*, puis, en grandissant, la province de *Zacatecas*, du nom d'une tribu d'Indiens qui vivaient dans les gorges de ces montagnes, au pied desquelles est aujourd'hui la ville désignée sous ce nom riche et célèbre.

Un endroit qui cachait dans son sein tant de trésors, tant de mines qui semblent encore inépuisables, devait assujettir à son empire toutes les contrées environnantes; et *Tlaxcalilla*, quoique de première découverte, et *prior in jure*, ne devint qu'un diminutif, ainsi que son nom lui-même l'annonce.

Peu de temps après fut découverte, à quinze milles à l'Est de *Tlaxcalilla*, une mine, dans une montagne qu'on appela, du jour de la découverte, la *montagne de Saint-Pierre*. *Tlaxcalilla* se promettait alors de reprendre son lustre et sa priorité; mais l'inauguration de la mine étant faite le jour de la Saint-Louis, ce nom empiéta sur le sien, qui fut confiné dans un faubourg; lequel faubourg, comme nous l'avons vu, l'échangea aussi pour celui de Notre-dame-de-l'Assomption.

La mine de la montagne de Saint-Pierre (autrefois de *Tantamanka*), à mesure qu'on pénétrait dans ses entrailles, devenait de plus en plus riche, tellement qu'on commença à s'écrier qu'on avait découvert un *autre Potosi*, endroit alors connu dans l'Amérique du Sud, dont le nom et les richesses qu'il avait données à l'avarice, retentissaient déjà aux quatre points cardinaux du monde. Saint-Louis ne dédaigna pas de s'accoupler avec le nom de *Potosi*, et se changea en une des villes principales et des plus jolies de la Nouvelle-Espagne. Elle possède un hôtel d'échange *, une belle place, de belles fontai-

* Un hôtel d'échange était un établissement administratif où les mineurs allaient échanger leurs métaux en nature contre de la monnaie. Il faut observer que, dans les immenses régions du Mexique, il n'y avait d'autre hôtel-monnaie que celui de la Capitale (Mexico), d'où l'on tirait tout le numéraire pour les provinces. Le Gouvernement, par ce moyen, despotisait sur le prix de tous les métaux, qui ne sont précieux qu'autant qu'ils ont des signes ou un correspectif, qui les évaluent vis-à-vis les préjugés et les conventions *sociales*. Nous reviendrons sur cette matière, le système monétaire ayant tout-à-fait changé depuis la Révolution.

nes, de belles rues, des superbes Églises, des couvens très-riches, des femmes très-jolies et des Moines qui les aiment beaucoup.

Pour vous présenter un aperçu des richesses que l'Amérique a probablement versées dans le trésor de l'Espagne, sachez que la seule mine de la montagne de Saint-Pierre a donné, dit-on, plus d'un milliard de piastres fortes pendant le peu de temps qu'a duré ce qu'on appelle *abundantia.* Il y a longtemps qu'épuisée, ou écroulée, elle est presque improductive.

A côté de ces richesses, que seraient, si l'on en faisait un juste calcul, celles tant vantées de *Crésus*, celles que *Justus Lipsius* exagérait emphatiquement, en parlant des Romains? On dit que les Mexicains offraient cinquante millions à Philippe II, pour qu'il changeât un seul article de loi, qui les dérangeait un peu dans leurs affaires. C'est à l'aspect de tant d'opulence qu'un poète Espagnol fit dire à l'Espagne, contre les puissances qui la menaçaient, ce que dit à peu près Niobé contre les Dieux qui voulaient l'humilier:

Mayor soy que los Dagnos de Fortuna;
Pues aunque me quite, mucho mas me queda.

Quand ses *Galeones* arrivaient, ils lui apportaient plus d'argent, que tous les revenus publics d'une année n'en procuraient à la France. D'où vient donc que l'Espagne, depuis que les trésors du Nou-

veau-Monde ont commencé à couler dans ses caisses, a progressivement décliné de puissance en Europe, de plus en plus pauvre et mesquine? C'est un problème, dont la solution difficile n'est pas à ma portée; qu'il me suffise de dire que les massacres des Maures et des Indiens pèsent encore, peut-être, sur cette nation malheureuse; et que les richesses qui ne viennent pas de l'industrie énervent les peuples, aident le despotisme, corrompent les mœurs, passent sur tous les vices pour les grossir, et fuient, après avoir tout gâté, loin d'un peuple qui n'a pu que les rendre actives pour les étrangers, passives à ses propres intérêts, et honteuses à elles-mêmes.

En Angleterre, les richesses sont filles de l'industrie; quel spectacle différent! Elles s'y plaisent avec un peuple qui sait les faire valoir; elles y resteront long-temps avec la liberté. On a dit que cette Alliance est incompatible, que la corruption vient les séparer. Oui, là où les peuples aiment plus l'or que leurs droits; où l'on préfère dormir la *siesta*, plutôt que de veiller au bien public. Mais, en Angleterre, les droits de citoyen, depuis le gouvernement de Cromwel, qu'on a trop méconnu, marchent toujours avant l'or et la *siesta*. En Angleterre, on change parfois de faction, pour affaiblir ou renforcer à propos les ressorts politiques; mais on change difficilement de principe. L'aristocratie et les rangs séparent les individus, afin que chacun

se tienne respectivement dans sa ligne de démarcation; mais jamais ils ne séparent la Nation, qui, toute, au moment où ses libertés chancellent, où les lois sont méconnues, sait s'élever d'un commun accord, ou contre le trône qui menacerait de les envahir, ou contre la licence qui menacerait de les souiller, ou d'en abuser. Les citations pédantesques de vieilles histoires n'ont plus, en pareil cas, aucun rapport avec la situation et les mœurs des peuples du monde de notre époque. Montesquieu lui-même n'oserait pas présager sur l'Angleterre, quand même il trouverait chez les Anglais plus d'élémens de *décadence*, que les Romains corrompus n'en possédaient depuis les beaux temps de leur République. Voltaire et Rousseau, qui ont voulu la juger d'après les exemples de l'antiquité, se sont aussi montrés de *très-mauvais prophètes*. En Angleterre, il ne faut pas s'arrêter aux détails : rien n'est plus trompeur que leur apparence; il faut considérer tout l'ensemble, ensemble non moins solide que gigantesque! Pour moi, je suis tenté de croire que, si peu qu'on laisse faire les Jésuites, il n'y aura bientôt plus d'Italiens, d'Espagnols, de Portugais, d'Allemands, de Français: ce ne sera qu'un troupeau d'esclaves Européens; mais on comptera encore des Anglais. Il est vrai que l'équilibre de l'Europe n'est pas moins nécessaire à l'Angleterre qu'à toutes les puissances continentales; les Anglais finiraient donc par succomber eux-mêmes sous le machiavélisme

infernal et le pouvoir formidable de cet Ordre *anguicrinite*. Mais nous nous laissons trop entraîner par les digressions, et peut-être en pur verbiage.... Continuons notre promenade.

Il n'y a point de cathédrale à Saint-Louis : cette ville dépend du Diocèse du Michoacan. L'Évêque siége à Valadolid, à plus de trois cents milles de Saint-Louis. Ces distances, en rendant ou impossible ou frustratoire la surveillance disciplinaire du Pasteur sur ses suffragans, ajoutent à la licence du Clergé mexicain.

L'Église paroissiale de Saint-Pierre est belle et riche de ciselures dorées, comme le sont presque toutes les Églises des villes du Mexique. Celle du Carme est un bijou; son cœur, d'une ciselure rare : sa richesse n'en gâte pas l'élégance. Le couvent cache, sous une apparence modeste, tout le luxe des Sybarites; mais il faut dire vrai, il y règne au moins une certaine décence; ce que vous chercheriez en vain chez les Augustins et les Mercedaires, où l'on voit des *lupanaires*, plutôt que des maisons religieuses. Ils possèdent de beaux tableaux peints, partie en Espagne, partie au Mexique, par des artistes qu'on fait venir exprès d'Espagne. Il paraît que celui qui a peint aux Carmélites ne savait pas mal apprécier et flatter ces Moines; dans toutes ses peintures, il n'a fait qu'un couvent de Carmélites du Ciel et de la Terre : tout y est Carmélite, l'artiste lui-même. Il a eu l'adresse de ne point y représen-

ter de bêtes, pour ne pas rompre ce *beau idéal*, ou ne sachant comment les habiller. Je crois que ce tailleur leur a fait payer bien cher ses habits : de retour en Espagne, il acheta une terre, qu'il rebaptisa, sous le nom de *Notre-Dame-du-Carmel*.

Leur jardin, d'environ deux milles de tour, abonde, comme je vous l'ai dit, en toutes sortes de productions potagères, fruitières, etc., des deux Mondes. La vigne y forme des treilles dans les côtés, et de grands carrés au milieu : c'est la seule que j'aie vue depuis que je suis dans le Mexique. Il y a un grand vivier qui touche aux fenêtres de la cuisine : le poisson saute de l'eau dans la poêle. C'est savoir se ménager des morceaux friands et commodes. Laissons le Carme et les Carmélites, et allons voir un instant les Franciscains et leur couvent.

Leur Église resplendit de magnificence, ainsi que deux autres, renfermées dans la même enceinte, et desservies aussi par eux : l'Église de la purissisime Conception, et celle du Tiers-Ordre. Ils possèdent des tableaux d'un pinceau beaucoup plus classique que ceux du couvent des Carmélites. Dans la sacristie, pièce digne d'être vue, un tableau représente *saint Pierre del Kantara*, qui célèbre la grand'messe, assisté par saint François et par saint Antoine, le premier diacre et le second sous-diacre de service, lesquels ne sont pas plus allés en Espagne que saint Pierre n'en est sorti; et tous les

trois même ont vécu à des époques différentes. Mais, peu importent les anachronismes et tout le reste; le tableau est superbe. On voit, dans cette Église, beaucoup du style d'Annibal Caracci, de celui de Pietro Perugino, de Correggio, de Sasso-ferrato, etc.

Notre religion, telle que les prêtres l'ont déformée, en fournissant tant d'absurdités et d'idoles aux artistes, n'a pas peu contribué à pousser les beaux-arts au point de sublimité qu'ils ont atteint. Mais il est fâcheux que, pour donner aux beaux-arts, l'on ait ôté à la morale, à la religion et au bon sens. Le couvent de Saint-François est très-vaste et magnifique.

Les Franciscains, je le répète, ont été les moines les plus utiles à la religion, telle qu'on croit la représenter, et à la civilisation, telle qu'on a jugé devoir la régler dans la Nouvelle-Espagne. Ils le sont encore, et à Saint-Louis, peut-être plus que dans tout le Mexique, à cause du père Provincial, qui y réside. Le premier, il donne l'exemple de ce que ne sont pas et devraient être les moines, si tant est qu'on ne puisse s'en passer. C'est un prélat très-respectable à tous égards. La modération et la vraie piété évangéliques se montrent du fond de son âme, comme sa franchise et sa politesse dans ses traits. Aussi incapable de dissimulation que libre de superstition, souvent il m'a naïvement avoué le mal à bannir de tous les Ordres religieux,

et le bien à y introduire. Il voit que les abus ont pris telle racine, qu'il est difficile de les réformer. Il ne peut encore évaluer les institutions libérales, pour des peuples surtout qu'on s'était accoutumé à réputer non susceptibles d'un autre mode de direction que la verge de fer; du moins, les respecte-t-il, même en qualifiant avec défaveur celles qui les dominaient avant la révolution. Instruit, il ne conspire pas, comme tant d'autres, contre l'instruction; il l'encourage, l'aide lui-même par une école publique et entièremeut gratuite, qu'il a fondée dans le couvent. Il me priait souvent, avec une noble modestie, d'y assister et de lui soumettre toutes les observations que je jugerais utiles. Enfin, j'ai vu en lui l'homme à qui la loi divine ne défend pas d'obéir aux lois humaines. Je lui consacre volontiers ce témoignage de mon respect et de mon admiration; témoignage d'autant plus empressé, qu'il est rare, puisqu'il ne m'a pas paru, jusqu'à cette heure, rencontrer dans le Mexique un religieux Espagnol qui réunisse ces belles qualités. Passons dans la salle du Congrès, dans le palais du Gouvernement; car Saint-Louis est la Capitale de l'État de ce nom.

De neuf membres qui y siégeaient, quatre étaient prêtres. Tant pis! les prêtres doivent dire la messe, et ne se mêler que du spirituel. Tant qu'ils s'immisceront dans le temporel, la société souffrira des *convulsions*. Mais comment s'en passer, là où, parmi

les ténèbres dont on a toujours englobé ces peuples, les prêtres sont presque les seuls qui sachent quelque chose? Il vaut mieux, du reste, que les députés du peuple soient des prêtres Créoles que des Espagnols.

On a déjà établi partout, et l'on ne cesse d'y travailler, des écoles d'enseignement mutuel pour l'instruction élémentaire, et d'autres écoles pour les classes supérieures. Espérons que, dans quelques années, ces peuples n'auront plus besoin de cette sorte de législateurs mixtes, qui difficilement se décident à séparer *ce qui est de César de ce qui est de Dieu*, le code national de leur bréviaire.

On se plaît à dire qu'on ne pourra jamais rien faire de bien de ces peuples. Erreur grave, Comtesse! avec moins d'instruction qu'on n'en a besoin en Europe, on parviendrait à les façonner sur le même type. Et pourquoi? c'est que, d'abord, isolés de tout voisin dangereux, ils n'ont, pour le moment, à apprendre que ce qui est essentiellement nécessaire pour établir et régler leur nationalité et leurs affaires intérieures; c'est qu'en second lieu, ils se distinguent par un esprit naturel, que n'a, certes, aucune Nation Européenne.

Les préjugés et les défauts qui ne tiennent qu'à l'erreur, sont faciles à détruire; mais ceux qui reposent sur nos vices, ne tombent ordinairement qu'avec nous-mêmes. Il est donc probable que la génération présente ne fera jamais de grands pro-

grès. Peut-être les générations futures, apprenant à se conduire par leurs propres lumières, acquises à l'école de la raison, du patriotisme et d'une saine philosophie, viendront déplorer un jour notre esclavage, et nous rendre les *épithètes* que nous ne cessons si inconsidérément de leur prodiguer.

Que la plupart de ces peuples continuent encore à faire le mal, faut-il s'en étonner? On ne leur a jamais appris à bien faire. Souvent le grand ou le beau, même chez les peuples les plus civilisés, change, à l'œil habile ou ignorant qui le regarde, selon l'idée qu'on en a reçue ou l'impression qu'il a faite sur notre âme. Comment voulez-vous que les nuances si délicates de qualités morales ou purement abstraites n'échappent pas aux regards d'Ilotes, dont le Despotisme a fait des machines, et qui ne voient que par les yeux de ceux qui les ont voulu asservir.

Un peu de temps encore, et que le Jésuitisme ne vienne plus conspirer contre leurs institutions nouvelles, et l'on verra que ces peuples, comme les États-Unis, n'auront plus besoin ni de l'instruction ni de l'industrie européennes.

Ils réunissent toutes les qualités de terre et tous les climats propices aux productions des deux mondes; la nature y a formé le dépôt général de tous les métaux et les plus précieux et les plus nécessaires; la Providence les a placés entre l'Europe et les Indes-Orientales, et les deux grandes mers

baignent leurs côtes à une immense étendue. De plus, la mer des Californies leur offre les perles, de même que les terres intérieures leur font hommage de l'or et de l'argent, abondamment recélés dans leur sein. Que de grands moyens de vivre indépendans, et de ne relever que de soi!

Le Congrès de chaque État est maintenant occupé à faire sa constitution particulière, tâchant, je crois, de l'adapter respectivement à sa situation géographique, politique, physique et morale. Le Congrès général, composé de députés de tous les États, et convoqué à Mexico, la capitale de la Confédération, forme la constitution commune à la grande famille. Pour vous donner une idée de la base du pacte social, qui serre dans un seul lien tant de faisceaux divers, je vous transmets ci-joint * l'acte fondamental, constituant leur Confédération. De là découle la forme du Gouvernement général et celle du gouvernement particulier de chaque État. Vous trouverez dans cet acte tous les États qui composent la République du Mexique, et, dans le discours préliminaire du Gouvernement provisoire, l'esprit de cette grande transaction. Et voilà que des peuples élevés autrefois comme des brutes, encore réputés tels par le préjugé ou l'ignorance, s'érigent de concert en une nation qui peut devenir bientôt l'une des plus respectables du monde!

Mais, dit-on, un tel acte constitutif est trop li-

* Le lecteur le trouvera à la fin du volume.

béral, trop sublime, pour des peuples tout nouveaux! Comment donc! que ne faut-il pas pour détruire le despotisme avec les anciens abus, profondément enracinés à l'ombre des ténèbres, de la superstition et de l'abrutissement; pour replacer l'homme au rang dont il est déchu, en lui restituant sa dignité et ses droits? En pareille occurrence, il est pire de recourir à de demi-mesures, que de n'en pas prendre du tout. Ce ne peut-être que le conseil de sophistes ou d'ennemis de la civilisation et de la liberté, accoutumés à ne voir de bonnes lois que dans celles qui commandent l'obéissance à un maître despote. La meilleure forme de gouvernement, et la plus facile, est celle qui fait les hommes tels qu'ils doivent être vis-à-vis eux-mêmes et leurs semblables. Si l'on ne veut pas avoir de monarchies, quoi de plus homogène, de plus aisé, de plus solide, de plus propre à réussir dès l'abord, que la forme d'un gouvernement fédératif? Un égal droit éteint les jalousies; une défense, une protection réciproques joignent et arment, dans un instant, des millions de mains fraternelles; un intérêt commun donne l'éveil à toute la nation sur les dangers et la prospérité de la grande famille; les lumières de chaque État réfléchissent, comme les astres, les unes sur les autres, les éclairent mutuellement sur les intérêts particuliers et généraux. Quant à moi, je me complais dans de brillantes espérances pour ces peuples. Cette disposition, et le

peu de notions que nous avons recueillies sur leur compte, nous promèneront, parmi eux, avec plus de plaisir, de confiance et de sympathie. Poursuivons : je vous conduis à une découverte ; et notre marche est moins difficile que quand je vous conduisais à la découverte des sources du Mississipi.

A trois milles N. N. O. de Saint-Louis, une source très-abondante, formant un joli bassin qu'on a fermé de murs, coule à travers un aquéduc artificiel, et va rapporter ses eaux limpides et excellentes à toute la ville, jaillissant de belles fontaines qui lui ont été consacrées. Pour venir à ma conclusion, il vous faut, avant tout, un petit aperçu de la géographie physique du pays, aussi exact que mes faibles connaissances le permettent. Heureusement je n'ai qu'à indiquer, pour être compris de celle dont la sagacité exquise ne m'encourage pas peu à cette douce correspondance.

La plaine où est sise la ville de Saint-Louis, et qui l'environne dans une vaste étendue, n'est que de quelques degrés plus haute que celle de Peotillo. On peut aussi la considérer, néanmoins, comme un étage, qui serait le huitième et le dernier du côté de la mer Atlantique. A l'Ouest de Saint-Louis, à trois milles, s'élève une grande montagne, escalier qui conduit au plateau, ou à l'étage dominateur, d'où l'on commence à descendre vers la mer Pacifique. Les eaux de tous les étages parcourus jusqu'à cette heure, et, par conséquent, celles mêmes de Saint-

Louis, coulent vers l'Est et se rendent toutes dans la mer Atlantique. Quel est le récipient, ou, en d'autres termes, la rivière qui reçoit toutes ces eaux pour les distribuer à l'Atlantique? C'est le Panuco. Quelles sont les eaux les plus éloignées de l'embouchure du Panuco? Celles du bassin dont nous parlons. Quelle est donc la source principale du Panuco? La ville de Saint-Louis et ce bassin même, dont les eaux traversent la vallée de la Pila, se réunissent à d'autres qui descendent du Sud-Ouest, et vont former le Panuco. — Mais, me direz-vous, ces dernières eaux, à leur source, sont peut-être plus éloignées de l'embouchure du Panuco que celles du bassin. Impossible, Comtesse, et la raison en est claire. Les montagnes qui s'élèvent au-dessus de Saint-Louis, sont les plus enfoncées vers l'Ouest dans l'intérieur de ce grand plateau. A mesure qu'elles descendent du Nord au Sud, elles inclinent, ou pour mieux dire, elles saillissent beaucoup vers l'Est, et font pointe vers la direction du cours du Panuco. Les eaux de Saint-Louis sont absolument les plus éloignées de l'embouchure du Panuco.

Une autre objection est proposable : il peut y avoir des eaux plus éloignées derrière celles de Saint-Louis? Non : du moins l'issue n'en est pas visible, et l'impossibilité de leur existence est d'ailleurs facile à démontrer. Une grande montagne s'élève à l'Ouest de notre source : elle forme la barrière mitoyenne entre les eaux qui coulent dans la Pacifique, et celles

qui portent leur tribut à l'Atlantique. Au Nord, de petites hauteurs la surmontent, séparant les eaux qui vont aboutir dans le Panuco, de celles qui ont cours dans la rivière de Saint-Ander, rivière qui, à son tour, je le répète, se décharge dans l'Atlantique, au *Soto de la Marina*. Voilà simplement mes idées, Comtesse; je ne décide pas. Personne, que je sache, n'a encore parlé des sources du Panuco. A Saint-Louis même on n'en a pas la moindre trace: toutes mes observations, quoique faites en termes généraux et sans mention de leur but, ont été goûtées par les gens du pays les plus pratiques et les plus instruits. Si jamais je les publie, elles serviront au moins de guide à ceux qui, plus riches en talent, en loisir et moyens, pourront reconnaître ces endroits mieux qu'un pauvre pélerin, solitaire et nullement protégé. Encore un mot sur Saint-Louis.

Sa situation commerciale est l'une des plus importantes du Mexique. C'est le grand entrepôt de Tampico pour les pays intérieurs. Saint-Louis distribue de son sein toutes les marchandises au Nord, pour les provinces de Zacatecas, Durango, Sonora, etc.; à l'Ouest, pour celles d'Aguas-Callientes, Guadalaxara, etc.; au Sud et Sud-Ouest, en grande partie, pour celles de Léon, Guanaxuato et Michoucan. Tout y afflue: les boutiques, les magasins, la douane, regorgent de marchandises; le prix en est si bas, qu'en passant par la filière de tant de commissions ou de commissionnaires, et subissant ainsi maintes

réductions, il semble ne devoir pas suffire à rembourser le prix de fabrique.

Le commerce est presque tout dans les mains des Américains des États-Unis. En général, quel que soit le prix des marchandises, ils ne perdent jamais ; le dommage n'est souffert que par leurs commettans et les Anglais, qui, plus d'une fois, ont inutilement attendu le retour de leur envoi. Que de commis, et j'en connais, ont fait fortune, quand leurs principaux en Europe ou dans les États-Unis faisaient banqueroute!

Maintenant, il faut partir de S.-Louis; et ce n'est pas chose facile: voilà ce qui m'y a si long-temps arrêté.

On a toujours de bons convois, de Tampico à Saint-Louis : les muletiers qui les entreprennent sont généralement des gens sûrs ; et mon D. Luas en est, je crois, le phénix; mais il n'en est pas de même de Saint-Louis pour l'intérieur. Je me vis donc obligé de prendre pour compagnon, un domestique du pays, un *Mozo*, et, avec ses services, d'acheter deux autres chevaux ; plus, un mulet pour mon petit bagage, et ma boutique, ou *pacotille*. Ce mode de voyager a souvent du danger, et toujours du désagrément : car je ne sais pas de plus mauvaise race au monde que cette classe de domestiques. Il fallait passer par-là, cependant : je partis le 5 (juillet), assisté d'un *luron*, dont le choix fut fait par mes recommandataires, sans trop de circonspection, faute, peut-être, de trouver mieux.

Je pris le chemin à l'Ouest de Saint-Louis, et franchis cette montagne, la grande digue de séparation entre les eaux qui coulent vers l'Atlantique, et celles qui aboutissent à la Pacifique. Cette montagne est appelée *Las Scalieras*, nom parfaitement adapté. C'est le dernier escalier qui conduit sur la plus haute Cordillière de cette partie du Mexique. Du sommet, les deux mers ne sont cachées, à l'œil du spectateur, que par la ligne circulaire, qui pèse sur l'horizon dans le lointain le plus reculé. Cette montagne se divise en deux sections, se rejoignant à la tête d'un vallon, qui les sépare. Du haut de la première branche, il faut descendre pour remonter sur la seconde: le vallon est au milieu. Je vous fais cette observation, avec motif, comme vous le verrez plus loin.

Du point de vue le plus élevé, vous n'apercevez que précipices horribles, tourné du côté de l'Atlantique. Regardez-vous la Pacifique? la plaine la plus riante, entrecoupée de petits coteaux, vous offre le fond d'une scène magnifique, de magiques perspectives ; de façon que l'œil et l'imagination voient à la fois, et le pays le plus grotesque, le plus romantique de la Suisse, et les plaines variées du Piémont, là où elles sont interrompues par les collines des *Langhe* et du Monférat. De cette sommité se manifeste un spectacle plus intéressant encore : le premier pas, le point de départ, et des eaux qui descendent vers l'Atlantique, et de celles qui des-

cendent vers la Pacifique. Tout en nous promenant, Comtesse, nous allons faire peut-être deux autres découvertes, bien supérieures, en importance, à celles des sources du Panuco.

Ici, pareillement, je dirai ce que j'ai vu, ajoutant les conjectures que m'ont suggérées la configuration de l'endroit, et des informations analogues. Vous en croirez ce que vous voudrez; c'est sans prétention que je parle, mais au moins on me saura bon gré, j'espère, d'avoir frayé à d'autres le chemin, et précisé l'endroit qu'ils ont à voir, pour enrichir la géographie, plus sûrement que je ne puis le faire, de deux points bien intéressans de la terre.

A la tête du vallon que nous venons de passer, et vers la cime de la branche supérieure de la Cordillière, une source de belle eau forme d'abord un rivulet, qui grossit en descendant, et devient une petite rivière dans le fond du vallon. Celle-ci serpente, entre les deux branches de Cordillières, dix à douze milles, et en sort, derrière ces petites hauteurs, qui, au Nord de Saint-Louis, séparent les eaux du Panuco de celles du Saint-Ander : ne serait-ce point la source, du moins Occidentale, du Saint-Ander lui-même?

Sur le point le plus culminant de la Cordillière, là où commence le grand plateau incliné vers la Pacifique, et sur la droite, un petit vallon s'enfonce entre deux coteaux. De son sein jaillit un ruisseau enflé et bruyant, qui fait les délices du voya-

geur, l'accompagne sept ou huit milles jusque près de l'hacienda de *Yepetate*, où il lui fait ses adieux pour tourner sur la gauche , et baigner le pied d'un coteau isolé, planté par la nature comme l'ornement de ce grand spectacle. Descendant dans la vallée de *San-Francisco*, il va former la *Laxa*, qui passe près de Zelaya. La *Laxa*, s'unissant près de Salamanca à la *Lerma*, qui descend du Sud, renonce à son nom, et prend celui de *San-Yago*, ou *Rio-Grande*, rivière que nous rencontrerons peut-être souvent, qui va se décharger à Saint-Blas, dans la mer Pacifique. Si les sources de la Lerma doivent être considérées comme les sources méridionales du *Rio-Grande*, ne croyez-vous pas, Comtesse, que mon charmant ruisseau puisse être la source Orientale de cette grande rivière? Je dis la source Orientale; car, assis à côté de son berceau, je suis directement à l'Est des embouchures du Rio-Grande; or, même d'après les anciens géographes, on doit réputer source d'une rivière, le point de départ des eaux les plus éloignées qui coulent du rumb plus directement opposé à celui de son embouchure.— Je ne crée pas, Comtesse; je rappelle des notions reçues, et rends compte, en passant, des observations qui me frappent. Que d'autres, je le répète, qui ont plus de moyens de mieux faire, complètent ces aperçus.

Mais je vous vois, Comtesse; il vous plairait de savoir quel contraste a fait, dans mon âme, le sou-

venir d'autres sources mémorables, à l'aspect de celles que je viens de décrire.

Les sources du Mississipi présentent les tableaux d'une nature calme, régulière, simplement magnifique. L'imagination s'y arrêtait tranquille et rassurée : il semblait que, satisfaite de ce qu'elle avait vu, elle eût voulu s'y rèléguer à jamais. Aux sources que nous venons de voir, la scène est sublime, grandiose et variée; mais l'imagination, quoique saisie, émue, ne s'y arrêtait que pour renouveler ses ailes, et se transporter avec impatience à travers l'incertitude, comme pour aller vérifier plus loin ses conjectures. Ici, elle se trouvait comme au milieu de sa carrière, dans un monde connu; là, elle croyait avoir rempli sa destinée, en découvrant un grand point de la terre, au fond de régions jusqu'alors cachées au monde civilisé. Là, j'étais extasié; ici, simplement étonné.

Faisons nos adieux éternels, je crois, à notre joli ruisseau, avec espoir de le revoir devenu la principale rivière du Mexique, et continuons notre chemin à l'Ouest, sur ce grand plateau, qui, tout en nous rappelant les basses plaines du Piémont, s'élève peut-être à plus de neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est le lieu de regretter encore que mon système de me promener sans projet, à l'aventure, sans aucune prédisposition de *voyage*, mais simplement pour me promener, ajoute à mon ignorance l'insouciance, la négligence

que Coriolan, et ces femmes plus *reconnaissantes* que les Romains. La conduite du héros consolida ces sentimens sublimes et généreux, que le beau sexe Mexicain a constamment déployés pendant toute la Révolution.

Mina passe de là au *Real des Pinos*. On appelle *Real* tous les endroits où une réunion assez considérable de mines nécessite l'établissement d'un tribunal qui veille spécialement, et décide sur les droits publics et privés, nés de l'exploitation. Cette place était défendue par trois cents royalistes. Mina la somme en vain de se rendre; elle est enlevée d'assaut, et le pillage, dont il l'avait menacée, est permis aux soldats; mais il montra la plus grande humanité pour les vaincus. Un de ses soldats se permit de toucher aux vases sacrés de l'Église; il le fit fusiller sur-le-champ, afin de mieux inspirer le respect qu'il avait toujours recommandé pour la Religion, et de confondre ceux qui se plaisent à envelopper tous les libéraux dans une même accusation d'impiété. Chargée d'argent, de butin, de munitions et d'armes, trophées de ses exploits, l'Expédition marchait vers le Sud, à travers ces vastes plateaux, qui, là peut-être plus que partout ailleurs dans le Mexique, sont d'une étendue, d'une monotonie, d'une aridité et d'un caractère sans égal. C'est sur ces plateaux que son avant-garde se rencontra avec celle d'un corps de patriotes, qui d'abord faisaient feu sur cette troupe inconnue, ne s'étant

convaincus que plus tard que c'étaient des amis, et la troupe de Mina. L'événement a eu lieu près de l'hacienda de *las Gallinas;* et c'est dans l'hacienda même que les deux divisions ont fêté cette heureuse réunion. Pour le moment, laissons à cet endroit Mina et ses vaillans aventuriers, sauf à les y reprendre en temps plus opportun.

Cette hacienda appartient à un Comte, ou Marquis *del Jaral*, nom de l'hacienda qu'il habite, à vingt milles de celle-ci, au Sud-Est. Peut-être aurons-nous l'occasion de redire ailleurs un mot de cet homme; dès à présent, sachons qu'il est considéré le propriétaire le plus riche du Mexique. C'est un Créole, fils d'un Espagnol; il acheta son titre avec un régiment de cavalerie, dont il fit présent au Roi, tout monté, armé et équipé. On dit que les terres qu'il possède, jointes à celles des Carmélites et d'un certain Comte Galves, grand propriétaire dans las Zacatecas, Durango, etc. (devenu aussi Comte à peu près de la même manière), forment un monde plus vaste que toute l'Espagne.

En continuant notre chemin toujours à l'Ouest, la *Sierra de Pinos* offre sur la droite, au Nord, un joli tableau dans le lointain, où l'horizon, baissant derrière elle, la fait paraître entièrement isolée.

Après quinze milles, on arrive à l'hacienda de *los Hojoelos*, passant à travers l'empire des *Opuntiæ*, des *Acanthium*, etc.; à travers toutes les espèces de *Cactus*, d'Agaves et de *Carduus*. Vous direz, Com-

tesse, que je fais de grands progrès en botanique..., à peu près comme les perroquets, en répétant des noms.

Cette hacienda appartient au Marquis Guadalupe Galliardo, autre des plus riches propriétaires, en biens fonds, du Mexique. Dans toutes ces haciendas, il y a quelque chambre destinée pour les voyageurs qui passent, et la *tienda* (la boutique de l'hacienda) vous vend ce qui doit fournir à votre repas. On y trouve des œufs, de la viande, souvent même des poulets.

Le cheval de mon domestique était horriblement blessé sur le dos; le père chapelain m'en offrit un, moyennant cent piastres de retour : au Mexique, c'est le prix pour quatre.

Ce moine était un Franciscain. Dans ce pays, où les distances sont immenses, je conçois qu'il est impossible d'observer la règle de saint François, en ce qu'elle ordonne à ses Néophites de marcher à pied ; mais, de Franciscain devenir grand Israélite, c'était un peu trop : peut-être voulait-il me traiter *en pénitent*. Nous n'en fîmes rien.

La nuit, nous descendîmes un petit *escalier* qui conduit à un autre plateau ou vallée. Mais les régions qui descendent ici vers la Pacifique, diffèrent bien, par leur configuration, de celles que nous montions du côté de l'Atlantique On marche sur une étendue immense de plateaux, entrecoupés de petites montées et descentes, qu'on ne saurait divi-

ser en escaliers et en étages, aussi régulièrement que nous l'avons fait du côté opposé. Vous vous y promeneriez en long et en large, à des centaines de milles : vous seriez toujours, en quelque sorte, sur le sommet des plus hautes Cordillières.

La charge de ma mule allait mal; je descendais souvent de cheval pour aider mon *Mozo* à la redresser. J'étais fatigué, et il faisait chaud. Les arbres, pour la première fois, depuis la vallée de los Peotillos, offraient un ombrage délicieux; je fis halte, et me reposai. Mon grand chapeau de paille de Campêche, acheté à Tampico, me tombait sur les yeux; mais, à travers les avanies qu'il avait souffertes, mes yeux pouvaient faire la sentinelle. Je vis que mon *Mozo*, d'un maintien agité, et rôdant de ses regards, méditait quelque chose. Déjà il m'avait donné des motifs de me tenir sur mes gardes. Je le vis me guetter, comme pour s'assurer si je dormais, et il paraissait le croire. Il sort son poignard, qu'il gardait dans sa botte droite, le met dans son sein. Je fais semblant de me réveiller; je l'approche tranquillement, comme pour nous disposer à repartir; je tire mon épée, feignant de courir après une vipère; tout d'un coup je m'arrête devant lui, lui demande pourquoi il a placé son poignard dans son sein; il me répond en hésitant, pâlit; je lui fais mettre bas son arme, m'en empare, et presse le départ. Seul gendarme, pour faire marcher un hardi scélérat, suspect (comme je l'ai su

plus tard) d'avoir trempé sa main dans le sang d'étrangers, ma situation n'était pas belle, d'autant plus que la charge allait toujours mal, et nécessitait, à de courts intervalles, un contact dangereux. Heureusement nous fûmes rejoints par un négociant de cette ville (*Aguas-Callientes*), revenant de Saint-Louis, où nous nous étions vus, et plus heureusement encore, assisté de deux mozos de confiance, qui pouvaient avoir soin de ma charge. Il me comprit, me fit la grâce de ralentir son pas, pour m'accompagner, et nous arrivâmes à *Sienega de Matta*, hacienda principale du Marquis Guadalupe, et sa résidence, lorsque de Mexico il vient passer quelques mois à la campagne.

A cette hacienda, mon mozo fut reconnu pour un grand coquin, plusieurs fois emprisonné à Aguas-Callientes, et qui n'y pouvait retourner qu'au risque d'un nouvel écrou. Peut-être voulait-il faire son coup pour aller jouir de sa prise dans quelque repaire de ce monde sans bornes, où les distances immenses, le défaut ou la difficulté des communications cachent un individu, comme une mouche se perd dans les espaces aériens aux yeux des mortels.

Je ne sais si sa scélératesse égale son audace et son impudence; mais il se moquait de tous ceux qui lui reprochaient sa conduite. Je m'abstins de tout reproche : je priai le *Mayor Domo* de lui payer, pour mon compte, les gages que je lui devais, et

lui fis dire de s'en aller au plus tôt, le prévenant bien que, sur quelque chemin suspect que je le rencontrasse encore, mon premier compliment serait de le saluer d'un coup de fusil. Il était persuadé, je crois, que je ne l'aurais pas manqué, car il m'avait fait l'honneur de me dire plusieurs fois que j'ajustais bien mon gibier.

L'hacienda de Sienega de Matta est une des plus considérables et des plus belles du Mexique; elle est à l'administration du Marquis ce que l'hacienda del Pozzo est à l'administration des Carmélites : la *generalissima.* C'est un grand village dont les habitans sont tous des laboureurs dépendans de l'hacienda. Le palais du Marquis est vaste et commode, l'Église richement décorée, et le curé un moine de bon sens, un Franciscain faisant ses affaires, mais avec modération et sans scandale: en lui, les passions et le fanatisme politique et religieux cèdent souvent à la raison et aux doctrines de l'Évangile.

Cette hacienda est célèbre dans les fastes de la révolution; toujours elle a su résister contre les attaques et les assauts des patriotes : à la fin on l'appela *l'imprenable.* La défense en était confiée au gens du Marquis.

Vous croirez, peut-être, que le Marquis est un ultrà-royaliste, ou, pour m'expliquer sans équivoque, un satellite du Despotisme et de la Tyrannie, un tyran et despote lui-même. Non, Comtesse, il est connu pour un des meilleurs Créoles, pensant

bien et animé de sentimens généreux; c'eût été un partisan de la révolution, si les premiers insurgés n'eussent sonné d'abord le tocsin contre les personnes et les propriétés; et si l'ignorance, l'anarchie, l'ambition et la discorde n'eussent ensuite participé aux opérations des patriotes. Et vraiment, quelle confiance autorisaient des personnes qui, poussées par leurs passions, tendaient sans relâche à intervertir leur compétence ou leurs rôles, et se refusaient à ce qu'ils auraient pu mieux faire? Je veux croire que Hidalgo, Morelos, Matamoros, Torres, etc. étaient généreusement inspirés; mais qu'avaient-ils fait toute leur vie? Ne s'étant jamais exercés qu'à dire la messe, devaient-ils prétendre à s'ériger subitement en généraux, même en générallissimes? Leur influençe sur l'esprit des Aborigènes ne les appelait-elle pas plus utilement à ménager les affaires administratives et politiques? De là, jalousie et désunion des uns, défiance et craintes des autres; de là, une troupe de généraux sans soldats, une troupe de coriphées de nouveautés sans nouveau Gouvernement. Que ne déployait-on un peu plus d'habileté dès l'abord, et tous les Créoles de bien se seraient mêlés dans la lutte avec le plus vif enthousiasme? La Révolution n'avait pour but que de s'émanciper des Espagnols. Ils venaient abrutir et tyranniser le pays, bien que le Roi n'eût pas de meilleurs sujets que les Mexicains, dans tous ses États, cis et transatlantiques. Les Mexicains se rap-

pelaient avec reconnaissance que Charles V avait dit : que *tous les créoles devaient être préférés aux Espagnols dans tous les emplois civils et ecclésiastiques du Mexique :* que Charles III avait grandement amélioré leur condition, en mettant un frein au monopole des commerçans de Cadix, qui faisaient pire de leurs confrères transatlantiques, que n'avait fait des pauvres Indiens la bulle d'Alexandre VI. Ils savaient que souvent leurs Rois avaient été trompés par leurs ministres, et les ministres par les hydres qu'ils envoyaient dévorer les Amériques. Il ne s'agissait donc que de convertir en patrie un pays que le plus infâme système colonial avait rendu une scène horrible de despotisme, d'injustices et de cruautés ; de convertir en hommes des peuples jusqu'alors traités en brutes, pour en faire un patrimoine de la royauté, honorable, plus légitime et plus solide.

Quand les Français usurpèrent l'Espagne en 1808, les Mexicains offraient à Ferdinand un asile dans leur pays ; quand les Cortès d'Espagne s'érigèrent contre Napoléon, les Mexicains demandèrent à faire cause commune contre l'usurpateur, en faveur de leur commun Roi, mais en peuples indépendans les uns des autres, quoique soumis à la même couronne, reconnaissant le même Ferdinand pour Souverain légitime des deux Empires. Pour vous donner une preuve de la sainteté de leurs principes, de leur loyauté, de leur fidélité envers leurs Rois,

et en même temps de la modération, de la justice de leurs demandes, permettez que je vous soumette brièvement les conditions que la *Yunta* de Zutlepec proposa aux Cortès d'Espagne, et sous lesquelles les Mexicains auraient consenti à signer un armistice, pour suspendre les hostilités et traiter avec les prétendus *Royalistes*, dont les sentimens n'étaient qu'Espagnols, et nullement royalistes.

Ils demandaient : 1° Que la souveraineté résidât dans la masse de la Nation Mexicaine ; 2° Que l'Espagne et le Mexique fissent parties intégrantes de la même monarchie, soumises au même Roi, maïs respectivement égales, et libres de toute dépendance, de toute subordination. Ils observaient que le Mexique, dans son état encore pur de fidélité, avait plus de droit de convoquer les Cortès, d'y réunir des représentans de l'Espagne, déjà infestée d'infidélité, que l'Espagne n'en avait d'appeler à soi des députés pour représenter le Mexique; que, pendant l'absence du Roi, les habitans de la Péninsule n'étaient point autorisés à s'approprier le pouvoir souverain, encore moins à le représenter dans le Mexique; que toute autorité entachée de cette origine était nulle ; que les Mexicains, comme toute autre Nation Américaine, en refusant soumission à un pouvoir illégitime et arbitraire, ne faisaient qu'user de leurs propres droits; que cette conduite des Mexicains, loin d'être un crime de trahison, était un service qui méritait la gratitude du Roi, et

une preuve de patriotisme que Sa Majesté, mise a sa place, eût approuvée ; que les événemens de la Péninsule et du Mexique, depuis le renversement du trône, donnaient aux Américains le droit de réclamer une garantie pour leur sûreté; garantie qui suppose nécessairement le droit de retenir et préserver cet Empire pour leur Souverain légitime, par eux-mêmes, et sans l'intervention d'aucune Nation Européenne.

Cela prouve, Comtesse, que les Mexicains se battaient pour eux et pour leur Roi, et que les Espagnols faisaient une guerre atroce aux principes les plus indubitables, aux droits les plus sacrés; occupés seulement à servir leurs passions, l'égoïsme et l'avarice, et sans respect pour la justice, l'humanité et leur Roi. Et voilà la loyauté, les principes libéraux de ces Cortès dont on a tant vanté l'*héroïsme* et le *désintéressement*, etc.! Ces sages observations, ces justes propositions des Mexicains furent dédaigneusement rejetées, méprisées par ceux qui se disaient les royalistes.

Le Marquis Guadalupe aimait donc son pays et son Roi, tout en détestant les Espagnols. Un des premiers il eût épousé une Révolution émanant d'une source si pure, si le désordre et l'anarchie n'avaient banni toute confiance. Le parti soi-disant royaliste lui offrait plus de sécurité ; il y vit la force et les avantages de l'union et de la tactique, et une profonde connaissance dans l'art d'intriguer: il s'y livra

et s'y tint par consistance de caractère plutôt que par inclination. Passons à d'autres notions.

Ne pouvant suffire à jeter un œil de vigilance sur les mondes immenses qu'ils possèdent, ou adonnés à ce que des Anglais ont voulu gratuitement appliquer aux Italiens, *al dolce Far niente*, les grands propriétaires, au Mexique, ont adopté le système de se livrer à un maître, à un *Appoderado* (c'est un agent fondé de pouvoir). L'hacienda de *Sienega de Matta* est le quartier-général de l'*Apoderado* de toutes les propriétés du Marquis. J'entre dans ces détails pour vous faire suivre, sans l'interrompre, le fil de mes diverses observations. Je m'arrête volontiers sur les hommes que je rencontre bons, honnêtes et bien élevés; qualités que me paraissent réunir les manières, les traits et la conversation de *Don Ramon Gomès y Liana*, l'Apoderado du Marquis. Je sens d'autant plus de plaisir à lui témoigner mon estime, que les Espagnols, jusqu'à présent, ne m'ont pas souvent offert l'occasion de satisfaire ce désir. C'est un Espagnol qui, à beaucoup d'instruction, joint de la modération et une certaine libéralité. C'est un *fin Renard*, je crois : mais, sans hypocrisie, il se montre assez pour faire juger de ce qu'il vaut. Croyez, Comtesse, qu'il mérite ces éloges, et qu'il ne m'en a pas plus imposé que le très-Révérend Père Provincial de Saint-Louis. Certes, lorsque de la foule des êtres corrompus qui infectent le genre humain, je peux faire sortir un

honnête homme, je me sens dans toutes les délices de mon cœur; mais un éloge intéressé ne coulera point de ma plume. Que je reçoive un bienfait d'hommes qui me semblent indignes d'être loués, leur seule récompense est mon silence. Au reste, Comtesse, ne jamais recevoir *rien pour rien*, est, vous le savez, mon système. Vous concevez, j'espère, que ma *pacotille* fait fort bien les honneurs de ma reconnaissance. Il était utile le conseil que me donnait le Père Antoine, d'en faire mon compagnon de voyage; ses instructions se vérifient justes, même audelà des limites qu'il avait posées.

Je partis de *Sienega de Matta*, le....., mais, non; j'oublie de vous dire que c'est là que, pour la première fois, depuis nos promenades dans le Mexique, j'ai vu des champs cultivés en froment. Un mot sur le mode de culture.

La sécheresse est ordinaire pendant l'hiver et presque tout le printemps. Il est impossible de cultiver le froment, si l'on n'a des moyens artificiels d'arroser la terre. Dans ces endroits, dont l'élévation rend l'atmosphère homogène à ce genre de culture, on réunit, lors de la saison des pluies, des écoulemens, ou des sources d'eau dans de grands bassins, ménagés au-dessus du niveau des terres. De là, se règle l'irrigation par des écluses, pratiquées autour du bassin; on a soin de mesurer la quantité d'eau dans la proportion que l'expérience a démontrée nécessaire pour fertiliser le

froment. On le sème, comme nous, en automne; et, comme nous, on le moissonne en juin. *Le bassin de Sienega de Matta*, récemment construit sous la direction *del senor Apoderado*, ferait honneur aux meilleurs hydrostates européens. La construction de la digue qui bouche transversalement la vallée n'est pas moins solide que difficile : le tout ensemble est merveilleusement adapté.

Je partis le 11, avec un nouveau mozo. Ayant servi sous les ordres du Néron de la Nouvelle-Espagne, ce monstre de *Calleja*, il me racontait, pour premier début de sa conversation, le nombre, autant qu'il pouvait se le rappeler, des patriotes tombés sous le fer assassin de son bras et de ses *comilitones*. Je ne pus m'empêcher d'en frémir; il s'en aperçut, et se tut. Je me mis à marcher derrière lui, et nous voyageâmes en silence jusqu'à l'hacienda de Saint-Joseph de *Buona-Vista*, appartenant aussi au marquis. Je fus reçu, avec la plus grande courtoisie, par don Emmanuel *Calera*, beau-frère del señor *Apoderado*. Cette hacienda est sise au milieu d'un grand plateau, qu'on appelle de l'*Edesma* : elle domine un grand amphithéâtre d'environ cent milles de tour, surmonté par les pointes pyramidales des Cordillières, dont les branches, divergeant et se rencontrant encore, embrassent des espaces intermédiaires, comme font les veines du corps humain.

Le sol de ces régions est un des plus fertiles du

Mexique. Le plateau est à peu près au même niveau que la vallée de *Senega*, et, comme cette vallée, il appartient tout, le Ciel excepté, au Marquis. Si les Carmélites, les Comtes de Galvès et *del Jaral* possèdent, par l'extension de leur terres, un monde aussi grand que toute l'Espagne, le marquis Guadalupe en possède un de l'étendue au moins de toute la Lombardie.

Aguas-Callientes est une charmante petite ville, la plus jolie, je crois, de la Nouvelle-Espagne, avec de belles rues, de belles places, de belles maisons, de belles Églises, des habitans très-aisés et très-honnêtes, et des femmes aimables, dont les yeux arracheraient le cœur, même (comme on l'a dit) du coffre-fort d'un avare. Elle ne doit envier aucune ville de l'Europe. Les jardins, les terres possèdent toutes les denrées, tous les fruits des deux mondes : c'est, en quelque sorte, le disque autour, duquel ce climat céleste répand ses rayons et ses bienfaits. La vigne et les oliviers y croissent en dépit du *Commerce de Cadix* : les Espagnols les avaient proscrits des Amériques, comme une exploitation dont le produit pouvait nuire à leur monopole tyrannique. Ils préféraient faire de ces peuples des bêtes de somme, destinées à leur apporter aux ports de mer tous leurs métaux précieux, pour recevoir en échange ce qu'il leur plaisait de donner. Pour éviter la jalousie barbare et la hache destructive de leurs oppresseurs, ces bons habitans s'é-

taient bornés à cultiver ces plantes dans leurs jardins clos, comme dans une serre botanique. Maintenant, de larges carrés des unes, de longues allées des autres, rappellent ces lieux enchanteurs: les *Jardins Hespérides*, qu'on croit le berceau de ces belles et utiles productions de la nature. Raisins corinthiens, pêches et poires délicieuses, fraises alpines, roses d'un parfum de Paphos, tout ranimait en moi, par la plus vive émotion, le souvenir de ces séjours qui me furent si chers, et où m'invitait l'amitié la plus tendre : *Ponte-Lescomo*, et la *Larmircela*.

Cette ville tire son origine des mêmes faits historiques que celle de Saint-Louis; sa situation facilite très-avantageusement son commerce avec les provinces intérieures. Les registres baptismaux sont, en général, les seuls documens qui initient un peu à l'antiquité des villes du Mexique après la Conquête; mais les registres ne vont pas loin, ou sont interrompus par la négligence du ministre du sanctuaire, plus occupé ici à faire de l'argent et à en jouir. Le Curé, homme instruit, m'a assuré qu'Aguas-Callientes a été bâtie par une colonie mixte, envoyée, en 1565, par Jérôme Orosco, gouverneur de Guadalaxara. De grandes routes y viennent aboutir : celles qui, de la Sonora, de Durango, de Zacatecas, etc., conduisent à la capitale de la Confédération, du Nord au Sud; elles s'y croisent avec la grande route de Saint-Louis, et, consé-

quemment, de Tampico à Guadalaxara, de l'Est à l'Ouest : de la mer Atlantique à la mer Pacifique.

Si Saint-Louis a quelque avantage sur Aguas-Callientes, comme entrepôt général de toutes les marchandises que Tampico destine pour l'intérieur, elle en a un plus étendu et plus solide sur Saint-Louis : la fertilité des charmans pays dont elle est le noyau. Temporellement, elle relève, je crois, de l'État de las Zacatecas ; et, spirituellement, de l'Évêque de Guadalaxara. Elle est à cent cinquante milles environ de cette ville, à soixante de Saint-Louis, à cent vingt de las Zacatacas, et à trois cents de Mexico.

A deux milles de la ville, à la fin de son faubourg à l'Est, des sources d'eaux minérales offrent des bains de divers degrés de chaleur, jusqu'au 22ᵉ de Réaumur. Elles sont bonnes aussi, comme en Europe, pour toutes les maladies, à mesure que les médecins les recommandent ou que les malades se les prescrivent, ou qu'elles deviennent *fashionables*. Pour moi, je les trouve excellentes contre la poussière de l'endroit et la chaleur du mois. Ici, elles ne tentent pas beaucoup encore ; en Europe, elles auraient déjà fait fortune.

Avant-hier, c'était la fête de *San-Iago*, ou du moins on la célébrait dans ces lieux. Vous savez, que saint Jacques de Compostella, selon les histoires espagnoles, est descendu du Ciel et a com-

battu, auxiliaire de l'Inquisition, les pauvres Maures. J'ai vu même un tableau où l'on a poussé la profanation, la dégradation des Êtres ou Esprits célestes, jusqu'à armer les mains de ce Saint du *flambeau* qui alluma tant de bûchers pour punir des peuples savans et industrieux d'avoir une *foi*, et de voir par un œil, différens des nôtres. Vous concevrez aisément, Comtesse, que le héros de Compostella passa aussi en Amérique comme un des auxiliaires célestes des Espagnols. Il y déploya également sa valeur, et renouvela sur ces pauvres Indiens les mêmes exploits qui avaient détruit ou chassé les Maures d'Espagne.

Des événemens de la sorte se rappelaient chez les Romains par des cérémonies lamentables; on nommait les jours anniversaires *Dies tristes:* on maudissait le souvenir du héros de cette commémoration funeste. Chez les Indiens, de bruyantes démonstrations de joie, une haute vénération célèbrent le héros de la fête; on tourne même en comédie la commémoration d'une sanglante tragédie.

Représentez-vous une troupe de ces bonnes gens, se masquant le corps comme la figure de la façon la plus grotesque. La toilette est *ad libitum;* chacun s'étudie à montrer tous les talens de la plus extravagante émulation. Ils font cercle sous ces belles parures; un des leurs monte un beau cheval, harnaché et caparaçonné d'une manière aussi inexplicable que l'accoutrement du cavalier : c'est

saint Jacques, armé d'une longue épée. Les autres figurent les *hérétiques*, humiliés et vaincus par saint Jacques. Ce noble cortége se promène dans toutes les rues. Pour imaginer leurs traits, leurs grimaces, etc., qu'il vous souvienne des mimes de l'antiquité, de ceux qu'on a découverts peints et sculptés à Herculanum, vous n'en aurez encore qu'une faible esquisse. Le dernier acte de la farce se passe dans l'Église du patron de la fête; le cheval excepté, vous les y trouverez tels que vous les voyez dans les rues. Là, le cavalier est élevé, pour le moment, par la qualité de *saint*, au-dessus de tous, même du prêtre qui célèbre la grand'messe. Le *Cabildo* (la municipalité) l'entoure, et lui réserve la place d'honneur. Le prêtre ou le moine qui prononce le panégyrique s'adresse à lui, comme à saint Jacques en personne; lui demande *miséricorde pour ces aveugles d'hérétiques*, jetant sur eux un regard de pitié et de mépris, comme si ceux dont on il parle lui apparaissaient réellement sous ces masques monstrueux. Le prédicateur rappelle, en finissant, et célèbre, avec le *triomphe de la Religion*, tous les massacres, qu'une histoire impie et sacrilége prête à ce bon apôtre, outrageant ainsi le Ciel et la Terre : voilà pour le matin.

Le soir, après un repas où le *Pulque* et le *Vino-meschal* (deux liqueurs qu'on tire de l'Agave américaine) ont présidé à leur intempérance, cette

troupe bacchante se rend sur le parvis de l'Église. Là, ils représentent le grand combat entre les hérétiques, tombant tous sur le champ de bataille : seul, saint Jacques demeure vivant, glorieux et triomphateur. Le Ciel et la Terre retentissent alors d'un même cri : *Viva S.-Yago el Matamoros* (le massacreur des Maures)!

Votre imagination vous peindra mieux cette scène que mes expressions ne pourraient le faire; je me bornerai à vous dire qu'il y a matière pour tous les pinceaux. Tels ont dû être mes efforts pour tenir en frein l'envie impétueuse de rire, que j'en suis encore convulsif et malade.

Je demandai à M. le Curé, qui doit être un homme de grande autorité, sa place lui valant plus de vingt mille piastres, pourquoi l'on permettait qu'une croyance religieuse eût une représentation si dégradante pour l'homme, si profane envers la Divinité? « Qu'importe, répondit-il, pourvu qu'ils croient, la manière qui les pousse à croire? Il est des choses qui, dépouillées de certaines formes extérieures, perdent ou diminuent beaucoup de leur valeur intrinsèque; et ces peuples, si on leur défendait maintenant ce que d'abord on leur a permis pour les mieux induire à croire, ne croiraient plus rien; car, ajouta-t-il, *ils ne sont que des machines, des marionnettes*. » — Qu'en dites-vous, Comtesse? s'il était vrai (ce qu'on a répété tant de

fois) que la Religion ne fût qu'une invention humaine, un ressort politique, je vanterais la sagesse de ces observations; je ferais chorus avec M. le Curé. Alors, il ne faudrait plus s'étonner si hautement que tant d'erreurs se perpétuent; et les Jésuites enfin me sauraient gré en quelque point, puisque je conviendrais avec eux que *le monde n'est qu'un grand théâtre; qu'il est à celui qui sait mieux y faire mouvoir les machines qui l'animent, et danser les mariannettes qui l'influencent.*

M. le Curé me fit un petit reproche, quoique en termes très-honnêtes, de ce que, disait-il, j'avais ri pendant le panégyrique. C'était absolument faux; mais, sans trop m'abaisser à des protestations, je me défendis à peu près à la mode de Piron, répliquant qu'il m'eût été impossible de rire, ayant toujours bâillé, et frémissant, lorsque je ne bâillais pas, d'entendre profaner l'Humanité et la Divinité. Il me fit comprendre que je n'avais pas tort; mais il ne me le dit pas.

Il est temps pour vous, Comtesse, de vous reposer, pour moi de reprendre mon *Ronzinante;* mais, un mot encore: c'est peut-être ce qu'il y aura de mieux dans ma lettre, après ce que ma vénération vous y consacre: un mot de vive reconnaissance à l'aimable famille (demeurant dans cette ville) de M. l'*Apoderado*. C'est à sa femme que je l'offre, Créole aussi matronale dans son aspect que

noble dans ses manières; à sa fille, la plus charmante créature que j'aie, jusqu'à cette heure, rencontrée dans ces pays, jolie comme un Ange, bonne comme une Griséide : le choix qu'elle a su faire d'un jeune Créole, entièrement digne de la posséder, fait honneur à son cœur et à sa sagesse. Elles ont voulu que je logeasse dans leur maison, et elles m'ont comblé de politesses. Je dois également à cette famille et à leurs amis une petite collection des plus riches produits des mines d'ancienne et moderne exploitation; des mines de Zacatecas, et surtout de celle de Ramos, dont le Marquis Guadalupe a la co-propriété. Il y a des morceaux superbes d'*Iridescens argentum*, *rubescens*, etc.

Je voudrais m'écrier, comme Ovide : *Lettre, va, vole*, etc....! Mais, hélas! un secret pressentiment la retient! Elle prêtera de nouvelles armes à la méchanceté! On y trouvera des *blasphèmes*, des *mots obscurs;* la calomnie insidieuse les relèvera, en fera, selon sa coutume, un commentaire hideux. On substituera des opinions à quelque réflexion subite et spontanée; des passions, des fictions prendront la place de la franchise de l'histoire; on enveloppera Dieu et la Religion dans ce que j'impute aux seuls hommes qui en font un commerce révoltant ; on me reprochera de dogmatiser, là où je n'accuse qu'un culte profane et impie; et je vois une tourbe de *critiques*, d'AMIS, *qui me calomnient et m'égor–*

gent, feignant de me conseiller et de me plaindre. — Mais n'importe, qu'elle parte, cette lettre! — Ma conscience me répond du Ciel; et, sur la Terre, j'espère que les bons me restent, avec votre estime et votre amitié.

QUATRIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

Cause de chaque mouvement machinal. — Premier plateau, et escalier pour descendre des hautes Cordillières de *las Tantamankas* à la mer Pacifique. —Second et troisième escaliers. — *La Villetta*, petite ville. —Village de *S.-Juan-del-Rio*. — L'*Alcade* et l'Auteur; aventure. — Un grand temple, ancien et moderne; son origine. —Une mine du Réal de Quatorze; miracle. — *Cotollitlan*. — La Douane et les Douaniers. —Saint Michel; grande chasse au lièvre. —Industrie et Commerce des Mexicains; préjugés fâcheux répandus par le monopole et le despotisme Espagnols. — Les Jésuites, lors de leur expulsion de l'Europe; mouvement factieux des Mexicains. — Hidalgo et la Révolution. —L'hacienda de *los Palos*. —Un aveugle et un cheval extraordinaires. — *Arandas;* entrepôt militaire des Espagnols pendant la Révolution. —Negrette et Cruz, généraux Espagnols. — Aperçus géographiques. — Chemin d'Arandas à *Totonilsco*.—Totonilsco; sources de la rivière du même nom. — Réflexions économiques, politiques et commerciales. —*La Barca*. —L'Auteur et des Sirènes; le Curé à son secours. —L'Auteur et les Espagnols.—Le *Rio-Grande*. —Lac de *Chapala*, le plus grand lac du Mexique.—Village de *Xaman*. — Lieux enchanteurs. — *Okotlan*, village. — Embouchures de la rivière Totonilsco. —Sommet d'une haute montagne. — Village de *Zapotlan*. —Chute du Rio-Grande. — Passage romantique de la Haute Cordillière de *Mescala*. — Mescala, et le lac de Chapala dans toute sa majesté. — L'*Éden* du Mexique. —Un Indien et un Prêtre;

Kokula, 2 septembre 1824.

On dit que nous n'avons guère de mouvement machinal dont la cause ne puisse se trouver dans notre cœur, si nous la cherchions bien. Je ne sais jusqu'à quel point cette réflexion est juste ; mais il est certain que, dans mon pélerinage, quand je prends la plume à la main, je sens tel attrait qui triomphe de ma paresse habituelle d'écrire. J'essaie de deviner ce mouvement extraordinaire, et il me semble qu'il naît du plaisir de m'entretenir avec vous, en dépit des distances et des mers qui nous séparent. De là, Comtesse, la conséquence que vous devez agréer ce que je vous écris, comme chose qui, venant de vous, retourne, en quelque sorte, à sa source ; ce qui me ménage un mode de correspondance moins étudié, et un droit plus étendu à votre indulgence. Continuons donc nos

promenades, vous dans une lettre, et moi sur ces beaux plateaux *transcordillièriens.*

La vallée de Senega doit être considérée le premier étage de ces Cordillières, vers la Pacifique, quoiqu'elle ne soit que très-insensiblement plus basse que le grand *Plateau-Sommet* de *las Gallinas.* La vallée des *Aguas-Callientes* en est le second étage, quoiquc inférieur au premier de peu de degrés. De la vallée des *Aguas-Callientes*, on descend, par un petit escalier, dans celle de lh'acienda de las *Penuelas*, que nous regarderons comme le troisième étage. On est conduit de là, sans changement sensible de niveau, à un joli petit *Pueblo*, qu'on appelle la *Villetta*, à vingt milles d'Aguas-Callientes, riche d'Espagnols, qui ne sont pas pauvres. Le 30 juillet, j'arrivai à *San-Juan-del-Rio.*

En route, le vent avait emporté mon chapeau; enflant ses grandes ailes, il lui fit prendre un vol assez étendu; ce qui me laissa quelque temps la tête nue, exposée à ce soleil torride, qui, quoique affaibli par la fraîcheur de cette haute atmosphère, ne laisse pas de faire des impressions dangereuses sur ceux notamment qui sont nouveaux à ces climats. J'arrivai avec un mal de tête terrible, et fatigué par mes courses. Je me reposais sur mes peaux, quand le valet de ville vint m'annoncer que l'ALCADE *m'ordonnait de me rendre sur-le-champ chez lui.* Je fis connaître ma situation; je lui observai qu'un homme qui entre en plein midi, et se loge dans

un *mason* public, n'a certainement pas l'intention de se cacher; que j'attendrais donc sur mon grabat l'occasion de répondre à M. l'Alcade. Peut-être l'Alcade goûtait-il les délices de la *siesta*, ou n'aimait-il pas à se déplacer plus que moi; il envoya demander mes papiers. Vous imaginez ma réponse: je consens à exhiber mes papiers, mais ne les confierai jamais à qui que ce soit en pays étranger. Peu de minutes après cet *ultimatum*, l'Alcade commence les hostilités; il envoie quatre soldats et un caporal me bloquer dans mon château; au bout d'une heure, il vint lui-même, avec tout son état-major, reconnaître l'ennemi. Apparemment il croyait faire une grande journée; d'abord, il prend mon maintien indifférent pour de la peur, mon humeur badine pour une *ruse de guerre* et *de diversion :* je lui avais fait mes excuses de n'avoir ni chaise ni table à lui offrir; je ne pouvais lui faire mes honneurs que sur mes peaux, à l'Orientale. — Mes papiers. — Je lui montrai tant de papiers qu'il en voulut; je lui permis même de jeter les yeux sur vos lettres. A mille demandes, je répondis sans hésiter; il me cherchait de petites chicanes : je les éventais *victorieusement*. Il prononça une centaine de MAIS. — Il n'y a point de MAIS qui tienne, M. l'Alcade; je suis celui que constatent en due forme ma franchise et mes pièces; cessez de me fiscaliser de la sorte, ou je vous supposerai l'intention de me vexer; et, dans ce cas, j'en porterai plainte à qui de droit. — A cette ré-

clamation, exprimée du ton d'une conscience hautaine et sans reproche, l'Alcade s'embarrasse; je le rassure d'une manière amicale, le prie de me dire quelles circonstances le portaient à ces soupçons, à ces inquiétudes sur ma personne. Il m'apprit que Iturbide, ayant débarqué à *Soto de la Marina*, avait été reconnu, pris et fusillé sur-le-champ; qu'il avait reçu une lettre qui lui disait que j'étais le *colonel Beneski*, débarqué avec Iturbide, et évadé des prisons de Soto de la Marina. Détrompé, il se persuada bientôt que je n'avais jamais été colonel, que je n'avais pas même vu la Pologne; honoré de sa confiance, je me montrai à lui comme un pauvre pélerin, n'ayant d'autre but, en voyageant, que de passer moins mal et moins inutilement un temps d'infortune et de calamité. Il voulut bien croire que je ne me souciais guère d'affaires politiques, là où la voix d'une patrie ne m'appelait pas à m'en mêler; qu'en tout cas, on ne me verrait jamais m'associer avec un scélérat comme Iturbide, et forger de nouveaux fers à un peuple libre, ou qui demande à l'être. Après cette *sinceraziome*, nous devînmes les meilleurs amis du monde, et, pendant les trois jours que je demeurai là pour me remettre un peu de ma petite indisposition, il me combla de politesses. Maintenant, allons voir le village.

San-Juan a une grande foire dans le mois d'octobre, pendant quinze jours; elle lui apporte des ressources pour toute l'année. Une image de Notre-

Dame, qu'on appelle la *Madone* de *San-Juan-del-Rio*, y attire toute l'année, par ses miracles, grand nombre de dévots et de curieux, partant beaucoup d'argent. Des tableaux, des tablettes innombrables, attestent ces miracles; et, certes, vous en voyez de bien extraordinaires; mais, le plus étonnant, à mes yeux, le plus incontestable, c'est le grand, le beau temple élevé à la *Reine des Cieux;* temple d'autant plus remarquable qu'il se trouve dans l'endroit le plus chétif de ces contrées. Tels les temples de Diane à Éphèse, de Cérès à Éleusis, et de Cybèle en Phrygie, bâtis dans des lieux sauvages, montraient plus un choix capricieux que la dignité de la Divinité.

Ce temple est une *croix latine :* mot erroné, qu'on devrait corriger dans le dictionnaire des beaux-arts; car cette forme appartenait à la Grèce, des milliers d'années avant notre ère : c'est long-temps après que l'Église latine en fit un signe sectaire pour se distinguer de l'Église Grecque du moyen âge. Il a un grand *atrium* et un grand *vestibulum*, comme les temples anciens, où s'arrêtaient les profanes condamnés à différents degrés d'expiation. Sa nef ressemble vraiment à la *testudo* de ces temples, dans sa voûte et ses parvis, où rien ne saillit, rien n'interrompt cette belle harmonie, qu'on cherche en vain dans les temples catholiques, tous encombrés d'autels étrangers à la Divinité suprême. Un seul et grand autel, comme l'*Ara* de l'antiquité, siége,

avec une majesté surprenante, au milieu de la jonction de la croix, sous un vaste dôme, qui lui fait couronne. Point de stalles, point de bancs, non plus que dans l'antiquité : on se met à terre, quand on se prosterne devant la Divinité, et les offrandes sont déposées au pied de son autel.

Son architecture n'est d'aucun ordre distinct; la majestueuse solidité du Toscan s'y marie à la belle simplicité du Dorique. Vitruve et Palladius, sans s'arrêter aux minuties des Sophistes et des Ornatistes, jugeraient, par son ensemble, que l'architecte a parfaitement observé leur précepte : il faut que les formes, que toutes les parties d'un édifice, correspondent à l'usage qu'on doit en faire. Je n'ai vu enfin aucun temple moderne où la Divinité soit mieux logée que dans celui de *San-Juan-del-Rio*, tant le magnifique et le simple y dominent d'un accord parfait et imposant.

Les Égyptiens, ensuite les Grecs et les Romains, nourrissaient les oiseaux sacrés dans leurs temples; leur chant, leurs traits, décidaient souvent des affaires nationales les plus importantes. Eh bien, Comtesse, dans le temple de San-Juan nichent aussi une foule de petits oiseaux, dont les chants mélodieux se mêlent à ceux des âmes pieuses. Devenus non moins sacrés que les oiseaux des Anciens, on les garde dans les maisons avec la plus dévote ferveur. On tient à bonheur de les posséder; et souvent ils parlent à la crédulité moderne le langage du

bien et du mal, comme les anciens oiseaux à la crédulité de l'Antiquité. Mais ils survivent difficilement à leur esclavage, à la différence de ces derniers. L'oiseau que l'Ornithologie ancienne appelait *avis internuncia* n'est pas de la même famille : ce nom ne leur conviendrait pas moins. Ils appartiennent, je crois, à la famille du *Trochilus*.

Les deux clochers du temple ôtent à l'illusion; car les anciens n'avaient pas besoin d'être étourdis par des cloches pour se faire dire d'aller à l'Église, et n'en avaient pas. Mais, placés sur les deux côtés de la facade, ils ajoutent, sans en rompre l'ensemble symétrique, à ce que l'Église a de grandiose et de majestueux, bien plus que les tours du Panthéon, à Rome, de Saint-Paul et de Westminster, à Londres.

Les peuples qui y affluent se prêtent beaucoup, par leurs costumes bizarres, par leurs figures exotiques, par leurs postures et pantomimes, à l'extraordinaire de ce spectacle. Les prêtres ne gâtent rien à l'illusion : ils sont, au Mexique, ce qu'étaient les ministres du sanctuaire dans les temps les plus reculés. Les prêtres, en général, ont presque partout certains traits de similitude. Le costume des prêtres catholiques offre un assemblage des costumes de tous les prêtres de l'antiquité.

Ce n'est pas tout : ce temple, le plus grand, selon moi, des prodiges qu'on y célèbre, est lui-même fils d'un miracle. Voici l'explication de l'é-

nigme : par cela même le physique et le moral du pays en seront mieux connus.

La Sainte Image recevait, autrefois, les adorations du village dans une étroite et chétive chapelle, qui, toute négligée, subsiste encore près du temple. On dit que trois ou quatre fois on la trouva hors de la petite chapelle, indice qu'elle en voulait une plus grande. A cet effet, elle multiplia un petit morceau d'argent natif qu'on lui présenta; Jésus-Christ ne multiplia pas autant de pains et de poissons.

Le propriétaire d'une mine du *Réal de Quatorze*, déçu dans ses spéculations, après une exploitation longue et coûteuse, se décida à la vendre; un certain *Padre Flores* (un prêtre au Mexique, on l'appelle aussi *padre* comme les moines) l'acheta pour sept cents piastres.

Le Padre Flores ne tarda pas à découvrir un filon qui promettait d'abondans trésors. Le premier morceau qu'il en exploita fut présenté en hommage à cette Sainte Image, avec promesse de plus amples offrandes si elle daignait favoriser son entreprise. Le filon grandissait, devenait plus riche tous les jours; le minerai rendait jusqu'à quatre-vingt-cinq pour cent; on trouvait une quantité d'argent natif, tout pur; bref, Comtesse, en peu de temps, les entrailles de cette mine produisirent des millions. Le Padre Flores tint parole; il érigea ce beau monument, et le consacra à la Sainte Image. Lui seul,

dit-on, a été l'architecte. Et vraiment, l'exacte manifestation de son vœu y apparaît : sa promesse n'avait été faite qu'à cette Image; il a voulu qu'elle seule y fût vénérée. Il en a exclu ce mélange de dieux, demi-dieux, et d'autres qui ne sont pas même des hommes; mélange qui fait de certains temples un marché de toute espèce de cultes et d'impiétés. Cette unité de culte, dans un temple, nous retrace également l'antiquité.

A côté de l'église, il bâtit un beau palais pour lui. En mourant, il laissa à sa nièce pour deux millions de piastres. C'était une bonne fortune; un Espagnol, comme de raison, s'empara des deux millions et de la nièce. Flores était Créole.

San-Juan ne nous a pas peu arrêtés : vos Antiquaires m'en sauront gré, j'espère. Je me plairai toujours, quand nos promenades en feront naître l'*occasion*, à signaler de mon mieux les points de contraste et de similitude des temps anciens et modernes.

Du temple je voudrais vous conduire voir la belle rivière qui baigne la partie orientale du *Pueblo*, allant se jeter dans le Rio-Grande, ou de S.-Yago, près de Guadalaxara; mais toutes ces femmes qui s'y baignent, sans cérémonie et sans décence, en repoussent mes chastes yeux. Partons.

Je ne vous arrêterai pas à toutes mes étapes, qui, comme celles d'un promeneur, sont en général assez courtes; si je les indique, ce sera pour ajouter

à votre géographie quelques pays de plus ; plusieurs ne sont pas sur la carte.

Depuis *Aguas-Callientes*, toujours nous avons décliné vers le Sud-Ouest, Guadalaxara étant un degré de plus au Nord; depuis *San-Juan*, nous marcherons presque entièrement vers le Sud, pour voir la grande *Laguna*, ou lac de *Chapala*, et autres pays circonvoisins, ou plutôt nous irons comment et où la destinée me guidera.

Calototlithan, à quinze mille de San-Juan, ne m'a offert de remarquable qu'un bon Curé, un Espagnol insolent, et un très-aimable Créole, le directeur de la Douane. Il faut que vous sachiez que les droits d'entrée une fois payés dans un port du Mexique, on est loin d'être quitte. Dans l'intérieur, chaque pays a sa douane; on paie le douze pour cent sur le prix des marchandises qu'on y vendrait; toutes celles qu'on porte avec soi doivent être registrées, certifiées sur une feuille de route par le directeur de la Douane du port de mer d'où l'on est parti. Tout ce qu'on vend en route est soumis à la même formalité. Les directeurs respectifs des lieux de la vente sont investis du droit de contrôle. Quel ennui pour un promeneur, si chaque directeur veut se donner le plaisir de le vexer? On a rarement à se plaindre, si la direction est confiée à un Créole. Mais y rencontre-t-on des Espagnols, ils se réjouissent de vexer un Étranger. Moi qui de ma *pacotille* n'avais fait que des pré-

sens, ou des retours d'honnêteté, je ne possédais plus tous les effets inscrits sur la feuille. Or, je ne prouvais pas que j'eusse payé le droit dans l'intérieur. Le directeur Espagnol de la *Villetta* essaya donc de m'attaquer; mais tout le monde, jusqu'au Curé, lui sauta aux yeux, et il n'en fit rien. C'est le plus détestable système de finances qu'on s'imagine. Voilà encore une des belles créations Espagnoles; et si on la conserve, c'est que les Gouvernemens se décident avec peine à réformer ce qui approvisionne le fisc : comme si toute mesure, par cela seul qu'elle est vexatoire, ne manquait pas d'une utilité réelle. Je retombe, ici, sur le triste souvenir de notre pauvre Italie : relevée un peu par Napoléon de l'humiliation où l'avaient jetée tant de barbares et de *Barberini*, quelles lois de ce grand homme y a laissées la Restauration? celles-là seules qui servaient l'avarice et la tyrannie: les lois de finances et de police.

A quinze milles plus loin, toujours au travers des collines et des vallons, dont le niveau respectif serait d'un difficile calcul, on arrive à Saint-Michel. Là, dans un petit tour de chasse de deux heures, suivi par tous les enfans du village qui me servaient de chiens courans, je tuai dix-neuf lièvres. Je retournai au village en triomphe, à peu près comme un nouveau Méléagre.

Je vous ai dit, près d'Altamira, que les Mexicains ne mangent pas les lièvres. Depuis lors, j'ai

fait à mon tour une petite révolution dans le Mexique: presque partout où je suis passé, je les ai accoutumés à les trouver délicieux; et je doute qu'il s'opère jamais en ce point une contre-révolution. Tous les codes qui viennent de la Nature, plus simples et plus conformes à la raison, sont plutôt agréés et plus durables que ceux dictés par l'homme. Que les législateurs, avant tout, n'ont-ils devant les yeux les lois de la Nature, si féconde en grandes inspirations, quand ils veulent asseoir le bonheur des peuples? Mais à propos de lièvres, une réflexion se présente, et son objet est comme le corollaire spontané de l'aversion que ces animaux font concevoir.

Dans tout le Mexique, il n'y a que des fabriques de chapeaux de laine; le feutre en est grossier, pesant, tout perméable, quoique épais et dur. Avec de si beaux lièvres, d'un poil éminemment plus long et plus fin que celui des lièvres de la Moldavie, de la Valachie, etc., que ne fabriquent-ils de meilleurs chapeaux, au lieu d'en faire venir à très-haut prix des manufactures de l'Europe? C'est qu'on a toujours laissé ignorer à ces bonnes gens l'utilité du poil de lièvre, afin que la *Mère Patrie* eût le monopole exclusif des chapeaux de qualité. N'est-ce point pour mieux se prémunir contre la publication du secret, qu'on a d'abord persuadé à ces peuples que *la viande de lièvre était dangereuse?*

A l'hacienda de *los Dos Palos*, je fus obligé de

changer encore un cheval et le mulet. C'était la deuxième fois depuis que j'avais le *Mozo* de *Sienega*. Il aimait assez ce petit commerce, et faisait de son mieux pour qu'il se renouvelât le plus souvent possible. Il y gagnait ce que j'y perdais. Je m'en aperçus et le renvoyai. Moins scélérat que le premier, il était beaucoup plus fripon. Elle étonne, Comtesse, l'adresse, la finesse de ces gens! De là, cette sympathie, cette affection si vive pour les jésuites et leur morale. Sans doute, vous aurez lu dans quelque histoire, que la seule révolution véritable et générale qui se soit opérée dans le Mexique, depuis la Conquête, a été celle allumée par ces révérends Pères contre la cour d'Espagne, dès qu'ils surent que toutes les Puissances Européennes avaient, de concèrt, prescrit leur hydre régicide. Regagner en Amérique l'empire qu'ils perdaient en Europe, était leur but. L'Espagne soutint longue lutte : ils régnaient encore au Mexique, quand tout le reste de la terre les avait chassés. Et l'Europe, aujourd'hui, les rappelle, les chérit, comme *les champions de la Légitimité!* Mais, revenons à notre domestique; c'est un métis. Cette caste métis, issue du sang Indien et Créole, bien dirigée et instruite, serait, selon moi, de toutes les castes du Mexique la plus cauteleuse et la plus habile. Telle qu'elle est, Machiavel en tirerait des *hommes d'État*.

Le maître de l'hacienda de *los Dos Palos* appartient aussi à cette caste. Quoique aveugle, jusqu'à ne

distinguer le jour de la nuit, il n'est pas de clairvoyant qui fasse mieux ses affaires, eût-il autant d'yeux que Briarée avait de mains. C'est, entr'autres, un grand connaisseur de chevaux. Il les juge au tact, comme le cardinal Albani, également aveugle, jugeait de la même manière, des meilleures sculptures anciennes et modernes. Il toucha mes deux bêtes, et les estima carognes. Il ne se trompait pas; mais il me fit payer cher l'échange, en m'en donnant deux qui n'avaient guère plus de valeur. Autre trait, Comtesse, non de mon aveugle, mais de son cheval. Quoique dans les ténèbres comme le chaos, l'aveugle a sa manie de ne vouloir pas paraître en cet état. S'il monte à cheval, il ne faut même que personne l'aide: or, qui lui indique où est le cheval? C'est le cheval lui-même : il remplit cette tâche philantropique, en s'approchant et le touchant légèrement de sa tête.

Le beau-frère de mon aveugle me fit l'amitié de m'accompagner à Aranda; là, l'Alcade me donna un mozo de sa *confiance.*

Aranda est un grand Pueblo, à dix-huit milles de *los Dos Palos*, toujours au Sud; et comme ce lieu devrait faire bruit dans l'histoire de la Révolution Mexicaine, il est bon que je vous l'indique. Du moins, si l'histoire n'en parle, vous en saurez plus que les Mexicains eux-mêmes.

Je vous l'ai déjà dit : le prêtre Hidalgo, curé du *Pueblo los Dolores*, éleva le premier l'étendard de la

révolte contre l'oppression Espagnole. Il se signala d'abord par quelque avantage sur les Royalistes, à Guanaxuato, à Valladolid et à las Cruces; mais, n'opposant à une troupe disciplinée et bien commandée, que des peuples barbares, désarmés, sans ordre et sans chefs, il fut battu à la bataille de Aculco, le 7 novembre 1810, à trois petites journées, au Nord de Mexico, et défait complétement à celle du pont de Calderon, près de Guadalaxara, le 17 janvier 1811. Son ennemi le plus cruel, mais le plus vaillant satellite de la tyrannie, était Calleja. Hidalgo, réfugié dans la province du Nouveau-Saint-André, afin de pénétrer, à travers ces déserts, jusqu'aux États-Unis, y fut trahi, dégradé des ordres sacrés, et fusillé. La cause de l'Indépendance demeura presque paralysée dans la province de Guadalaxara: les patriotes manquaient de force et d'union. Les Royalistes, de leur côté, n'étant pas en nombre, se tenaient prudemment sur la défensive, ou se bornaient à la petite guerre, dispersant çà et là les forces de l'ennemi. La Révolution restait ainsi en échec dans la province de Guadalaxara, pendant que le fort des Royalistes l'attaquait vigoureusement dans les provinces méridionales.

Pour compléter ce plan, le général Crux fortifia diverses positions où ses divisions se retiraient quand elles étaient trop faibles pour tenir la campagne. Par ce moyen les communications demeuraient ou-

vertes avec les places de *Lagos*, *Léon*, *Sillao*, etc., toutes garnisées par les Royalistes.

Aranda, le point central de ces forteresses, devint un dépôt général. Crux y fit bâtir un vaste camp, retranché sur une hauteur qui domine le Pueblo et toutes ses avenues. De là, sortaient tous les secours et les opérations qu'on devait combiner dans la Province Méridionale de Guadalaxara : le général Negrette en était le commandant. Souvent attaqué, ce camp n'a jamais été pris. Quels en étaient à la vérité les assaillans? un troupeau de partisans mal organisés, conduits par des chefs désunis. Cette conduite, aussi anarchique qu'ambitieuse, était peu propre à délivrer le pays des despotes qui l'opprimaient; il fallait qu'il fût écrit dans le ciel qu'un jour viendrait où l'Amérique, indépendante de l'Europe, vengerait tant et de si grands crimes, l'opprobre des siècles passés. Et remarquons en passant, Comtesse; le ciel des Américains s'est montré plus propice que celui des Hébreux, où les prophètes ne se plaisaient qu'à prédire du mal. La Providence a déployé ici sa générosité divine. Elle me fait espérer pour ces peuples le triomphe plus ou moins éloigné de leur régénération entière.

Si vous désirez me trouver sur la carte à Aranda, qui n'y est pas, vous pouvez m'y voir à moitié chemin entre Léon et Guadalaxara, déclinant environ dix ou douze minutes au Sud.

Negrette est maintenant au service de la République. Si l'on excepte un certain colonel Agire, dont l'humanité a mérité les éloges de la renommée, ce général a immolé moins de victimes que tous les autres chefs Espagnols au Génie de la cruauté ; il s'est montré quelquefois partisan de la Constitution des Cortès de 1812 ; néanmoins, je ne le crois pas à sa place.

Aranda est à vingt milles au Sud-Sud-Ouest de Totonilsco. Le chemin qui les sépare, et qu'on n'aperçoit pas non plus sur la carte, est un des plus variés et des plus raboteux que nous ayons encore vus. Le *Cerro-Gordo*, grosse montagne qui se montre toujours dans le lointain sur la droite, offre de charmantes perspectives.

Totonilsco est au fond d'un abîme surmonté au Nord par une montagne escarpée, dont la descente est le plus grand escalier que nous ayons parcouru, marchant vers la Pacifique. Le village, au milieu des eaux, est entouré de jardins fleuris, les plus riches du Mexique. Des sources y jaillissent, et, saignant en tous sens le pays, vont confluer dans un bassin commun, et former la rivière qui porte le même nom que le Pueblo. Que de spéculations manufacturières y pourraient réussir ! mais on n'y pense pas plus qu'au perfectionnement des fabriques de chapeaux : les Mexicains, ou flottent dans l'incertitude, ou sont absorbés de spéculations politiques ; les Étrangers, où ne connaissent pas le

terrain, ou se gardent bien de fixer une industrie indigène là où se vendent les produits de la leur. Le pays abonde en troupeaux et en laine. Les troupeaux y sont également susceptibles de grandes améliorations. Que les Mexicains sachent gouverner leurs destinées, et ils n'auront plus besoin d'aucune Nation étrangère, et toutes deviendront leurs tributaires, du moins de leurs mines. Il serait beau de voir succéder au rôle le plus passif et le plus servile une activité si dominante.

La grande plaine, qui s'étend de Totonilsco jusqu'à la *Barca*, et au delà, est le quatrième étage descendant vers la Pacifique. Il est vrai qu'au lieu d'aller directement à l'Ouest nous commençons à dévier un peu au Sud-Sud-Ouest. La Barca est à environ vingt milles de Totonilsco, et je ne la trouve pas non plus sur ma carte, quoique la meilleure des cartes actuelles.

Ce Pueblo, si l'on en croit le registre baptésimal, seul document historique, paraît n'appartenir à la Civilisation et à l'Église catholique que depuis 1715. Le premier néophite qui s'y trouve est une Indienne appelée *Maria Antonia Mustica*, baptisée par un moine, Antoine Barbarigo, nom illustre dans l'histoire de la République de Venise. Il y a toute apparence qu'on l'appela *Barca*, du pont volant sur lequel on passe le Rio-Grande, ou de San-Yago, qui baigne sa partie méridionale. Nous revoyons donc nos charmantes sources de la Cordillière de

las Scalieras; mais qu'elles sont devenues puissantes ! elles retrouvent toujours le même, le pauvre pélerin, que de là haut elles accompagnèrent si agréablement pendant cinq ou six milles. C'est à quarante milles environ au-dessus de la Barca que la Laxa, rivière formée par la source dont je vous ai parlé, se joint à la Lerma; leurs eaux réunies deviennent le *Rio-Grande*.

En entrant dans le Pueblo, je demandai au premier venu qu'il m'indiquât un *mason* (un hôtel) : il me conduisit chez des *Syrènes*. Elles ne me donnèrent pas le temps d'en douter : je n'avais pas fini de placer mon butin, qu'elles firent paraître un créancier *insolent*, qui les pressait *avec menaces* pour le paiement de trois piastres. Un homme qui était arrivé jusque-là, du pays même que l'auteur des *Qualités Nationales* veut bien qualifier de « pays de Renards », devait à peu près savoir à quoi s'en tenir; mais, d'une autre part, un *Paladin* comme moi ne pouvait laisser sans défense le BEAU SEXE en péril, attaqué pour trois piastres, et implorant mon secours; j'aimai mieux passer pour un *merle* que de souiller les hauts sentimens qui distinguent le *grand ordre* des Paladins: je payai pour elles. Mais, mon *Paladisme* ne pouvant pas aller bien loin, du côté de ma bourse, et ne voulant pas renouveler l'histoire de l'*Enfant Prodigue*, je crus prudent de déserter mes Circés. C'est ce que je fis, mais de bonne grâce, opposant ruse contre ruse, faisant que

M. le Curé, comme fils d'un Italien, vînt m'inviter lui-même à loger chez lui. Je dois ainsi à ce digne Ministre de la Religion, le bonheur d'avoir sauvé ma bourse des harpies, et mon âme du Démon qui tentait ma pudeur virginale. Je lui dois aussi le plaisir d'avoir passé deux jours agréablement à la Barca.

La Barca est un village très-riche, renfermant beaucoup d'Espagnols, plus riches encore que le village. Le commerce et les terres sont presque entièrement dans leurs mains; et telle est leur jalousie contre toute ombre de *concurrence*, qu'ils prirent ma petite *pacotille* pour un géant, pour l'avant-coureur de hautes spéculations méditées. Je le leur laissais et faisais croire. C'était une comédie, Comtesse, que de les voir s'agiter, se remuer en tout sens pour enquérir, cabaler, conspirer, etc..... Et pourquoi? pour un pauvre pélerin.

J'aurais voulu suivre la rivière jusqu'à son embouchure dans le lac de Chapala, qui n'est qu'à quinze milles à l'Ouest de la Barca; mais il n'y a point de chemin accessible le long du bord. Je me contentai de la suivre à quelque distance de la rive droite jusqu'au Pueblo de *Xaman*, sur la gauche et au Sud duquel elle entre dans le lac. On prétend que ce lac a plus de cent soixante milles de tour; il n'en a que vingt dans sa plus grande largeur. Il est tout cerné de hautes montagnes, formant un bassin oblong, n'ayant d'autres issues que l'entrée et la sor-

tie de la rivière : la première à l'Est, la seconde au Nord; toutes les deux dans le compas de la même minute de longitude. Il paraît donc que ce lac n'est qu'une vallée, qu'on dit très-profonde, remplie par les eaux de la rivière, et par celles qui coulent des montagnes environnantes.

Du haut d'une petite montagne, qu'on appelle la *Siclatera*, on découvre presque tout entier ce grand spectacle. Je vous y laisse; et n'oubliez pas, en descendant, de tracer les tableaux divers que les diverses stations, d'où vous apparaîtra le village, offriront à votre pinceau enchanteur; qu'il s'arrête surtout à ces bocages qui entrecoupent les hameaux dispersés çà et là par l'architecte de la nature, et qui rappellent ces images, ces délices patriarcales, que la civilisation n'a jamais su nous rendre, ni compenser.

Je continuerai ma route sur le bord oriental du lac, passant, pendant dix milles que je n'ai pas vus, de délice en délice, d'extase en extase, de désir en désir, sans pouvoir jamais fixer ni mon jugement, ni mon choix, ni mon imagination, jusqu'à ce que la cloche d'*Okotlan* me réveilla, et me dit que j'étais dans la vallée de la rivière de Totonilsco. C'est la même que nous avons vue se former au village du même nom. Elle vient finir sa carrière à *Okotlan*, se jetant dans le Rio-Grande, à l'endroit même où celui-ci sort du lac, et reprend son cours au Nord.

Je voudrais vous conduire aussi sur le sommet d'une montagne qui domine en pyramide le bord septentrional du lac et déroule de nouveaux tableaux, de nouvelles merveilles de la nature; vous verriez le soleil nous fuir, se cacher derrière une haute Cordillière, entraîner avec soi ses rayons, qui, en le suivant, semblent passer de la cime de petites montagnes à celle de montagnes plus élevées, pour disparaître enfin de toute la surface de cette vaste enceinte; vous verriez les eaux du lac réfléchir la nuit qui tombe sur elles, la nuit dévorer la lumière dans le fond des vallons, et les vallons se fermer en apparence sous mes pieds. Mais ne nous rassasions pas : les variétés ont aussi leur monotonie quand elles ne changent pas de sujet; n'arrachons pas notre âme d'un objet sur lequel elle se plaît encore à se reposer. Partons donc, et suivons le cours de la rivière, qui tantôt se montre, tantôt se cache dans ses détours, jusqu'à ce qu'elle nous arrête à *Zapotlan*, à vingt milles du dernier village; c'est là que, se précipitant d'un plan incliné contre des rochers épars, elle s'offrirait joliment à mon crayon, si j'avais le talent de le faire parler

Vous croyez peut-être que j'ai salué d'un dernier adieu le lac Chapala. Non, Comtesse. Nous n'avons pu le suivre sur ses bords, parce que sa côte septentrionale, depuis *Okotlan* jusque près de *Mescala*, est inaccessible. Il faut donc venir à *Zapotlan*, et passer la Cordillière qui le sépare, si l'on

veut revoir ses rives délicieuses. C'est ce que j'ai fait.

La montée de cette Cordillière est assez commode; elle offre des repos charmans sur de jolis plateaux; une croix annonce de loin son sommet; elle domine tout le pays qui environne le lac, que masque notre Cordillière.

En descendant au Sud, l'œil et l'imagination changent horriblement de scène. Des précipices, des rochers escarpés frayent le chemin; des broussailles l'entravent, sans cacher le péril; le pied ne sait où reposer. Nous n'eûmes pas peu à faire pour en tirer les bêtes, surtout le mulet avec sa charge, encore que j'eusse pris un Indien pour guide et pour aide. J'avais vu la croix: en nous préparant à la patience et à la résignation, elle annonce toujours des tribulations et des souffrances; néanmoins, je ne croyais pas y trouver une voie si épineuse; mais elle conduit aussi à un paradis.

Le pays le plus enchanteur s'ouvre bientôt à vos yeux. De la montagne la plus épouvantable vous passez à une pente doucement inclinée; l'aride et le stérile disparaissent au milieu de prés les plus verdoyans, de champs les plus fertiles; des arbres magnifiques succèdent à d'effrayans rochers. La nature vous menaçait à chaque pas; elle vous sourit partout où vous tournez les yeux. Ces précipices semblaient vouloir vous engloutir; ce ne sont plus que des remparts qui vous défendent des insultes

de l'Aquilon, tandis qu'un zéphir constant, renouvelant sans cesse sa fraîcheur en glissant sur le lac, les ruisseaux et le gazon, y vient souffler un printemps éternel au milieu de la plus riche végétation. Oranges, citrons, fruits de toute espèce et tout nouveaux, pendent partout sur votre tête. Chant, gazouillement d'oiseaux de tout ramage, plumage doré par le soleil de toutes les nuances, poissons qui glissent du ruisseau au lac, et du lac au ruisseau : quel passage ! quel enchantement, Comtesse ! Ils sont toujours vifs dans mes pensées, quelquefois dans mes rêves. C'est un séjour où l'âme sent quelque repos, où l'amitié recueillerait tous les sentimens qui l'animent et la charment. Vous me direz peut-être que j'ai oublié *los Gallos*. C'est un spectacle tout différent. J'en laisse faire la distinction à vous-même.

Mescala s'élève au milieu de ce paradis terrestre. C'est un village d'Indiens de sang tout aborigène, et qui, dans la dernière révolution, ont déployé le plus de courage, avec le plus d'ordre et de fermeté.

Après la défaite d'Hidalgo, près de Guadalaxara, les Indiens rangés sous ses drapeaux se dispersèrent, mais ne s'apaisèrent pas. Par ses vexations et ses cruautés atroces, le général Crux, au lieu de les soumettre, ne faisait que les aigrir et les irriter ; de plus, il avait renouvelé arbitrairement, quoique révoquées à jamais, les *corvées* et autres oppressions

dont le Gouvernement Espagnol avait affligé les Indiens au temps de la Conquête, et lorsqu'ils se révoltèrent contre la suppression des Jésuites.

Les Indiens de *Mescala*, influencés par le prêtre Castellanos, se soulevèrent avec d'autres des pays voisins. Se croyant dans leurs villages trop exposés à la vengeance Espagnole, ils cherchèrent plus de sécurité dans l'île de Mescala, située à quatre ou cinq milles de la côte, l'attaquèrent, la prirent et s'y fortifièrent de leur mieux. Le prêtre Castellanos était le seul Créole qui les commandait; il avait pour lieutenant *Santa-Ana*, Indien intrépide qui lui obéissait aveuglément. Cette union suppléait la force qui leur manquait, éloignait l'anarchie, qui ailleurs confondait et affaiblissait le pouvoir des Patriotes. Cinq années, ils résistèrent en vainqueurs contre des attaques réitérées, endurant sur ce rocher stérile toutes sortes de privations et de souffrances avec une constance égale à leur valeur. Ils ne se rendirent qu'à des propositions d'amnistie, en 1818, à condition que *Santa-Ana* demeurerait gouverneur de l'île. C'est chez *Santa-Ana* lui-même que je m'arrêtai à Mescala; j'y fis mon petit déjeuner à l'ombre d'un *zapote*, arbre majestueux, de la même famille, je crois, que le *platanus montanus*, lequel protége sa chaumière contre les rayons du soleil et la fureur des orages.

Le soir, j'arrivai à un endroit que, pendant la Révolution, on appelait *el Campo*, *le camp retranché*,

où les Royalistes avaient formé leurs dépôts militaires, et d'où ils préparaient et dirigeaient toutes les opérations contre l'île de Mescala. Maintenant, cet endroit s'appelle le *Commissariado* : en voici la raison.

Cette île est devenue un bagne où les condamnés aux galères expient leur peine; une compagnie d'infanterie, relevée tous les mois de Guadalaxara, en forme la garnison présidiale. Il faut à cet établissement une administration qui soit à portée des événemens journaliers, et qui pourvoie du continent à tous les besoins. C'est donc le *Commissaire* du *Campo* qui en est chargé : il est à la fois commissaire de terre et de mer; car une flottille, composée de deux ou trois felouques, est employée aux transports et à la surveillance. C'est un Espagnol; il a voulu que je logeasse chez lui. Quoiqu'il ait été très-*inquisiteur*, je dois croire qu'il ne l'a fait que pour mieux m'honorer de ses égards; vraiment je n'ai qu'à me louer de son extrême politesse. Il était défendu, me disait-il, d'entrer dans l'île à toute personne étrangère à l'administration; mais il se laissa persuader qu'un *pacotilleur* entre partout, comme les faiseuses et les perruquiers, les prêtres et les médecins; il voulut donc bien m'y accompagner le lendemain. Cette île n'a pas, je crois, plus d'un demi-mille de long et un quart de large; elle est formée d'un tas de lave cellulaire, ce qui porte à penser qu'elle est la production d'un volcan. Cela nous

conduit à d'autres conjectures : peut-être les montagnes qui embrassent ce grand bassin étaient autrefois jointes ; quelque grande convulsion de la terre, en les séparant, forma au milieu d'elles un abîme profond ; la rivière de San-Yago, dérangée dans son cours par le même bouleversement, se rencontrant avec cet abîme, s'y précipita, le remplit, et quand les eaux se trouvèrent au niveau de la débouchée que nous avons vue à *Okotlan*, elle se fraya un nouveau cours, celui que nous avons suivi jusqu'à *Zapotlan*. Ce qui ajoute à la probabilité, c'est la coupe presque perpendiculaire du roc primitif de la montagne que nous avons franchie avec tant de difficulté en descendant à Mescala, coupe qui conserve le même caractère, la même physionomie, presque tout le long de la vallée, et que l'œil découvre, quoique de loin, presque également escarpée sur la montagne qui longe l'autre côté du lac.

Santa-Ana, assez instruit dans les traditions Indiennes, m'a assuré que la rivière San-Yago, ainsi nommée par le premier commandant espagnol qui l'approcha, s'appelait, avant la Conquête, *Mexi*, du nom du capitaine ou du chef, qui conduisait l'émigration des anciens Mexicains du Nord au Sud : et ce, en commémoration du repos qu'il fit prendre à leur dieu *Huitzilipuztli*, ainsi qu'à ceux qui le portaient de si loin (comme l'arche des Juifs), sur les bords de cette rivière, là où est maintenant la Barca. Ce fut également, selon toute apparence,

à l'endroit de la Barca, que leur Dieu leur commanda de se partager en deux tribus, dans deux provinces différentes, comme les anciens oracles dispersaient les peuples devenus trop nombreux ou importuns, ou quand les chefs y voyaient une mesure conforme à quelqu'autre volonté de la *Divinité*. La religion n'a-t-elle pas été le plus souvent la très-humble et très-dévote servante de la politique? Les lieux où ils se fixèrent répondent à cette tradition, en ce qu'ils offrent toutes les ressources dont a besoin un peuple chasseur et pêcheur. Les uns s'établirent dans ces terres, qu'ils appelèrent *Michiouacan*, *la terre du poisson*, vu la quantité de lacs et de rivières : le lac Chapala, ou *Chapal*, en faisait partie; il porte le nom du chef de la colonie, qui s'y arrêta. Les autres continuèrent leur chemin, et s'établirent sur les lagunes de l'*Anahuac*, qu'on a depuis appelé la vallée de Mexico. Autre argument pour la vérité de cette tradition : les Indiens parlent encore le même langage aborigène, que les Indiens de la vallée de Mexico.

L'île de Chapala est donc devenue, comme je vous le disais, un bagne, où les galériens de la province de Guadalaxara expient leur peine. Ils y sont moins durement gardés que dans les bagnes de notre Monde, dictateur en civilisation. Ces longues et pesantes chaînes dont le son lugubre et cruel vient affliger l'oreille et l'âme de l'humanité, dans nos rues et sur nos places, ne servent là qu'à s'assurer

des mutins. Tous les autres se promènent sans obstacle, respirant l'air libre, dans une certaine périphérie de l'île, dont les eaux du lac sont les principaux remparts, et la distance de la terre la seule difficulté de les franchir. Quelques-uns s'y hasardent, mais rarement ils évitent la mort.

C'est ici que le lac a sa plus grande largeur. L'île n'est pas au milieu : à quatre ou cinq milles de Mescala, elle est à quatorze ou quinze du bord opposé. La garnison loge dans une étroite forteresse qui domine l'île du point central : c'est de là que le prêtre Castellanos et Santa-Ana luttèrent cinq ans contre les Royalistes. L'île ne produit qu'un peu d'herbe, germée sur ce petit stratum de terre, qui couvre çà et là des blocs volcaniques. Il est étonnant que ces défenseurs de l'Indépendance aient pu y tenir si longtemps, ne recevant de secours, en vivres et munitions, qu'à travers le blocus, serré si vigoureusement par l'ennemi. C'est un événement dont les détails, les exploits et les épisodes héroïques mériteraient d'être transmis à la postérité, et cependant à peine est-il connu. Quant à moi, j'en ai trop dit pour une lettre. — Je finirai par célébrer la déesse qui faisait, pour un moment, un Paphos de cette galère : la femme du capitaine qui y commande pour un mois, une jolie *Jalapegna*, superbe échantillon des beaux minois que la ville de *Jalapa* a la réputation de fournir dans le Mexique. Son amabilité ajoute à sa beauté. Elle fit beaucoup d'honnê-

tetés au pauvre *pacotilleur*, et le pauvre pacotilleur la pria d'accepter quelque petite bagatelle qui lui rappelât une reconnaissance européenne.

A m'entendre parler et à me voir si souvent enchanté des charmes du beau sexe, on me prendrait pour un *efféminé*. On se tromperait. J'ai connu un sentiment plus doux que l'amour. Ce n'était pas de l'amour, puisque je l'éprouvais vif, sans être impétueux, et que son empire croît tous les jours, bien que le ciel ait, depuis un lustre, rappelé à soi l'objet qui me l'inspira. Ce n'était pas non plus de l'amitié seule; je sentais je ne sais quoi de beaucoup plus tendre et plus délicieux. L'amour, d'ailleurs, et l'amitié ne fixent point dans le fond de l'âme une vénération qu'on ne puise qu'au sein de la vertu. C'est un sentiment qui mourra, je crois, avec moi, sans que je puisse me l'expliquer. Il est certain qu'il a augmenté dans mon cœur le respect que j'ai toujours voué au beau sexe, et qu'il me porte, en quelque sorte, à me consacrer au *tout* pour la *partie*.

M. le commissaire voulut bien échanger son souvenir avec le mien, en me faisant cadeau de trois fruits, que je crois vraiment rares. On les trouva sur les plages de Saint-Blas, quand il y était employé; la Pacifique les a peut-être exportés de quelqu'une de ces innombrables îles qui l'entrecoupent. Quoique étranger aux sciences, j'aime assez à ramasser tout ce qui peut servir ou plaire aux savans. L'Igno-

rance, assistée du Zèle, peut apporter à l'Instruction quelque notion nouvelle. J'ai recueilli, çà et là, d'autres fruits, ainsi qu'un *morceau d'Ile de Chapala.*

Je partis, le 15 (août), pour Chapala, qui est à douze milles du *Campo*, longeant toujours les bords du lac, vraiment enchanteurs. Chapala est un principal village. A l'exception de quelques métis, ses habitans sont tous Indiens, qui se disent *encore purs*, se vengeant, par cette distinction de la dégradation à laquelle les Espagnols les condamnent, retournant mépris pour mépris. Vis-à-vis de Chapala est une autre petite île, entièrement déserte et d'aucune importance.

Le 16, je déjeunai au village de *Axixis*, à dix milles de Chapala, chez le célèbre prêtre Castellanos, qui en est le curé. C'est un vénérable de quatre-vingts ans. Il en avait soixante-quinze, me dit-il, quand il *cessa de se battre*. Mais il ajouta : « Je me » sens assez de vigueur pour me battre encore, si ja- » mais les Européens retournaient à l'assaut sur no- » tre pays et nos droits. J'ai mené une vie de tribu- » lation, j'espère que Dieu me prépare repos dans le » sein de l'Éternité; car, honorer et défendre le plus » bel ouvrage de sa main, l'ouvrage qu'il daigna faire » à son image et similitude, et que des barbares » étaient venus chasser et tyranniser comme des » brutes, telle fut la tâche que je m'imposai. En Eu- » rope, pendant trois siècles, vous avez vu, d'un œil

» sec et d'un cœur froid, les horreurs commises en » Amérique, contre l'humanité, si cruellement sa» crifiée à la politique et à l'avarice. Il a fallu que » nous-mêmes nous portassions secours, pour lutter » contre cette oppression terrible. Nous nous som» mes réveillés de l'avilissement. Que mes compa» triotes m'écoutent; jusqu'à la dernière haleine de » mon âme mondaine, je leur prêcherai de veiller » comme des lynx, et de se battre comme des lions, » pour affermir notre indépendance. Que n'avons» nous su mieux réunir nos efforts et nos cœurs, et » cette indépendance nous serait depuis long-temps » assurée! Abrutis, nous avions trop de passions » anarchiques à vaincre; mais nous nous corrigerons » en nous éclairant; j'espère mourir avec la consola» tion de voir, de plus en plus, ces passions décroî» tre, et ma patrie avancer glorieusement dans sa » régénération. »

Le prêtre Castellanos m'apparut plus qu'un Las Casas. Je hasarde trop peut-être; mais qu'on y réfléchisse : Castellanos n'est-il pas à la fois protecteur, apôtre et défenseur des Indiens et de toutes les autres castes Américaines? Il a exposé sa vie : il est prêt à l'exposer encore; seul avec ces Indiens, renfermé dans le cercle de Popilius, sans moyens, presque sans espoir, il a su tenir ferme contre la menace et la séduction, au moment même où d'autres patriotes, avec mille ressources, et sur un vaste champ d'opérations, se prosternaient devant l'Am-

nistie, la Circé ordinaire des tyrans, et en faisaient jusqu'à un instrument de perfidie et de trahison.

Castellanos était, à mes yeux, plus *homme* que *prêtre :* je ne pus m'empêcher de lui faire observer, que dans ce monde, d'après les commandemens de la Divinité et l'ordre de la Providence, tout homme doit être à son poste, le prêtre surtout à son autel. Cela doit être, me répondit-il, dans un pays qui marche dans l'ordre ordinaire des choses; mais là où tout est tombé dans le désordre, les ténèbres, le despotisme et l'extravagance, il faut que chacun remplisse de son mieux les vides où l'insuffisance et l'aveuglement d'autres laissent la patrie disparaître. Dieu suffit à se glorifier par soi-même, quand il appelle ses ministres à des besoins plus pressans que ceux de l'Église visible; « j'ai partout été, acheva-t-il, prêtre et soldat, comme tant de prêtres de l'antiquité, comme tant de pontifes catholiques et protestans, comme tous les Théocrates. » Vous vous rappellerez, Comtesse, dans mes lettres de Londres, ce Quaker qui me confondit avec la réponse de Saint-Augustin. « Aimez-le (Dieu), et servez-le comme vous voulez. » Je vis que le prêtre Castellanos en savait aussi beaucoup plus que moi; je tranchai la question, même par hommage à sa longévité vénérable. Il m'accorda de l'embrasser, daigna accepter une faible marque de mon souvenir, m'en remit une du sien, dans une collection de fruits curieux, qui paraient le fronton

de sa petite bibliothèque; et, en me disant que j'étais un *bueno Muchacho* (un bon enfant), me donna sa sainte bénédiction. Jamais je n'en reçus une avec tant de dévotion, depuis celle de mon excellent père à son heure extrême; il me la donna avec tant de tendresse, qu'il me fit rappeler celle que le bon patriarche Jacob donna à son cher Benjamin, quand il le vit partir pour l'Egypte. Mais ne concluez pas que je prétende être un Benjamin, encore moins un *Muchacho*. Castellanos est un Créole.

Oxotepek, à dix milles d'*Axixis*, sis sur un terrain élevé presque au point médial de l'extrémité occidentale du lac, en domine toute l'étendue. C'est le plus gros village de tout le lac. Il ne renferme de remarquable que la jolie *sobrina* du curé, et un pays riche qui commence à s'ouvrir derrière le village, et déroule un charmant paysage dans un lointain, qui se perd sur des collines s'élevant doucement vers les régions intérieures.

Je voulais voir la vallée de *Saqualco*, qui a aussi un lac; le chemin le plus court, mais le plus difficile et le plus périlleux, est de passer la montagne de *Guyaabos* au Sud-Ouest d'Oxotepek. Je préférai le chemin du *paysage*, et je passai la nuit du 19 (août) dans l'hacienda de *Wacolitlan*. La vallée abonde en eau; comme on la réunit dans de grands réservoirs, on y cultive le froment et le riz. Elle est affermée à un Créole d'Oxotepek pour dix-huit mille piastres par an; elle lui en donne, dit-on,

autant de profit. Le propriétaire est un Créole de Guadalaxara.

Je passai la Cordillière qui sépare au Sud la vallée de l'hacienda de celle de Saqualco. Celle-ci est beaucoup plus basse que la première, et que celle de Chapala.

Il faut faire le tour de la tête du lac, à l'Est, pour arriver à Saqualco, sis sur son bord méridional. C'est un grand Pueblo, dont les faubourgs sont habités par des Indiens, dans des maisonnettes ou des huttes pittoresquement éparses, et joliment entrecoupées de grands arbres, à l'abri desquels ils mènent toute leur vie domestique, quand il ne pleut pas; on dirait que leur génération marche de pair avec la végétation sur le même terrain. Tout l'intérieur du village, avec de belles habitations, est peuplé d'Espagnols et de Créoles. La place est parée au milieu de deux chétives églises, avec une élégante maison du curé: c'était un couvent de Franciscains. Ils avaient envahi presque tout le spirituel du Mexique; mais la révolution a commencé à les refouler dans leur juridiction, pour laisser un peu de place aux prêtres Créoles. Si la maison du curé est si bien tenue, il le doit, je crois, à son bon goût. C'est le curé du meilleur ton, le plus *fashionable*, que j'aie rencontré au Mexique; aussi l'ai-je trouvé au milieu de deux demoiselles qui prenaient le chocolat avec lui, mais sans la moindre indécence, et d'un ton qui me rappelait celui que j'avais lu dans

un livre sur le cérémonial de l'Escurial. Ce n'étaient point des sobrines, c'étaient des *visites.*

Au Mexique, en général, et particulièrement dans quelques provinces, les dames et les demoiselles trottent librement les villages et les villes, vont seules faire leurs visites, sans que l'opinion publique en soit le moins choquée. Il n'y a pas de pays où les femmes soient plus libres de ces préjugés sociaux qui ailleurs les rendent esclaves; il est difficile en même temps, si l'on excepte les femmes de l'Angleterre et des États-Unis, d'observer un certain dehors avec plus de dignité. Celles mêmes qui se prostituent avec impudence, à l'ombre de la calotte, savent encore commander le respect par des manières décentes et souvent imposantes.

Mais laissons les divinités terrestres et allons aux célestes, à celles des Indiens à une de leurs fêtes religieuses.

Avant tout, voici un aperçu de leur système, que j'appellerai *système d'adoration*, car il n'est pas facile de préciser leur culte et leur croyance.

Chaque village indien, ou chaque section ou *tribu* indienne a, au milieu de ses lares, une chapelle privée; là ils conservent, comme dans un dépôt, toutes les images objets de leur dévotion particulière. Les anciens avec leurs dieux majeurs et mineurs, appelés par Cicéron *majorum gentium et minorum gentium*, avaient aussi, et pour la même destination, leur *sacellum*; mais les grandes fonc-

tions religieuses s'exerçaient toujours dans les grands temples. C'est ce que font les Indiens ; leur *sacellum* privé n'est officié que par eux, sans l'assistance du prêtre. Veulent-ils fêter solennellement une de leurs images, ils la portent, habillée en dimanche, processionnellement, à l'église principale, qu'on appelle l'église *de los Indios*. Ils y fêtent Dieu et les saints à leur manière ; alors le curé leur prête son ministère, s'il croit qu'il puisse décemment mêler sa liturgie à la leur. Remarquons que cette *église* n'est point celle destinée au public pour les cérémonies ordinaires : l'une est à côté de l'autre.

Il me serait impossible de vous dire et le nombre et la qualité des divinités que le *sacellum* contient ; c'est une boutique de poupées, de marionnettes, de toutes couleurs, de toute hiérarchie ; j'oserais dire même de toutes les *Bolgies*, car il y en a qui ressemblent plus à des Diables qu'à des Dieux. Les chiffons divers dont ils les parent constituent une friperie des plus variées et des plus bizarres. Je me bornerai à vous parler des divinités dont ils célébraient la fête dans l'*église principale de los Indios* de Saqualco, la soirée du 21 (août) : c'étaient trois crucifix.

Vous demanderez pourquoi trois ? un n'est-il pas assez ? C'est ce qui me semblait aussi ; mais les Indiens, instruits que notre divinité suprême se divise en trois personnes parfaitement égales, ont jugé peut-être à propos de les crucifier toutes trois, pour mieux prouver leur croyance en cette égalité ; c'é-

tait éviter ces distinctions si compliquées et si subtiles dont nos controversistes ont déchiré les hommes et la divinité.

L'église était toute illuminée à leur manière, avec des chandelles de suif, plantées par terre, formant un *Delta :* ce grand signe que l'alphabet grec emprunta peut-être à quelque hiéroglyphe égyptien, et qui a été dans tous les temps, et l'est encore, le symbole de la haute divinité. Avec un peu d'examen on verrait que les cultes de tous les temps et de toutes les nations, ou se rapprochent ou n'en forment qu'un seul; mais dirigez vous-mêmes vos réflexions; appliquez votre propre philosophie; je ne ferai qu'indiquer ce que je vois, et les analogies qui s'offrent spontanément à ma mémoire.

Vous croirez, peut-être, que deux des trois crucifix sont les deux larrons. Non, Comtesse; ce sont absolument trois divinités. On m'a fait croire même, qu'il eût été dangereux pour la foi des Indiens d'insister sur l'histoire des deux larrons; on aurait pu dégrader la Divinité dans leur opinion, et gâter le *principal* pour les *accessoires :* car la croix était, chez les Indiens, comme chez les Juifs, le supplice du plus bas scélérat et de l'infamie. Il a fallu d'abord toute l'*éloquence* des moines et des épées de l'Espagne pour les persuader, que Dieu avait bien voulu descendre à cette humiliation, pour donner au monde, qu'il rédimait, l'exemple de l'humilité et du mépris des préjugés humains.

Je trouvai une grande coterie d'Indiens, assis à un grand banquet, sur le parvis, vis-à-vis la grande porte de l'église. C'était la veille de la fête; la cérémonie du 21 n'était donc que ce que nous appelons, dans notre rite, *i primi vesperi*. Les anciens Mexicains fêtaient, comme nous, comme les Égyptiens, les Grecs et les Romains, la veille de leurs plus solennelles fêtes; les Mexicains modernes continuent avec plaisir cet usage. Mais les catholiques leur apportèrent la novaine (les *novemdalia* des anciens) : n'importe; ils s'y sont façonnés sans peine. Comme il s'agit de manger, et *del dolce far niente* pendant tout ce temps, il leur plaît assez de célébrer neuf veilles au lieu d'une; le jour de la fête est le dixième. Voilà donc la *Décade sacrée*, instituée d'abord en Égypte, puis en Grèce, et finalement à Rome, où toutes les divinités et tous les cultes du monde allaient se reposer de leur vagabondage, et s'y reposent encore. Cette *novaine* leur ménage le moyen de prendre tous, chacun à son tour, leur part du banquet. On évite ainsi les jalousies, qui, chez les peuples civilisés, répandent souvent l'*impiété* et la discorde dans les fêtes sacrées et dans les fêtes profanes. Au reste, si j'en crois un vieil Indien, un des *Epulones* de la fête, très-instruit sur les traditions du pays, la *novaine* était observée, en pareil cas, par leurs ancêtres. On mangeait pendant les neuf jours, et le dixième encore davantage. — Les anciens Mexicains faisaient égale-

ment une novaine, lorsque, dans certaines fêtes, ils consacraient un prisonnier à leur divinité. Ils lui offraient presque un culte divin, durant neuf jours, et le dixième, ils l'immolaient.

Leur banquet imite fort le *triclinium* des Anciens, les *agape* des premiers Chrétiens, le repas que les anciens Mexicains eux-mêmes consacraient à leurs divinités. Et ces divinités n'ont changé que de nom, je crois; car les Mexicains avaient aussi leur Trinité dans leurs *Huitzilupuchtli*, *Quoquotle* et *Mexitli*; leur seconde personne avait rédimé le monde de ses péchés et de sa corruption, avait prêché de bonnes et belles choses; son évangile différait peu de celui que nous professons, et ne suivons pas. *Xilonen* était la mère de leur Sauveur. Des Anges et des Démons, ils en avaient peut-être autant que nous; ces derniers se multiplièrent beaucoup après la Conquête; il leur en reste encore un grand nombre.

Vous voudriez savoir ce qu'ils font à ce banquet. Les détails en sont trop longs pour un *Sallustien*. Néanmoins, je ne veux pas vous taire qu'ils s'embrassent, hommes et femmes, comme les Anciens et ceux de l'Église primitive; comme les *Sandemanians* font encore, cette secte qui m'a tant plu, si vous vous le rappelez, dans mes *promenades en Angleterre*; mais ils ne se donnent pas le *baiser d'amour et de charité* : le curé leur a dit que le concile de Carthage, de l'année 397, l'a défendu rigoureu-

sement. Un de ces Indiens me demanda quel était ce *Concile!* « Il faut avouer, ajouta-t-il, que c'était » un *homme* bien malicieux? »

Quant à ce qu'ils mangent, c'est ce que le pays produit de meilleur. Naguère, leurs prêtres, comme ceux de toute l'antiquité, n'offraient, à la Divinité, que ce qu'ils mangeaient, et ne mangeaient que ce qu'ils offraient : c'est-à-dire, des herbes et des fruits. Mais, s'étant lassés de ce système *végétal*, ils tâtèrent l'*animal*, s'y plurent, et alors des victimes remplacèrent les herbes et les fruits. L'imitation était commode et facile ; les bons croyans ont suivi cet exemple ; et tout le monde, de *herbivore* ou *frugivore* qu'il était, est devenu *carnivore*. Les Indiens sont furieusement carnivores, dans le temps surtout où ils fêtent la divinité *Urbana*. Quand le *Lucus* est leur temple, les *Dryades*, leurs divinités, ils redeviennent encore *Pythagoriciens, sicut voluêre priores*.

Autre trait d'une coïncidence singulière entre les anciens temps Mexicains et les nôtres : c'est que leurs prêtres, quand ils en vinrent au sacrifice des victimes (*cruenta sacrificia*), commencèrent, comme les nôtres, par n'offrir à la Divinité que les intestins, et se régalaient du reste. Il faut croire que les Anglais de l'Angleterre et des États-Unis les regardent encore comme des morceaux sacrés ; car ils n'en mangent jamais : peut-être par respect.

La danse suit le banquet : on se groupe sur le parvis et dans l'Église. Nous avons déjà remarqué

à Tampico que cette cérémonie religieuse date de loin, et qu'elle est encore pratiquée par la secte de *Shakers*. Ici, je n'ai qu'une observation de plus à faire, c'est que dans le tambour singulier et le mauvais violon qui animaient cette danse, je voyais associés ensemble l'état sauvage et l'état civilisé. J'étais embarrassé sur la préférence : quand la civilisation est puisée à de telles sources, le *statu quo*, qui à au moins l'avantage de l'Innocence, ne saurait trop l'envier.

Telle est, Comtesse, la religion que les moines sont venus inspirer, le fer, le flambeau et le Crucifix à la main, à ces malheureux peuples. Ils n'ont plus ce que la leur avait de bon; et la nôtre est profanée de ce qu'elle avait de mauvais, mélangé à toutes les souillures de la politique, de l'avarice et de la tyrannie. Ils n'ont plus leur *Évangile*, et le nôtre leur a été peint sous des préceptes tantôt hideux, tantôt ridicules. Leurs Divinités se sont parées de toutes les couleurs impures répandues sur les nôtres, et les nôtres ont recruté une grande partie de leurs extravagances. L'*amalgame* le plus immoral, le plus sacrilége, confond le Créateur avec la créature, la Vertu avec les passions, le dogme avec l'imposture. Le croiriez-vous, Comtesse! Il y en a même qui se circoncisent encore : c'est ce que j'ai voulu vérifier, comme saint Thomas. Il paraîtrait donc certain, même d'après des informations puisées à des traditions hiéroglyphi-

ques, que cette cérémonie était un de leurs rites religieux : excellente découverte pour ceux qui prétendent faire remonter aux tribus dispersées des Israélites l'origine des Aborigènes de l'Amérique *.

Les prestiges de la superstition et de l'ignorance accompagnent partout ces pauvres Indiens néophites. Quand ils sont loin des Idoles de leur *sacellum*, de leur Église, ils en trouvent encore, comme autrefois, dans les bois, dans les rivières, dans le règne végétal, dans l'animal, jusque dans le règne minéral. Les Romains comptaient plus de douze divinités dans un seul épi de froment; les Indiens en trouvent plus de cent dans un nopal, un maguey, etc. Leur morale n'a jamais eu d'autre direction que celle qui pouvait servir aux vues avares et despotiques de leurs oppresseurs. L'industrie et l'instruction en ont été proscrites, même sous des peines sévères, comme étant les grands ressorts de la civilisation; susceptibles, en conséquence, de nuire au monopole de leurs nouveaux Apôtres, et d'empêcher ainsi l'exécution de la sentence fulminée contre ces malheureuses contrées par la bulle d'un Pontife qui recruta des satellites plus cruels encore que lui et sa bulle.

Après tout cela, Comtesse, les Tartufes qui infestent votre société comme tant d'autres, qui trompent les peuples et les Rois, oseront-ils de

* On peut voir ce que j'ai dit sur cela dans ma *Découverte des sources du Mississipi.*

nouveau élever leur voix calomnieuse contre l'*Irréligionnaire?* Réussiront-ils à faire croire que ces tableaux de l'Erreur et du Vice soient autrement dictés que par l'amour et le zèle pour la sainte et vraie Religion, source intarissable de bonheur terrestre et céleste, si indignement souillée? « Laissez-» le parler; c'est le seul qui ose me tenir le langage » de la vérité, » disait Crésus à ses courtisans, qui voulaient faire taire Solon. C'est ce que vous et tant d'autres pourriez répondre à des hommes qui me déchirent, parce qu'ils savent que je connais et sais démasquer, sans crainte et sans reproche, leur fourberie et leur méchanceté.

Et le Curé!... C'est un homme instruit; il convient des grands abus du système oppressif et immoral qui a dominé ces peuples; mais, circonspect et réservé, il sent la nécessité d'affermir mieux la réforme politique avant d'entreprendre avec vigueur une réforme religieuse. Il voit que l'instruction doit la précéder; que ces peuples ont besoin de démêler peu à peu par eux-mêmes les ténèbres, la superstition qui les aveuglent. Une énergie ardente et inopportune ne peut que compromettre le succès d'institutions nouvelles. Il faut du temps pour régénérer des peuples, surtout quand ils sont descendus à ce degré d'abrutissement. Les générations présentes peuvent se réveiller, mais elles bâilleront toujours. C'est aux siècles futurs à accomplir et perpétuer cette grande révolution morale.

Je dois louer aussi le maintien noble avec lequel ce respectable pasteur manifeste l'improbation de ces cérémonies superstitieuses et idolâtres : s'il n'ose les attaquer brusquement, au moins n'assiste-t-il à leurs fonctions, qu'en ce qui est de son rituel et de sa liturgie. Cependant ne lui épargnons pas le reproche de se refuser à instituer une école d'enseignement, ne fût-il que primordial. Il est doué de talens, de sentimens distingués, jouit de grands revenus, a de l'influence sur les riches habitans du pays. Les Espagnols du village, m'a-t-il dit, s'opposent et conspirent contre cette mesure : raison de plus pour en hâter le triomphe et anéantir leur système obstiné d'oppression. Il suffirait de lui et des Créoles ; les Indiens s'y prêteraient de leur mieux. Que d'Indiens ne m'ont pas répété : *Il y a long-temps que nous désirons pouvoir lire aussi sur le livre de* Los Padres. Eh ! c'est précisément ce que *los Padres* ne veulent pas.

Mais à quoi bon, objecte-t-on : *Les Indiens sont fainéans, paresseux !* Accusation aussi fausse qu'impudente ! Que ne faisaient-ils pas avant la Conquête? Sans mulets, sans chevaux, sans aucun autre moyen de transport que leurs épaules, porter les plus lourds fardeaux à des distances immenses ; en temps de paix et de guerre ; se tenir dans un mouvement continuel pour les échanges de leurs manufactures et des produits de la terre, échanges tous faits en nature ; cultiver la terre, et apparem-

ment avec succès, sans bœufs, sans instrumens aratoires; préparer des étoffes, des ornemens d'or et d'argent manufacturés, sans le plus léger secours de nos mécaniques; tailler, même délicatement, des pierres précieuses, sans nos ciseaux, ni nos tours; exploiter les mines, sans poudre, sans instrumens de fer; séparer les métaux précieux des matières hétérogènes, sans mercure et chimie; être les mulets, les chevaux, les bœufs, les chariots de *los Conquistadores* et de toute la Canaille barbare qui est venue exploiter leurs aventures et leur fortune sur les travaux et les fatigues des Indiens, tout cela constitue-t-il des actes de paresse et de fainéantise? N'est-ce pas dans l'avilissement spirituel et temporel où les Espagnols les ont, à dessein, précipités, qu'il faut chercher la source des vices qu'on ose leur reprocher? Comtesse, ne niera cette vérité que qui aura intérêt à la cacher. Je n'écris que des lettres; si je faisais une histoire, les détails du court aperçu que je viens de tracer en fourniraient des volumes de preuves plus claires que la lumière, aussi convaincantes que notre propre conscience. Mais il est temps d'en finir avec *Saqualco;* nous terminerons par une petite vue chorographique du pays.

Saqualco est situé sur la rive méridionale du lac, ou, pour mieux dire, de la lagune. Les eaux de cette lagune s'en approchent et s'en éloignent en proportion de l'abondance des pluies. La pluie

seule l'alimente; elle demeure presque à sec dans la saison de la sécheresse.

Une petite montagne, qui s'élève, au milieu, vers sa partie orientale, devient une île toute pittoresque pendant la saison des pluies; la sécheresse la réunit au continent. Je l'ai vue quand elle appartenait aux Naïades : ses rochers romantiques, entremêlés d'arbres touffus et majestueux, présentent un joli épisode au centre de cette belle et vaste vallée d'environ vingt milles de long, et de cinq à six milles de large. Saqualco, si je calcule la route que j'ai faite, est à trente-cinq milles environ de *Oxotepek*.

Venons voir *Kokula*, d'où je vous écris, à plus de trente milles de Saqualco, à l'Ouest, et à travers un chemin très-varié, serpentant agréablement entre des vallons, dont le silence et la solitude n'étaient interrompus que par ma petite caravane.

Kokula est adossé à des montagnes, s'élevant, à l'Est, sur une grande plaine, qui s'étend, à l'Ouest, jusqu'à *Ameca*. Plus basse que la vallée de Saqualco, cette plaine peut être considérée un autre étage, descendant vers la Pacifique. Notre vagabondage nous ayant souvent défléchis de la ligne directe de l'Est à l'Ouest, je ne saurais assigner une station exacte aux étages que nous rencontrons à présent du côté de cette mer. Après Aguas-Callientes, Kokula est, sur ma route, le village ou la petite ville la

plus belle, la plus riche, la plus intéressante. Je ne la trouve pas non plus sur ma carte.

La Paroisse est administrée par un couvent de moines; c'est donc un pays de miracles, de scandales, de sanctuaires, de mercimoine; le tout mêlé si bien, que l'habitude n'y voit plus de contraste. Un sanctuaire de la Sainte-Croix renferme une relique de ce saint instrument de notre rédemption; elle fait des prodiges. Le plus grand et le plus sûr est d'avoir ménagé une superbe Église, une habitation magnifique, des revenus les plus somptueux, au moine qui en a fait cadeau à ces dévots. Il prétend l'avoir reçue d'un autre moine, qui l'a euė d'un troisième, lequel, à son tour, surmontant de grands obtacles, l'a obtenue d'un quatrième à Jérusalem même. Que d'histoires n'en raconte-t-on pas! mais nous les laisserons, comme tant d'autres, pour le coin du feu, à mon retour, s'il est écrit dans ma destinée que je retourne. — Voilà de quelle manière les moines ont profané notre sainte Religion, faisant honteux trafic de fausses reliques, de faux miracles, créant ce qui n'a jamais existé, ou multipliant impudemment ce qui ne peut se multiplier.

Les moines aussi faisaient adorer en Italie des prépuces de notre Seigneur; on en adorait également en France: et notre Seigneur, cependant, n'a été circoncis qu'une fois. La larme qu'il laissa tomber sur

Lazare est devenue presque un ruisseau; tous les morceaux qu'on vénère du voile de Notre-Dame suffiraient, réunis ensemble, à toutes les faiseuses de Paris. De la plus noble, la plus généreuse, la plus auguste Religion, on en a fait la plus ridicule, la plus avare, la plus méprisable. Saint Augustin, saint Grégoire, Innocent III, saint Charles Borromée et d'autres Pères de l'Église, des Conciles, le Concile de Trente lui-même, crient en vain contre ce commerce abominable, contre ce culte pernicieux! Les moines vont leur train, sans pudeur, sans remords, sans respect pour les Papes, les saints Pères et les Conciles. Si tous les morceaux de Croix offerts à la vénération des Croyans étaient vraiment *légitimes*, la Sainte-Croix aurait été beaucoup plus grande que le Calvaire.

Les habitans de Kokula sont fort gais et très-aimables; les femmes le sont à un degré supérieur. La société y est animée et brillante. On donne souvent des bals; on y danse *toto corde et animâ*. Mais devinez, Comtesse, quels sont ceux qui dansent le mieux? Les moines. Les uns, déguisés en bourgeois, règlent les étiquettes de la danse; d'autres y assistent avec leur costume séraphique; leur éloquence fait les honneurs de la maison avec un ton d'importance et de *alter ego*, qui fait connaître qu'ils sont pour *quelque chose* dans la famille. J'ai demandé le motif de ce mélange extraordinaire de danseurs sacrés et profanes: c'est, m'a-t-on répondu, *pour*

empêcher qu'il y ait du scandale; au reste, les rigides personnages du Concile de Trente ont eux-mêmes dansé au bal qu'ils donnèrent à Charles-Quint : le Cardinal Pallavicini, président du Concile, ouvrit la danse avec une dame dont on ne rappelle plus le nom. Voilà des argumens aussi irrésistibles dans leur genre, que ceux du docteur Basile dans le Figaro. Mais, en voyant nos danseurs braver le démon et la chair au milieu des plus attrayans appas de Flore et de Vénus, je ne pouvais m'empêcher de rire au souvenir de saint François, qui se frottait contre une *femme de neige*, contre des *ronces* et des *épines*, pour calmer les *tentations*. Pour moi, j'ai vu le moment où j'allais avoir besoin du même *corroborant* pour me tirer aussi d'une grande *faiblesse*.

J'étais à un de ces bals. Des yeux séduisans, comme le sont, en général, les yeux des Espagnoles, ou d'origine espagnole, me frappèrent. Un endroit, où je voyais jusqu'à la tonsure et la calotte oublier les vœux sacrés, devenait par soi plus dangereux encore. Bref, Comtesse, mon cœur ploya. Il est vrai que, depuis un triste événement, mon cœur est le plus souvent dominé par le passé; néanmoins, la sensibilité, ouvrage de la Nature, produit de l'organisation, ne peut éviter toujours le présent. C'est ce qui m'est arrivé à *Kokula*.

L'objet à qui je consacre cette page est une de ces beautés impossibles à peindre, qui sont plus dans la physionomie que dans les traits; d'autant

plus séduisante qu'elle se masque d'une simplicité qu'aucun coloris n'exprimerait. Elle a un air d'amabilité qui enchante, sans ôter à ce qu'a de noble certain ton altier qui la distingue. Son regard, quoique doux, est impératif; son sourire angélique, quoique sérieux. Sa bouche et son nez sont des modèles; son bras, sa main et son pied mériteraient même honneur. L'esprit se montre avec d'autant plus d'avantage qu'il a su suppléer au manque d'éducation, fâcheux effet de l'ignorance du pays. Elle parle avec élégance, sait se taire avec sagesse. Sa voix est mélodieuse et touchante. Et où demeure-t-elle cette charmante créature? Dans un endroit où la Nature a réuni tous les attraits qui peuvent l'embellir : le chant et l'éclat d'oiseaux les plus rares, la variété du paysage, la beauté du ciel, la douceur du climat, tout y conspire à émouvoir une âme sensible, jusqu'à une petite cloche dans le lointain, appelant les ouvriers au travail, et qui réveille, avec des émotions tendres, les souvenirs impérissables du Paraclet et de Comminges! Telle est, Comtesse, la situation difficile qui m'a dû fléchir pour quelques jours! et comme il s'en est peu fallu que ce ne fût pour la vie!.... Mais, renoncer pour jamais à mon pays!.... c'en était trop. La réflexion, hélas! a toujours en moi gâté la jouissance, au moment même où je me sentais le plus heureux des hommes. Est-ce sagesse? j'en doute. Mais elle m'a coûté cher, répandant le trouble

dans mon âme, quand tout l'invitait à la béatitude. Depuis ce moment, je me suis de nouveau rencontré avec des apparences flatteuses de bonheur ; je l'ai évité pour n'avoir pas à le perdre ; je l'évite encore avec résolution, Comtesse. Je pars... ; je suis ma destinée. Aurait-elle décidé que je n'existerais plus que dans le passé ! Sentence terrible ! Dans l'agitation où me jette ce contraste entre mon cœur et la destinée qu'il imagine, ma plume et votre amitié ont plus que jamais besoin de se reposer. Reposons-nous.

CINQUIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

Lettre d'Europe : réflexions diverses. — Saint Martin. — Anciennes mines d'or. — Influence des mines sur l'agriculture, au Mexique. — Critique sur la manière d'écrire l'histoire. — L'hacienda de *los Canedos*. — L'auteur pris pour Iturbide. — Notions historiques sur Iturbide. — Un sanctuaire; des miracles; culte mimique le plus burlesque. — Les *Nicoloti* et les *Castellani* de Venise; les *Isiaci* et les Hébreux; les *Salii* et les Faquirs; les *Camilli*, les *Flaminii*, les Tibicines, etc. — Une Procession de vingt milles. *Ameca;* une neuvaine; ses mines. — La rivière Ameca. — Passage enchanteur de la montagne d'Ameca. — Village d'*Aqualulco*. — L'auteur accusé et absous. — Les *Mozos* ou domestiques mexicains. — *Hezetlan*. — Opinion des gens du pays sur le but des Étrangers qui y voyagent. — L'hacienda de *las Estancias;* ses mines. — Heureuse rencontre; perles les plus rares. — Endroit romantique. — La grotte de la nymphe Égérie. — Une grande hacienda de *Plata*. — Notions sur l'exploitation des mines et du minerai. — Le mercure et ses phénomènes surprenans; si l'usage qu'on en fait est ancien ou moderne. — *Magie* pour découvrir les mines. — *Baguette divinatoire* des Loyolistes Schalt et Dechalles; les Anglais et saint Cyrille. — Production des métaux dans le sein de la terre; Aristote, Pline, Tubalcain, les Alchimistes, les Mexicains. — *Hostotipachillo*, un réal de mines. — Les Californies, *la Sinaloa* et *la Sonora;* notions historiques, politiques, géographiques et statis-

tiques. — Les Jésuites et les Franciscains. — Un Curé et un pauvre homme : trait odieux d'avarice. — Les rives de la mer Pacifique, et celles de la mer Atlantique; différence remarquable de configuration; opinion des savans. — Le village de *la Madeleine*; un Crucifix; les Phrines, les filoux et un Franciscain. — L'auteur échappe à un grand danger. Tequila; découverte. — Les *Tépéquanes* du Mississipi (les habitans de l'ancienne *Cibalas*), et le nouveau Mexique.— Les Sioux du Mississipi et les habitans de Tequila.—Langues d'Europe, Langues des autres parties du monde : trait distinctif. — La nombreuse famille des *Maguey* (Agaves) et du *Nopal* (Cactus).—Les voleurs et l'auteur.—Dénoûment tragique. — *Exitlan* et son Alcade. — Arrivée de l'auteur à Guadalaxara. — Américains et Européens : Parallèle.

Guadalaxara, 8 octobre 1824.

Le jour de mon arrivée dans cette ville a été un jour de joie; le second, que votre amitié me ménage depuis que je suis au Mexique : j'ai reçu votre très-chère lettre du 1er juillet de l'an passé. Elle a fait un pas de plus que celle du 25 mai, m'ayant également cherché et dans les États-Unis et dans ce vaste Empire; je lui dois donc plus de remercîmens encore.

Quel plaisir, Comtesse, de vous voir me suivre avec la même sympathie qui me fait solliciter votre encourageante assistance à mes promenades! Quelle consolation que l'estime d'une femme, qui me la conserve en dépit d'une tourbe misérable d'ennemis, et que le vrai mérite m'a appris à appré-

cier! Quelle punition terrible, pour leur méchanteté, que de ne pas parvenir à surprendre votre religion et votre justice; de douter que je mérite les distinctions dont vous m'honorez, comme de voir qu'on tente en vain de vous dérober à ma reconnaissance!

Vos lettres sont toujours d'un grand prix pour moi; mais celle-ci était nécessaire. J'avais besoin d'être transporté au-delà des mers, au sein de ma patrie, de personnes et de souvenirs chéris, pour m'arracher aux vives impressions dont m'a si profondément pénétré mon séjour de Kokula.

Cependant, il faut que j'y retourne, au moins de ma plume, pour rejoindre le point de départ, où vous a laissée ma dernière lettre! Je suis avec vous: avec un si aimable mentor, on sait résister; au reste, à mon âge, on doit être plus fort qu'un Télémaque. Mon cœur est peut-être encore jeune; mais ma raison, après huit lustres au-delà du berceau, après un si long cours d'expérience et de vicissitudes, doit être dans toute sa force virile; elle doit savoir combattre et vaincre. Suivons donc vaillamment notre chemin et ma destinée.

Je partis le 3 septembre, en la bénissant, cette inexplicable Kokula. Je pris le chemin à l'Ouest, et m'arrêtai pour faire mon petit déjeuner, au village de Saint-Martin, à douze milles de Kokula. Déjeuner bien triste, Comtesse! Le cœur et l'estomac, serrés entre les attractions qui tournaient mes re-

gards et rappelaient mes pas vers l'Est, et la violence d'une résolution prise, qui me poussait vers l'Ouest! Un gâteau, présent de la plus belle hospitalité, était le compagnon et le mets du repas!... Je le ruminais.... Que des *âmes fortes*, pour qui l'expression même de la reconnaissance est souvent un crime, m'accusent de *rapsodie*. Je ne m'en étonne pas; mais les âmes bien nées approuveront ce que j'exprime. Rousseau avait cinquante ans, qu'il écrivait des lettres à Sophie! Sans oser vous faire comme lui *mes confessions*, au moins, ne crois-je pas me hasarder trop, en manifestant mes sentimens pour ce qui me semble à la fois noble, doux et généreux.

Saint-Martin est un village peuplé de Créoles et d'Indiens. Il fut créé, et prospéra sous les auspices d'une mine d'or et d'argent. Une montagne le surmonte à trois milles au Sud, où la mine, qui jadis versait de son sein de grands trésors, paraît épuisée ou écroulée.

Au Mexique, les mines ont toujours secondé l'agriculture, contre l'opinion générale, ou les préjugés répandus à cet égard en Europe. Il se peut donc que les richesses ou l'aisance, dues à l'agriculture, aient été pour les Mexicains un motif de s'intéresser moins aux exploitations minérales. Je sais que les mines de Saint-Martin, quoiqu'on les considère abandonnées, sont visitées encore par des Indiens, qui vont y glaner ce qu'ils appellent leur

platilla, leur *oritilla*; ce sont de petites quantités d'or et d'argent, qu'ils en extraient. Mais, rappelés à leurs champs, qui assurent en abondance le nécessaire, ils se soucient peu de se livrer à des entreprises incertaines, pour y chercher le superflu.

Mais, où me conduisez-vous maintenant? je vous entends dire, comme un vagabond, au hasard. Est-ce qu'une autre Dulcinée vous pousse comme un nouveau Don Quichotte à des aventures pour la mériter ou pour l'oublier? Rien de tout cela, Comtesse : vous savez que je ne suis point taillé pour cette sorte de *sensibilité* et de *paladinisme*. Vous dire où va un homme qui suit sa destinée, ce serait excéder les bornes de ma prescience; au reste, vous verrez dans toutes mes autres lettres, et Européennes et Américaines, que je ne me permets jamais un anachronisme, pas même une seule heure d'empiétement sur l'avenir. Rien ne m'impatiente plus que les transpositions, quand j'en rencontre moi-même chez les autres; je dois croire qu'il en serait ainsi du lecteur qui en trouverait chez moi. En nous portant à des distances immenses de temps, de lieu et de sujets, elles brouillent le passé, le présent et le futur, nous balottent, nous fatiguent, nous confondent; l'objet principal qui nous intéresse est sacrifié à des accessoires souvent indifférens, ce qui, en rompant le fil de notre lecture, torture notre entendement. D'ailleurs, un homme

qui se promène seulement, doit raconter au jour le jour, même l'heure à l'heure, sans que sa plume devance jamais son pas d'un instant. Telle est mon opinion; si ce n'est pas la vôtre, j'aurai, au moins, le mérite d'avoir eu la bonne intention de vous épargner le désagrément, qu'en pareil cas, je voudrais qu'on m'évitât à moi-même.

Je continuai mon chemin; et, sans cesse accompagné de mes pensées, devenues aussi un peu *Créoles*, j'arrivai le même jour à l'hacienda des *Cănedos*, nom d'une des plus respectables familles créoles et républicaines de Guadalaxara. J'avais connu un des propriétaires à Washington. Il revenait de l'Espagne, comme représentant du Mexique aux Cortès; il est aujourd'hui membre du Congrès général à Mexico. Leur *Apoderado* me montra beaucoup de courtoisie et de civilité.

Ailleurs, on m'avait pris souvent pour un agent d'Iturbide; ici, l'on me supposa quelque chose de plus.

Nulle part Iturbide n'avait plus de partisans qu'en la province de Guadalaxara; nulle part on croyait moins qu'il eût été fusillé. Assis à table, je vois de l'agitation dans toute la salle. Un domestique parle aux oreilles de l'*Apoderado*. On chuchotte avec mystère; les convives se regardent, me lancent un œil ou inquiet, ou curieux, ou scrutateur, ou surpris; je ne sais quel respect extraordinaire se manifeste parfois dans leurs traits et leurs

mouvemens. Je me doutais de quelque nouvelle comédie et me mis à rire. Le silence continuait avec les pantomimes; je le romps à la fin, en interrogeant M. l'*Apoderado* sur ce que tout cela signifiait. Il me répondit, après quelque hésitation et avec embarras, que beaucoup de monde réuni hors de l'hacienda demandait à me voir. « — Mais que me veut-on? — Ils veulent voir Iturbide, reprit-il, d'un ton presque de dévotion. Alors, m'expliquant ouvertement, je les priai d'épargner à un honnête homme la honte de représenter un Iturbide, et au Gouvernement l'injustice de me vexer pour se tirer d'une erreur où cette scène aurait pu l'induire. Je parvins à les persuader que mon mauvais patois espagnol était fils de l'ignorance et non de la *fiction;* que, grâce au ciel, je ne ressemblais aucunement à leur héros *nec intùs, nec extrà, nec in cute;* qu'Iturbide avait été fusillé; et que les Iturbides ne se reproduisaient pas comme les polypes.

Pendant la guerre de la Révolution, Iturbide n'avait jamais poussé sa main sanguinaire jusque dans la province de Guadalaxara. Les provinces du Baxio, de Valladolid, etc., théâtres des holocaustes de ce monstre, qui y sacrifiait des milliers de victimes à la prétendue *Royauté*, n'ont pas encore, de même que tout le Mexique, une histoire qui dévoile les horreurs et les bienfaits de la Révolution, les Catilina et les Fabius, les Sylla et les Marcellus. Les Mexicains ne savent que vaguement les grands

événemens qui ont bouleversé le pays et leurs provinces respectives ; ils ne connaissent d'Iturbide, avant son empire, que sa « *Voix d'Yguala* » ; ils ignorent de son empire tout ce que l'adulation n'a pas exagéré : ne sont-ce pas les moines et les prêtres, caressés par lui comme des instrumens de ses desseins tyranniques, qui cachaient au vulgaire toutes ses iniquités? et le mal engendré par les factions a presque éclipsé le mal qu'il a fait lui-même. Au reste, c'est l'évêque de Guadalaxara qui l'a oint empereur, et conséquemment l'opinion d'un peuple aveugle, fanatique, marche toujours avec la faveur de l'Église. De plus, la province de Guadalaxara a eu de graves démêlés avec Mexico, démêlés non entièrement vidés. Voilà, Comtesse, ce qui portait inconsidérément les peuples à la défense d'Iturbide. J'ai vu votre surprise à l'aspect du culte qu'on offrait à cette idole infernale : j'ai voulu la dissiper en vous éclairant sur les motifs de cette étrange dévotion.

Sorti de l'hacienda, je trouvai la *multitude* à peu près revenue de son erreur ou de sa crédulité, que quelqu'un peut-être s'était fait un jeu d'abuser. Je n'étais pas moins l'objet de leur curiosité ; leurs regards me paraissaient aussi difficiles à expliquer que leur idolâtrie : et sur quoi fondent-ils cet amour pour Iturbide? ils ne savent que répondre, si vous le leur demandez : c'est *un hombre grande* (un grand homme). M. l'Apoderado lui-même le croit encore un Saint, le *seul homme capable de redresser les af-*

faires du Mexique. Or, sachez que cet Apoderado n'est pas un sot; et c'est l'agent de Créoles éclairés et libéraux; jugez donc de l'aveuglement où l'imposture et la fourberie peuvent jeter des peuples ignorans. Mais c'était un culte pour tout autre qu'Iturbide qui avait réuni la multitude à l'hacienda, dans cette circonstance.

Une Image de la Vierge est tous les ans portée en procession solennelle de l'hacienda au village de *Ameca*, à vingt milles à l'Ouest : on en fêtait la veille. Ces *primi vesperi* consistaient à danser dans l'église et à faire devant l'Image des tours de force extraordinaires. Les anciens aussi en faisaient devant l'image d'Hercule, pour célébrer ou imiter les travaux qui délivrèrent la terre des monstres qui l'infestaient; la République de Venise conserva longtemps les mêmes jeux, qu'elle célébrait deux fois l'année pour réveiller l'émulation de leurs deux grandes factions, les *Nicoloti* et les *Castellani*.

La fête de cette Image a la même origine à peu près que toutes les fêtes apportées aux Mexicains par les Espagnols : des miracles, qu'on aurait honte de faire produire ailleurs, ont capté l'ignorance, la crédulité et la bourse de ces peuples. Je ne vous raconterai qu'une circonstance singulière qui a multiplié l'Image.

Elle consiste dans une petite statue; les premiers Canedos la consacrèrent à Notre-Dame-de-*Cateccou:* c'est le nom de l'hacienda, sous lequel ils baptisè-

rent également l'église. Les habitans d'Ameca demandèrent que l'Image fût transportée pour neuf jours au *Pueblo*, pour qu'on vînt l'y remercier des miracles qu'elle opérait à l'hacienda toute l'année. Les Canedos n'inclinaient pas trop à se désister du privilége local et exclusif de ces miracles; mais les prêtres et les moines avaient intérêt de soutenir la demande des Indiens. On obtempéra.

Dans une de ces processions annuelles, la statue tomba et se cassa, j'ignore quel membre; les Canedos prétextèrent de cet incident contre la continuation du transport; mais les Prêtres Indiens, pour vider le différent, proposèrent de faire faire une statue semblable qui la représenterait. Les Canedos virent le piége; en consentant à cette copie, ils stipulèrent qu'elle resterait avec l'original toute l'année, hors les neuf jours fixés pour la fête. Les Canedos n'étaient pas hommes à permettre qu'on empiétât sur leurs droits : ils avaient du pouvoir et de l'influence sur le haut Clergé de la capitale de la province; ils gagnèrent leur procès. Les choses depuis sont restées dans le même état; seulement, pour distinguer l'*original de la copie*, il fut statué que l'un serait appelé la *Vierge principale*, l'autre, la *Pellegrina*. Allons maintenant voir cette solennité, à Ameca.

Le jour où les Indiens entrent dans le Pueblo avec la *Pellegrina*, offre un spectacle unique. Représentez-vous toutes les extravagances des *Isicia*.

en Égypte ; des Juifs, devant l'arche et le veau d'or ; des Hiérophantes à Éleusis ; des *Salii* à Rome ; des *Faquirs* aux Indes ; de tous les mimes des théâtres anciens et modernes ; et vous n'aurez qu'une faible idée de ce que sont les Indiens en présence de cette vierge, pendant les vingt milles de procession, surtout à leur entrée dans le village et dans l'Église d'Ameca. Imaginez ces *Atleti*, défigurés par la poussière et la sueur, brûlés, la tête nue pendant ce long passage, frappée des rayons perpendiculaires d'un soleil torride, exténués de fatigue et d'abstinence! car on ne doit ni manger ni boire durant ce pélerinage ; pélerinage usité pareillement chez les Juifs, les Égyptiens, les Grecs et les Romains, même chez les Mexicains, long-temps avant la Conquête, lorsqu'ils fêtaient leur *Huitziliputzli*.

Mais ce qu'il y a de singulier, Comtesse, c'est que dans cette tourbe fanatique vos yeux rencontrent les ministres de presque tous les cultes de l'antiquité, jusqu'aux *Camilli*, les *Flaminii*, les *Tibicines*, les *Tubicines*, etc. Et l'on n'en voit pas un de la religion que ces Indiens croient maintenant professer : le curé, prêtre d'esprit, dont les talens lui ont mérité d'être élu un des représentans Mexicains aux Cortès d'Espagne, n'y paraît jamais ; non plus que deux autres prêtres, qui veulent éviter aussi la honte de s'y laisser voir. Dans ce jour de l'année, ils feignent une indisposition , pour se dispenser d'assister à cette espèce de bacchanales.

Pendant les jours de fêtes, le village n'est qu'un théâtre crapuleux de libertinage, de scandales; un repaire de filoux, l'asile de tous les vices.

Ameca est un grand village d'Indiens et de Créoles. Il est au bout, à l'Ouest-Nord-Ouest, de cette vaste plaine ou plateau que je vous ai fait voir de Kokula. Tous les établissemens de cette vaste vallée sont le produit de riches mines qu'on y exploitait. Celle de *Palmareco*, à dix milles à l'Ouest d'Ameca, a donné quelquefois jusqu'à 80 pour 100. On le croirait sans peine, si l'on voyait l'échantillon que j'ai pu m'en procurer. Ces mines, selon toute apparence, se sont aussi, ou épuisées, ou écroulées. Cependant, j'en ai visité une, récemment ouverte, à quatre milles au Nord, qui promet beaucoup, surtout en or. J'en conserve un bel échantillon, de natif. On l'ouvre sur une montagne, parée de tous les arbres fruitiers du pays; la situation de l'endroit inviterait, sans l'attrait de l'or.

Les habitans d'Ameca, cessant de me croire un Iturbide ou Iturbidiste, me prirent pour un Anglais qui courait le monde, cherchant des mines. On m'entoura donc de grands projets, de brillantes espérances : à les entendre, j'étais un *Crésus en germe.* Je parvins difficilement à les persuader que je sortais d'un pays où il n'y a pas de *Guinées* (ce qui les terrifia), depuis que toute sorte de barbares ont mille fois passé dessus; que pélerin solitaire, sans protection et sans *savoir faire,* je ne pouvais

être qu'un pauvre *pacotilleur*. Leurs importunités finirent avec leurs illusions.

Les mines, autrefois, étaient l'objet de convoitise, la ressource principale du Mexique; elles n'en sont plus que des accessoires; grâce aux progrès toujours croissans de l'agriculture, qui dépasse beaucoup, par ses produits, le nécessaire des Mexicains. Quant au luxe, leurs mines ne laisseront pas d'y pourvoir en abondance. C'est donc l'instruction, la religion et la morale, qui réclament particulièrement leur sollicitude. Tout le reste viendra de soi.

La rivière Ameca baigne la partie méridionale du village. Renfermée dans un lit étroit et profond, ses eaux sont abondantes toute l'année. Leurs sources jaillissent au pied de la même montagne que nous venons de voir, à quarante milles au-dessus, à l'Est-Nord-Est, presqu'à moitié chemin d'Ameca à Guadalaxara. On m'a assuré que son cours n'a rien d'impétueux jusqu'à ses embouchures; ne trouvant que de petites chutes, en descendant à la Pacifique. Quelle ressource pour tous les riches pays qu'elle traverse, si l'on pouvait, ou la rendre ou en tirer un canal navigable! A Ameca, elle commence à porter de gros bateaux. Je suis fâché, qu'en me lisant dans ce beau pays, vous ne puissiez pas me voir, non plus, sur la carte, qui n'en a pas fait mention encore.

Le passage de la montagne d'*Ameca* à *Agualulco* est un grand passage de plus. Los Gallos me ravit,

Mescala m'étonna; celui-ci m'a vivement touché. Le vallon qui y serpente avec un ruisseau enchanteur pendant deux ou trois milles, entre deux hautes montagnes, parle un langage qui va à l'âme. J'y ai versé des larmes, soulagement dont je sens bien des fois le besoin, et que la nature me refuse. *Est quædam flere voluptas!*

Pélerin dans des régions lointaines, le cœur constamment occupé de mon infortunée patrie, de ce que j'y ai perdu et y chéris encore; combattu par ce que je laissais derrière moi, à Kokula; soupirant sur le passé, agité par le présent, n'apercevant dans l'avenir que des jours malheureux, le murmure de ces ondes, cette sombre solitude, ce silence mortel, interrompu par le chant ou mélodieux ou plaintif, mais également touchant, d'oiseaux éloquens, réveillaient un combat de mille sentimens opposés..

La descente de l'autre côté de la montagne, vers Aqualulco, n'offre de remarquable que des précipices. Cette montagne, principalement sa partie méridionale, cache, dit-on, de grands trésors. De petits morceaux d'or natif se découvrent parfois dans ses rigolets. J'en possède un.

Aqualulco est à vingt-cinq milles d'Ameca. C'est un grand Pueblo habité surtout par des Indiens. Ici mon domestique m'accusa à l'Alcade, sous prétexte que je *mapeava*, c'est-à-dire, que je tirais des *plans* du pays, faisais des notes, etc.—Je

répondis à l'Alcade que je ne tirais pas de *plans*, regrettant fort que mon crayon ne me le permît pas, et avide d'offrir à la Géographie et à lui-même de plus sûres traces du pays; que, quant aux notes, j'en faisais certainement, même sur les *bons et mauvais Alcades*. — Il avait de l'esprit et de la pénétration : il vit de suite que je n'étais pas un homme dangereux, que je ne portais pas *las buenas nuevas*. Je reçus mille politesses de lui et de son aimable famille. Pour mon domestique, il y avait long-temps qu'il m'ennuyait de ce qu'au lieu d'aller droit d'Aranda à Guadalaxara, je lui avais fait rouler, disait-il, *todos los mundos*. Je le compris et le renvoyai.

Il est remarquable que ces domestiques, qu'ils s'en aillent bon gré ou mal gré, ne témoignent jamais un regret, ne font pas une excuse, ne s'abaissent à la moindre humiliation. Ils ne vous saluent pas même en partant, aussi fiers que des Artabans. Quoique leurs manières m'irritent, je ne laisse pas de les estimer. Qu'on vienne nous dire que ces gens sont brutes? Dans aucun pays, je crois, on ne peut faire des *hommes* du bas peuple, comme au Mexique. Il faut excepter les États-Unis; le seul pays du monde où il n'y a point de canaille. — L'Alcade me donna un domestique de sa confiance; il la justifia assez, quoiqu'il eût l'air d'un vrai *Chicimecas*. — A Aqualulco, vous pouvez me voir sur la carte : c'est un beau village sis au milieu d'une

grande plaine, presque aussi vaste mais bien plus basse que celle qui de Kokula conduit à Ameca.

Hezetlan, à quinze milles au Nord-Ouest d'Aqualulco, fut autrefois riche en mines; le voisinage d'un beau couvent de Franciscains en est une preuve: ils ont aimé toujours à se planter près de tels endroits. On y glane encore quelque *platilla* et quelqu'*oritilla*; mais, leur exploitation étant négligée, ces mines ne font plus grand bruit. Dans le village, on me mit aussi sur la scène avec le rôle d'Anglais: c'est le rôle que je saurais le moins jouer; aussi ne tardèrent-ils pas à reconnaître que j'étais pauvre, sans aucune liaison avec les riches qui viennent y spéculer. La grande difficulté que j'ai rencontrée, à Hezetlan comme dans tout le Mexique, c'est de les persuader que mes voyages n'ont d'autre but que celui de me *promener*. Leur manière de penser se prête si peu à cette idée que souvent ils me faisaient l'honneur de me prendre ou pour un fourbe ou pour un fou. Jamais, sous ce rapport, je n'ai eu tant à lutter contre l'incrédulité qu'au Mexique. Il me plaît assez de voir quelquefois ma philosophie à de grandes épreuves, mais l'amour-propre et l'orgueil gringottent et boudent de descendre à l'humiliation pour détromper des indiscrets.

Hezetlan a un beau lac qui s'étend, du Sud au Nord, jusqu'au village de la Madeleine, entrecoupé de deux superbes îles, que les Indiens habitent et cultivent avec succès.

L'hacienda de *las Estancias*, à douze milles de Hezetlan, toujours dans la direction du Nord-Ouest, doit à une ancienne mine son existence et la riche culture de ses environs. Les eaux d'un lac qui baigne ses parages semblent avoir rempli cette mine, sans espoir de desséchement. On dit qu'elle a donné des richesses considérables, et le pays l'atteste par ces terres, jadis désertes, converties en champs les plus fertiles. La montagne escarpée, qu'on descend pour y arriver, est un des grands escaliers qui mènent à la Pacifique, non moins profond que celui qui nous a dirigés à Totonilsco. C'est sous cet escalier que la mine se cache. Des ressources pécuniaires, des notions surtout d'hydraulique et de mécanique, dont on ignore ici les principes les plus élémentaires, en feraient encore un haut objet de spéculation. Mais j'y ai découvert aussi une mine pour moi, Comtesse; moi, qui me contente de petites choses, de quelques curiosités propres à me rappeler un jour mes pélerinages! Cependant j'ai dû m'y arrêter deux jours pour réussir à l'exploiter.

Le curé de l'hacienda est un vieux Franciscain, qui a demeuré dix-huit ans dans les missions de la California. Parmi les choses curieuses ramassées pendant ce long séjour, figurait une collection de perles de toutes les couleurs, de belle forme, d'un poli et d'un brillant de la plus rare beauté, quelques-unes d'une grosseur peu commune. Les *lapis lazuli*, surtout, les violettes, les noires me firent faire des

yeux aussi larges que des fenêtres. Je commençai à tâter doucement mon Révérend Père, mais je le trouvai dur. Je lui parlais *latin*, il s'y plaisait; je lui parlais d'Assisi, de saint François, de la dernière prétendue invention du corps de ce grand thaumaturge, de ces beaux Couvens, de ces superbes églises, de ces gros moines, de *Santa-Clara;* il s'y plaisait toujours plus. Je lui parlai de Rome, des Cardinaux, du Pape, de saint Pierre, du Vatican, de toute la Chrétienté telle qu'elle a été, sans me mêler de ce qu'elle est et sera; il commençait à faire bouche béante. Alors, pour forcer la pièce, j'entremêlai mon histoire et mon latin d'une petite parade de ce que j'avais de mieux dans ma pacotille, et ses yeux commençaient à s'ouvrir à peu près comme les miens. Mais il résistait encore, nonobstant ma tactique de venir à l'assaut à plusieurs reprises, sans lui donner le temps de se remettre, et l'attaquant toujours du côté le plus faible. A la fin je mis en jeu ma répétition d'or: au son de cette musique, qui flattait pour la première fois ses oreilles, à l'aspect de cet ennemi éblouissant, il se rendit et mit bas les armes: je m'en emparai. Mais ma *pacotille* y reçut des coups bien mortels, et toutes les fois que je suis obligé de demander l'heure, je sens de plus en plus que la victoire ne m'a pas peu coûté.

Vous aurez entendu parler, sans doute, du beau collier de perles noires que possédait la vieille

reine d'Espagne, la mère de l'aimable Ferdinand; on le croit maintenant perdu; du moins les uns disent que le Prince de la Paix s'en est emparé, d'autres, qu'il tomba entre les griffes de Murat, et il n'a plus reparu. Le Révérend Père m'en a raconté l'origine. Ce fut le Père Diego de Gallicia, Prieur des missions dans les Californies, qui peu à peu rassembla ces perles; il en fit présent au vice-roi Iturigarai, qui les mit aux pieds de la Reine. Les miennes ont été ramassées sur les mêmes bancs. Celles que distinguent une variété, une beauté prodigieuse de couleurs, offrent, je crois, une collection peut-être unique (*).

J'obtins aussi quelques autres bagatelles, comme des coquilles, qui me semblent très-rares; et ce jugement, j'ose d'autant plus me le permettre, que la conchyliologie est la branche de l'histoire naturelle où je suis moins aveugle. Ce sont trois *Nerites*, deux *Calyptræe*, un *Turbo*, une *Teredo*, une *Serpula*, deux *Murices*, un *Buccinum* et un *Donax*, tous d'espèces, pour moi, nouvelles; un individu, notamment, qui paraît tenir des avicules et des pentadines, est d'une minceur et d'une légèreté que le moindre souffle emporterait, que le moindre contact briserait, ayant des écailles ou feuillettes, allongées et quasi capilliformes. Cet individu offre

* Elle a été jugée telle par de savans professeurs de l'Angleterre et du Muséum d'Histoire naturelle à Paris, notamment par M. Audoin, professeur au Jardin du Roi, qui m'a fait l'honneur de m'en demander quelques-unes pour le Muséum.

une coquille, suivant moi, très-rare *. J'avais oublié une *Vertigo pellis serpentis* de la plus grande beauté.

De las Estancias, une plaine, entrecoupée de petits coteaux, conduit à une vallée qui ouvre soudain, sous les yeux du voyageur, des abîmes et des précipices profonds. Ce qui redouble la surprise, à l'aspect de cette scène, c'est que rien ne l'annonce, même à cinquante toises avant d'y arriver; mon domestique l'ignorait. Assis sur un rocher, je demeurai demi-heure les yeux arrêtés sur ce chaos. Comment vous exprimer ce que je sentais? Mon extase m'expliquait ces contemplations qui fixaient les Anachorètes dans la Thébaïde. C'est l'exercice de l'âme, qui se repaît, sans distraction, de ce *Grand*, de cet *Incompréhensible*, dont une solitude sans cesse imposante peut seule la nourrir, sans jamais la rassasier. Nous redressâmes notre charge et descendîmes.

Un chemin escarpé, à peine visible, partout encombré de broussailles, conduit dans le profond de cet abîme. C'est un nouvel escalier, pour descendre à la Pacifique. Là, comme de l'antre d'une nymphe *Égérie*, jaillit une source abondante, dont le rigolet, en s'éloignant, multiplie insensiblement son volume. Je le suivis et le traversai mille fois; ses eaux limpides étaient le flambeau qui m'éclai-

* Le Duc de Rivoli en possède un, mais moins délicat que le mien, dans sa collection, la plus riche que je connaisse en conchyliologie.

rait dans ce sombre séjour de la Nature, où les *Aguacales*, les *Guayabos*, les *Amoles*, les *Cirimoyas*, les *Cirquelos*, les *Guamuciles*, etc., me couvraient d'une voûte éternelle, impénétrable aux rayons du soleil. Leurs fruits délicats pendaient sur moi, comme les fruits de la Terre-Promise, s'offrant généreusement à ma main et à ma bouche. Ce rigolet me conduisit à l'hacienda de Saint-Thomas, à huit milles de sa source, et dix-huit de l'hacienda de las Estancias.

Cette *hacienda* n'est pas une *hacienda* de *Campo*, c'est un établissement où s'exploite le métal précieux qu'on tire des mines. Peu de ces haciendas dans le Mexique ont l'avantage d'avoir leur mécanisme animé par l'eau; les seules, je crois, de ce genre sont, celle d'abord dont notre cher rigolet, devenu déjà petite rivière, est le moteur; une autre, à quinze milles plus bas, qui en dépend; l'*hacienda* du Réal del Monte, près de Mexico, et une quatrième dont j'ignore la situation. Le mécanisme de toutes les autres est mû par les mulets. C'est donc ici que je dois vous donner, en passant, l'idée la moins incomplète possible d'une de ces haciendas.

Je ne m'arrêterai pas à vous expliquer scientifiquement les opérations par lesquelles l'or ou l'argent se séparent des élémens hétérogènes qui en sont la matrice : cela n'est pas de ma compétence; je vous raconterai seulement ce que j'ai vu et pu comprendre. Si je l'accompagne de quelques réflexions

ce ne sera que pour aider notre entendement naturel quand nous voulons expliquer le merveilleux de la chose.

Le minerai, tel qu'on le sort de la mine, est transporté sur des mulets à l'hacienda. Là, trois fois on le passe au moulin pour le réduire en poussière ou en *farine*, la plus fine possible. De cette farine, on forme une pâte, sur un *patio* ou plateau, pavé en dalles et entouré d'un parapet, pour contenir l'eau et la matière qu'on y manie. Sur cette pâte, pendant trois ou quatre jours, on promène plus ou moins de mulets, en proportion de la quantité qu'en renferme le patio.

Quand le minerai est bien trituré, on y mêle une dose proportionnée de mercure, et les mulets repassent le tout encore deux ou trois jours.

Vous savez que le mercure est le plus grand avare de la terre, le plus habile à ramasser des richesses. Lancé dans un mélange de métaux divers, il sait infailliblement choisir l'or et l'argent, s'en empare avec force, les enveloppe, et, plus tenace qu'un tigre, qu'un lion qui serre sa proie dans ses griffes ou ses dents, le feu seul peut lui faire lâcher prise. Il faut observer de plus, qu'avant de l'amalgamer, on répand du sel sur la pâte, ce qui sert à la dégraisser, et la rend plus pénétrable à l'avidité du mercure.

L'*amalgame* et le broiement opérés, on jette la pâte peu à peu dans une grande cuve, en pierre ou

en bois ; de l'eau s'y précipite à grands flots ; deux ou trois hommes aident, de leurs mouvemens et de leurs bâtons, l'élément fluide à remuer fortement l'élément solide. La terre se sépare du mercure, s'en va avec l'eau, sort par une issue pratiquée près du bord supérieur de la cuve, et le mercure reste seul au fond avec sa proie.

Mais l'eau pourrait emporter quelque portion de mercure, tant on la tient dans une agitation violente ; de petits puits sont creusés le long du canal par où l'eau s'écoule : le mercure, par sa pesanteur, ne saurait les franchir tous, sans demeurer prisonnier, avant sa sortie du canal.

Cependant la terre entraînée par l'eau peut contenir quelque reste de métal précieux, échappé ou à l'avarice du mercure, ou au piége des puits : cette eau se reçoit dans un étang où elle dépose toutes les matières qu'elle a entraînées.

Ces matières, on les brûle, les métaux qu'elles recèlent se séparent de la terre, se fondent, et vont former, dans un creux du four, une masse qu'on appelle un *pain*.

Pour tirer du *pain* tout le métal précieux, on le passe à la coupelle, c'est-à-dire à un feu de verbération. Les métaux communs qui y sont mélangés ne résistent pas à l'action de la plus forte chaleur ; ils se transforment comme en écume, nagent à la surface de la fusion, que le fondeur détache soigneusement à mesure qu'elle paraît. Le métal pré-

cieux prend à vue d'œil un poli luisant comme un miroir; c'est signe qu'il est entièrement purifié. On éteint le feu, et l'on réduit le *pain* en saumons ou en barres.

Maintenant, il faut retourner au mercure laissé dans la cuve et les puits.

On l'en sort avec des cuillers de métal. Notez, Comtesse, qu'il faut le toucher le moins possible; c'est un ennemi qui entre partout : chaque pore est un vaste passage à sa subtilité, pour pénétrer jusqu'aux régions les plus cachées du corps.

Sorti avec le métal qui adhère, c'est une pâte qui n'a plus du mercure que la couleur; alors on peut lui imprimer toutes les formes. On en fait ordinairement comme des pyramides, creuses au milieu, et appelées *las piñas*. Mais comment le sépare-t-on du métal qu'il s'incorpore avec tant de ténacité? On met ces *piñas* dans un petit four, ouvert à sa sommité; on le couvre d'une cloche de métal renversée; on fait du feu sous le four; la chaleur ardente chasse le mercure, le convertit en vapeur ou fumée. La fumée rencontre la résistance de la cloche, descend le long des parois; les bords renversés de la cloche reposent dans l'eau, qui, réfléchissant cette vapeur, la transforme de nouveau en mercure, lui rend toutes ses formes primitives, ses propriétés et son poids. Si on en trouve de moins, c'est qu'il s'en perd, ou dans la terre ou dans le four. La différence varie selon le plus ou le moins d'habileté de l'*azoguero* qui opère.

Quand *las piñas* ne renvoient plus de fumée, l'opération est parfaite; le métal précieux demeure épuré. Le mercure avait séparé le métal de tout mélange impur; le feu le sépare à son tour de cet am qu'il embrassait avec tant d'adhérence. De là de grandes analogies dans l'histoire des êtres animés ou inanimés. La sympathie et l'antipathie ont également leur empire sur les trois règnes de la nature : on voit les minéraux, les végétaux et les brutes s'aimer et se haïr, se rapprocher et se fuir, se marier et faire divorce, comme les hommes. La discordance est l'âme du monde : tout s'y combat ou s'entrechoque; tout, même les élémens, quoique alimentant d'un commun accord son existence. On la trouve jusque dans les planètes, les comètes, etc. Les unes s'entr'aident et s'éclairent, les autres se heurtent et se menacent. C'est là, dit-on, de l'*équilibre*; il faut donc se résigner au sort qui nous accable, et nous consoler : ce qui est un mal pour les uns opérant un bien pour les autres. C'est le *grand système de compensation dans l'ordre universel;* mais j'ai un peu trop de part au contraste qui sert à relever le bonheur!

Quand ces *piñas* sont entièrement libres de mercure, on veut connaître la vraie valeur du métal qui reste, à quel titre s'y trouve l'or ou l'argent; on en fait la séparation dans les voies chimiques accoutumées. Cette opération, les Mexicains l'appellent l'*Apartado*. Le Gouvernement a un grand éta-

blissement de ce nom à la Capitale; des succursales ont été fixées dans toutes les provinces.

Ce procès *mercurial*, que la nature seule a pu inventer et indiquer à l'homme, manifeste deux inexplicables phénomènes : le mercure n'en veut qu'à l'or et à l'argent; et, où il rencontre les deux à la fois, il n'hésite pas sur le choix; il laisse l'argent et s'empare de l'or. Le feu fait fondre les autres métaux, et l'air seul fond le mercure, ou du moins lui donne cette apparence qu'ont tous les métaux réduits à l'état de fusion. Le feu ne peut que le convertir en vapeur.

Il importerait de savoir l'incident qui présida à la découverte de ces propriétés merveilleuses du mercure, et d'en préciser l'époque; mais qu'il faudrait d'investigations dans l'histoire ancienne et moderne pour bien approfondir la matière! j'en laisse donc le soin à d'autres, plus en mesure que moi d'accomplir cette grande tâche : ce n'est pas l'affaire de lettres familières; je me bornerai à vous en dire deux mots pour ne pas laisser à sec votre curiosité.

Il paraît qu'un certain Don Pedro Fernandez de Velasco a fait usage de ce magique procédé en 1566, au Mexique; en 1571 au Pérou. Il paraît de même qu'en 1588, un Corduba en avait offert le secret à la cour de Vienne. Tout ce qu'on en peut induire, c'est qu'apparemment on l'ignorait encore en Europe quand on le connaissait en Amérique; du

reste, rien ne transpire sur l'origine de la découverte.

Cette découverte appartient-elle aux temps anciens ou aux temps modernes? Cette question n'est pas moins difficile à résoudre.

Pline dit qu'on *connaissait quelque moyen de séparer l'or du mercure;* mais qu'entendait-il par là? Voulait-il signaler cette prodigieuse propriété de séparer l'or des matières hétérogènes par l'opération que nous venons de retracer? ou parlait-il seulement du moyen de séparer l'or du mercure, quand ils sortaient tous les deux confondus dans le même minerai? Une circonstance me fait pencher du côté de l'antiquité de la découverte: c'est le nom du métal, nom qui, certes, est d'une origine reculée. Ne pourrait-on pas croire que les Anciens l'avaient ainsi appelé par allusion ou à l'avarice de leur *Mercure Marchand*, ou à la rapacité de leur *Mercure Voleur;* qu'en conséquence sa sympathie pour l'or et l'argent leur était déjà connue? Prenez cette réflexion pour ce qu'elle vaut, et voyez la chose de votre mieux, en ce qui concerne son antiquité; mais pour l'incident et l'époque qui fixèrent la découverte, nous n'en avons aucun indice. Dites à vos Antiquaires et à vos Savans qu'ils s'en occupent, eux, qui ont souvent des *vacuums;* qu'ils ne passent plus des mois entiers à promener gravement leur métaphysique sur des *possibles* et des *impossibles;* remettez-les un peu sur le chemin de l'histoire et des

probables. Vous acquerrez de nouveaux titres à la reconnaissance et à l'admiration de la société.

Encore un mot, Comtesse, sur la sympathie du mercure pour l'or.

L'*Azoguero* de l'hacienda de Saint-Thomas, le préposé aux opérations du mercure, ayant respiré de sa fumée, sentait ses intestins dangereusement malades ; il avala un doublon réduit en poussière. La Divinité, entrée par la bouche sous la forme d'*une fumée*, sortit du côté opposé sous la forme de *pluie d'or :* on sauva le malade, le mercure et le doublon, et l'on ne perdit pas du doublon un seul grain.

Quel métal ! le plus lourd de tous les métaux se fait en un instant vapeur, se perd dans les airs ; et, devenu vapeur, le moindre heurt lui rend son corps et son poids ! O merveille ! si je retournais à l'enfance je voudrais que la *Bonne* m'endormît toujours en me racontant les historiettes du *Mercure*.

Mais pour en finir sur l'article mines, comment les trouve-t-on ? Le problème sent la science ; je ne vous dirai donc que deux mots sur ce que la pratique enseigne généralement au Mexique. Point de règle infaillible ; souvent c'est de la couleur de la terre qu'on argumente pour l'existence d'une mine ou la qualité du métal : la terre jaunâtre et rougeâtre est l'indice ordinaire de l'or ; la terre cendrée et verdâtre, de l'argent. Quelquefois des filons ou des veines du minéral se montrent à fleur de terre ; les

gens pratiques les reconnaissent à vue d'œil ; en moudre un morceau entre deux pierres est l'essai le plus sûr. Tantôt c'est un torrent, un ruisseau qui les découvre, forçant son passage dans des cavités de montagne ; tantôt un arbre abattu par la violence des vents, et entraînant avec ses racines les apparences du trésor. Une végétation pâle et malade est prise aussi pour un symptôme ; enfin il n'est pas jusqu'aux endroits où la rosée disparaît mieux le matin, où la neige fond plus vite en hiver, qu'on ne regarde comme des repaires du grand monstre qui dévore tout le genre humain, mais que tout le monde chérit ou convoite.

On en voit même qui, pour trouver les mines, se recommandent à *certaine magie* : une petite baguette, qu'ils tiennent à la main, tourne par la force de la *physique occulte*, quand ils passent sur l'endroit précieux. Vous connaissez sans doute la fameuse Baguette divinatoire qui a fait tant de bruit en France au commencement du siècle passé ; les uns la disaient tournée par les *Anges*, les autres par les *Diables*. Les loyolistes Schott, Dechalles, et tant d'autres de leur aimable *Compagnie de Jésus*, l'avaient ajoutée au nombre des prestiges et des fourberies qui ont trompé le monde entier.

Eh bien ! Comtesse, cette *baguette*, ou du moins des baguettes qui reçoivent le même culte superstitieux, se voient encore au Mexique ; et dans quelles mains ? dans celles d'Européens qui appartiennent

au pays le *plus éclairé de la terre*, à l'Angleterre. On a ri souvent des Indiens : ils s'en vengent bien en voyant des Européens courir les montagnes avec leur *baguette divinatoire*, tournée par la *physique occulte*. Il est vrai que ces *bons croyans* ont aussi saint Cyrille et d'autres saints encore de leur côté ; mais si Ovide les voyait, comme il s'écrierait de nouveau :

Proh superi! quantùm mortalia pectora
Noctis habent!

Il vous plairait de savoir comment les métaux se produisent dans le sein de la terre ! c'est un peu trop pour moi, Comtesse ; comment comprendre ce que je ne vois pas, quand je ne sais pas même expliquer ce qui est sous mes yeux? Irai-je pénétrer les mystères du Créateur dans les entrailles de la terre, pendant qu'à la surface mon ignorance s'arrête à chaque pas? Me fût-il agréable de vous répéter, comme un perroquet, les opinions des autres, je n'avancerais pas la solution d'un pas.

Les Anciens n'étaient pas d'accord pas plus que les Modernes. Aristote pensait d'une manière ; Pline d'une autre, et tous les deux ont encore leurs partisans. Les uns vous diront que l'eau préside à la génération des minéraux ; d'autres, le feu ; celui-ci les croit créés avec le monde ; celui-là, produits après, et reproduits sans cesse. Tubalcain, le minéralogiste antidiluvien, pourrait s'expliquer sur la

première de ces deux opinions ; la seconde paraît assez prouvée par ce qui se voit tous les jours dans les mines de l'île de l'Elba. Les Alchimistes les veulent *créatures* des astres ; les Chimistes, plus sages, se sont contentés d'en connaître les substances, sans s'évertuer à la divination de leur origine. Quant aux Mexicains, ils disent que c'est une *production de Dieu ;* voilà qui est malin : c'est imposer silence à tous les critiques. Autant vaudrait dire que c'est la production des quatre élémens.

La position de l'hacienda de Saint-Thomas est toute romantique. Elle est tellement serrée dans un vallon profond, que le soleil a bientôt fait son passage, du sommet de la montagne qui le montre le matin, au sommet de celle qui le dérobe le soir. Elle appartient à un Espagnol, qui est également propriétaire de l'hacienda de Saint-Antoine, quinze milles plus bas. Cette dernière est administrée par ses enfans, qui sont Créoles.

Le climat commence à sentir l'approche de la mer, ou plutôt des terres basses de la Pacifique. Les fruits de la Torride y abondent. Le maître de l'hacienda les fait distiller pour en tirer de l'esprit. Il y a formé de grandes plantations de bananiers ; la culture du maïs y étonne par ses produits. Il a donc tout le nécessaire pour nourrir ses ouvriers, et épargne ainsi l'argent qu'il exploite. C'est à ce système d'économie qu'est principalement due la richesse de ces établissemens. Qu'on vienne ici, muni

de connaissances en chimie et minéralogie, rien de mieux, si l'on sait combiner la théorie avec les résultats utiles, attestés par l'expérience; mais entraîner dans une révolution soudaine, négliger les vieux systèmes connus, bienfaisans, pour ne pratiquer que les nouveaux, dont les avantages sont encore incertains, ce n'est ni sage, ni politique. Souvent j'ai témoigné ma surprise aux Mexicains, de ne jamais voir dans leurs haciendas minéralogiques des savans qui les dirigent; la réponse a été unanime: c'est que tous ceux qu'on a fait venir ont tout bouleversé; et l'on s'est convaincu que l'expérience du pays valait mieux qu'une science dont n'est résulté que confusion.

On a, je crois, exagéré: un peu moins de manie d'innovation chez les savans, un peu plus de confiance et de patience chez les *hacienderos*, mettraient d'accord la théorie et la pratique, et, par un mutuel secours, hâteraient fort le succès de ces entreprises minéralogiques. Continuons notre promenade.

Fidèle à mon système, ma plume, comme vous voyez, ne me devance jamais d'un pas. Elle passe sous silence jusqu'à mes projets pour le lendemain: je sais que la Destinée se plaît souvent à les rompre; mais quand elle les a rompus, ils deviennent, comme tout ce qui est dans le domaine du passé, la propriété de l'histoire; il n'y a plus de raison de vous les taire alors.

Je m'acheminais vers la Pacifique, avec une velléité de m'embarquer à Saint-Blas pour les Californies, pays presque inconnus, même au gouvernement du Mexique. La *Calentura* du pays, une fièvre putride, m'arrêta à Hostotipaquillo, à dix-huit milles au Nord-Ouest de l'hacienda de Saint-Thomas. La saison devenait de plus en plus dangereuse sous le climat pestiféré de ces côtes; et peut-être eût-il fallu long-temps attendre quelque embarcation. J'ai dû renoncer à mes projets. Je ne veux pas cependant passer outre, et laisser derrière moi ces contrées, sans vous en dire un mot, calqué sur des renseignemens que j'ai puisés çà et là aux meilleures sources possibles. Nous y voyagerons avec l'imagination, puisque ma Destinée a voulu en couper le chemin à mes pieds.

Les Californies se divisaient en Vieille et Nouvelle Californie. La Vieille était, comme elle est encore, la longue péninsule qui, du cap Saint-Lucas, s'étend jusqu'à la ligne de latitude qui traverse les embouchures du *Rio-Colorado*, dans la mer Vermeille. Cette péninsule fut découverte par Cortès, en 1526, selon toute apparence, à l'époque où il entreprenait des *pèlerinages*, pour distraire la cour d'Espagne (jalouse des siens, si elle n'a pas occasion de l'être des étrangers), des craintes qu'elle avait conçues contre lui, quant à la conquête du Mexique. La Nouvelle-Californie se composait de ces côtes immenses, qui longent à l'Est toute la mer

Vermeille (appelée le golfe de California), à partir de la latitude du *Rio-del-Rosario*, au Sud, jusqu'à celle des embouchures du *Rio-Colorado*, au Nord.

Les parages divers de la Nouvelle-Californie n'ont pas tous été découverts à la même époque. Ce fut un capitaine Sebastian Viscaino, qui le premier, en parcourut une grande partie, en 1596, sous le gouvernement du vice-roi comte de Monte Rey. Il est probable que ce capitaine a baptisé ces côtes sous le nom de Nouvelle-Californie, pour la distinguer de celle déjà découverte par Cortès, et qui forme les bords opposés de la mer Vermeille.

Mais comment parler des Californies sans signaler en même temps la Sinaloa et la Sonora, provinces qui, peu à peu, se sont étendues, du revers occidental de la *Sierra-Madre*, jusqu'au golfe, et qui, en conséquence, ont embrassé dans leur juridiction la Nouvelle-Californie, entièrement refondue de nos jours dans ces deux provinces?

Pour jeter un coup d'œil rapide sur la *Sinaloa et la Sonora*, il vaut mieux les comprendre sous une même dénomination, sous le nom de la province la plus éloignée du centre de la Confédération, la *Sonora :* la même administration, d'ailleurs, les a toujours régies. Toutes deux forment encore un seul État, appelé par la Confédération l'État *de el Interno de Occidente*. Au reste, il ne s'agit de faire ni une carte, ni une statistique, ni un plan politique. Percer de notre regard jusqu'où finit au Nord l'É-

tat civilisé du Nouveau-Monde, tel est notre unique but. Alors, ayant vu aussi dans ma *Découverte des Sources du Mississipi* les bornes de la civilisation dans les États-Unis, vous saurez où commence l'état sauvage dans toute l'Amérique du Nord.

Là où se terminent les terres septentrionales des États de Guadalaxara et de Durango, là commencent les terres méridionales de la Sonora. Vous préciser leurs confins, ce serait impossible; l'État même le plus civilisé de la Confédération ne connaît pas ses propres limites; faut-il s'étonner de rencontrer la même ignorance dans ces États qui touchent à des pays presque sauvages, comme ceux du Nord de la Confédération? Ce sont des Mondes plutôt que des États. Je me bornerai donc à vous esquisser un aperçu de la géographie physique qui renferme les deux provinces de la *Sinaloa et la Sonora*. Vous chercherez sur la carte les points visiblement limitrophes, que je vous indiquerai de mon mieux.

Le Rio-Gila peut être considéré comme la borne septentrionale de ces deux provinces réunies. De l'Est à l'Ouest elles sont contenues entre la Sierra-Madre, ou le Nouveau-Mexique, et le golfe de California, ou la mer Pacifique.

La Sierra-Madre, derrière Durango, se partage en deux branches; la principale continue la grande direction, courant, du Nord au Sud, tout le Mexique, la Guatimala, etc.; l'autre tourne vers l'Ouest, longeant, derrière les États de Durango et de Gua-

dalaxara, toutes ces régions qui vont finir vers la Pacifique. Cette branche des Cordillières forme comme les limites méridionales de la *Sonora.*

Le premier qui, de l'intérieur, pénétra dans ces contrées, paraît être un certain Nuno de Gusman; ce fut dans l'année 1531. Il poussa ses découvertes jusqu'à la rivière Culiacan, et fixa une petite colonie à l'endroit qu'on appelle la *Villa de Saint-Michel.* En 1590, *Diego de Hurdaide* les étendit jusqu'à la rivière de *Sinaloa*, et y fonda deux établissemens: *Saint-Philippe* et *Santiago.* Les mines d'or et d'argent appelèrent d'autres aventuriers, qui avancèrent jusqu'au Rio-Gila.

Avant l'irruption des Espagnols, les peuples de ce pays étaient tous sauvages. J'y vois les mêmes mœurs et moyens d'existence que j'ai observés chez le *Scioux*, dans mes lettres sur *la Découverte des Sources du Mississipi.* Cela me confirme dans l'opinion exprimée alors, que les Scioux, au temps de la Conquête, avaient déserté le Mexique.

Les Franciscains apportèrent les premiers la lumière de l'Évangile dans les terres de la Sonora; ou du moins ils y prêchaient la conversion. Les Jésuites vinrent après; ils tentaient, dit-on, de s'y former un empire comme à la Plata. J'ignore si cette tache est justement ajoutée aux crimes dont les ont accusés et convaincus toutes les Nations du monde; convenons, toutefois, que leurs soins ont hâté les progrès de la civilisation et de l'administra-

tion bien au-delà du point atteint par leurs prédécesseurs. Voyez partout où ils se montrent, comme ils déploient des talens supérieurs! Quelle force d'union! Quelle profondeur d'intrigues et de machiavélisme! Autant ils sont dangereux et formidables quand l'ambition seule leur sert de mobile, autant ils pourraient être utiles dans les pays de nouvelle colonisation, s'ils étaient animés du désir de servir, comme corps social, Dieu et l'humanité; de civiliser la créature, en l'élevant par les lumières à la hauteur du Créateur, et non de la courber sous le joug, comme une brute, par la suggestion au despotisme. Cette même supériorité leur donnait un mépris souverain pour tous les autres corps religieux qui osaient entrer en concurrence. Vraiment les Franciscains, depuis leur expulsion, n'y ont pas avancé d'un grand pas, ni la religion ni la civilisation. Ils ignorent jusqu'à l'art d'encourager, d'exciter cette industrie, qui facilitait au moins à leurs antagonistes le moyen de se ménager des richesses dans les pays qu'ils aspiraient à gouverner.

Vous avez *peut-être lu* des livres qui peignent ces pays, en grande partie pauvres, stériles, barbares, etc. Cela, Comtesse, est l'effet du Jésuitisme qui cache soigneusement ses affaires, ou d'autres spéculateurs qui n'aiment pas la concurrence. Où la nature a-t-elle prodigué plus de bienfaits que dans la Sonora? Climat le plus riant, le plus tempéré et le plus salubre; or, argent, terre la plus

féconde, fruits les plus délicieux, herbes médicinales; baumes les plus éfficaces, insectes les plus utiles pour la teinture, etc.; marbres les plus rares, pierres précieuses *, gibier, poissons, etc.; que n'y trouve-t-on pas? Nulle part les Indiens ne sont plus dociles, plus humains, plus laborieux : l'*éducation* des Espagnols ne leur a pas même enlevé ces qualités. Il est vrai que la difficulté, ou le manque de communication et de transport, a pu leur faire perdre beaucoup des avantages qu'une *cornucopia* généreuse y a versés à pleine main.

Leurs mines et leurs établissemens principaux sont à plus de 1500 milles de l'Atlantique. Il faudrait qu'elles appartinssent à une puissance maritime, pour utiliser la Pacifique, par où elles ne peuvent communiquer avec l'Europe qu'en traversant les Indes-Orientales, ou le détroit de Magellan; encore faudrait-il que les bâtimens, pour entreprendre un si long voyage vers des plages d'où apparaît la fin du monde civilisé, pussent avoir l'assurance de décharger et recharger avec avantage. L'exécution du grand projet d'un canal à travers l'Isthme de *Panama*, ou de *Nicaragua*, ou de *Guasaqualco*, serait l'âme de la prospérité de la Sonora.

De ce manque de communication, et des dépenses que nécessitent les moyens de transport, résulte une cherté excessive de tous les articles euro-

* J'ai pu me procurer une collection d'opales de ces pays, rares, principalement pour leurs différentes couleurs.

péens. Tel est même le prix des articles nécessaires, qu'il paralyse ou décourage l'industrie. Le mercure y a coûté jusqu'à quatre piastres la livre; on cessait d'exploiter les mines, et, avec ce ressort général de prospérité, languissaient en même temps l'agriculture, le commerce et la population. Le mercure, si nécessaire pour un pays parsemé de mines, de métaux précieux, eût pu s'exploiter sur l'endroit même qui le produit en abondance. Mais cette exploitation était prohibée par l'Espagne dans la Sonora, comme dans toutes les autres parties de l'Amérique où dominaient le monopole et la tyrannie Espagnole. Ne s'y fussent-ils pas opposés, il suffisait, pour entraver ou faire échouer l'entreprise, d'un Gouverneur, d'un Intendant, d'un Commandant influencé soit de ses propres spéculations, soit par l'intérêt du *Commerce de Cadix.* Une seconde observation trouve ici sa place. Un pays qui a environ 1,800 milles de longueur, qui embrasse, d'après un dernier relevé, 159,840 milles carrés de surface, sans compter la Vieille-Californie; un pays tout parsemé de mines, si vaste et si riche, n'a pas un seul Hôtel-Monnaie; avec tant d'or et d'argent il était donc sans numéraire. C'est un autre effet du calcul Espagnol. Les peuples étaient obligés d'échanger pour marchandises, leur or et argent en nature; et les Espagnols, non contens des hauts prix dont il les opprimaient, ne recevaient l'or et l'argent qu'à la moitié de sa valeur in-

trinsèque : une once d'or pour huit à neuf piastres, et pour une demi-piastre à peine une once d'argent. Ils alléguaient, comme prétexte de ce judaïsme, les frais de transport que les marchandises eussent occasionés par le dépôt dans un Hôtel-Monnaie, par la transformation en numéraire, par l'arrivée dans un port de mer, et l'embarquement pour l'Europe. C'est pire que la compagnie de la baie d'Hudson, qui, si vous vous le rappelez, donne des chiffons pour des peaux.

Avec toute la civilisation que les Jésuites se vantaient d'y avoir répandue, on ne voyait pas même un collége, une école publique dans un si vaste monde ; à peine commence-t-on à parler de la nécessité de ces institutions. La Religion y marchait de pair avec l'instruction : on apprenait à ces bonnes gens quelque nouveau nom de Divinité, et point de morale; aujourd'hui encore deux cent mille âmes, dispersées comme les Bédouins du Grand Désert, ne savent qu'il y a un Évêque que par la dîme qu'ils lui paient.

Maintenant ces Provinces sont érigées en État de la Confédération; elles pourront, par elles-mêmes, pourvoir à leur régénération politique, commerciale, industrielle et religieuse. Sous les Espagnols un Intendant en était l'arbitre souverain. Voulait-on réclamer? il fallait pousser sa voix jusqu'à Mexico, qui est à plus de 2,000 milles d'Arispe, le chef-lieu de la Sonora. Le vice-roi envoyait

les réclamations, brodées à sa manière, jusqu'à la capitale de la Vieille-Espagne, située à plus de 6,000 milles de celle de la Nouvelle. Les communications n'étaient ni fréquentes ni faciles; et quand les réclamations étaient assez heureuses pour arriver à ce qu'on appelle *pied du trône*, le ministre, ou en allumait *la vela* (le feu), ou en donnait avis, à loisir, au Conseil des Indes; le Conseil, ou leur faisait dormir une *siesta* de deux ou trois ans, ou les qualifiait de *réclamations séditieuses*, auquel cas on les recommandait à l'*Inquisition*.

Les frontières Septentrionales de ce pays ont besoin d'une nouvelle organisation de défense contre les Indiens, qui y font encore des irruptions. Tout récemment les *Pimas*, les *Gilênos* et les *Opatas* ont arrosé de sang les champs de *Tonichi* et d'*Arivechi*; et les *Apaches*, quoique le plus souvent en paix, ne laissent pas d'y faire parfois leurs ravages.

A présent, des provinces de Sonora et Sinaloa retournons à *Hostotipaquillo* : à mon grabat.

La maladie fut violente; elle me tint dix jours presque cloué sur mon grabat. Mais, mes vomitifs et mes purges l'avaient attaquée et repoussée vaillamment. Le quinquina vint ensuite à leur secours, et, dans quinze jours, je fus à cheval, faiblement. On serait étonné, Comtesse, de voir comme d'un *état* d'abattement terrible, je me relève facilement à une nouvelle vigueur de vie. C'est que je combats les maladies, sans perdre de temps, d'une

manière ferme et suivie, et je ne les caresse pas.

Je ne vous ennuierai pas avec des *neniæ*, avec des détails hygiéniques toujours fatigans et inutiles, et plus quand on écrit qu'on se porte bien. Votre âme, pour le comprendre, n'a pas besoin que je m'exprime ce que je sentais au moment où, renfermé, comme les sauvages, dans la peau sur laquelle je mourais, j'allais rentrer dans le néant, loin de mes pénates, sans un parent, un ami, qui versât sur moi une larme de piété et de bénédiction. Je vous raconterai plutôt la manière cruelle dont le Curé se vengea sur un pauvre muletier de funérailles qui venaient de lui échapper.

Ce pauvre homme, dans un seul jour, avait perdu sa femme, la créature dont elle *était* enceinte, et une petite fille de quatre ans. Pour tous ces enterremens, il fallait de l'argent, ou quelque caution qui répondît pour lui. Il n'avait ni l'un ni l'autre, et les fonctions de l'Église lui étaient en conséquence refusées. Il vendit son seul moyen d'existence : deux mulets. Dans un seul jour, il fut donc dépouillé de tout ce qu'il avait de plus cher au monde. A la nouvelle de cette catastrophe, je crus retomber malade, et ne pus contenir mon silence devant M. le Curé; il riait de mes observations, comme tous ceux qui m'écoutaient : cela se pratique, disaient-ils, dans tout le Mexique. Cependant, j'oserais attester que les Curés de la Barca, de Sequalco, d'Ameca et le patriarche Castellanos, sont incapables d'une si abominable conduite; elle

offense le Ciel et la Terre. Je pris cet infortuné à mon service. Il était aise d'abandonner un séjour de douleur, de misère et d'oppression.

Ma destinée, en nous faisant rebrousser chemin, nous a privés du plaisir de voir les embouchures de la rivière, dont nous croyons avoir trouvé les sources sur la Cordillière de las *Escaleras;* que nous avons vue former la grande *laguna* de Chapala, reprendre son cours à Okotlan, et qu'on considère le plus grand fleuve du Mexique, le *Rio-Grande.* C'est à Saint-Blas que ce fleuve se perd dans les abîmes de la Pacifique, par trois embouchures, dont la principale forme le port de Saint-Blas, qui était le premier arsenal maritime du Mexique.

Tout le pays d'Hostotipaquillo, jusqu'à la Pacifique, est romantique. On passe d'un précipice à l'autre; les ravines l'ont rompu, l'ont cavé de toutes parts; on arrive de gouffre en gouffre, de rocher en rocher, jusqu'à la mer: avenue bien différente de celle qui descend à l'Atlantique, où, comme nous l'avons vu, tout est plaine ou petits coteaux. Cette différence ajoute à l'opinion qui prétend que la mer, par l'effet de la rotation de la terre, apporte toujours aux rivages de l'Est, et ronge ceux de l'Ouest. En général, tous les rivages que la Pacifique baigne sont très-escarpés, tandis que l'Atlantique accroît presque partout les plaines qui la séparent des montagnes, à des distances immenses. Faites attention à ces observations.

J'arrivai le 26 septembre à la Magdelaine, bien fatigué, quoique seulement à dix-huit milles d'Hostotipaquillo, à l'Est. Je sentais encore des frissonnemens fiévreux; mais le quinquina finit par les vaincre. Je ne vous en occuperai pas davantage.

La Magdelaine est un beau village, situé sur l'extrémité Septentrionale du lac, que nous avons vu à Hezetlan. On y solennisait la commémoration d'un crucifix, basané et miraculeux comme tous les autres. En cette occasion, on tient une grande foire de trois jours, où toutes les phrines et les filous des environs viennent aussi faire leurs miracles et leurs affaires. Le crucifix a *sué dans cette journée*, dit-on : de là, l'anniversaire; maintenant, il ne sue plus. Tranchons, Comtesse, sur ces spéculations profanes et révoltantes!

Je fus à un bal. Celui qui en faisait galamment les honneurs m'approcha; il me parla d'Hezetlan, et de l'état où m'avait réduit ma maladie; je ne le remettais plus. C'était un Franciscain, déguisé en grand muscadin : un de ces moines que j'avais rencontrés au couvent d'Hezetlan. Il était venu *celébrer* la fête; et de là, il passait curé d'un village, que le provincial assignait à son zèle religieux. Il y passait avec une *sobrina*, qu'il avait ramassée à la fête, et il dansait avec elle de la manière la plus bacchanale. Mais je suis autant fatigué d'écrire, que vous de lire ces scènes dégoûtantes ; si je m'y arrête, c'est malgré moi : le scandale me barre, en quelque

sorte, le chemin. Soyez sûre que je ménage beaucoup ces moines. Il est notoire que très-peu dorment dans leur couvent; et presque tous possèdent des habits de déguisement. Au reste, Comtesse, puisque je ne saurais vous donner du pays l'idée physique que je voudrais, il faut que je tâche, au moins, de vous le peindre de mon mieux, sous son aspect moral.

Entre la Magdelaine et Tequila, toujours à l'Est, est un petit vallon très-étroit, formé par deux ravines, qui s'élèvent des deux côtés. C'est un lieu reconnu dangereux: et vraiment, l'homme le plus intrépide et le mieux armé, ne résisterait pas à ses agresseurs, ne l'attaquât-on qu'à coups de pierre. Un Français y avait été volé et tué une année avant; il est vrai que le bon homme donnait à porter son fusil à son domestique. Celui-ci, apparemment d'accord avec les voleurs, n'en fit aucun usage; il s'enfuit avec l'arme, et planta là son maître sans défense. Pour moi, je ne quittais jamais le mien en route, ni le jour, ni la nuit; et mon épée partout était ma fidèle compagne.

Je descendis de cheval à l'entrée du vallon, donnai ma consigne à mon domestique, passai sur le sommet de la plus élevée de ces deux ravines, d'où je dominais le vallon et les alentours. Je fus bien avisé; quatre coquins m'attendaient, postés deux sur chaque ravine. En me voyant m'avancer avec résolution, mon fusil baissé et mon épée dans la

bouche, ils ne jugèrent pas à propos de m'attendre et s'enfuirent. Ils n'étaient probablement armés que de *maceta*, couteau de chasse, l'arme accoutumée du pays. A l'endroit où ils s'étaient postés, je trouvai un tas de pierres prêtes à m'assommer si j'avais eu la sottise de passer dans le vallon.

Je vous tais les petits dangers que tant de fois je rencontre, pour ne pas vous alarmer à chaque instant; mais les grands sont utiles à connaître, quand ils contiennent un épisode des mœurs du pays. Vous me demanderez pourquoi je ne prends pas une escorte? Ce ne serait pas partout chose facile; ma pauvreté n'y suffirait pas; et souvent qui s'y fie se livre volontairement entre les mains des voleurs. Remercions le Ciel que je sois encore échappé.

A Téquila, je crois avoir fait une petite *découverte* historique. Mais, pour mieux l'illustrer, et en montrer plus nettement l'objet, il faut que je vous parle un instant du Nouveau-Mexique, et que je rappelle certains fragmens d'un manuscrit que j'ai trouvé dans le couvent de Hezetlan.

Le Nouveau-Mexique, séparé de la Sonora par la Sierra-Madre, a été visité d'abord par quelque missionnaire, ensuite conquis par *don Juan de Onate*, au commencement du dix-septième siècle. D'autres Espagnols lui succédèrent; leur avarice, leurs vexations et leurs cruautés détruisirent la bonne intelligence que sa sagesse et sa modération avaient ménagée entre les Aborigènes et les conquérans. De là

une guerre terrible, des massacres et des assassinats. Survient un certain Pagnalosse.

Soldat vaillant et sévère, mais accessible à la voix de la justice et de l'humanité, sans superstition, il voit d'où vient le désordre des moines, et s'empresse de les rappeler à l'ordre, à la prudence et à l'Évangile. Les moines, qui, *ne dépendant que de Dieu*, ne sont pas trop dociles à la voix de l'homme, lui résistèrent, le provoquant même à tel point, qu'un jour il s'oublia, et frappa d'un coup de bâton un de ces insolens. C'en était assez pour soulever tout le clergé séculier et régulier du Mexique : Pagnalosse est arrêté par les moines mêmes, excommunié, remis à l'Inquisition de Mexico, qui le condamna je ne sais à quelle peine, mais ce ne fut pas à la mort; du moins il échappa, puisqu'il parvint, dit-on, à se réfugier en Angleterre. Blessés cruellement dans la personne de leur défenseur, les Aborigènes en éclatèrent avec plus de rage, et la soif de vengeance multiplia les horreurs.

On a écrit que ces réactions ne tardèrent pas à se calmer : le mémoire trouvé à Hezetlan nous enseigne le contraire. Quoique ce mémoire ait pour but principal, je crois, d'exposer les souffrances et le martyrologe des Franciscains dans le Mexique, il ne jette pas moins un grand jour sur des points historiques jusqu'à présent inconnus ou cachés.

En 1716, un *Démon* (comme l'auteur du mémoire l'appelle, et qui n'était probablement qu'un Chef

Indien), descendit du Nouveau-Mexique, et vint *tenter* ou insurger tous les Aborigènes qui habitaient les confins de la nouvelle *Viscaya*, aujourd'hui l'État de Durango. Gagnés par ce *démon*, qui leur apparaissait sous différentes formes, *pour les tromper mieux et les attirer dans le péché*, ils se révoltaient contre la *Religion* et la *Croix*, et faisaient autant de *martyrs* de *todos los santos Padres* qui tombaient entre leurs mains. Je ne vous raconterai pas les histoires et les historiettes dont le chroniqueur a épisodiquement parsemé cette narration : ce n'est ni l'objet d'une lettre, ni un acheminement à notre conclusion. Voici ce qu'il est essentiel de signaler sur cet événement inconnu, pour appuyer de quelque argument ma découverte à Tequila.

L'auteur appelle *Tepequanes*, les peuples qui, les premiers, se laissèrent tenter par le *Démon*. Ils habitaient au Nord de Durango; d'autres documens nous apprennent, en effet, qu'il a existé dans le même lieu des peuples de ce nom. Le *Démon* leur disait *qu'il était fils de Dieu*, que *son père l'envoyait pour les rédimer de la tyrannie des Espagnols*. Voilà aussi, Comtesse, un *Messie* chez les Indiens, à la confusion des Hébreux, qui attendent encore le leur. Mais ce *Messie* n'était pas comme le nôtre, bon, humain, bienfaisant et miséricordieux; il venait prêcher le sang et la mort. Ce Messie était apparemment un disciple de Loyola, avide de renouveler ses *Saint-Barthélemi*, ses *Dragonades*, etc.

Quoi qu'il en soit, le Messie n'eut pas grand succès; c'est que les Indiens alors, selon l'auteur, étaient trop dispersés : les Espagnols purent les harceler en détail et dérouter ceux qui ne tombaient pas sous leurs coups. Un autre *Démon* apparut, et *avec tout le semblant d'un vaillant Indien*. Il leur démontra la nécessité de se réunir; il leur indiqua les moyens de secouer le joug des Espagnols; les exhortant même à détruire toutes leurs cérémonies religieuses, et, *tout éblouissant de splendeur*, il leur dit: que puisqu'*ils n'avaient pas voulu écouter le* FILS DE DIEU, *ils devaient l'écouter, lui qui était le* SAINT-ESPRIT, *qu'il punirait tous les rebelles.* Il ajouta que *lui, Saint-Esprit, plus résolu que le Fils de Dieu, ne souffrirait pas qu'ils se refusassent à ses ordres, et que, pour mieux les en convaincre, il allait leur en manifester une éclatante preuve.* A ce mot, la terre s'ouvrit, engloutit deux ou trois Indiens qui persistaient dans leur fidélité au vrai Dieu et aux Espagnols. Tous les Indiens de se prosterner et de le suivre; une guerre civile en résulta et se prolongea plusieurs années. L'auteur du mémoire termine par ces mots: *Au moment même où j'écris ces lignes, les Indiens du Nouveau Royaume de Léon* (maintenant l'État de Monte-Rey) *sont révolutionnés, n'épargnent aucune atrocité à los Padres, non plus qu'à tout ce qu'ils rencontrent d'Espagnols; le Gouverneur a été réduit à sortir, assisté de ses troupes, pour dompter leur* SOBERBIA et leur ORGULLO. Voilà de quelle manière le mé-

moire donne une trinité aux Indiens, et mêle à l'histoire mille fables extravagantes. Mais les faits principaux n'en paraissent pas moins certains.

Le mémoire raconte la suite de cette guerre; je pourrais mieux la détailler en temps plus opportun. Les *Tepeguanes*, dit-il, descendirent avec d'autres peuples du Nouveau-Mexique, jusque dans la province de Guadalaxara, et s'y établirent dispersés. Les missionnaires, ajoute-t-il, rencontrèrent des difficultés nouvelles à instruire ces nouveaux arrivés; ils ne parlaient pas *le langage du pays*. Retournons à Tequila.

Tequila est un grand village presque tout Indien; ses habitans parlent encore un *langage différent* de celui des autres Indiens. Il paraît donc que c'est une tribu de ces *Tepeguanes* dispersés, ou autres peuples du Nouveau-Mexique, dont parle le mémoire. Cette déduction historique m'a conduit à ma petite découverte.

Il vous souvient que dans mes lettres sur les pays sauvages du Mississipi, et dans cette lettre même, je vous ai représenté les Scioux comme probablement sortis du Mexique, à l'époque de la Conquête. Or, ma conjecture s'est presque tournée en certitude. Les Indiens de Tequila, quand ils s'expriment en langue aborigène, parlent le Scioux, le *Narquota;* du moins, je leur ai entendu dire beaucoup de mots de cette langue; c'est un premier indice d'une même origine pour les Scioux et les Indiens de Tequila.

Les habitans de ce pays appelé de nos jours le Nouveau-Mexique, et, avant la Conquête, *Apacheria* et *Cibala*, auront descendu la Sierra-Madre, les uns à l'Ouest, les autres à l'Est. Qu'on n'objecte pas que les Scioux, quoiqu'ayant conservé le même état sauvage, ne s'appellent plus ni *Apaches*, ni *Cibalos*, ni *Gorettas*, ni *Mansos*; la conjecture n'en est pas ébranlée; car, si vous vous le rappelez, ce fut le chef d'une faction, en guerre avec une autre, qui leur donna son propre nom de Scioux, après leur émigration du Mexique dans les pays *Cipowais*. Les Indiens de Tequila appellent comme eux le couteau, *Wenokenteka*, comme les Scioux; *Wispà*, la hache; *Shunga*, le chien; *Washté*, bon; *Silk..*, mauvais; le pain, *Achoyape*; la pipe, *Isandihupà*; une rivière, *Watopà*; *Kisis*, le mois, etc., etc.

Une autre circonstance vient corroborer notre conjecture : c'est la manière de parler des Scioux. Ils n'ont pas la langue du geste; leur langage est tout dans leur bouche; et, combinaison étonnante, en Amérique, comme en Asie, on remarque qu'en Europe seulement, ou chez les peuples qui ont appris des langues européennes, on parle en gesticulant. On dirait que la force de nos langues, surtout en Italie, en Espagne et en France, est toute dans nos bras; mais nous n'en sommes pas plus éloquens que les peuples qui ne gesticulent pas : « Quand un Franc s'est bien démené, s'est bien tourmenté le corps, et même les poumons, pour exprimer beau-

coup de paroles, un Turc ôte sa pipe de sa bouche, dit deux mots, à demi-voix, et l'écrase d'une sentence. » C'est ce qu'on voit en Amérique, chez les peuples qui n'ont pas dégénéré de leur état primitif. Mais un petit mouvement, je crois, distingue ou identifie les diverses nations américaines : c'est le mouvement que fait l'Indien en prononçant le mot négatif. Les peuples que nous avons rencontrés dans nos longues *promenades* sur le Mississipi, et dans les vastes régions qu'il domine, offrent, à cet égard, des traits de dissemblance; mais les Scioux diffèrent essentiellement de tous, en ce que leur mouvement négatif consiste à relever un peu la partie gauche de la lèvre supérieure. Eh bien! Comtesse, j'ai vu le même signe chez les Indiens de Tequila. S'ils relevaient la partie droite, ce serait une des mille grimaces que les Napolitains et les Espagnols (leurs maîtres en cela comme en tant d'autres points) font en forme de négation. Et ici se présente, en passant, une observation nouvelle; deux langues font, en quelque sorte, d'un seul homme deux hommes tout différens : un Indien de Tequila parle-t-il la langue Espagnole, il n'est plus le même, qu'en parlant sa langue aborigène ; et vous sentez de quel côté penche la *Dignité*, quoique la langue Espagnole soit la *lengua de los Dioses*. Chez les pauvres Maures, en Amérique, aux Pays-Bas, en Italie, partout enfin où se sont montrés les Espagnols, on n'a jamais pu se convaincre que le vrai

Dieu, Dieu de bonté et de miséricorde, ait pu parler la langue encore moins le langage des Ferdinand et des Isabelle; des Cortès et de leurs moines; des Père del Verde et des Pizarre; des Philippe second et des duc d'Albe; de l'Inquisition, et de la Saint-Barthélemy. Mais finissons avec nos Indiens de Tequila. La dernière preuve en faveur de ma découverte *conjecturale*, est dans la superstition qui les porte, comme les Scioux, à garder une petite tortue dans l'eau qu'ils boivent, la considérant comme une divinité tutélaire contre tout ce qui s'y trouverait de nuisible; et, comme les Scioux, ils l'appellent *Nahual.* Mais, me demanderez-vous encore, comment cette idolâtrie égyptienne? ces Indiens ne sont-ils pas chrétiens? ils le sont, Comtesse, mais à leur manière, avec la morale que leur ont inspirée les Espagnols Mexicains; avec les superstitions anciennes et les jongleries nouvelles qu'il a plu à la politique de respecter ou de répandre. Ce sont des *Chrétiens-Catholiques-Apostoliques-Indiens-Espagnols-Romains.* Ah! vous ne sauriez trop, Comtesse, fulminer de vos censures évangéliques les horreurs et les impiétés dont les Espagnols ont, surtout en Amérique, souillé le nom de notre Divin Sauveur!

Tequila, quoique très-joli village, est environné d'une campagne toute stérile aux yeux d'un Européen; mais au Mexique le mauvais terrain a aussi ses fruits et ses richesses; le maguey, et d'autres

plantes indigènes, apportent à Tequila cette aisance que lui refusent les céréales ; le nopal de différentes espèces, que les gens du pays distinguent sous des noms divers, de *Cagetillo*, de *Chaveno*, de *Vallito*, de *Cascaron*, de *Naranjon*, de *Cuijo*, etc., le nopal, dis-je, donne des *Tunas :* de grosses prunes d'un goût exquis; le nopal *Oarambvyo* surtout, produit une *tuna* du même goût, et plus délicieuse que notre meilleur raisin *moscatello.* Le maguey, par la grande quantité de sa liqueur, sert à former du *pulque* et de l'eau-de-vie, qu'on appelle *Vino mescal.*

Il est des savans qui placent le maguey dans la famille des Liliacées, comme les aloès, auxquels ils ressemblent beaucoup; d'autres dans celle des Narcissées. C'est là une question qui n'est pas de ma compétence : les aveugles ne jugent pas des couleurs. Je me bornerai à vous en faire la description la plus exacte qu'il m'est possible. Puissent vos savans en tirer quelque induction qui ajoute à la science et à la nomenclature.

Les feuilles, réunies et serrées autour du col de la racine, sont épaisses, pulpeuses, presque droites et très-longues ; j'en ai mesuré de six à sept pieds. Elles sont creusées, comme en forme de gouttière un peu ouverte, ayant l'épine dorsale hérissée, et se terminant par une pointe très-perçante. La tige jaillit du centre de cette touffe de feuilles, les surmonte à la distance de plus de deux fois leur lon-

gueur, et produit à sa sommité une jolie fleur, couleur amarante claire. Notez qu'il ne fleurit que bien vieux. Les Indiens, comme les savans, ignorent à quel âge; mais il est certain que quand la fleur éclot, sa carrière *liquori-productive* est à son terme. Les Indiens le coupent alors pour tirer avantage de toutes ses parties: la racine fournit des filamens pour des cordages, ou du chauffage; sa tige donne l'un et l'autre; les feuilles servent à couvrir les toits, ou à faire du fil ou du feu; de la pointe on forme des clous ou des aiguilles; on emploie ces aiguilles à coudre l'étoffe ou grosse toile, produit du fil qu'ils tirent des feuilles. Le fil, les cordes et les toiles de Maguey sont d'une résistance extraordinaire contre le temps, l'humidité et le couteau. Le Maguey est utile, et pendant sa vie et après sa mort. Il y a là de quoi tirer des méditations philosophiques.

Me voilà encore une fois aux prises avec les voleurs, Comtesse, et plus solennellement que jamais.

A trois ou quatre milles de Ekitlan (village à dix-huit milles au-delà de Tequila), j'étais sur le point de descendre un ravin. Suivant mon système, je fis arrêter mon domestique et allai faire mes découvertes. Je ne voyais et n'entendais que des oiseaux: mon domestique avança. Au moment de la descente, cinq *Lazzaroni*, sortant des buissons, me somment de m'arrêter. Je m'arrête; mais pour

tourner mon cheval, le piquer des deux, et gagner de nouveau la hauteur de la ravine. Ils me croyaient en fuite; les voilà tombés sur ma charge; mais ils ne l'ont pas encore touchée, que de la défensive je passe à l'offensive; je les couche en joue et les somme à mon tour de se retirer. Le seul qui fût armé de fusil tire sur moi; le fusil rate. Je ne lui donne pas le temps d'un nouvel essai; je l'atteins d'un coup chargé seulement à lièvre. Trois ou quatre plombs blessent le derrière de mon mulet, qui se met à ruer furieusement; à coups de pieds, il terrasse aussi son homme, et se fait large à travers les autres. Cependant je les menaçais de lâcher mon second coup, s'ils ne s'éloignaient, les persuadant bien qu'il ferait plus de ravage que le premier. Mon domestique les prêchait de s'en aller pour leur mieux. Après quelque hésitation, ils jugent à propos de se retirer. Mon domestique marche en avant, passe le ravin, pendant que je surveille mes hommes, qui ne se retiraient pas aussi vite que je l'aurais voulu. Je m'approchai de mon ennemi terrassé; il avait toute la figure et la poitrine *brodées*, criait comme un aveugle, invoquant tous les Dieux et les Saints, et mon pardon; mais il ne consentit jamais à décliner son nom. Je n'avais pas le temps de prolonger cet interrogatoire; quand je vis mon domestique de l'autre côté du ravin, je le rejoignis au galop. Mes hommes retournèrent alors sur leurs pas, et entraînèrent leur compagnon,

qui, supporté par deux, ne marchait pas encore mal. Celui que mon mulet avait si vaillamment combattu n'était pas apparemment trop à l'aise, car il se retira avec peine, et demeura assis sous un arbre, pendant que les autres emmenaient le blessé. Je reconnus alors qu'il y avait *trève;* je recharge mon fusil, raccommode ma charge; mais je ne reprends mon chemin que quand je les vois se frayer le leur en sens tout opposé.

Vous direz peut-être que je suis l'aimant des voleurs! Au contraire, Comtesse, tout le monde s'étonnait que j'en rencontrasse si peu, voyageant seul dans un pays où l'on en rencontre tant, et surtout par ce chemin sauvage si souvent infesté, qui de Guadalaxara mène au port de Saint-Blas. Tous les voleurs que je vous ai signalés s'étaient postés pour m'attendre: *quatre pierres* étaient leur objet d'attraction. J'avais mis le bât à mon cheval de réserve; il portait deux petites caisses, renfermant tous les minéraux et les pierres que je ramassais çà et là; on croyait les deux caisses remplies d'argent. Si les voleurs ne m'ont pas plus souvent attaqué, je le dois à la terreur qu'imprimaient mon fusil et mon épée; d'ailleurs, mes domestiques, me voyant assez dégagé, prompt à franchir les obstacles et les dangers, emporté par ma vivacité, dont ils avaient souvent à se plaindre, me faisaient toujours passer pour un *diable;* et vous savez que le diable *fait* aussi ses miracles.

En arrivant à Ekitlan, je fis mon rapport; et mon domestique déclara qu'il avait vu à Tequila deux de ces voleurs autour de nous, quand nous descendîmes au *mason;* et qu'il serait dans le cas de les reconnaître. L'Alcade envoya aussitôt, à leur poursuite, une patrouille de garde nationale. Le sang avait laissé des traces sur le champ de bataille; mais on n'en put avoir aucune des voleurs, tant le pays est sauvage et désert.

J'arrivai à Guadalaxara le 2 du courant; j'y ai fait aussi mon rapport, et sur les voleurs qui m'avaient attaqué, et sur ceux qui, sans oser le faire, en avaient la volonté. Où est le remède à tous ces maux? Dans de bonnes lois, et une nouvelle organisation politique et morale du pays. Ce n'est pas sans un prochain succès que tous les États travaillent avec activité à leur législation respective, tâchant de l'adapter à celle du gouvernement général de la Confédération, aux besoins particuliers de chaque État. Ne faut-il pas s'étonner qu'il y ait si peu de désordre encore au Mexique, dans un pays qui sort à peine de l'ignorance et de la corruption, qui, pendant seize ou dix-huit ans, a été, sans interruption, en butte à toutes les horreurs des révolutions et contre-révolutions fratricides? Et ne croyez pas, Comtesse, à ce que les Espagnols s'efforcent de débiter pour diffamer les institutions actuelles, et faire valoir la *sainteté* des leurs: sous leur gouvernement, les voleurs, les assassins, n'infestaient

pas seulement les grands et les petits chemins ; les villes même, les villages et les maisons, en étaient souvent saccagés. Jamais les voleurs n'ont été en moins grand nombre qu'aujourd'hui ; jamais le citoyen n'a été si sûr de sa personne et de sa propriété dans les villes et les villages ; jamais l'étranger n'a été plus respecté au Mexique : ce sont là d'incontestables bienfaits de la Révolution. Pour moi, Comtesse, je n'ai pas reçu la moindre insulte depuis que je suis au Mexique, quoique confondu toujours parmi la multitude, à leurs fêtes, dans leurs Églises Indiennes et non Indiennes, sur leurs places et leurs marchés. Ils sont brutes, mais, en général, sans méchanceté. Ils sont loin de sentir cette délibération *ad nocendum* qui caractérise l'Europe. Les Européens, quelques-uns notamment qui se croient les plus civilisés, font le mal de gaîté de cœur ; et quelquefois ils appellent cela du *caractère*. Les Américains, en général, le font sans passion, souvent par imitation, et plus souvent par ignorance de ce qui est bien. Les fautes de ces peuples, même leurs crimes, m'inspirent une sorte de compassion, plutôt que des sentimens d'animadversion et de courroux. Je suis chagrin encore d'avoir été obligé de tirer sur ce pauvre malheureux ! Je me plais à espérer que cela n'aura pas eu de funestes conséquences. Ce n'étaient pas des voleurs bien consommés ni bien délibérés, et c'est la peur, je crois, qui porta mon adversaire à tirer sur moi.

Dans cette lettre, vous m'avez vu aux prises avec bien des ennemis puissans! Grâce au Ciel! j'ai vaincu celui d'Hostipaquillo, ceux du vallon de Tequila et du ravin d'Ekitlan; je résiste encore assez courageusement à celui de Kokula. Après tant d'attaques et de luttes, où vous prenez aussi fait et cause avec l'ardeur d'une généreuse amitié, nous devons sentir la nécessité d'un repos, d'autant plus qu'il faut que nous voyions un peu cette charmante ville, la plus considérable, la plus intéressante de l'Empire, après Mexico.

Continuez à m'écrire, et le plus souvent possible, Comtesse. La lutte que vous soutenez avec une si noble constance et une si fière dignité contre mes persécuteurs, me rend plus précieuse encore une correspondance qui m'apprend, avec votre amitié, le triomphe de votre âme généreuse et la confusion des méchans.

SIXIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

Guadalaxara; son origine. — Cortès et Nuno de Gusman. — *Las Audiencias* dans le Mexique. — Mexico, Guatimala et Guadalaxara; leurs prétentions rivales, leurs révolutions, leur situation géographique et politique. — Avantages des deux premières sur la dernière, pour exister comme République indépendante. — Temples et Couvens. — Moines et Clergé; leurs richesses et leur influence politique. — Les Augustins. — Les Religieuses; leurs Confesseurs; l'auteur tenté de le devenir. — Places, rues et maisons. — Aquéducs. — Le Congrès, l'Évêque et Iturbide. — Mines. — Hôtel-Monnaie. — Le Lycurgue du Mexique. — Un Suisse. — Une petite *Flora Mexicana*. — Réflexions sur les trois règnes de la Nature. — Erreur géographique. — Les Cataractes étonnantes du *Rio-Grande*. — Théâtres et autres spectacles de Guadalaxara. — Le Jeu. — Les femmes. — Athènes et Corinthe.

Guadalaxara, 18 octobre 1824.

On dit que l'homme n'agit, quoi qu'il fasse, que relativement à lui-même, et que, jusqu'aux actes de vertu les plus sublimes, jusqu'aux œuvres de charité les plus pures, chacun rapporte tout à soi. Je suis assez de cet avis; car, lorsque je vous écris, je sens que je n'agis vraiment que pour le plaisir de

vous écrire, oubliant souvent de me demander si vous en trouverez vous-même dans mes lettres. Telle est cependant l'opinion que j'ai de votre amitié, de votre bonté pour moi, que je me hasarde à croire que vous n'êtes pas indifférente à une correspondance qui vous répète ou vous renouvelle le dévouement le plus sincère et le respect le plus profond d'un homme honoré de votre estime; une correspondance qui vous montre, sinon des talens, au moins le vif désir de satisfaire de mon mieux votre curiosité sur des pays lointains. — Retournons donc à nos promenades, et voyons un peu Guadalaxara; mais jetons d'abord sur elle un coup d'œil historique.

Cortès s'approchait de Mexico; Montézuma envoie une ambassade au Roi de Michouacan, pour l'inviter à oublier les anciennes jalousies, l'inimitié constante qui avait toujours tenu allumée entre eux une guerre obstinée et atroce; il lui fait sentir la nécessité de se confédérer pour sauver leurs royaumes respectifs du joug du Conquérant. Le Roi de Michouacan méprise, trahit ces propositions sincères, et à peine Cortès est-il assis sur la puissance des malheureux Rois de Mexico, qu'il s'y rend faire hommage au *Souverain de Castilla*, et lui offrir son amitié; mais il est bientôt puni de sa perfidie et de sa lâcheté. Cortès entre dans son royaume, et Caizolotzin n'est plus Roi; tous ses trésors sont volés, et Nuno de Gusman finit par le faire brûler vif, lui

et ses courtisans. Telle est la courtoisie qui s'est à peu près montrée partout où les Espagnols ont porté la Croix, ce symbole de paix et de charité chrétienne, et la *Civilisation Européenne*. Mais Cortès subit à son tour la peine de sa mauvaise foi et de sa cruauté : ce même Nuno de Gusman, d'abord le plus docile et le plus barbare de ses satellites, se soulève contre sa tyrannie; il voulait être librement tyran lui-même : il l'accuse de despotisme, d'ambition; il poursuit ses découvertes et ses expéditions, rebelle à ses ordres, et porte le fer et le feu à l'Ouest et au Nord du Michouacan.

Il pénètre d'abord jusqu'à la rivière Culiacan; mais, molesté et souvent battu par les Indiens, il repasse cette branche de la Sierra-Madre que je vous ai montrée comme les confins des deux Provinces réunies, la Sinaloa et la Sonora. Il s'arrête à *Xalisco*, grand village ou grand camp d'Indiens; rebaptise ce village sous le nom de *Compostella*, et tout le pays sous celui de Nouvelle *Galicia*. Mais, comme ses terres répondaient parfaitement au nom de *Xalisco*, qui veut dire *pays stérile*, il le déserta pour *Tonala*, qu'il rebâtit à l'Européenne et appela *Guadalaxara*, du nom de son pays natal, en Espagne. Elle devint la capitale de ses conquêtes, et c'est la ville d'où j'ai le plaisir de vous écrire une seconde lettre.

Tous les pays découverts et conquis depuis son expédition du Michouacan, il les appela *Mayor Es-*

paña, jaloux de ce que Cortès avait appelé la Conquête du Mexique la *Nouvelle-Espagne*, se glorifiant ainsi d'avoir donné plus d'étendue que lui à ses victoires. Il repassa dans le Nord, où il fit de nouvelles conquêtes; et de nouveaux établissemens fondés par lui furent l'origine des provinces de Sinaloa et de Sonora.

Pendant que de Mexico les uns se répandaient au Nord, d'autres au Sud, les vastes régions de *Hecatematlan*, appelées plus tard de *Guatemala*, devinrent aussi la proie des Espagnols. Le *Yucatan* avait été découvert, et l'on commençait à s'étendre vers les régions qu'on appela le *Nouveau-Mexique*, le *Nouveau-Léon*, la *Nouvelle-Biscaye*, etc.

Pour coordonner et surveiller le gouvernement d'un si vaste Empire, les seules autorités de Mexico ne suffisaient plus; on créa donc deux nouvelles *Audiencias:* une fut installée à Guadalaxara pour les régions du Nord, l'autre à Guatimala pour les régions du Sud. Celle de Mexico avait sous sa surveillance le gouvernement des provinces du milieu, c'est-à-dire le gouvernement du Vice-Roi, qui était le dominateur de tous ces mondes réunis sous son autorité et sa férule.

Guadalaxara, ainsi dotée, acquit une haute importance politique; ce fut la ville dominante du Nord, comme Guatimala l'était du Sud, toutes les deux les rivales de Mexico. Survient la Révolution; Guatimala et Guadalaxara pensent à la faire res-

pectivement pour elles-mêmes, et non pour le seul Mexico. Guatimala d'abord déclara que, comme AUDIENCIA Souveraine, elle se croyait indépendante de Mexico : elle s'érige en République indépendante; et vraiment, comme il s'agissait de se soustraire au joug du tyran commun, Mexico n'avait pas plus droit d'empire sur Guatimala que Guatimala sur Mexico. Après quelque résistance, Mexico dut céder. Guatimala s'appelle maintenant la République du Centre, comme placée entre celles de Colombia, du Pérou, etc., et celles du Mexique et des États-Unis du Nord.

Guadalaxara avait les mêmes droits, les mêmes prétentions. Non moins rivale et jalouse de Mexico que l'était Guatimala, elle a essayé, le printemps dernier, son coup d'indépendance, pour devenir peut-être la République de l'Ouest; mais le général Bravo est venu la remettre dans l'ordre, et sous les étendards de Mexico. Elle fait partie de la Confédération générale, comme capitale de l'État de Xalisco.

Les détails ne sont jamais de la compétence d'une lettre, et ils ne vous offriraient pas ici un grand intérêt, rien dans cette lutte n'ayant fait honneur ni aux conquis, ni au conquérant. Quelques victimes de plus ont été consacrées, comme nouveaux trophées de la Révolution; puissent-elles être les dernières! On dit qu'elles conspiraient en faveur d'Iturbide, qu'elles-mêmes l'avaient rappelé sur le sol Mexi-

cain. S'il est vrai, l'humanité seule doit gémir du sang répandu; Guadalaxara et les Guadalaxariens mériteraient de souffrir, au moins pour un temps expiatoire, sous le joug de la tyrannie qu'ils ramenaient dans leur sein. Comment, après tant de généreux efforts pour secouer le joug Espagnol, se fussent-ils livrés à un scélérat comme Iturbide, aussi inepte que cruel, un scélérat qui retournait peut-être nouveau satellite d'une ambition Européenne? Tirons un voile sur tout ce qui nous pousserait à le croire, pour éviter à Guadalaxara la honte d'un soupçon si affligeant, et à nous, des conjectures qui porteraient trop loin ma plume.

Mais, à part ces imputations, et dans l'hypothèse où les Guadalaxariens insurgeaient, pour s'ériger en République indépendante; cette situation politique pouvait-elle leur convenir? Je ne suis pas fort avancé en politique, vous en avez, à chaque instant, de grandes preuves dans ma franchise montagnarde, dans ma sincérité imbécile; mais pour ce qui est d'une politique matérielle et de mon entendement, je me hasarderai à signaler en quoi cette séparation ne me semble pas devoir leur convenir.

Guadalaxara est à huit cents milles environ des ports de la mer Atlantique; aucun de ces ports ne lui appartiendrait. Elle n'a que celui de Saint-Blas sur la Pacifique, et ce port ne lui permet de communiquer avec l'Europe que par le détroit de Ma-

gellan, ou par les Indes Orientales; or, sa marine et ce qu'elle peut fournir au commerce, n'ont pas assez d'importance pour entreprendre de si longs et si difficiles *passages*.

Mais allons jusqu'à supposer que la Sonora tombât en leur pouvoir. Au Nord elle aurait la fin du monde civilisé: des Barbares, dont elle n'attendrait que mésaventures, d'autant plus que les compagnies des Américains des États-Unis du Nord, et celles des Anglais de la baye d'Hudson, ont poussé jusque-là leurs spéculations sur le commerce de pelleterie. Ces deux nations embrassent aussi toute la pêche des baleines sur toutes les côtes Septentrionales de la Pacifique, et les Russes eux-mêmes ont commencé à y former des établissemens. Voilà donc que cette République serait enclavée entre un pays seulement dangereux et passif, au Nord, et une mer inutile, à l'Ouest; une puissante Confédération, à l'Est et au Sud, chez laquelle elle serait obligée d'aller acheter tout ce dont elle aurait besoin, et que son pays ne saurait point lui fournir. Elle serait la plus précaire, et conséquemment la plus misérable de toutes les Républiques Américaines, tandis qu'elle forme maintenant un des plus puissans États, et peut-être le plus puissant de la Confédération.

La position physique et géographique de Guatimala est tout-à-fait différente : elle est là précisément pour être République indépendante. Elle do-

mine également l'Atlantique et la Pacifique; les rochers des isthmes de Nicaragua et de Panœma sont de doubles remparts qui la défendent au Sud; les montagnes de las *Chiapas* la défendent au Nord; et elle peut avoir un commerce libre, ouvert, avec toutes les Nations des deux Mondes. Ce sera sa faute si elle ne sait pas prospérer avec les grands avantages que la nature lui a prodigués.

Guadalaxara, avec cinquante mille habitans environ, est vraiment une jolie ville. Ses rues sont tirées au cordeau et spacieuses; ses places, nombreuses, grandes et symétriques; ses fontaines, brillantes de jets qui dardent les airs d'une eau pure et cristalline, puisée au moyen d'un aquéduc que les Anciens envieraient. L'aquéduc est à quatorze milles de la ville, au pied d'une montagne, qui est elle-même un des plus beaux ouvrages de la nature : pyramide isolée au milieu d'une vaste plaine riante et d'un sol varié, sous un ciel du plus bel azur et du climat le plus doux et le plus sain. Un petit torrent, qu'on appelle de l'ancien nom du pays, la *Tonala*, la baigne au Sud; une machine pompe ses eaux et les fournit aux faubourgs de la partie basse de la ville, par l'entremise aussi d'aquéducs qui partent du torrent, et se ramifient partout où l'on réclame le secours de ses eaux. Des maisons, belles, vastes et commodes, et des palais qui ne manquent pas d'un aspect imposant, offrent d'agréables intervalles dans les rues, et sur les places. Le

palais du Gouverneur, sur une jolie place carrée, rangée d'arbres et d'allées, est magnifique, et les Églises et les couvens le sont encore davantage.

Une marche majestueuse de plusieurs rangées de degrés conduit aux trois grandes portes de la Cathédrale; celle du milieu est aussi riche en ornemens que belle en architecture. Cette architecture est bizarre, mais légère et d'un caprice qui laisse oublier le manque des règles de l'art. L'intérieur de ce temple auguste ne serait pas moins imposant que son entrée, s'il n'était encombré, dans presque toute sa nef du milieu, par le chœur qu'on a mis devant le grand autel; mais ce défaut, si c'en est un, en vous retraçant ces temps vénérables de l'Église primitive, compense grandement, par ce qu'il ajoute à l'imagination, ce qu'il ôte à l'œil, souvent plus difficile et profane que pieux et bon critique : les hymnes chantés au milieu des croyans pénètrent plus de dévotion que quand on les chante caché dans un chœur derrière l'autel. On y voit de superbes peintures des meilleurs pinceaux de l'Espagne; des ornemens magnifiques, des lampes, des vases en argent en profusion, un grand nombre en or et garnis en pierreries. Il y a un riche chapitre et un évêque avec plus de quatre-vingt mille piastres par an. La façade répond à la magnificence du temple; les deux clochers qui la parent des deux côtés répondent à la façade, et les cloches aux clochers.

Les Chanoines sont presque tous Espagnols, et ils l'étaient tous autrefois. De trente évêques qui y ont siégé depuis la Conquête, il n'y en a eu que six de Créoles; encore ces six Créoles ou étaient allés en Espagne, ou y avaient de grands moyens d'y intriguer un si beau partage. Le dernier évêque est le sixième des évêques Créoles.

Il devait bénir le Congrès de l'État à son installation ; il se mit en route sous prétexte, dit-on, de visiter le Diocèse, et échappa ainsi à une cérémonie qui n'était pas dans sa *conscience*, quoiqu'il en eût eu assez pour bénir et oindre Empereur un Iturbide. On bénit une vache, un bœuf, un cheval; on bénit un tyran usurpateur des droits de la Légitimité et de son pays, un monstre fumant encore du sang de ses concitoyens; et l'on se refuse à bénir un Corps Législatif créé par les vœux les plus sacrés, par un peuple déjà constitué légalement électeur, le seul souverain légitime que reconnaissent l'Évangile et son Divin Auteur ; le seul que reconnaissait aussi le Vieux Testament; à tel point que le prophète Samuel prédit mille malheurs au peuple Hébreu quand il demanda un Roi.

Je consens qu'on soit fidèle à un souverain, sans distinguer s'il est bon ou mauvais ; car, quand on est ébloui par la splendeur de sept à huit siècles de Dynastie, le prestige ne va pas chercher ni les vertus ni les crimes de l'individu qui règne ou qui est ap-

pelé à régner, il s'arrête plutôt aux droits de la race à qui il appartient; j'aurais donc passé à Mgr. l'évêque de Guadalaxara d'avoir évité d'enfreindre cette fidélité, si elle eût été le vrai obstacle à sa conscience. Mais, à quoi bon maintenant ces scrupules, ces pantomimes vis-à-vis du Congrès, après avoir célébré, même avec des démonstrations basses et indécentes, une inauguration néfande, à laquelle l'Archevêque de Mexico lui-même s'était fortement refusé? C'est là de la dévotion pour la tyrannie, plutôt que pour la *légitimité*. C'est caresser celui qui promet de partager son despotisme et l'empire avec le Clergé; un Évêque caméléon est un homme bien dangereux; le Ciel en a délivré la Terre: il est mort dans sa tournée. Il n'est regretté que par les Espagnols et quelque *pénitente*.

On dit que sa tournée était plutôt politique que religieuse. Hélas! combien la Religion n'a-t-elle pas servi de masque à la politique? Que de prêtres connaissent mieux Machiavel que leur bréviaire! Demandez aux Jésuites. —Mais continuons notre promenade.

L'église de Saint-François est peut-être aussi magnifique que la cathédrale; elle est plus imposante dans son architecture d'ordre *composito*. L'enceinte du couvent, qui est spacieux, est une pépinière d'églises, où l'on fait un commerce de la crédulité et de la dévotion. Outre la grande église, il y en a quatre autres assez étendues toutes sous

la direction et du ressort du couvent. Les moines, au moyen de ces nombreuses églises, attirent la multitude dans leurs murs, réveillent, agacent diverses factions religieuses, excitent leur émulation par des jalousies qu'ils sèment et cultivent avec une étonnante adresse. On voit tantôt l'église des *Stimmata* en concurrence avec celle de la *Conception*, pour se disputer la dévotion du public ; tantôt celle de Saint-François avec celle de Saint-Antoine, et *sic de cæteris*. Cette lutte augmente l'ambition de se surpasser, d'exceller en dévotion, en fêtes et en magnificence ; les dévots dépensent des sommes immenses, et les moines les ramassent. La Divinité ne devient qu'un instrument de leur avarice ; aussi sont-ils tous bien riches, vivant dans le luxe et l'abondance, et au couvent, et chez leurs *sobrinas* en ville, où souvent ils leur entretiennent de superbes maisons et un ménage *paternel*.

Mais le but de toutes ces églises rivales, de toutes ces factions mouvantes n'est pas moins profond en politique qu'il n'est mercenaire. Quand les moines ont l'âme et la bourse des peuples dans leur manche, ils peuvent aller aussi loin que Mahomet avec la lune dans la sienne. Heureusement pour les Mexicains, la formidable milice des Franciscains, comme les autres phalanges religieuses, a dans son sein un grand nombre de Créoles qui sont pour leur pays, et paralysent les manœuvres du parti Espagnol. Sans cela, l'indépendance, avec ses héros,

dont les uns ne sont pas moins ambitieux qu'ineptes, et d'autres ont déjà en secret *des brevets de Ferdinand*, n'aurait pas une longue durée, ou peut-être n'aurait jamais existé. J'en sais assez, Comtesse, pour affirmer ce que j'ai l'honneur de vous dire, et pour vous assurer qu'Iturbide ne venait pas sans l'appui et des instructions d'Europe.

L'église et le couvent des Augustins marchent, en magnificence, après les églises et le couvent des Franciscains. Il n'y a qu'une seule église, et elle n'est que *fashionable*, pour la messe du midi, destinée aux gens du bon ton; mais on n'y fait pas de *grandes affaires*, ni commerciales, ni politiques.

Cet ordre religieux était autrefois très-puissant au Mexique. Quoique arrivés seulement en 1533, plusieurs années après les Franciscains, ils avaient acquis une grande influence auprès du gouvernement et des Aborigènes. Ils marchaient à pied, et avaient déclaré qu'ils ne *posséderaient jamais rien*. Avec ce dévoûment et des connaissances supérieures à celles des Franciscains, ils purent d'abord prendre le devant; mais, estimant ensuite que de bons chevaux et de bonnes *haciendas* étaient assez commodes, ils abandonnèrent volontiers la primatie apostolique à leurs rivaux, pour s'en tenir aux bienfaits des richesses; ils s'y tiennent encore sans faire beaucoup de bruit, ni dans le monde religieux, ni dans le monde politique. Tout au plus, ils aspirent à être confesseurs des religieuses, qui sont très-riches

à Guadalaxara, et, de plus, très-jolies et très-aimables : elles le sont à vous entraîner à une *conversion*. Une d'elles ayant appris *que je savais le latin*, m'engageait gracieusement à me faire moine; oui, Révérende, lui répondis-je, à condition que je serai votre confesseur. Elle se tut, en baissant les yeux avec une douce expression, une modestie angélique, qui la rendaient plus belle encore. Si elle m'avait pris ouvertement au mot, je vous écrirais peut-être cette lettre dans un état de combat entre le *monde* et le *cloître*. Confesseur! et de telles créatures! c'est une place qui peut tenter qui que ce soit; c'est un poste qui excite la convoitise et la jalousie de tous ces messieurs de la calotte. Les Franciscains, les Augustins, les Dominicains, les chanoines, etc., jaloux les uns des autres, se le disputent jusqu'au scandale : il n'y pas long-temps que le sang a coulé à coups de poing. A celui qui l'obtient, que de jolis cadeaux! que de chocolat, de bonbons et d'autres douceurs! Cependant j'ai eu aussi mon présent, et je le garderai toujours avec la plus grande dévotion. Vous voudriez savoir quoi? j'aime à vous laisser dans les champs fertiles de la curiosité; mais je vous promets de vous le faire voir à mon retour : toujours, si *hoc erit in fatis*.

Il y a aussi le sanctuaire de Notre-Dame-de-Loreto, dans l'Église de Saint-Jean, qui était celle des Jésuites. Du Couvent, qui est vaste, on a fait une Université. Il faut espérer que le nouveau Gouver-

nement la fera fleurir mieux qu'elle n'a été jusqu'à présent. Il y a un séminaire, dont le bâtiment est spacieux et bien partagé, qui a également besoin de bonne discipline et de savans. Tout viendra si l'on s'accorde à combattre l'*hydre*, à faire de bonnes lois, et, qui plus est, à les exécuter. Cependant, il faut dire vrai, dans un état si enfantile de rédemption, ils ont déjà fait beaucoup. Le Congrès siége maintenant avec assiduité et avec avantage, je crois, pour la formation de la constitution particulière de l'État, et pour l'élection du président de la Confédération : je crois que Vittoria l'emportera sur Bravo ; il le mérite. Les électeurs des districts sont réunis à Saint-Jean pour la nomination des représentans de l'État au Congrès-Général, et au Sénat de la Confédération ; il paraît que les élections seront patriotiques. Je les félicite, et je souhaite qu'ils se reconnaissent à la fin, et se fixent sur des bases solides, sur une union cordiale, sur l'emploi d'hommes éprouvés, sur la nécessité d'introduire et répandre les lumières, et de bannir les *ténèbres*, principalement du sanctuaire des lois et de la Religion.

L'Hôtel-Monnaie est partout un établissement de haute importance : c'est là que vont couler les richesses brutes et mortes pour en sortir toutes pleines de vie, pour représenter le *bel-idéal* de la richesse réelle, agissant magiquement par une simple métamorphose sur l'imagination, animant toutes

les choses inanimées, et mettant dans un mouvement général et en commerce les parties les plus dérobées de la société; c'est ainsi que je me hasarde à définir les métaux précieux, convertis en monnaie. Mais un tel établissement est plus prodigieux encore par ses effets, dans un endroit rencogné vers la fin du monde civilisé, comme Guadalaxara, et dont le pays est tout parsemé de mines. L'or et l'argent, sortis des mines que nous avons vues ou nommées dans notre dernière promenade, et, en plus grande quantité encore, l'or et l'argent de *Bolanos*, un Réal de mines, à quatre-vingt milles d'ici au Nord, qui a produit des trésors considérables, l'or et l'argent de tant d'autres mines à l'Est et l'Ouest, toutes ces grandes masses de métaux précieux venaient tomber autrefois à Guadalaxara. Sans un Hotel-Monnaie, ces métaux auraient subi proportionnellement le même sort que ceux de la Sonora dont je vous ai déjà parlé. C'est, je crois, au système monétaire que Guadalaxara doit principalement son état florissant et sa grandeur; car, si on excepte les denrées céréales, il faut qu'elle tire tout de l'étranger, et elle ne peut lui donner que ses monnaies. Cet hôtel est vaste, et bien entendu, autant qu'il peut l'être dans des régions aussi ignares et éloignées, et autant que je suis capable moi-même de juger de pareils établissemens; mais les lingots n'y sont pas maintenant si amoncelés que jadis, depuis que *las Estancias*, *Palmarcco* et *Bolanos* sont fermés. Il

paraît qu'une Compagnie anglaise va rouvrir incessamment ce dernier, qui a donné de grandes richesses. On dit qu'il y en a beaucoup encore noyées dans les eaux, qui ont submergé ses mines.

Guadalaxara a aussi son grand législateur, son législateur à grandes vues; mais quand il forma son corps de lois, apparemment il n'avait pas sous les yeux la diversité des mœurs et les besoins de différens peuples du Mexique. Sparte et Athènes étaient renfermées dans de petits cercles territoriaux; il était donc facile, pour Lycurgue et Solon, de faire des lois communes à toute la république; mais cela est impossible pour des peuples si éparpillés, sur un si vaste empire, vivant sous différens climats, étant encore au berceau de la civilisation, en des temps toujours difficiles et orageux. Son code ne saurait mériter le nom si expressivement technique de *Digeste*; cependant il peut jeter de grandes lumières sur les nouvelles institutions, et aider au grand édifice de la régénération sociale et politique de son pays. Il y a de la République de Platon avec beaucoup de positif et de praticable; il y a de la probabilité, mais aussi de faux calculs: se berçant dans ses propres sentimens, vraiment généreux, il a cru que des Mexicains on pouvait en faire incontinent des Grecs et des Romains. Un législateur, dans ses créations, doit toujours s'oublier et s'investir seulement de ce que les autres sont et peuvent devenir; quand on adapte à ses inclinations personnelles ce qui doit

servir à créer et régler celles des autres, on se trompe toujours.

Ce *Pentateuque* est une masse de matières brutes et hétérogènes qui contient beaucoup de marguerites; il l'a intitulé : *Contrato de Association para la Republica de los Estados unidos de Anahuac.* Sa dispositive pourra vous donner une idée de ses pensées libérales, ainsi que de l'originalité de cette conception législative. « *Nos los habitantes* de la Republica de » los Estados Unidos de Anahuac, a saber los Estados de » Mexico, etc., etc., à todos los que la presente vieren » y entendieren sabed: que para poner nos a cu- » bierto de todo los ataques de la tirania, asegurar » el goce de los naturales é imprescriptibiles dere- » chos que todos recibimos, al nacer, de la bondad » del ser Supremo, y conseguie todos los fines de » nuestra associacion politica, hemos estipulado, y » estipulamos, observar, guardar y cumplir como » las bases sagradas y solemnes de nuestro futuro » pacto social, todos y cada uno de los articulos con- » tenidos en los titulos seguientes. » Notez, Comtesse, que, non content du petit empire du Mexique, il comprend aussi, dans la juridiction de son code, l'empire de Guatimala, Nicaragua, Honduras, etc., ce qui rendrait plus difficile encore l'exécution d'un acte qu'on devrait en quelque sorte appeler de famille.

L'auteur lui-même m'a fait l'honneur de m'en donner une copie, que je conserverai fidèlement, et

que vous examinerez un jour avec loisir. Vous trouverez cette production d'autant plus intéressante, que c'est un prêtre qui a su préférer si saintement les intérêts de Dieu et du peuple à ceux des despotes et du clergé. Une autre circonstance en rehausse le prix : c'est que son auteur est absolument aveugle, et qu'il n'a pu, en conséquence, dicter que ce qui venait entièrement de son cœur. Vous savez, Comtesse, que la plume n'est pas toujours une fidèle interprète de nos sentimens. Quand du cœur ils passent à la plume, ce petit passage souvent suffit à les gâter. Alors, ils acquièrent avec la lumière, comme les hommes, le *péché originel;* et il faut bien autre chose que l'eau pour les en purger. Le nom de ce vénérable ministre de la religion et de l'humanité est *D. Francisco Severo Maldonado*, docteur en théologie.

Avant-hier, un bon Suisse vint me faire une visite. Il est parti de son pays, comme tous les Suisses, pour faire de l'argent; et il a cru prendre le chemin le plus sûr, en venant dans un pays où on lui avait dit que l'or et l'argent naissaient partout comme les champignons. Il se rendit à Mexico, où il s'offrit comme maître, d'abord de langue française, ensuite de botanique. Mais les Mexicains croient encore que la *Lengua de los Dioses* suffit pour tout; et le professeur de botanique de cette capitale, ou convient seul, ou n'aime pas la concurrence. Mon Suisse obtint quelques belles pa-

roles, car le phrasaire cérémonial Espagnol abonde de mots flatteurs; mais ils s'évaporent aussi facilement que l'haleine qui les produit, et rarement ils atteignent jusqu'à la réalité. Mon pauvre homme, d'espérance en espérance, de village en village, vint chercher un morceau de pain jusqu'ici, où j'ai été assez heureux pour lui trouver trois ou quatre élèves.

En route, pour se distraire de penser, de peur de penser à ses malheurs, il s'occupa à herboriser; ne pouvant empailler son ventre, il empaillait des cartons, et il a collecté une petite Flore Mexicaine, qu'il dit très-rare, principalement parce qu'il ne sait pas la connaître lui-même. Cette raison, quoique singulière, me parut convaincante : les choses qui sont incompréhensibles aux savans eux-mêmes, portent aussi la foi de mon ignorance à les croire sublimes, ou, du moins, extraordinaires; comme un collecteur de *curiosité*, j'ai accepté l'offre qu'il m'en a faite. J'avais vu, d'ailleurs, que le petit retour qu'il en attendait lui était plus homogène que des herbes.

Ami d'un Monsieur qui jouit de la confiance d'un auguste personnage, grand amateur en botanique (vous les connaissez tous les deux), j'ai pensé que je pourrais lui ménager, au moyen de cette Flore, le plaisir et l'honneur de faire une agréable surprise à son prince, et de lui présenter en même temps un témoignage de sa dévotion. Je sens moi-

même la plus grande satisfaction toutes les fois qu'il est en mon pouvoir d'offrir, quoique indirectement, une pensée ou un soin d'hommage à un souverain *, que la philanthropie, sa justice et ses sentimens généreux, distinguent si éminemment de tant d'autres, qui oppriment notre pauvre Italie. Me voilà donc chargé de minéraux et de végétaux, malgré mon ignorance en botanique et en minéralogie. Si j'arrive à Mexico, je m'empresserai de faire reconnaître ces plantes par le professeur, qu'on me dit célèbre ; je chercherai aussi à l'augmenter ; alors, je pourrai, au moins, vous dire leur nom de baptême.

Je me persuade toujours plus, Comtesse, que c'est une grande faute de ne pas connaître un peu la botanique, quand on pousse ses promenades dans des pays si lointains. C'est une perte et pour nous et pour les autres. Cette étude de la nature repousse bien des ennuis, remplit bien des vides, porte à l'âme une nourriture de ce qu'on voit de plus charmant et de plus varié dans les créatures inanimées; notre ignorance tient cachées pour la société de grandes sources d'instruction, de grandes vertus, peut-être, que sa santé et son industrie sauraient utiliser. Je vois bien souvent le terrain fleurir

* Ferdinand, Grand-Duc de Toscane, dont j'appris la mort en partant du Mexique. Cette Flore ne sera pas perdue, si elle peut être de quelque utilité aux savans. Cervantes l'a jugée, en grande partie, nouvelle au Mexique même. A Londres, des professeurs l'ont jugée encore plus nouvelle à l'Europe.

sous mes pas; et telle fleur, telle plante, que je foule d'un pied profane, m'apparaîtrait, si j'étais éclairé par la science, comme une merveille du plus vif intérêt. Des sentimens de plaisir et d'orgueil remplaceraient la mortification et la honte, que l'absence du savoir nous fait sentir à chaque pas, quand on voyage. Il n'y a pas de doute, je crois, que la botanique est la science la plus aimable qu'il soit possible de cultiver: celle qui, dans le silence, les extases et les inspirations de son séjour ravissant et pathétique, peut offrir le plus de soulagement à une âme affligée, ranimer un esprit fatigué, et nourrir cette douce mélancolie, où un cœur agité se flatte ou se repose. Aussi, son Empire fut-il le premier et le seul où le Créateur plaça d'abord toute l'existence de la créature. Mais j'emprunterai les pensées sublimes d'un philosophe célèbre, y adaptant les observations locales et incidentes que j'ai pu faire, pour retracer les comparaisons profondes qui font triompher incontestablement le règne végétal sur le minéral et l'animal; j'excepte l'homme, le point principal où va aboutir le résultat de toutes recherches et l'usage de tout ce qui est créé.

Fuyant les hommes, cherchant la solitude, n'imaginant plus, pensant moins encore, et cependant doués d'un tempérament vif, qui nous éloigne de l'apathie languissante, on commence à s'occuper de tout ce qui nous entoure; et, par un instinct fort naturel, on donne la préférence aux objets qui se

montrent les plus agréables. Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant : ses richesses, renfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ménager un frein à leur cupidité ; mais elles sont là comme en réserve, pour servir un jour de supplément factice aux véritables richesses, qui sont plus à notre portée, et dont nous perdons le goût à mesure que la corruption vient nous gâter. Alors il faut que nous appellions l'industrie, la peine et le travail au secours de nos misères. Nous fouillons les entrailles de la terre ; nous allons chercher dans son centre, au risque de notre vie et aux dépens de notre santé, des biens imaginaires, à la place des biens réels qu'elle nous offrait d'elle-même quand nout savions en jouir. Nous fuyons le soleil, que nous ne sommes plus dignes de voir ; nous nous enterrons tout vivans, et c'est juste, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu, succèdent aux douces images de travaux champêtres. Des visages haves, des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des entrailles de la terre ; de noirs forgerons, de hideux Cyclopes sont le spectacle que l'appareil des mines substitue à celui du riant aspect d'une nature humaine, à celui de la verdure et des fleurs, d'un ciel azuré, de bergers amoureux, de laboureurs

robustes, d'animaux bienfaisans qui embellissent, animent et cultivent son sein.

Il est aisé, je l'avoue, d'aller ramassant du sable et des pierres, d'en remplir ses poches et son cabinet, et de se donner avec cela des airs de naturaliste; à peu près comme moi, Comtesse, avec mes caisses remplies de toutes sortes de pierres que je recueille sans les connaître. Ceux qui s'attachent et se bornent à ces sortes de collections sont bien souvent de riches ignorans qui ne cherchent que le plaisir de l'étalage. Quant à moi, pauvre et simple pélerin, je ne ramasse que pour me prêter, en quelque sorte, aux savans qui pourraient y découvrir des secrets que la nature cache peut-être *encore* à leurs yeux et à leurs connaissances dans le sein de ces pays éloignés et sous ces climats variés.

Pour profiter dans l'étude des minéraux, il faut être chimiste et physicien; il faut faire des expériences pénibles et coûteuses, travailler dans des laboratoires, dépenser beaucoup d'argent et de temps parmi le charbon, les creusets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée et les vapeurs étouffantes. De tout ce triste et fatigant travail résulte, pour l'ordinaire, beaucoup moins de savoir que d'orgueil; et en effet, où est le plus médiocre chimiste qui ne croie pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la Nature, pour avoir trouvé, et par hasard peut-être, quelques petites combinaisons de l'art.

Le règne animal est plus à notre portée, et certainement mérite mieux d'être étudié ; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, ses embarras, ses dégoûts et ses peines, surtout pour un solitaire qui n'aurait ni dans ses jeux, ni dans ses travaux, d'assistance à espérer de personne? Comment observer, disséquer, étudier, connaître les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, les quadrupèdes plus légers que le vent, plus forts que l'homme, et qui ne sont pas plus disposés à venir s'offrir à nos recherches, que nous peut-être à courir après eux pour les y soumettre de force? Nous aurions donc pour ressource des escargots, des vers, des mouches, et nous passerions notre vie à nous mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaler de pauvres insectes, à disséquer des souris, quand nous en pourrions prendre, ou les charognes des bêtes que par hasard nous trouverions mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie; c'est par elle qu'on apprend à les classer, à distinguer les genres, les espèces, etc. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caractères, il faudrait avoir des volières, des viviers, des ménageries : ce que tout le monde ne peut pas avoir; il faudrait les contraindre, en quelque manière que ce pût être, à rester assemblés autour de nous; mais souvent on n'a ni le goût, ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agilité nécessaire pour les suivre dans leurs allures, quand

ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les désosser, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes. Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique ! des cadavres puans, de baveuses et livides chairs, du sang, des intestins dégoûtans, des squelettes affreux, des exhalaisons méphitiques ! Ce n'est pas là sans doute que l'homme ira chercher ses amusemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier notre imagination salie par tous ces hideux objets. Une âme morte à tous les grands mouvemens ne peut plus s'affecter que par des objets sensibles; et surtout quand on n'a plus que des sensations, et que ce n'est plus que par elles que la peine ou le plaisir peut nous atteindre ici-bas. Attirés par ces rians objets qui nous entourent, on les considère avec plaisir, on les contemple avec méditation, et leur variété exerce à les comparer; on apprend enfin à les classer, et nous voilà aisément aussi botaniste qu'on a besoin de l'être, quand on ne veut étudier la Nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer; et cette charmante Nature, par la seule force de ses attraits, peut faire devenir botanistes un homme, une femme, les enfans des deux sexes, presque involontairement, ou sans qu'ils s'en doutent.

Cherche-t-on des amusemens doux et simples, qu'on puisse goûter sans peine, et qui nous distrai-

sent de nos malheurs? on les trouve dans le sein de la Botanique. Cherche-t-on des plaisirs économiques, on les trouve encore dans la botanique. On n'a ni dépenses à faire ni peine à prendre pour errer d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caractères, pour marquer leurs rapports et leurs différences; et on trouve le plus grand plaisir à observer l'organisation végétale, à suivre la marche et le jeu de ces machines vivantes d'une existence la plus prodigieuse, à chercher leurs lois générales, la raison et la fin de leur structure diverse. On y puise les charmes d'une admiration reconnaissante pour la main qui nous fait jouir de tous ces touchans spectacles, et nous nous formons ainsi insensiblement, et sans efforts extraordinaires ou métaphysiques, l'esprit à l'étude de la Nature, et le cœur à la vénération du Créateur. D'après tout ceci, Comtesse, il est difficile que dans la concurrence, et aux prétentions de trois règnes, on ne jette pas la pomme à la Botanique; et si l'on excepte la Théologie, qui nous apprend à connaître la Divinité, elle est peut-être supérieure à toutes les autres sciences, ou du moins elle est plus positive; je n'excepte pas même l'Astronomie, dont elle représente en quelque sorte l'image, les plantes étant semées sur la terre comme les étoiles sont dispersées dans les cieux. Et, en effet, les astres sont placés loin de nous et du commun entendement; il faut des connaissances préli-

minaires, des instrumens, des machines, de bien longues *échelles* pour les atteindre et les approcher à notre portée, tandis que les plantes y sont naturellement. Elles naissent sous nos pieds, même dans nos mains, si nous le voulons : dans le Mediève les ducs de Milan voyageaient avec des jardins de fruits ambulans. Si la petitesse de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instrumens qui les y rendent sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'Astronomie ; et il est plus aisé de juger de ce qui est en contact avec tous nos sens que de ce qui en est à des millions de milles de distance.

Telle est, je crois, Comtesse, la Botanique vue dans sa simplicité et dans sa solitude. Mais, sitôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des places ou pour faire des livres ; sitôt qu'on ne veut apprendre que pour enseigner, qu'on n'herborise que pour devenir *auteur et professeur*, alors les plantes deviennent des instrumens de nos passions ; ce n'est plus simplement pour savoir qu'on s'adonne à cette étude, mais pour montrer qu'on sait ; dans les bois on n'est plus que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer ; alors les systèmes et les méthodes, matière éternelle de dispute, viennent embrouiller la science au lieu de l'éclairer ; alors la concurrence de célébrité excite des haines, des jalousies chez les botanistes auteurs, et dénature cette aimable étude ;

alors la démangeaison de proclamer des découvertes, donne inconsidérément à des plantes des vertus qu'elles n'ont pas, et la Botanique peut devenir une science plus charlatane que toutes les autres; même plus que l'Astronomie et la Théologie.

Après tant de plaisirs, de soulagemens, de ressources, etc., que la Botanique offre aux savans et aux non-savans, ne doit-on pas regretter profondément de ne pas l'avoir apprise, ou de l'avoir négligée? Je m'y suis livré deux fois dans ma jeunesse, et deux fois cet Océan épouvantable de termes inextricables a épouvanté ma mémoire, qui croyait y voir toujours des gouffres, un naufrage inévitable. J'ai essayé parfois d'y comprendre quelque chose par moi-même, mais je me suis aperçu que c'est une science qui ne s'acquiert que par tradition; il faut absolument qu'on nous montre la plante, qu'on la nomme, et que sa figure et son nom se gravent ensemble dans notre mémoire; et quand je lisais ou j'entendais lire ou prononcer cette nomenclature enflée, éternelle, grecque et latine, le dépit me prenait, et je jetais de côté les livres et la volonté d'apprendre la Botanique, quoique je me connusse un peu dans ces deux langues. Je consens qu'il doit y avoir une langue conventionnelle entre les savans pour qu'ils puissent communiquer et s'entendre d'un bout du monde à l'autre; mais il doit y en avoir une aussi pour ceux qui ne sont pas savans, et un jeune homme, surtout s'il est d'un

caractère aussi impatient que le mien, s'effarouche et s'épouvante de devoir apprendre, avant la science, une terminologie qu'il ne peut pas *mâcher*, et qui demande encore des sciences pour en connaître l'étymologie. Pour l'instruction de la science la plus douce, et qui pourrait être aussi celle des dames en général (il est si intéressant de voir une jolie main disséquer une plante, une fleur!), on ne devrait pas prétendre que la personne qui désire l'apprendre fût un profond grammairien. Cependant, si je retourne en Europe, et à Paris, je crois que je me laisserai mettre encore une fois aux attaches, et conduire à l'école à ce célèbre Jardin des Plantes, le répertoire universel de toutes les merveilles des trois règnes, le séjour auguste de toutes les sciences. Rien n'est plus nécessaire qu'un peu de botanique pour un homme qui, désormais, ne trouve plus de plaisirs réels qu'au sein de la solitude. Mais le plus difficile est de commencer par le commencement, pour un homme vif, intolérant du lendemain, et toujours avide de commencer par la fin. Je distinguerais encore bien quelques familles, comme les liliacées, les crucifères, les papillonacées, les ombellifères, etc.; mais cela ne conduit pas loin, et il pourrait m'arriver, comme à d'autres, de faire manger, au lieu d'une omelette au persil, une omelette à la ciguë.

Voilà bien du bavardage, Comtesse : ce n'est qu'un témoignage de plus de dévotion pour la Bo-

tanique, et du désir que je sens que tout le monde puisse trouver une instruction facile pour l'apprendre.

Nous avons fait une bien longue digression, au milieu des délices de la Botanique et de plaisirs imaginaires; rentrons maintenant sur notre chemin, et allons faire une visite au *Rio-Grande*, que nous n'avons plus vu depuis Zapotlan.

C'est par erreur que des géographes l'ont placé près de Guadalaxara; il en est à seize milles au Nord-Ouest. On y va à travers une plaine ondulée.

A quatre ou cinq milles de distance de son cours, on entend un bruit sourd lointain mugir dans cette vaste solitude, lequel tantôt s'approche, tantôt s'éloigne et change de direction, à mesure que le vent le transporte çà et là sur ses ailes, et inonde de son écho ces régions du silence. En approchant, il devient presque terrible; on se sent frissonner, et l'âme saisie comme d'une vénérable et sympathique épouvante qui invite au lieu de repousser. Quand on est à cent pas, où le fleuve se forme comme en demi-lune, vous vous trouvez environné, étourdi, ébranlé par le retentissement de mille bruissemens confus; et vous ne voyez pas encore d'où ils viennent. Ils semblent tantôt surgir du profond des entrailles de la terre, tantôt repoussés par la pression de l'atmosphère, descendre du Ciel, comme des tonnerres répandus dans les airs. Un plan, incliné vers vous, qui conduit en montant à la solution

de ce grand phénomène, vous en cache encore à quatre pas la grande cause. Vous arrivez : — O! spectacle, Comtesse! un abîme, dont la profondeur se perd dans des abîmes (*abyssus abyssum invocat*), se présente soudain sous vos pieds, et les arrête immobiles. Pour un moment, la surprise passe tout entière des oreilles aux yeux : vous n'entendez rien. L'étonnement ne vous laisse que voir; et vous voyez un vallon étroit descendre perpendiculairement de précipice en précipice, jusque-là où le Rio-Grande, tombant ou marchant de rocher en rocher, se brisant contre mille obstacles qui transforment ses eaux en masses écumantes, se force un passage dans le sein de la terre, bravant tout ce qui s'y oppose.

Je me suis trouvé sur les lèvres du cratère du Vésuve, voyant bouillonner sous mes pieds un abîme de feu; sur les cratères de l'Ischia et de l'Etna; j'ai vu bien des précipices horribles, dont mon imagination est encore pleine, mes rêves souvent terribles; mais rien ne me retrace ce que j'ai vu et senti à *las Barancas del Rio-Grande : Tibi saxa loquuntur....*

Je les ai suivies, ces *Barancas*, pendant deux milles, marchant toujours d'horreur en horreur, de merveille en merveille, d'étonnement en étonnement et presque d'extase en extase. Vous devinez sans doute que j'aurais voulu descendre et contempler un peu en détail cette coupe étonnante, mais il est impos-

sible : la main de la nature l'a taillée presque à pic partout.

On m'a dit que ce grand spectacle continue presque toujours de la même manière jusqu'à vingt milles de la mer. Ceux qui ont compté, parmi les resources que le Mexique pourrait se ménager avec le temps, la probabilité de faire, du Rio-Grande, une rivière navigable jusqu'à la mer, ou d'en tirer un canal, ne l'ont jamais vu, je crois, et sont encore moins informés de la configuration de la terre de ces contrées. On aura peut-être parlé avec la même légèreté de la possibilité de pratiquer une communication navigable des lacs de la vallée de Mexico avec la rivière Panuco.

Vous devinez, sans doute, combien j'ai regretté de ne pas être en mesure de le suivre jusque-là où il va finir sa carrière dans la mer Pacifique. C'est une des circonstances où je voudrais être riche. Je pourrais attendre la saison favorable, et me pourvoir de tout le nécessaire pour cette promenade, et d'autres plus intéressantes encore. Le bon Suisse, qui connaît aussi un peu le dessin, me suivrait avec la meilleure volonté. Les Romains n'avaient pas tort de placer la déesse *Pauvreté* avec la *Fièvre*, dans leur calendrier.

Que, plus heureux que moi, d'autres fassent ce que je n'ai pu que désirer! Ils devront prendre le fleuve à compter des sources que j'ai indiquées. L'entreprise serait, je crois, du plus haut intérêt,

si elle était accomplie par une personne qui réunît à des talens géologiques et statistiques l'art de peindre de son crayon et de sa plume les divers incidens extraordinaires qu'on y rencontre. On rectifierait mes fautes géographiques et les rêves de mes conjectures.

Cette coupe, à travers laquelle le *Rio* passe, partage une plaine qui, autrefois, a dû être réunie, car les lèvres du bord droit de l'abîme sont au même niveau que celles du côté gauche; ce serait donc le Rio qui aurait formé cet abîme, en y forçant un passage. Mais ses eaux n'ont jamais pu atteindre l'élévation des lèvres de l'abîme; ce serait donc à travers les entrailles de la terre qu'il aurait pratiqué ce passage qui continue de la sorte à des centaines de milles. De quelque manière qu'on envisage la chose, que le fleuve ait percé ce massif profond et immense, ou que la Nature lui ait préparé ce passage, on ne peut s'empêcher de demeurer frappé de mille sentimens de surprise inexplicables, à l'aspect ou de cet effort étonnant du fleuve, ou de cette configuration extraordinaire de la terre. On prétend que cet abîme a plus de deux cents toises de profondeur. Je me sens frissonner toutes les fois que je le rappelle à mon imagination. Retournons à Guadalaxara.

Guadalaxara a aussi son théâtre, il est tout Espagnol : il répond aux mœurs qu'on est venu enseigner à ces peuples. Ce n'est pas dans ce théâtre

qu'il faut venir apprendre la morale et la décence. Certes, ce ne sont pas là ces poésies d'Homère récitées solennellement dans des assemblées publiques, ces tragédies d'Eschyle, de Sophocle, et d'Euripide, qui, en embrâsant continuellement les Grecs d'émulation et de gloire, portèrent leur courage et leurs vertus à ce degré d'énergie, à des prodiges qu'on serait encore tenté de révoquer en doute si tant de preuves historiques ne l'attestaient de mille manières incontestables.

Mais on y voit encore d'autres spectacles; par exemple, la bataille des coqs, non moins barbare qu'insignifiante : il n'y a pas là de quoi amuser et inspirer des sentimens généreux. En cela toutefois les Mexicains sont moins barbares que les Romains, qui jouissaient de voir un homme se faire déchirer, dévorer, par un tigre, par un lion. On y rencontre souvent pour choriphées dans ce noble carrousel les prêtres et les moines : les Ministres du sanctuaire aux prises les plus indécentes avec la plus vile canaille!

Dans leur chasse, ou lutte, aux taureaux, on ne voit pas ces jeux qui tenaient les anciens rassemblés pour des exercices qui augmentaient, avec leur vigueur et leurs forces, leur fierté et l'estime d'eux-mêmes; ni ces spectacles qui, en leur rappelant l'histoire de leurs ancêtres, leurs malheurs, leurs vertus, leurs victoires, intéressaient leurs cœurs, les enflammaient d'une noble ambition, et les at-

tachaient à la patrie par l'éclat de ce qui l'avait ennoblie et rendue célèbre; on n'y voit encore que de la canaille servir d'amusement, souvent affreux, à un peuple à qui on n'a pas appris à apprécier quelque chose de mieux. Mais au moins y remarque-t-on un certain élan vers le courage et la bravoure! et comme on ne peut pas détruire à la fois tous les goûts nationaux, je leur passe volontiers celui-ci, comme le moins blâmable de tous ceux qui les déshonorent.

Ce qui est vraiment révoltant, Comtesse, c'est le jeu de hasard, qui au Mexique répand la plus grande corruption dans toutes les classes de la société. Vous trouvez ce vice sous son aspect le *plus* hideux, dans la maison du citoyen honnête et dans les cohues licencieuses; mais plus encore, le dirai-je?.... dans les couvens, dans les maisons des Curés. Et les femmes! elles aussi s'y adonnent et avec une avidité, un désordre, une passion, qui éclipsent leurs belles qualités, et prostituent cette amabilité, le premier ornement du Beau Sexe. Ce n'est pas là que je les aime; et je baisse ici la toile, pour ne pas cesser de les estimer.

Guadalaxara a tout pour devenir l'Athènes du Mexique; mais, avant tout, il faut qu'elle cesse d'en être le Corinthe.

SEPTIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

. de Guadalaxara. — Lois de Lycurgue sur les étrangers; é semblables des Espagnols : mais but différent. — Le ont du *Rio-Grande*. — Chutes et Cataractes étonnantes. — Le *Cierro-Gordo*. — Configuration extraordinaire de la terre mexicaine. — Plaine et Paysage enchanteurs. — L'hacienda de *Xalpa*. — Le village du Rincon. — Deux Moines. — La ville de Léon. — Continuation des exploits de Mina. — Aperçu historique d'une longue période de la Révolution. — Le monstre Calléja ; ses atrocités. — Apodaca, successeur de Calléja. — Conditions de paix proposées par les Mexicains, et rejetées par les Espagnols. — Toute la Révolution mexicaine confinée dans la province *del Baxio*. — Le Prêtre Torrès; ses cruautés, etc. — Le Colonel *D. Castânon* battu par Mina, et mort sur le champ de bataille. — L'hacienda *del Xaral*. — Trait de désintéressement de Mina. — Negrette et Mina. — Horreurs des Espagnols au fort de Sombrero. — D. Pedro Moreno. — Pasqual Linan, Général des Royalistes. — La nomination de Vittoria à la Présidence; Guerrero et Bravo, ses compétiteurs. — L'hacienda de *las Tlaciqueras*; constructions remarquables; pillage des Royalistes. — Son propriétaire, D. *Mariano Herrera*, véritable héros et l'ami de Mina. — Aperçus stratégiques sur la manière singulière dont les patriotes faisaient la guerre. — Le fort de *los Remedios*; siége. — Derniers exploits et fin tragique de Mina. — Réflexions politiques : faute de Guerrero et Vittoria. — D. Mariano Herrera est sauvé par sa sœur;

prodige de dévoûment et de sagacité de cette héroïne. — Prise du fort de *los Remedios*, et nouvelles horreurs. — Le Congrès de Xauxilla. — Destitution de Torrès. — Arrago, un Français, nommé Commandant général à la place de Torrès. — Mort tragique de ce dernier. — Trahisons des Patriotes. — Aperçus politiques. — Arrivée à Guanaxato.

Guanaxato, 12 novembre 1824.

Je suis au milieu des mines, au milieu de l'or et de l'argent, et je ne cesse pas d'être un pauvre pélerin : j'ai l'air du pauvre à la porte du riche Épulon, avec la différence que je ne demande rien, satisfait de cette *aurea mediocritas*, qui nous garantit des vices de la richesse et des dangers de la pauvreté, et que le ciel veuille bien me conserver. Mais, allons voir le chemin que j'ai fait pour venir ici. Reprenons de Guadalaxara, d'où je partis le 20 octobre.

Les lois de Lycurgue défendaient aux Lacédémoniens de voyager, de peur de les voir dégénérer de la sévérité de leurs mœurs. Ces lois étaient si rigoureusement exécutées, qu'un jeune homme subit un grave châtiment pour avoir seulement demandé quel chemin conduisait à *Pilea*. La même raison avait introduit, contre les étrangers, la prohibition de demeurer long-temps à Sparte, à moins que, pour l'utilité de la République, ils n'eussent été adoptés comme citoyens.

Là, où la fraternité sociale était encore dans un état patriarcal, ces lois étaient sages; maintenant elles seraient la mesure la plus impolitique : l'homme de nos jours a besoin de bien étudier, de connaître son voisin, pour se garantir des piéges qui lui sont tendus sans cesse; il faut qu'il raffine son esprit, s'il veut que son ignorance ne le rende pas victime de la finesse, de la malice, des connaissances de son rival; « ruse contre ruse et malheur aux sots! » Voilà sur quelle corde est monté le monde. Et aussi ces lois n'eurent pas longue durée chez les Spartiates; et quand on voulut avoir l'air de les singer dans d'autres pays de la Grèce et à Rome, on se moqua des Spartiates, des lois et du législateur. Les Anglais doivent leur supériorité morale sur toutes les nations, principalement au mépris de cette institution absurde et sauvage, qui ne peut avoir été conservée que par un docteur *Francia*, au Paraguay, et par le LYCURGUE de l'Autriche.

Les Espagnols déployèrent contre les Mexicains et les Étrangers la rigueur des mêmes lois; et, comme ils ont toujours eu l'ambition de surpasser, en barbarie et cruauté, tous les peuples cruels et barbares du monde, peut-être pour se distinguer de quelque manière, comme Érostraste, ils enchérirent encore sur la loi Lacédémonienne, en décrétant la peine de mort contre tout Étranger qui oserait franchir le seuil de ce *Sancta Sanctorum*, contre

les Mexicains qui oseraient en sortir sans en être dûment autorisés.

Mais le but de la loi spartiate était de préserver ces peuples de toute corruption de ces sentimens républicains et généreux qu'ils suçaient avec le lait ; la loi Espagnole, au contraire, ne tendait qu'à consommer l'abrutissement des Mexicains; à compléter leur esclavage, et à les séquestrer à jamais de toute lumière étrangère qui pût les éclairer sur leurs droits, sur la dignité de l'espèce humaine, sur l'injustice et l'oppression de leurs tyrans. C'est ce qu'ont toujours fait les Jésuites au Paraguay et partout où ils tentaient de fixer leur empire : car la même, dans tous les siècles et dans tous les lieux, il est de l'essence de la tyrannie de vouloir être seule pour tout asservir, sans obstacle, à ses caprices. Le docteur Francia ne fait qu'exécuter une loi émanée des Jésuites.

Vous pressentez, Comtesse, les conséquences de ce système monstrueux : un des premiers sentimens barbares qui berçaient l'enfance des Mexicains, était une haine mortelle contre les étrangers; on les leur peignait comme des Hérétiques anthropophages. L'hospitalité que je vous ai montrée jusqu'à cette heure dans les Mexicains doit être considérée comme une preuve de plus de la bonté naturelle de leur cœur, qui a su triompher des préceptes, des lois de l'Espagne. Là où l'on rencontre moins d'Es-

pagnols, où les Créoles sont moins en contact avec leurs maîtres, l'hospitalité est plus fréquente, plus belle, plus spontanée : c'est vous dire assez que dorénavant elle sera rare, car plus on avance vers la capitale, plus le pays est Espagnol ou soumis à l'influence Espagnole. Poursuivons.

Ma première journée de Guadalaxara ne fut pas longue ; je m'arrêtai, *al Puente*, au pont du *Rio-Grande*, à vingt milles. Ce pont est sur le chemin qui conduit à Léon. Le pont de Calderon, où le pauvre Hidalgo fut défait par Calléja, et qui conduit à *San-Juan del Rio*, est à douze milles au Nord de celui-ci, vers *las Barancas* que nous sommes allés voir de Guadalaxara.

En approchant du pont, j'entendais à droite et à gauche des bruits lointains plus étonnans encore que ceux qui nous frappaient à l'approche de *las Barancas*. En arrivant, j'en demande la cause ; le maître de la barrière du pont me répond froidement que c'est *algunos saltos* (quelques chutes du fleuve). Je m'arrête un instant pour me restaurer ; je loue un cheval pour laisser reposer le mien, et remonte à la légère, à travers les broussailles, les torrens et les fossés, la rive droite du fleuve, accompagné d'un bon guide que m'avait donné le maître du *Mason* : je lui avais été recommandé de Guadalaxara.

A cinq milles au Sud-Sud-Est du pont, je vois, dans une perspective lointaine, variée de mille objets pittoresques, couverte d'un brouillard transpa-

rent, dorée par les rayons du Soleil, je vois, dis-je, la chute la plus imposante* qui jamais ait frappé mes yeux et mon étonnement. Le fleuve se précipite d'un rocher presque perpendiculaire, de la hauteur d'environ quatre-vingts pieds; trois rochers presque pyramidaux, dispersés transversalement près des lèvres du précipice, font digue contre cette énorme masse, qui, les heurtant de son poids, fait jaillir ses eaux dans les Cieux, à une élévation surprenante; le Soleil darde les vapeurs qui se répandent autour de ces trois fontaines aériennes, et y trace toutes les couleurs de l'Iris. Mon œil, embarrassé sur le choix, ne savait où se reposer; tantôt il montait avec le fleuve dans les airs, tantôt il descendait avec lui dans les abîmes, s'arrêtait sur un gouffre profond d'où ses eaux se dégorgent plus horriblement que le Teverone dans la grotte de Neptune à Tivoli. C'est un grand fleuve qui tombe, un grand fleuve qui s'élève : contraste admirable des plus beaux mouvemens de la Nature.

L'endroit est tout sauvage, la scène romantique: l'humanité ne s'y montre que dans une chaumière qui occupe le fond d'un vallon, sur la droite de la chute; épisode charmant de ce majestueux tableau. L'endroit s'appelle le *Salto* de GUANACUALTAN.

De retour au pont, je suivis à pied le bruit qui venait d'en bas. A un mille et demi, le fleuve fait

* Alors je n'avais pas encore vu les Chutes de Niagara.

une descente beaucoup plus considérable que celle de la chute de Guanacualtan ; je dis descente, car la chute se divise en six sections ou six cataractes, qui se succèdent et embrassent l'espace d'environ un quart de mille. Le spectacle est moins imposant, mais certainement beaucoup plus vaste et plus extraordinaire.

D'abord, le fleuve force son passage à travers un *séminaire* de rochers épars çà et là sur un plan incliné ; ensuite, se penchant sans résistance sur une lèvre renversée, il offre une nappe d'eau cristalline qui glisse sans bruit. Là, il rencontre mille sinuosités, s'y verse fougueux, et en regorge en mille petites cascades séparées ; ici, réuni comme dans un berceau étroit, il se précipite de toute sa masse énorme, avec un fracas épouvantable, d'une sommité élevée ; ailleurs, il serpente entre de petites îles, ou il arrose des arbres majestueux dont l'ombre répand mille nuances sur ses ondes ; plus loin, on l'entend mugir, mais on ne le voit plus, jusqu'à ce qu'il reparaisse dans le fond d'un abîme, échappant, en bouillonnant de rage et de fureur, au gouffre qui voudrait l'enchaîner. Il me plairait de vous peindre ce spectacle étonnant, prodigieux ; cela m'est impossible. Je doute que le peintre et le poète les plus habiles puissent le rendre comme la Nature l'a formé ; on y épuiserait en vain tout ce que l'horreur et la beauté ont d'idéal, et je doute qu'on puisse

rencontrer son second.* Je vis la nuit baisser la toile sur cette scène de merveilles. Allons la rêver.

C'est au pied de cette cataracte que commencent ces grandes *Barancas* que nous avons déjà vues, et qui ne présentent pas moins ici les traits les plus extraordinaires. On m'a dit que quelque part les lèvres de *las Barancas* se réunissent et forment un pont naturel sur le fleuve; qu'on entend un mugissement souterrain; qu'on sent la terre trembler sous ses pieds sans en savoir la cause; mais en la concevant, on en est plus frappé encore que si on l'apercevait, car n'est-il pas merveilleux que la nature ou le fleuve ait pu préparer un tel passage dans les entrailles de la terre.

A mon retour au pont, ces gens s'étonnaient de mon étonnement; ils se moquaient de l'extase où tant de prodiges avaient jeté mon âme, et, le croiriez-vous, Comtesse, à Guadalaxara, pas une seule personne ne m'en avait parlé, je n'excepte pas même celle qui m'avait donné la lettre pour le maître du pont, personne des plus distinguées, sous tous les rapports, de la ville et de la province. Nouvel effet de cette stupidité, de cette indifférence asiatique: la tyrannie a toujours tenu ou élevé l'âme de ces peuples, et *ab hoc omnia nosce.*

Du pont, je pris le chemin qui longe le revers

* L'aspect des Chutes de Niagara, que j'ai vues après, n'a dû que me confirmer dans cette opinion.

septentrionnal du *Cerro-Gordo*, ce même *Cerro-Gordo*, dont nous avons vu de loin le revers méridional sur le chemin d'*Aranca* à *Tonilsco*. C'est une grande montagne isolée au milieu d'un océan de plaines immenses, un de ces phénomènes qu'on ne rencontre, je crois, que sur les hautes terres du Mexique. Sa figure est parfaitement conique, oblongue de l'Est à l'Ouest; ses revers penchent doucement de tous côtés; la belle nature, touchée çà et là par la main de l'Agriculture, ne perd rien de la majesté dont la revêtent des bois de la plus riche végétation; au contraire, elle s'y ménage des nuances qui relèvent ses beautés; et des clairières, où les bergers, les vaches et les brebis jouent des épisodes charmans, sont autant de tableaux parfaits qui la parent. Cette galerie a, m'a-t-on dit, plus de trente milles de tour, et elle appartient tout entière à la famille Castagnedos, de Guadalaxara.

De la pointe orientale du *Cerro-Gordo*, qui est à soixante milles environ de Guadalaxara, une plaine, qui ne présente devant vous que le cercle et le brouillard bleuâtre de l'horizon, entrecoupée seulement par des vallons, des *barancas* et de petites collines, vous conduit, à travers d'haciendas qui sont toutes de petits empires, à l'hacienda de Xalpa, où l'on a ménagé des réservoirs merveilleux dont les eaux vont arroser la culture du ris et du froment, qui quelque part donnent soixante pour un. Plusieurs de ces haciendas appartiennent à des

Créoles, mais l'Espagnolisme s'y montre partout, et l'on voit fort peu d'Aborigènes. Pendant la Révolution, elles ont presque toutes tenu pour les Royalistes, et l'on s'en aperçoit aux manières des habitans.

De Xalpa à Léon, il n'y a qu'une petite journée, sur un chemin raboteux. Je pourrais vous arrêter un peu au Pueblo del *Rincon* pour vous montrer deux moines, qui, après s'être battus au jeu, comme deux vaillans filous, se secouèrent à coups de bâton la sainte livrée de *Notre-Dame-de-la-Merced* et les vénérables calottes; mais détournons, autant que possible, les yeux des faits honteux dont le Sacerdoce Mexicain vous révolte à chaque pas; je me bornerai à vous dire que, sans moi, un meurtre allait s'en suivre. Des jalousies en amour redoublaient la rage que les différens du jeu avaient excitée; et quelles amours, Comtesse!...

Léon est une bien charmante petite ville, avec de belles rues, tirées au cordeau, dont les principales vont aboutir à une superbe place, parée de l'Église somptueuse paroissiale, de portiques splendides, du palais du Gouvernement, et de riches magasins, dont quelques-uns font parade de marchandises des quatre parties du monde. Le commerce y est très-actif et très-lucratif; c'est le rendez-vous d'une grande partie de la plus belle et la plus riche province du Mexique, le *Baxio.* La ville est Espagnole, ses plus riches habitans étant ou

d'Espagne ou nouveaux issus d'Espagnols; et, d'ailleurs, on se ressent toujours du parti qu'on a défendu : elle s'est constamment soutenue contre les Indépendans. Elle a été un des grands théâtres des assassinats militaires commis par Iturbide et d'autres satellites de l'Espagne, pendant la Révolution, lorsque cette province était le foyer de la guerre entre les Espagnols et les Mexicains. Il paraît qu'elle ne les a pas vus avec horreur, puisque une tour bâtie par Iturbide, comme un boulevard de la tyrannie, sur les ruines de laquelle des habitans à sentimens généreux auraient mille fois semé le sel, y consacre encore sa mémoire, que toute âme sensible devrait condamner à l'exécration. Cette ville est un point historique des plus importans pour l'expédition de Mina; ici je m'arrêterai pour reprendre le fil de ses aventures Mexicaines.

Mais avant d'aller le chercher à l'hacienda de *las Gallinas*, où nous l'avons laissé, et le conduire sur la scène du *Baxio*, il faut vous montrer d'abord la situation où se trouvait alors la cause de l'Indépendance.

Avec la mort d'Hidalgo, la Révolution reçut un grand choc; mais elle fut loin de s'éteindre : du Nord, sa flamme se répandit avec rapidité au Sud, et inonda tout le Mexique.

Les chefs qui lui succédèrent avaient encore tous les moyens d'en assurer l'irrévocable triomphe. Il suffisait d'exploiter l'enthousiasme qui animait alors

les Mexicains, la faiblesse et l'avilissement où se trouvaient les troupes des Royalistes, dispersées et sans un centre d'action. Mais, comme je l'ai déjà dit, ces Messieurs, sans Gouvernement qui animât leurs forces morales et distribuât convenablement leurs forces physiques; sans plan combiné d'opérations; tous ignorans ou présomptueux, jaloux ou ambitieux, avares ou prodigues, machiavélistes ou trop simples, imprudens ou traîtres, laissèrent accès à l'anarchie et à la discorde favorisées par la ruse, l'intrigue, les talens militaires, et les foudres spirituelles et temporelles des Espagnols.

Cependant un simulacre de Congrès fut réuni sous les auspices de Morelos à *Apatzingan*, *dans le Mickouacan*. On y forma une constitution; mais à quoi bon? Ce n'était que pour la forme : avant les constitutions, il faut former les peuples à l'obéissance; elle demeura donc presque sans exécution, chaque chef n'ayant d'autre loi que sa volonté, d'autres guides que ses passions.

Le Congrès fit de nouvelles propositions de conciliation au Gouvernement Espagnol, qui les rejeta comme celles de la *Junta de Zultepec*. Alors la guerre étant devenue indispensable, il proposa les conditions sous lesquelles les principes de l'Humanité et le droit des gens devaient être respectés; mais les Royalistes déclarèrent qu'*il était dérogatoire à la dignité, à l'orgueil Espagnols* de traiter avec des vils insurgés; qu'ils regardaient les Patriotes Mexicains

comme des rebelles, indignes des droits de l'humanité, et qu'ils les vouaient à une extermination totale. Ils tinrent parole, car tous les insurgés qui tombèrent entre leurs mains, principalement sous le règne et l'administration de Calléja, furent autant de victimes de la cruauté Espagnole.

Pour vous donner une idée de la férocité de ces Cannibales, et des sentimens généreux des patriotes, je crois qu'il est bien de vous faire connaître l'esprit des conditions proposées par les uns et rejetées par les autres. Elles serviront encore à confirmer une assertion que j'ai déjà développée : c'est que les Mexicains, tout en se battant pour se soustraire à la dépendance de l'Espagne, se battaient pour Ferdinand, et que les Espagnols n'avaient d'autre but que leur propre domination.

« Article 1er. — Une guerre entre des frères et des concitoyens doit être moins cruelle qu'entre nations étrangères.

2. — Les deux parties belligérantes reconnaissent également Ferdinand VII : les Mexicains lui en ont donné de grandes preuves, lui jurant obéissance, le proclamant partout, portant son portrait sur leurs étendards, invoquant son nom auguste dans leurs actes et procédures, et le gravant sur leurs médailles et sur leurs monnaies. Tout leur enthousiasme se repose sur lui ; et ces principes seuls ont constamment dirigé le parti insurrectionnel.

3. — Les droits des gens et de la guerre, inviolables parmi les Nations les plus infidèles et les plus sauvages, devraient l'être plus encore parmi nous, qui professons la même croyance et sommes sujets du même souverain, des mêmes lois.

4. — Il est contraire à la morale chrétienne d'agir par animosité, haine, vengeance personnelles.

5. — Puisque l'épée doit décider de la lutte plutôt que les armes de la raison et de la prudence; puisqu'on ne veut pas donner à une réconciliation ou à un accommodement les bases de l'équité naturelle, la lutte devrait au moins continuer d'une manière plus conforme au vœu de l'humanité, si profondément outragée. »

A ces principes généraux succédaient les conditions particulières qui devaient en régler l'exécution, et le manifeste finissait par l'adresse suivante, pleine de dignité, de justice, de générosité. « Voilà, nos frères et amis, les propositions que nous vous présentons, fondées sur les principes d'équité naturelle. Nous vous offrons d'une main l'olive, l'épée de l'autre, sans jamais perdre de vue ces liens qui nous unissent; nous rappelant toujours que le sang européen circule également dans nos veines; que le sang versé maintenant à flots est tout Espagnol, et qu'on le verse au grand détriment de la monarchie que nous voudrions conserver intègre dans l'absence du Monarque. Quelles objections élèverez-vous? Comment justifier l'aveugle obstination

qui refuserait de nous entendre? Sommes-nous, par hasard, inférieurs à la populace de toute ville en Espagne? Êtes-vous, Messieurs, d'une hiérarchie plus élevée que celle des rois? Charles III daigna descendre de son trône pour entendre un plébéien qui parlait au nom du peuple de Madrid. Le tumulte d'Aranjuez ne coûta à Charles IV rien moins que l'abdication de la couronne. Est-ce donc aux seuls Américains parlant à leurs frères, qui leur sont entièrement égaux, et au moment où l'on ne peut s'adresser à un roi, qu'on doit répondre à coups de fusils?

» Nous vous parlons, pour la dernière fois, puisque trop souvent nous avons tenté en vain d'obtenir votre attention; si vous n'agréez encore aucun de nos plans, il nous restera au moins la consolation de vous les avoir proposés, remplissant ainsi un devoir le plus sacré, que nul homme de bien ne verra avec indifférence. Aux yeux du monde et de la postérité, nul ne nous accusera d'avoir négligé les formes voulues par la justice et l'humanité; mais rappelez-vous qu'il y a un juge suprême, inexorable; que tôt ou tard vous devrez lui rendre compte de vos opérations, de leurs conséquences, de griefs énormes, dont nous vous rendons désormais responsables. Rappelez-vous que la destinée de l'Amérique n'est point encore décidée; que le combat ne vous favorise pas toujours, et qu'en tout temps les représailles sont terribles. Frères,

amis, concitoyens, embrassons-nous, soyons tous heureux, plutôt que d'attirer mutuellement sur nos têtes des malheurs et des calamités. »

Le Néron Espagnol, Calléja, et ses satellites, pour mieux répondre à cet appel de l'humanité, proclamèrent que la clémence était un crime; que tous ceux qui auraient épargné un seul prisonnier seraient sévèrement punis. Deux petits échantillons de la soif sanguinaire de ce monstre vous suffiront pour imaginer le reste.

Quarante pauvres malheureux, trois ou quatre jours après une bataille à laquelle ils avaient échappé, furent trouvés dans un bois, désarmés. Le commandant de l'endroit leur pardonna et les reçut tous dans ses rangs. Bientôt sept à huit désertèrent. Calléja ordonne que les trente-deux autres soient immédiatement fusillés. Le commandant refuse d'obéir à cet ordre barbare. Calléja insiste impérieusement. En attendant, vingt-huit ont le temps de se sauver. Les quatre qui restèrent furent fusillés, et le commandant suspendu de ses fonctions. Je suis fâché d'ignorer le nom de ce commandant. Un tel homme, au milieu de ces tigres, mériterait à jamais les actions de grâces de la postérité.

Après une affaire qui eut lieu près de Valladolid, *Llano*, général Espagnol, fit fusiller tous ses prisonniers sur le bord du tombeau qu'il leur avait enjoint de creuser eux-mêmes et les y ensevelit morts et vivans. Iturbide était son émule dans toutes ces

horreurs ; on compte des milliers de victimes immolées non moins cruellement par ces deux bourreaux à la rage Espagnole. Pour vous raconter la centième partie des atrocités dont les Calléja, les *Llano*, les *Iturbide*, etc., ont ensanglanté le Mexique, il faudrait des volumes, et leur aspect révoltant ôterait la force à moi de les écrire, à vous de les lire.

Les Mexicains, voyant leurs prisonniers, leurs familles, leurs amis, leurs compagnons massacrés de sang-froid ; leurs maisons, leurs villages, leurs récoltes, leurs champs la proie de la flamme, s'abandonnaient parfois de leur côté aux mouvemens de la vengeance ; le feu et le fer ravageaient donc en tout sens un pays où les Espagnols ne se couvraient du manteau royal que pour faire régner leur avarice et leur despotime ; où les Mexicains ne se battaient d'abord que pour repousser l'oppression des Cortès, et se conserver à leur Roi.

Cependant les Mexicains ne devenaient pas plus sages ; et la cause de l'Indépendance empirait de jour en jour. Matamoros et Morelos avaient été faits prisonniers et fusillés ; d'autres chefs ou trahissaient, ou, s'émancipant de toute subordination, étaient autant de petits despotes dans leurs *commandatias*, ou se faisaient la guerre entre eux. Téran chassait des Congrès, et l'intrigue Espagnole répandait partout ses émissaires pour allumer le feu

de la discorde dans les camps, comme dans les villes et les villages des Patriotes.

Apodaca succéda au Vice-Roi Calléja; il fit plus avec la clémence, que Calléja avec la terreur. Un grand nombre de chefs et soldats révolutionnaires se mirent sous la protection de son amnistie; et la pauvre Indépendance ne comptait plus d'autres champions supérieurs dans les régions du Sud que Téran, Vittoria, Osoürno, Rayon, et Guerrero.

Il était encore au pouvoir de ces cinq chefs de faire revivre et triompher sà cause; mais la jalousie animait aussi de discorde leur âme ambitieuse. Apodaca voit le beau moment, ne perd pas de temps, réunit ses forces et fait attaquer séparément ces chefs qui formaient autant de puissances distinctes. Téran et Rayon capitulent; Osourno, trahi par son second, Vincente Gomez, tombe entre les mains de l'ennemi, et Vittoria et Guerrero se dérobent dans les montagnes, le premier vers l'Atlantique. le second vers la Pacifique.

Les seules régions du Nord continuaient de se montrer en état d'hostilité et de résistance; le *Baxio* était le foyer principal de la guerre, comme le pays dont la richesse, surtout en denrées, offrait le plus de ressources aux deux parties belligérantes.

L'administration civile et militaire des Patriotes

du Nord n'était pas plus prospère que celle des Patriotes du Sud. La pauvre Indépendance y était à l'agonie, entre les mains d'un prêtre; et quel prêtre !

Pour vous peindre ce *Padre* Torrès, il faudrait réunir dans un seul tableau tous les traits des Calléja, des Llano, des Iturbide, des Bovilla, des Delverde, et des Pizarro; encore ne serait-ce qu'une petite ébauche de son portrait; il en avait, sans leur vaillance, toute la scélératesse et l'iniquité. Il s'était fait bâtir une forteresse, comme le tyran d'Haïti, sur le sommet d'une montagne, où il se réfugiait quand il fuyait *courageusement* l'ennemi, et d'où il fulminait ses décrets de pillage, d'incendie, de proscription, de mort, sans acception d'opinion, d'âge et de sexe; c'est là que, bercé et éventé des mouches par des belles, dans un lit de roses, il s'écriait, en exultant de sa GRANDEUR et de sa GLOIRE : « *Yo soy Xefe de toto el mondo* » (je suis le dominateur du monde entier). Et, comme le *prêtrisme* est partout le même, c'est dans les ténèbres, dans l'ignorance, qu'il fondait principalement son règne : il ne voulait pour chefs subalternes que les hommes de la lie du peuple, les plus ignares et les plus grossiers, à tel point qu'ils étaient obligés de s'entendre lire les dépêches et de signer les réponses qu'ils faisaient rédiger, avec quelque sceau ou signe d'intelligence. Tout homme qui eût montré des connaissances, qui eût témoigné de la répugnance

à exécuter les ordres ou cruels ou imbéciles de ce *Sultan*, devenait un objet de jalousie, et sa perte était presque certaine. Il n'est pas jusqu'à l'assassinat qui ne fût un des moyens *expéditifs* employés par ce Padre ; il ne tolérait que des *Pachas* toujours obéissans, les bras croisés sur la poitrine, à ses *firmans* et à sa voix. Je vous ai donné deux échantillons des atrocités des chefs Royalistes : en voici deux pareillement de ce monstre, soi-disant patriote.

Sous le seul prétexte que les villes du *Valle de Santiago*, *Penjamo* et *Puruandiro* pourraient servir de refuge aux Royalistes, il ordonne qu'elles soient détruites de fond en comble ; de plus, il n'accorde que six heures de temps à leurs habitans pour transporter leurs effets ; après quoi ce seront eux-mêmes qui donneront le feu, chacun à sa propre maison. Ceux de *Penjamo* demandent qu'on leur accorde au moins un délai plus long, et nécessaire pour le transport total de leurs effets, et la recherche d'un abri. Quelle est sa réponse ? Il envoie une troupe de ses bourreaux, qui, parcourant la ville comme des Furies, des torches allumées à la main, ensevelissent sous les cendres une des plus belles et des plus riches villes du *Baxio*. Notez, Comtesse, que ces villes s'étaient toujours montrées les plus attachées à la cause patriotique, et que jamais l'ennemi n'avait pu y entrer. Or, l'ennemi y pénétra dès qu'il ne trouva plus d'habitans qui s'y opposaient. Vous sentez bien que le but de ce

monstre ne pouvait être que de jouir, du haut de sa forteresse, du plaisir de la destruction, ou de quelque vengeance personnelle, comme Néron, du haut de sa tour, se plaisait à voir les flammes dévorer cette Rome qu'il haïssait. Autres villes et villages subirent le même sort.

Second échantillon de l'inhumanité du Révérend *Padre*.

Il s'approchait avec sa troupe d'une hacienda : les habitans, du parti Patriote, les croient Royalistes et prennent la fuite. N'en fait-il pas fusiller sur-le-champ un grand nombre pour les punir d'une méprise qui méritait une récompense, comme preuve de leur attachement à la cause de l'Indépendance? Rien ne put le plier, ni les protestations d'innocence de ces malheureux, ni les prières et les larmes de leurs épouses, de leurs enfans, de leurs pères, de leurs mères.

C'est sous les auspices de cette anarchie et de ces atrocités que les Royalistes se préparaient un triomphe complet sur la Révolution. Telle était la situation de la cause de l'Indépendance, lorsque le malheureux Mina et sa petite troupe de héros vinrent l'aider de leurs efforts généreux. Allons maintenant les chercher à l'hacienda de las Gallinas, pour les conduire sur ce théâtre affreux de vicissitudes humaines. Je sens que ma plume s'y refuse! elle voudrait les y laisser! elle pressent et prédit le sort funeste qui les y attend! mais la destinée l'appelle

à retracer ses décrets tels qu'il lui a plu de les fulminer.

Les Patriotes, que Mina rencontra près de *las Gallinas*, se dirigèrent d'abord sur un de leurs *Ranchos* fortifiés, puis au fort *del Sombrero*, c'est-à-dire du *Chapeau*, ainsi nommé de l'apparence du sommet de la montagne sur lequel il avait été bâti par les Patriotes. Les Royalistes l'appelaient la montagne et le fort de la *Comanja*. Elle est à vingt milles au Nord-Est de Léon, d'où l'on distingue parfaitement cette ville. Ce fort, boulevard autrefois de la Révolution, n'est plus à présent qu'un monceau de décombres.

Le *cérémonial* de mettre aux pieds du Gouvernement de l'Indépendance ses services et ceux de ses compagnons d'armes, fut le premier pas de Mina, arrivant au fort, devant Don Pedro Moreno, qui en était le commandant et digne subalterne du Padre Torrès. Moreno les accepta au nom de son chef.

Un manifeste annonça cet heureux événement, qui aurait pu relever le courage des Patriotes et réveiller les craintes des Royalistes, si Mina se fût adressé à des gens moins jaloux que les Mexicains, à des chefs moins stupides et ambitieux, plus généreux et plus patriotes. Il laissa reposer quelques jours sa troupe au fort *del Sombrero;* il demanda ensuite d'aller rencontrer quelque occasion d'éprouver de nouveau sa petite phalange.

Un certain colonel *Don Felipe Castanon* la ter-

reur des Patriotes de ces provinces, les parcourait comme un *bandito*, le feu et le fer à la main, mettant à mort tous les prisonniers qu'il faisait, nonobstant la prohibition expresse du Vice-Roi Apodaca, massacrant même les femmes et les enfants ; car, disait-il, ils *sentaient le patriotisme*. C'est contre ce monstre que Mina commença à signaler sa vaillance. Il le rencontre près de l'hacienda de *San-Juan de los Llanos*, le combat, défait sa troupe, quoique supérieure en nombre et en armement, et délivre la terre de cette Furie infernale. Les trophées de la victoire furent cinq cents hommes environ morts et prisonniers, deux pièces de campagne, cinq cents fusils *de manufacture anglaise*, et une grande quantité de munitions, de bagages et d'équipages militaires. Sa perte principale fut le major Maylefer, Suisse, ancien officier de dragons sous Napoléon, qui avait servi plus tard les Cortès d'Espagne, et qui, aux talens militaires unissait, dit-on, les plus belles qualités de l'âme. Le merveilleux de cette affaire fut la mitraille de l'ennemi : des colonats.

Il fit ensuite une visite à Don Juan de Moncada, ce Comte *del Jaral* dont je vous ai parlé à l'hacienda de *las Gallinas*, et ce fut à l'hacienda même *del Jaral*, sa principale et souveraine résidence. Le Comte n'eut pas l'honnêteté de l'attendre : il s'enfuit avec les trois ou quatre cents Royalistes qui défendaient sa *Regia*. Mina ne brûla rien, ne tua per-

sonne ; il ne fit que s'emparer de son argent, qu'il tenait enfoui dans ses caves. Si d'autres chefs que Mina avaient conquis le *Jaral*, le Jaral n'existerait peut-être plus que sous ses ruines ; d'ailleurs, cet argent était employé par le Comte (un Créole) à aider la tyrannie des Espagnols.

Multi multa dicunt sur la somme d'argent enlevée ; mais il paraît que, outre les doublons qui, comme la farine au moulin, se sont glissés *spontanément* dans quelque poche, on peut l'évaluer à deux cent quarante ou deux cent cinquante mille colonats. Cela vous donne un aperçu de la petite fortune que messieurs les Espagnols faisaient au Mexique, d'une génération à l'autre ; car M. le Comte est fils d'un Espagnol qui arriva au Mexique à peu près, *je crois*, comme une tortue, ayant toute sa maison sur lui. Cette somme n'était qu'un petit échantillon de ses richesses ; aussi prit-il la chose avec la plus grande indifférence ; il fut même satisfait de Mina, parce qu'il n'avait nullement endommagé l'hacienda.

Ce qui fait honneur au désintéressement de Mina, c'est que toute la somme qui ne s'*évapora* pas, fut remise par lui au commandant du fort du Sombrero, comme une dépouille *opime*, appartenant au Gouvernement *imaginaire*, sous lequel il s'était engagé à servir ; et ce qui distingue la *politesse* du Padre Torrès, c'est qu'il se rendit promptement au fort del Sombrero pour donner la bien-venue au nouvel hôte, et toucher la main aux *doublons*

que celui-ci venait d'y apporter. Don Pedro Moreno y fit aussi sa noce; car le patriotisme de cette sorte de chefs se reposait principalement sur les doublons. Pauvre Mina! Quels auxiliaires!

Cependant Mina s'occupait au fort du Sombrero de renforcer sa troupe, et d'ordonner les dispositions nécessaires pour assurer quelque triomphe à la cause qu'il était venu défendre. Mais les *Patriotes* concevaient déjà certaine jalousie, qui s'explique d'autant mieux, que le même sentiment, naissant entre eux, devait plus naturellement s'attacher à la qualité d'étranger; sentiment favorisé, d'ailleurs, par les soupçons inquiétans que des méchans ou des émissaires royalistes avaient répandus contre sa loyauté. De là cette négligence à l'instruire au Sombrero de ce que les Royalistes faisaient dans la ville de Léon, qui était, en quelque sorte, sous ses murs; et c'est ce qui le fit échouer dans l'expédition qu'il entreprit contre cette ville.

La garnison était trois fois plus forte qu'il ne le croyait. Il ignorait qu'un des plus habiles généraux Espagnols était venu la commander, le général Negrette. De plus, on le trompa apparemment sur la position de cette ville; car il fit la grande faute de l'attaquer du côté de la plaine, à l'Est; tandis qu'à l'Ouest une colline qui la surmonte et la longe tout entière du Nord au Sud offre la position la plus favorable pour la dominer et réussir dans l'attaque.

Au Mexique les grandes maisons, les couvens,

les Églises, sont tous surmontés par des terrasses, qui sont autant de forteresses, de boulevards, d'où les assaillis peuvent repousser les assaillans qui se présentent du côté d'une plaine; voilà ce qui fit de chaque hacienda une forteresse assez formidable, ou du moins tenable, dans une guerre de *guerillas*, ou de partisans. La tour qu'Iturbide a fait bâtir à Léon est précisément un avant-poste vers la colline pour repousser les approches de l'ennemi; mais l'obstacle est facile à franchir; c'est une fanfaronnade; il n'a voulu que transmettre son nom à la postérité, ne pouvant pas même rêver alors que le sort, qui tire l'homme de la fange pour l'élever au Ciel, lui ménagerait un jour le *Grido* d'*Iguala;* et encore moins que des circonstances fortuites et l'ambition du *prêtrisme* le porteraient au trône comique sur lequel il se remua en marionnette pendant quelques mois.

Mina perdit une centaine d'hommes dans cette affaire, et de plus une grande partie du charme que ses exploits avaient jeté en sens divers sur les différens partis; il apprit à l'ennemi et aux siens qu'il était plutôt *Guerillero* que militaire.

Negrette fit fusiller tous ses prisonniers; Mina traita les siens avec plus d'humanité. C'étaient deux Espagnols; ils prouvaient que ce ne sont pas les nations qui distinguent les hommes, mais les sentimens dont ils sont animés, et l'on ne peut jamais en avoir de généreux quand on sert la tyran-

nie; voyez les Espagnols : pourquoi se sont-ils presque toujours montrés cruels et barbares? c'est que la tyrannie a été le plus souvent leur idole. Ce sont décidément les circonstances qui font les hommes; les principes!... on les a vus trop souvent s'envoler avec le vent qui souffle, pour oser y baser la conduite de la créature humaine.

Cependant Apodaca se tenait en éveil : il sentait que l'arrivée et les victoires de Mina pouvaient rallumer le feu de la Révolution dans le Sud, et faire éclater de nouveau la voix de l'Indépendance dans tout le Mexique. Mais les héros du Sud se reposaient tranquillement à l'ombre de l'amnistie royale; et l'anarchie, la jalousie, le despotisme du Padre Torres paralysaient les affaires patriotiques du Nord.

Apodaca put donc ramasser à la hâte un corps de cinq à six mille hommes et les envoyer attaquer vigoureusement les opérations de Mina, avant qu'il n'eût accru sa puissance. Mina s'était concerté avec le Padre Torres; il comptait sur les *huit mille hommes*, les *armes*, les *munitions* et les *provisions*, qu'il lui avait promis pour le fort del Sombrero. Bercé par ces vaines espérances, il vit inopinément arriver la troupe d'Apodaca devant le fort, plus garnisé par des femmes et des enfans que par des soldats, et manquant de vivres.

Mina fait une sortie, s'ouvre un chemin à travers le camp ennemi, et prend la campagne pour aller

solliciter les secours du Padre Torres; le Padre lui témoigne son impuissance : il avait autre chose à faire, dans son fort, avec ses belles. Le *Sombrero*, ce fort de carton, après presqu'un mois de résistance, tomba entre les mains de l'ennemi.

Je dois épargner à votre âme sensible le récit des horreurs que les Espagnols commirent sur ces braves : tous ceux qui ne trouvèrent point leur salut hors des remparts, furent massacrés, sans distinction des blessés ou malades. La petite troupe de Mina y périt presque toute. Mina y perdit son second, le colonel Yung, américain, qui était le *brave des braves :* un officier distingué à tous égards, non moins vaillant dans le combat que généreux envers les vaincus. Pour don Pedro Moreno, vous devinez qu'il se sauva : les lâches savent toujours trouver le trou par où s'évader, pendant que les autres se battent; et il n'oublia pas ses doublons.

Le Général Commandant des Royalistes était un certain Pasqual Linan. Simple soldat, quand Ferdinand entra en France sous la *tutelle* de Napoléon, je ne sache par quel incident il devint domestique de son Roi. A la *Restauration*, de la cuisine ou de l'antichambre, il passa d'un saut au généralat, et fut envoyé au Mexique avec le grade d'Inspecteur-général, quoiqu'il ne sût, comme on l'a dit, ni lire ni écrire. On le représente l'homme le plus grossier, le plus malhonnête, même envers les femmes; et l'on assure qu'il aime assez à rester sur les derrières

au moment du combat. Mais, cruel et barbare, il avait qualité pour entrer dans les grâces et la confiance de certaines *Royautés*. Plusieurs officiers Espagnols, qui servaient sous ses ordres, étaient hautement indignés de la conduite atroce de ce Cannibale. Ils protestaient, faisaient mille efforts généreux pour sauver l'humanité de sa rage homicide, mais en vain. Sa cruauté, je le répète, était son seul mérite, et il devait la déployer entière pour se faire valoir auprès d'un Gouvernement sanguinaire. Peut-être déplaisait-il au Vice-Roi du Mexique, qui avait expressément défendu de massacrer les prisonniers, mais il savait qu'il se rendait agréable *ailleurs*, qu'il rencontrait plus de sympathie dans ceux dont il tenait ses instructions, et il marchait son train, se moquant de l'Humanité, de ses officiers et d'Apodaca.

Pour ménager quelque repos à votre sensibilité souffrante, détournons les yeux pour un moment des atrocités de ce monstre, et de la perfidie du Padre Torres. Laissons le pauvre Mina à son infatigable zèle pour ranimer l'Indépendance moribonde ; retournons à notre point de relai, à Léon, et aux affaires du jour.

C'est à Léon que j'appris la nomination de Vittoria à la présidence de la Fédération. Ce choix est parfait, et convient le mieux, je crois, à l'état présent du Mexique. Guerrero, comme je l'ai dit, est pareillement digne, sous tous les rapports, de la confiance, de l'estime et de la gratitude de ses

concitoyens; mais il n'a pas encore peut-être toute l'urbanité et l'expérience nécessaires à de si hautes fonctions. Il aura acquis ce qui lui manque lors de la prochaine élection.

C'est un bien pour la République que *Bravo* ait perdu son procès. L'homme qui conspirait avec les Espagnols pour la *Centralisation*, et partant pour concentrer dans la seule ville de Mexico, et dans les mains d'un Triumvirat (qui aurait eu la fin de tous les Triumvirats), le pouvoir qui est maintenant disséminé avec un juste équilibre dans dix-sept ou dix-huit mondes, c'est-à-dire, États et Territoires; l'homme qui, pour monter à la présidence, a su transformer une *Société*, fondée dans un but tout philanthropique, en une tourbe scandaleuse d'intrigans, et où figuraient principalement ceux qui, à son exemple, n'avaient cessé de jeter les hauts cris de la haine et de la calomnie contre les Maçons, tandis que, d'un autre côté, il sollicitait *humblement* les suffrages du prêtrisme et du monachisme; l'homme, qui, sous prétexte de *modération*, de *prudence* et d'autres noms semblables, a ménagé politiquement tous les partis et caressé les plus puissans, un tel homme, je crois, sent trop l'ambition; et l'ambition est dangereuse dans le président d'un monde où le moins sot est un savant et peut être Roi. Par cette franche expression de mon opinion, je n'entends pas m'opposer aux panégyristes qui ont célébré ses sentimens généreux pendant la Révolution;

au contraire, je conviens qu'il était tel alors qu'on le réprésente; mais je conteste qu'il soit ce qu'on le répute aujourd'hui. Qu'il se montre à l'avenir bon citoyen, je n'en doute pas, s'il borne là son ambition; mais qu'on le laisse pousser plus loin, lui ou l'État est perdu *.

J'ai participé avec plaisir aux fêtes qu'on a consacrées à cette nomination. Vittoria me paraît un homme de bien, un ferme patriote; mais, avec de médiocres moyens et un peu de faiblesse, il doit s'environner de *Fabricius*, et repousser les *Antoine*.

Léon a de belles églises et de beaux couvens. Les Jésuites y avaient une opulente et vaste domination; ils y avaient formé un couvent de Jésuitesses, sans égard aux bulles du Vatican et aux décrets de différens princes, qui ont souvent prohibé cette sorte d'institutions: il est vrai que ces messieurs se sont toujours moqués des Papes, des Peuples et des Rois. Ils avaient nommé ce sérail le *Beaterio de las Mugeres* (un lieu de béatitude pour les femmes), et on dit qu'il ne l'était pas moins pour les Révérends Pères. Les Franciscains, qui en sont maintenant les *directeurs*, auraient pu m'en donner quelque notion sûre; mais ils tournaient les feuilles de leur bréviaire quand je leur en parlais.

* Les événemens m'ont rendu prophète; mais on dira que je suis devenu prophète après les événemens. Ceux qui avaient ma confiance et qui m'accordaient la leur à Guanaxuato, à Mexico, et ailleurs, trouveront ces pages entièrement conformes à ce que je leur disais alors.

Léon est à environ cent vingt milles de Guadalaxara, trois cents de Mexico, et cinquante de Guanaxuato, par la voie de Sillao.

De Léon, je pris le chemin de la haute Cordillière, la chaîne principale de la Sierra-Madre, qui le surmonte à l'Est : celle que Mina parcourait pendant le siége de Sombrero, où il attendait les secours que Torres lui promettait sans cesse et ne lui envoya jamais. De là, avec ces secours, il aurait attaqué l'ennemi sur ses derrières, et réussi peut-être à le chasser ou à retremper le courage et les moyens de résistance de la garnison du Fort.

Je fis halte à l'hacienda de la *Tlachiquera*, située dans le sein d'une grande vallée qui s'ouvre presque sur le sommet de cette haute Cordillière, portant le nom de l'hacienda, ou l'hacienda le nom de la Cordillière. Les Royalistes l'ont brûlée et bouleversée de fond en comble : ce n'est plus qu'un tas de ruines. Quelques huttes de nouvelle construction y servent d'abris provisoires aux employés de l'agriculture, qu'on y a reprise, et qu'on avait long-temps abandonnée pendant la Révolution. Elle appartient à un Patriote distingué, l'ami de Mina, peut-être le seul sincère qu'il ait rencontré parmi ces peuples jaloux. Et que cette jalousie ne vous étonne pas, Comtesse ; c'est la conséquence de l'état d'abjection et de méfiance où les Espagnols les avaient perfidement réduits : tout étranger leur est encore ou suspect, ou antipathique. Ce patriote

Créole est Don Mariano Herrera, héros pur de la Révolution, héros d'amitié: ce dernier héroïsme le traîna jusque sur le bord du même tombeau que le sort a creusé au malheureux Mina dans cette province du *Baxio.*

Ce fut à la *Tlachiquera* que Mina rencontra les restes de la garnison qui avaient échappé au massacre du fort del Sombrero; ils étaient dix-neuf, et sept à huit seulement de sa phalange Américo-Européenne. Où sont les autres? demanda Mina, à leur aspect. —Nous sommes les seuls qui leur survivent. Cette réponse lui fit verser des larmes.

Il faut ici que je vous donne un aperçu stratégique de la manière dont les Patriotes faisaient la guerre.

Dans chaque district, le peuple créait, comme les Tartares, ses officiers, et choisissait les plus intrépides, les plus courageux, sans distinction ni de caste, ni de talens. Le commandant seul était nommé par le général en chef, qui souvent devenait tel par soi-même. Quand on avait besoin de réunir un corps, le général en donnait avis aux commandans des divers districts, et les commandans à leurs officiers, qui envoyaient à leur tour des avis à leurs soldats. Un rendez-vous était indiqué comme point de réunion : tel était la Tlachiquera. Tous ces soldats vagabonds ou s'armaient d'eux-mêmes, ou portaient les armes qu'on leur distribuait quand le hasard en procurait; il en était de même de la munition; on les payait lorsqu'il

restait de l'argent des dilapidations des chefs, autrement le pillage faisait les frais. Quant aux vivres. on n'a pas besoin de *provianda* pour les Mexicains; ils trouvent partout des *tortillas*, ce qui suffit à leur sobriété vraiment extraordinaire; outre les *tortillas*, des fruits naturels du pays et du bétail font presque en tout lieu la fête. Des équipemens, des casernes ne leur sont pas non plus nécessaires: une paire de caleçons et une chemise sont toute leur garde-robe, ils vont souvent même sans chemise; une *mangas* est leur manteau, leur couverture, leur lit; un portique, un arbre, ou la belle étoile, est leur caserne.

Si dans un combat ils succombent, ils se *dispersent* pour se réunir à un endroit concerté d'avance, comme les Scythes, les Cosaques et les sauvages; s'ils triomphent, ils demeurent rassemblés jusqu'à ce que le général juge à propos de les congédier; alors chacun se retire où bon lui semble; retourne ou ne retourne pas, selon sa fantaisie. Les Royalistes, bien armés, sagement organisés, assez disciplinés, avec les transports nécessaires pour l'artillerie, les munitions, etc., avaient naturellement un grand avantage sur ces hordes aventurières; cependant, Comtesse, dans les derniers temps, à nombre égal, et à position égale, elles ont été presque toujours victorieuses. Leur cavalerie surtout est formidable. Les Mexicains sont, je crois, les plus beaux et les plus habiles cavaliers du monde: rien ne

les arrête ni ne les épouvante, s'ils sont sûrs que leur cheval est aussi souple aux mouvemens de leur main gauche, que leur bras droit est habile à férir de son sabre ou de sa lance Leur cavalerie a de plus une autre arme redoutable, le *lazo*, le nœud-coulant de nos bergers. Les Mexicains le lancent sur l'ennemi avec une adresse surprenante, et a des distances considérables; ils piquent des deux leur cheval, et entraînent leur prise avec le *lazo*, dont le bout est recommmandé au pommeau de leur selle.

Nous avons vu que les Mexicains, s'ils étaient aidés dans leur talent naturel par des lumières bien adaptées, deviendraient un des premiers peuples du monde; ici j'ose affirmer que, bien disciplinés et bien commandés, on peut en faire les meilleurs soldats. Ils résistent à toute sorte d'intempéries, de privations, de fatigues, quand nous serions déjà tout épuisés et rendus. Les *Escoltas*, ou les *gardes d'honneur*, dont chaque petit commandant se donnait les airs, étant un peu mieux dressés et disciplinés, ont fait souvent des prodiges de valeur. Quelquefois on comptait autant d'officiers que de soldats, ce qui serait déplacé dans une troupe régulière, où le commandement deviendrait une anarchie et une confusion; mais c'est un moyen nouveau d'émulation pour des gens résolus seulement à se battre, sans cérémonie ni distinction de grade. Qu'après le combat on les appelle capitaines

ou soldats, peu importe; mais pendant la mêlée, il en résulte quelques braves de plus, et quelque prétention de moins.

Avant de laisser la *Tlachiquera*, je dois vous arrêter un instant sur la prise d'eau qui arrose le terrain destiné à la culture du froment. Les substructions de la digue qui traverse et obstrue une petite vallée, renfermant au centre un grand bassin, sont presque cyclopéennes. Rappelez-vous, Comtesse, celles que je vous ai montrées au bassin de Saint-Feréol, du haut des Cévennes, qui alimente le grand canal du Languedoc *. Celles-ci, bien moins importantes, sont d'une très-grande dimension pour un simple particulier; leur solidité a résisté à tous les efforts vandales des Royalistes. C'est un ouvrage que, trouvé parmi les ruines du *Latium*, on croirait Romain. Il fut entrepris et fini par le père de Don Mariano.

De la *Tlachiquera* je me rendis au *Rancio* du *Venadito*, à six milles au Sud, dépendance de la même hacienda; c'est là que demeure et que j'ai vu Don Mariano; c'est là que le malheureux Mina a fini sa carrière militaire; et sa carrière mortelle n'alla guère plus loin. C'est la dernière trace que nous rencontrons de son expédition transatlantique; un voile funéraire va la couvrir à jamais.

* Voyez mon *Pélerinage en Europe et en Amérique*, etc., publié à Londres en 1828.

Mon cœur partage vos émotions. Je ne serai pas long.

Liñan, après la prise et le carnage du Sombrero, porta ses armes et sa cruauté contre le fort de *los Remedios*, où le Padre Torres avait rassemblé toute sa puissance. Il n'y manquait rien; tout y était en abondance, mais Torres s'y trouvait; et partant, la mollesse, l'intrigue, la discorde et la lâcheté, devaient également y régner, bien que le colonel *Naboa*, et d'autres officiers, que Mina avait été assez bon de lui donner de sa petite phalange Américo-Européenne, eussent tout tenté pour y établir l'ordre, la discipline et tous les moyens de défense.

Ce fort est environ à cinquante milles au Sud-Ouest du Sombrero; à quarante milles du Venadito; à trente-six milles de Guanaxuato, à l'Ouest; sur une montagne qui s'élève comme par enchantement au-dessus des belles et vastes plaines du *Baxio*.

Mina, quoique trompé toujours, et trahi par la perfidie de Torres, ne cessait d'employer tous ses efforts pour la cause de l'Indépendance. Il concerta avec Torres, et les officiers qu'il lui avait laissés, que pendant qu'ils s'occuperaient de défendre le fort, lui parcourrait la campagne pour couper les vivres et les secours aux assiégeans, et les molester de toute façon. Il avait réussi à former un corps assez considérable de cavalerie, et rassemblé quelque peu d'infanterie; il se mit en campagne avec cou-

rage et résolution. Il attaque d'abord et emporte *Biscocho* et *Saint-Louis de la Paz* : deux places que les Royalistes avaient fortifiées. Pour mieux couper les communications entre Linan et la capitale (Mexico), il tente de s'emparer de *Saint-Michel-el-Grande*, que vous trouverez sur la carte, mais il échoue. Même échec devant la *Sanja*, hacienda fortifiée par les Royalistes, près *del Valle de San-Iago*.

Presque tous les commandans des districts patriotiques suivaient contre Mina le système de jalousie et d'ambition de leur chef, le Padre Torres ; ils le laissaient manquer de tout, après lui avoir tout promis, et l'abandonnaient seul à des entreprises qu'ils avaient ensemble combinées. Pour comble de malheur, une opposition ouverte se déclara entre lui et l'infâme Padre Torres.

Mina avait avisé de surprendre Guanaxuato, comme le foyer et l'entrepôt général de toutes les forces, de toutes les ressources des Royalistes dans le Baxio. Torres s'y oppose : il ordonne de sa *Bastille*, à tous les commandans de la province, de ne donner aucun secours à Mina, à moins que ce ne soit pour attaquer de front les assiégeans, car le brave Révérend commençait à ne voir plus de toute la cause de l'Indépendance que lui, ses belles, son fort et les assiégeans qui le poursuivaient de près. Mina, contrarié de toutes parts, combat çà et là comme un vagabond avec différente fortune. Il in-

quiète l'ennemi; mais, sans plans combinés, sans accord et sans forces, il ne peut tenter aucun coup décisif; d'autant moins que lui-même se trouve constamment circonvenu, épié par le colonel *Orrantia*, qui le suit partout, à la tête d'un corps de cavalerie, et d'une manière qui semble concertée pour le surprendre ou le faire tomber dans quelque piége.

Mina, pour tromper l'ennemi, disperse sa troupe et se réfugie à *Xauxilla,* un fort où siégeait un autre simulacre de Congrès, que le Padre Torres n'avait créé que pour couvrir d'une égide de légalité son despotisme et ses atrocités. Là, il renouvelle au Congrès son projet de surprendre Guanaxuato. Après quelque opposition, il parvient à obtenir cinquante hommes pour l'aider dans cette entreprise; il les envoie à un lieu de *rendez-vous*, donnant en même temps ses dispositions pour y réunir toute la force qu'il venait de disséminer; mais l'entreprise échoua.

Il dispersa de nouveau ses troupes, et, suivi d'une faible escorte, il prit le chemin de la Cordillière de Santa-Rosa, au Nord de Guanaxuato. C'était un dimanche : il s'arrête pour ouïr la messe à une chapelle champêtre, qui était officiée, les jours de fête seulement, par un prêtre de Sillao. Ce ministre de paix et de charité chrétienne sollicite son retour à Sillao, donne au colonel *Orrantia* la direction que Mina avait prise sur la Cordillière. *Orrantia* se doute

aussitôt qu'il s'est retiré chez son ami Herrera, au Venadito; sans perdre de temps, il combine ses mouvemens de telle sorte que nul n'en puisse prévenir Mina; il arrive de nuit, fait entourer de sa troupe tout le Rancio, à des distances bien calculées. Mina ne voit le danger que quand il n'est plus temps de le combattre ni de l'éviter. La maison qu'il occupait, et qui est maintenant toute détruite, a sur le derrière un grand ravin qui descend dans un torrent. A cette attaque imprévue, il demeure quelque temps comme étourdi; enfin, poussé par Herrera et sa sœur, il se précipite par ce ravin dans le torrent, espérant se sauver à travers les bois épais qui parent ses bords et la montagne. Mais la troupe *d'Orrantia* parcourait déjà tout le lit du torrent et s'étendait sur tous les derrières : un dragon court sur lui, le menace de son pistolet. Mina, en descendant le ravin, avait brisé son sabre, il ne lui restait plus aucun moyen de résistance; il lui dit tranquillement : Arrête! je suis Mina; conduis-moi devant ton commandant. Orrantia eut la lâcheté, et Mina la lui reprocha fièrement, de le maltraiter, et de le frapper du plat de son sabre. De toute l'escorte de Mina et de tous ses officiers, quelques-uns se sauvèrent à la montagne; tous ceux qui tombèrent entre les mains de l'ennemi furent massacrés. Don Pedro Moreno, le commandant du Sombrero, qui s'y trouvait par hasard, eut la tête tranchée, qu'on exposa à mille insultes devant Mina lui-même.

Mina, depuis qu'il était au Mexique, ne s'était jamais, pendant la nuit, abandonné à un repos imprudent; c'était la première fois : il s'était même déshabillé. Don Mariano Herrera lui même, de son Rancho ou de son hacienda, allait toujours chercher son lit sur la montagne, dans les bois, et il avait la précaution de changer, non seulement de place, mais même de direction, et un seul fidèle domestique le suivait. Cette nuit-là, il s'était livré pareillement au charme d'une amitié attrayante et d'une sécurité trompeuse. Voyez, Comtesse, la fatalité! On tente en vain d'échapper à sa destinée, et *in quâ horâ non putatis mors veniet.*

Don Mariano fut aussi arrêté, et il ne se déroba à la mort que par la conduite résolue et héroïque de sa sœur. On l'avait attaché avec des cordes en même temps que Mina : l'héroïne leur glissa furtivement un couteau pour les couper en route; mais il paraît que Mina, résigné à son sort, et désespérant désormais du salut de l'Indépendance, en butte à des hommes comme Torres, dédaigna de s'en servir. Ils furent conduits à Sillao, ensuite à Irapuato; de là, Mina seul fut transféré au quartier général de Linan, devant le fort de los Remedios. Apodaca aurait voulu le faire traduire à Mexico pour que sa mort fût d'une parade plus solennelle, ou pour lui arracher ses secrets; mais, craignant les conséquences de l'intérêt que tout le monde témoignait en faveur de ce jeune héros, il ordonna à Linan de

le faire périr sur le lieu. Il fut fusillé devant le Fort, au commencement de novembre 1817.

Il vous souvient qu'il était débarqué sur cette terre fatale, le 15 mai. Sa carrière n'y fut pas longue, mais elle sera éternelle dans l'histoire; il a rempli cette courte période d'événemens extraordinaires et d'exploits glorieux. Environné de toute sorte de contrariétés, d'obstacles, de fatigues, de dangers, en butte à la plus basse jalousie, à une perfidie la plus monstrueuse; devant un ennemi beaucoup plus puissant en hommes, armes, intrigues et cruautés, sa conduite a été constamment généreuse, quel qu'ait été le but primitif de son expédition au Mexique. C'est à ce but qu'on a essayé de rattacher son ardeur obstinée de s'emparer de la pépinière des mines, de Guanaxuato, malgré l'opposition de Torres, du Congrès et d'autres Chefs Mexicains. Mais il était conduit, je crois, par l'*influence Américaine*, qui combattait même dans ses rangs, pour mieux poursuivre l'*idole convoitée*; c'est la même influence qui brûla toutes les machines et les bâtimens de la célèbre mine de Valenziana, par dépit d'avoir manqué l'affaire de Guanaxuato. Je sais, à n'en pas douter, que Mina en fut indigné.

Ainsi périt le héros de la Navarre, à l'âge seulement de 28 ou 29 ans; mais il mourut comme il avait vécu, en brave, et sans compromettre personne par de *lâches confessions*; il périt des coups de cette tyrannie qu'il avait tenu à honneur de dé-

fendre lui-même contre un homme qu'on qualifiait *Usurpateur*, et que maintenant tout le monde admire, comme le Grand Génie des siècles. Ainsi, pour une *Messe*, Mina perdit la vie, comme Jacques second d'Angleterre perdit trois royaumes.

Le Gouvernement Espagnol voulut célébrer le lieu de l'arrestation de Mina : il nomma le Vice-Roi Apodaca Comte del *Venadito;* accorda des décorations, qu'on appelle d'*honneur*, à *Linan* et à *Orrantia*, et donna un grade et une pension au dragon qui l'avait arrêté. Ce dragon, par un de ces caprices de la volubilité humaine, est aujourd'hui un des plus fidèles serviteurs du *Venadito*, une espèce de *Majordomo* qui surveille la campagne. Don Mariano en fait le plus grand cas. Il est vrai qu'à l'arrestation de Mina, il a été aussi noble et vaillant, que Orrantia a été lâche et méprisable.

Ici, je ne puis m'abstenir de faire un grand reproche à mes favoris Vittoria et Guerrero. A l'arrivée de Mina dans le Baxio, que n'ont-ils su combiner leurs plans pour le rejoindre? C'en était fait dès lors des Royalistes et de la tyrannie européenne au Mexique. Mais, répétons-le, s'ils étaient si jaloux entre Mexicains, comment n'auraient-ils pas conçu le même sentiment envers un étranger, et un Espagnol? Je crois que l'histoire ne leur pardonnera pas cette faute, et c'en est une énorme.

Le fort de los Remedios, peu de temps après la mort de Mina, tomba entre les mains de l'ennemi.

Les horreurs commises à la prise du Sombrero ne sont qu'une bien pâle image de celles qui signalèrent la chute de los Remedios. Les malheureux qui étaient dans l'hôpital furent brûlés vifs, ou écrasés sous les ruines de l'incendie; ceux qui avaient assez de forces pour tenter de se sauver étaient bayonnettés, enfilés comme des grenouilles; enfin, aux plus épouvantables cris succéda, en moins d'une heure, un silence de mort. La garnison avait essayé une sortie nocturne, en descendant une *baranca* qui environnait une partie du fort; ceux qui, cernés de tous côtés, ne purent échapper à travers les ténèbres furent tous massacrés. Les femmes qu'on épargna furent, les unes rasées et mises en liberté, les autres, conduites dans les prisons d'Irapuato, Sillao, etc. Vous sentez, Comtesse, que le Padre Torres chercha son salut dans la fuite: ces Messieurs, s'ils ne sont pas vaillans pour combattre, sont très-adroits pour s'évader. Mais ne croyez pas que le Fort se soit rendu sans résistance: il en opposa une, la plus obstinée, pendant quatre mois, contre un ennemi bien supérieur en forces, et non moins formidable dans ses moyens de siége que par sa fureur. Les compagnons de Mina y donnaient l'exemple de vigilance, de résolution et de courage; et, si l'on excepte Torres et ses mignons, les Mexicains y déployèrent également la plus noble intrépidité. Linan scella les horreurs de cette catastrophe par la destruction du fort, dont il chargea les prisonniers

mêmes ; et, le fort détruit, il les fit tous fusiller.

Pour écraser totalement la cause de l'Indépendance dans le Nord, comme elle l'avait été dans le Sud, il ne manquait que la reddition du Fort de *Xauxilla*, où siégeait le Congrès, que le Padre Torres prétendait encore dominer des montagnes du Baxio, où depuis la prise de los Remedios il errait fugitif, et toujours en tyran affreux. L'entreprise fut confiée à *Don Matias Martin y Aguirre*. Cet Espagnol en signala le siége par sa bravoure, et la prise par sa générosité, à la honte de Linan et de tant d'autres monstres qui lui donnaient l'exemple des plus noires atrocités. Le lâche Commandant du fort, qui n'avait pu tenir pendant trois mois que par les dispositions sages, intelligentes et intrépides de deux officiers de Mina, *Laurence Christie* et *James Devers*, des États-Unis, offrit à don *Matias* de lui délivrer le fort et les deux officiers, à condition qu'il épargnerait sa personne et ses richesses. Une telle proposition ne pouvait qu'être agrée ; en acquiescant, don Matias traita avec les plus nobles égards ces deux officiers, et, sans manquer aux conditions convenues, il reprocha à cet infâme Commandant, *Lopes* de *Lara*, avec une vertueuse indignation, et sa lâcheté et sa perfidie. Vous voyez, Comtesse, que je m'empresse, quand le hasard me fait trouver un bon Espagnol, de le signaler à votre admiration.

La Révolution n'existait plus que dans le faible Congrès, qui, s'étant évadé de Xauxilla, avant le

de cet ami généreux, doit s'être déjà calmée; oui, Comtesse, Don Mariano Herrera est sain et sauf. Mais comment a-t-il pu échapper à la soif sanguinaire de ces Cannibales? Je me plais d'autant plus à vous le raconter que cette circonstance répand un nouveau lustre sur les sentimens magnanimes de ce sexe dont vous êtes un si noble ornement, et moi un des plus constans admirateurs.

C'est aux démarches, aux traits héroïques de sa sœur qu'il doit le retour de son existence; je dis le retour, car cette existence était déjà sur le bord du tombeau. Elle monte à cheval, devance l'escorte meurtrière de son frère, se présente à Linan; elle lui parle un langage romain, qui, en rehaussant sa dignité et son sexe, avilit le tyran : il ne peut s'empêcher de lui accorder de suspendre pour quelques jours sa fureur homicide. Aussi riche de sagacité et de prévoyance, qu'elle l'était de sentimens sublimes, elle vole d'abord aux prisons d'Irapuato, console, ranime son frère, et lui suggère de jouer le rôle de fou. Les circonstances ajoutaient à la vraisemblance du rôle : il y réussit à merveille; et, peut-être, l'était-il vraiment, tout en croyant le feindre. Transportée à Mexico sur les ailes du plus affectueux dévoûment, elle se présente au Vice-Roi. Cet homme, avec les aimables dispositions de son âme, aurait été bon, s'il n'eût pas été le ministre d'une nation tyrannique : ému à l'aspect de cette héroïne, il ordonne que, si Don

Mariano est vraiment dérangé, on suspende la sentence de mort. Néanmoins ses bourreaux voulurent jouir de l'apparence du spectacle homicide, et, à l'exception de la formalité fatale, toutes les autres furent pleinement exécutées. Le croirez-vous, Comtesse, c'est à un raffinement de cruauté plus qu'à la clémence, qu'il doit la vie! savez-vous pourquoi Linan a obtempéré à l'ordre du Vice-Roi, qu'il n'eût pas respecté en tout autre cas? Il a dit lui-même « qu'*il n'y avait pas de satisfaction*, *de plaisir*. *à faire mourir un homme qui*, *dans l'état où il était*, *ne souffrait pas de perdre la vie; et qui ne pouvait pas même laisser de grands regrets aux amis*, *aux parens qui lui survivraient.* » Jugez par ce seul raisonnement quel âme se cachait dans ce monstre.

Don Mariano fut retenu long-temps encore dans les prisons, où sa sœur ne l'abandonna jamais; elle obtint à la fin son élargissement, sous prétexte que sa tête n'y pouvait qu'empirer; mais il ne lui fut permis de le conduire à la Tlachiquera, qu'en donnant toutes les sûretés qu'ils demandèrent. Elle devait rendre son frère au Gouvernement, si sa folie venait à cesser. Cette condition est une nouvelle preuve de la *sagacité féroce* de Linan.

Don Mariano demeura toujours *fou*, comme vous pouvez le croire, jusqu'à ce que *el Grido de Iguala* vînt lui apporter un *Lucido intervallo*, qui, grâce au Ciel, dure encore avec l'Indépendance, et ne cessera jamais, j'espère, avec elle.

Un peu de badinage sert parfois à nous soulager des gémissemens que d'horribles souvenirs réveillent; je me permis donc, tout facétieusement, d'observer à Don Mariano, que j'hésitais à croire qu'il n'eût pas été vraiment fou, et qu'il eût eu besoin de recourir à la feinte. Il fut tenté lui-même de le croire, quand je récapitulai ses malheurs : l'*hacienda* et tous les *ranchos* brûlés et dévastés, trente ou quarante mille têtes de bétail tué ou enlevé, les champs et les prises d'eau bouleversés, des parens, des amis massacrés, plusieurs années de dangers et de vexations de toute espèce, la retraite forcée dans les bois, l'âme toujours agitée, le cœur affligé de mille blessures, une arrestation et des mesures qui mettent notre existence à deux doigts de l'Éternité, un ami sacrifié!... quoi de plus propre que ces calamités, à déranger réellement la tête la mieux organisée?

Il me fit l'honneur de me donner une lettre de recommandation pour Mexico, où sa sœur réside maintenant. Je passai un jour bien agréable avec ce digne galant homme; nous liâmes une amitié sincère, et, pour mieux la reserrer, nous échangeâmes nos chevaux : je lui donnai le mien, qui était blessé sur le dos, pour le sien, qui était boiteux. C'étaient deux infortunés qui échangeaient leurs misères. C'étaient deux bons cœurs, représentés par deux carognes.

Son hacienda commence à se relever un peu,

par le concours de Rancheros qui l'aiment et l'estiment, et viennent y fonder ou reprendre leur établissement : d'une des plus florissantes et des plus riches de cette fertile province, elle était devenue un désert de plus de cent milles de périmètre. Ses ruines indiquent encore que ses bâtimens égalaient, par la beauté de leur structure, la prise d'eau que je vous ai montrée. Elle embrasse le sommet de la Sierra-Madre, qui longe ici le milieu du continent Mexicain, et le sépare, presqu'à égale distance, de l'Atlantique et de la Pacifique.

De là, je descendis dans la plaine de Sillao, à l'Ouest de l'hacienda : le chemin du Sud, sur la montagne, étant de la plus grande difficulté, toujours à travers des ravins et des abîmes. Le jour d'après, j'arrivai dans cette ville, de haute et riche renommée.

Après quelque petit repos physique et moral, nous irons grimper un peu sur ces montagnes, descendre dans leurs mines, et les examiner avec leurs mineurs anciens et *modernes :* les Espagnols et les Anglais ; les examiner sous les rapports commercial et politique.

HUITIÈME LETTRE.

SOMMAIRE.

Lettre d'Europe, et réflexions. — *Guanaxuato.* — L'entrée du *Marphil.* — La Douane et les Anglais. — Chemin du Marphil à Guanaxuato ; horreurs et tristes souvenirs qu'il retrace. — La *Londiga ;* le prêtre Hidalgo et les Espagnols ; massacres ; réactions sanguinaires du monstre Calléja. — Les Espagnols : ce qu'ils ont été, ce qu'ils peuvent être. — Aperçus historiques. — Horreurs commises par les Espagnols au Mexique, dans la Colombie, à Buenos-Aires, etc. — Les Espagnols soi-disant *libéraux*, aussi barbares que les *absolutistes.* — Opinion de l'auteur et de Raynal sur les Espagnols. en général. — Le Cabinet de Saint-James. — Le *Morning Herald*, journal anglais, et les Anglais. — Origine de Guanaxuato. — Conséquences de la soif de l'or pour la science de l'histoire. — Mines de Guanaxuato ; le sommet de la montagne de la *Sirena ;* la *Sirena*, la *Raya*, le *Mellado*, la *Catta*, la *Valenziana*, mines principales. — La *Veta-Madre.* — Condition des mineurs. — La montagne de *Santa-Rosa* et ses mines. — Le vallon qui la sépare de la montagne de Guanaxuato. — Le village de *Los Dolores* et Hidalgo. — L'Administration des mines. — La vente du minerai. — Richesses immenses de ces mines ; leur état actuel. — Les mines et l'agriculture. — Les mines et les Anglais. — Grandes vues politiques, rattachées aux spéculations métallurgiques des Anglais dans l'Amérique. — Les fourbes et les dupes. — L'opulence Anglaise et la pauvreté Spartiate. — Le Cabinet Saint-James et ses amis. — Avan-

tages généraux qui découlent des mines. — Moyens de succès pour l'entreprise des Anglais, et conséquences Européennes de ce succès.

Guanaxuato, 7 décembre 1824.

Encore un jour de fête, car on ne se rassasie jamais de lire et relire les expressions généreuses d'une noble amitié : je viens de recevoir votre très-chère lettre du 2 septembre de l'année passée.

Je vous comprends, Comtesse; vos réticences couvrent, sous le voile de la prudence, l'éloquence des femmes Spartiates, qui, d'un seul signe, se faisaient mieux entendre que les orateurs qui leur refusaient la parole : je comprends qu'on ne cesse de me tirailler. Mais ces Messieurs s'étudient, je crois, à vous occuper de moi, pour que vous leur fassiez l'honneur de vous occuper d'eux; condamnez-les au silence du mépris; et, permettez que je vous le répète encore, c'est ce que vous devez à votre dignité et à leur bassesse. Votre estime me dédommage de toute leur perversité; et j'ose espérer que tous les hommes de bien qui me connaissent me sympathisent également de la leur. Le suffrage de ceux qui ne me connaissent pas m'est assuré, s'ils savent que vous me daignez compter parmi vos amis. La MULTITUDE, je ne m'en soucie guère : quand elle est influencée par les *Annas* et les *Caïphas*, elle ne crie que pour les *Barabbas*. — Continuons nos promenades.

En s'approchant de Guanaxuato, sur le chemin de Sillao, la perspective qui se déroule à vos yeux est toute romantique : vous ne voyez que de hautes montagnes, rabotteuses, escarpées et arides, laissant échapper de leur sein la pointe de quelques clochers, qui seuls suffisent à distinguer de loin les endroits où l'or et l'argent demeurent en plus grande abondance : car, où les mines sont pauvres, il n'y a ni clocher ni prêtre.

Au pied de la montagne dont les sinuosités renferment Guanaxuato, on trouve la débouchée d'un vallon étroit; débouchée qui s'appelle *Marfil*, du nom d'une *hacienda* de *Plata*, qui n'existe maintenant que dans ses ruines. On peut la considérer comme la première porte d'entrée de la ville; c'est là du moins qu'on rencontre la première ligne des douaniers, lesquels, m'ayant pris pour un Anglais, ne m'ennuyèrent en aucune manière. De là, vous comprendrez que les Anglais sont déjà les maîtres de Guanaxuato.

Un ruisseau, coulant au milieu du lit d'un grand torrent, est le chemin qui conduit à Guanaxuato : je l'ai traversé plus de cinquante fois avant d'y arriver. Il serpente pendant plus de quatre milles dans ce vallon, du Marfil à la ville.

Il alimentait autrefois de ses eaux les *haciendas de Plata*, qui s'élevaient en grand nombre sur ses bords, appuyées aux rochers qui côtoient le vallon; elles sont maintenant presque toutes en ruines. Il

n'est pas, je crois, dans le monde, un endroit qui retrace un plus horrible portrait des conséquences d'une Révolution et Contre-Révolution fratricides. Le sombre aspect de cette gorge étroite, les montagnes épouvantables qui la surmontent de tous côtés, ajoutent encore à l'horreur et à la tristesse des souvenirs qu'on y rencontre.

A un mille seulement de Guanaxuato, se laisse apercevoir l'extrémité d'un faubourg, au Nord-Ouest, et l'on ne voit la ville que lorsqu'on y entre, en tournant le coin d'une montagne qui la cache à ceux qui y arrivent du côté de l'Ouest, et la renferme dans un demi-cercle du côté de l'Est, du Sud et du Nord.

La soif de l'or pouvait seule bâtir une ville dans un tel site, tant il est extraordinaire et périlleux : toutes les gorges qui conduisent aux différentes mines venant aboutir ici, les eaux des montagnes environnantes y confluent lors des pluies, et grossissent à tel point dans son sein, qu'elles ont souvent emporté une partie de ses bâtimens, et la menacent sans cesse, minant les substructions profondes entre lesquelles on cherche en vain à la renfermer.

Mais l'or et l'argent, triomphant de sa situation grotesque et difficile, ont trouvé le moyen de l'embellir, et de la rendre même, en quelqu'endroit, magnifique. On a su tirer parti de toutes les sinuosités du lieu, s'y ménager deux places assez jolies, et con-

struire de beaux bâtimens, de superbes églises, des maisons élégantes, un petit théâtre et une *Londiga :* est désigné sous ce nom un grand bâtiment, qui sert à la fois d'entrepôt et de marché à toutes les denrées céréales qu'on introduit pour le commerce et la consommation de la ville.

Cette Londiga est malheureusement trop mémorable dans l'histoire de la Révolution, pour que je ne vous arrête pas un instant sur les événemens tragiques qu'elle rappelle. C'est à Guanaxuato même, c'est dans ce bâtiment que la Révolution et la Contre-Révolution commencèrent à déployer les horreurs qui ont récemment ensanglanté le sol mexicain.

Hidalgo venait d'insurger au village de *los Dolores :* il descend aussitôt à *Zelaya*, où grand nombre de révolutionnaires se réunit à lui; de là, il se porte sur Guanaxuato. Riano commandait la place; ne pouvant résister contre cette horde assaillante, il s'était renfermé, avec tous les riches propriétaires Espagnols, et le peu de force qu'il avait, dans la *Londiga*. Hidalgo, d'ailleurs plein d'estime pour lui, lui fait les propositions les plus avantageuses; mais on les refuse. Une résistance meurtrière irrite les assaillans, animés déjà d'une haine mortelle contre les *Gaciupinos*, les Espagnols, leurs oppresseurs; et le massacre accompagne la prise de la place, sans que la voix d'Hidalgo puisse l'arrêter. Il parvient cependant à sauver plusieurs familles de la ville, qui, sans lui, n'auraient pas échappé au carnage.

Calléja, ayant depuis battu Hidalgo à la bataille de las Cruces, vint reprendre Guanaxuato. Il y entra sans obstacle, car les révolutionnaires, après une faible résistance au *Marfil*, théâtre d'horreurs, se retirèrent vers Guadalaxara.

Ce monstre y entra altéré de sang. Ne pouvant assouvir sa rage sur l'ennemi en fuite, sa fureur tomba sur les pauvres habitans. Pour mieux jouir du spectacle affreux qu'il destinait à cette ville, il employa tous les charpentiers à élever des potences; mais les cordes manquaient, et les bourreaux n'étaient pas non plus en assez grand nombre pour les victimes qu'il vouait à la vengeance Espagnole. Alors il eut recours à un moyen plus expéditif, au couteau; et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans ensanglantèrent, égorgés, tous les torrens de la ville. La fusillade n'était pas assez ravissante pour lui; et, s'il préférait le spectacle du couteau, c'est qu'encore, disait-il, on épargne de cette manière la poudre, les balles et les pierres à fusil. C'est ce qu'il n'eut pas honte d'écrire *officiellement* au Vice-Roi Venegas. — Mais il savait à qui il écrivait. Il paraît que pendant la nuit ce monstre rêvait avec plaisir toutes ces horreurs, car le matin il s'en régalait à son réveil; et il se ménagea ce friand déjeuner pendant plusieurs jours. Jugez par là, Comtesse, de la trempe de cette âme plus qu'infernale! Et ici je ne peux m'empêcher de frémir à la seule pensée que tant d'abominations se consommaient par un repré-

sentant et sous les auspices d'un Gouvernement qui prétendait manifester des *sentimens libéraux*, sous la Régence ou les Cortès de Cadix. Mais, et c'est un fait remarquable, les Espagnols, quelles qu'aient été leurs opinions ou la forme de leur Gouvernement, se sont partout montrés cruels et sanguinaires; un coup d'œil retrospectif sur leur histoire générale, suffira pour en convaincre les plus aveugles, les plus incrédules de leurs apologistes.

Nous passerons sous silence leurs guerres micidiales au temps des Romains, car ceux-ci les y provoquèrent sans cesse.

Les princes Goths, Suèves, Visigoths et Vandales ont régné, ou ensemble, ou séparément en Espagne, depuis le milieu du cinquième siècle jusqu'au commencement du huitième, mais tous et toujours dans le sang.

Les troubles de religion, l'ambition des Évêques, les haines et les réactions des peuples accompagnèrent les deux premières dynasties, et l'assassinat en éteignit jusqu'au dernier rejeton. C'est toute l'histoire du règne des Goths et des Suèves. Celle des Visigoths n'est pas plus belle; mais, pour éviter trop de laconisme, je vous donnerai de cette dernière quelque petit détail fugitif.

Theudis, le premier Roi Visigoth, expire sous le fer meurtrier de la faction qui l'avait mis sur le trône.

Des assassins renversent *Agila* de ce trône qui fumait encore du sang de son prédécesseur.

Des prétextes de religion brouillent *Ovigilde* et *Hermenogilde*, père et fils; celui-ci succombe, victime d'un parricide.

Les Ariens et les Catholiques fixèrent des époques d'inhumanité affreuse pendant le règne de *Recarede*, second fils de *Léovigilde*.

A *Recarede* succède *Liuva*, qu'on assassine. On proclame *Viteric*, son meurtrier, qui, après quelques années d'un règne sanguinaire, est poignardé.

Suinthila est déposé; on le déclare indigne de la couronne, et ses enfans inhabiles à la réclamer.

Chintila fait des lois barbares, persécute cruellement et chasse les Juifs, pour plaire au clergé, qui, par récompense, dépose son fils *Tulga*.

Des factions sanguinaires agitèrent les règnes de *Chindasuinthe* et de *Recesuinthe*.

On dépose, avec un attentat le plus perfide, l'excellent *Wamba*, qu'on avait forcé, l'épée à la main, d'accepter la couronne, et on la donne au méchant *Ervige*, qui finit par être rasé et revêtu du froc.

Un Concile spirituel bouleverse temporellement le royaume, et donne pour roi un imbécile *Egina*, contre lequel une autre assemblée d'Évêques oppose le monstre *Witiza*. C'est ce que les Jésuites préparent à bien des royaumes.

Witiza outrage la fille d'un *Julien*, qui appelle les Sarrazins, croyant trouver dans l'Islamisme plus de protection pour la vertu, et plus de bonheur pour

les peuples, que n'en avait produit le Catholicisme de la race, à la fois bigote et infâme, des rois Visigoths; et la bataille de Xéres, en 711, éteint dans *Rodrigue* la dynastie des Visigoths.

Ces *Anges tutélaires*, qu'on avait appelés au secours d'un pays désolé par la méchanceté des peuples et des rois, d'abord ne firent pas mieux; et la terreur, le fer et la flamme furent les premiers ministres des Rois Maures.

Abdaliz, pour avoir voulu essayer d'être bon et humain, est assassiné; et son successeur, qui conséquemment trouve mieux d'être méchant et cruel, chasse dans les Asturies tous les Espagnols les plus distingués, et principalement le Clergé et la Noblesse.

Ces réfugiés élirent un roi, qui fut don Pélage, d'origine vandale; ici commence cette lutte sanguinaire, ces scènes affreuses d'assassinats, de parricides, de fratricides, d'incestes, etc., qui souillèrent les trônes des Asturies et de Castille, et durèrent presque sept cents ans. Dans ce terrible interrègne de la Morale et de l'Humanité, s'établirent les nombreuses souverainetés, qui ont couvert l'Espagne de royaumes, régis tantôt par des Mahométans, tantôt par des Chrétiens.

L'histoire de ces temps n'est, à quelque nuance près, qu'un portrait de monstres et d'horreurs, d'hypocrisie et de superstition, de barbarie et d'intrigues, qui ont couvert ce beau pays de sang et de désolation. Il n'est pas jusqu'aux ordres che-

valeresques qu'on y créa, qui ne prirent racine dans les massacres et dans le brigandage : c'étaient des honneurs, entés sur le crime.

Le prétendu zèle de religion ajouta aux rivalités, à la haine des partis qui avaient allumé tant de feu en Espagne, et la joncha de ruines et de cadavres. Comme si les Chrétiens n'avaient pas assez de leur animosité religieuse contre les Maures, ils s'en créaient contre eux-mêmes. Une fois, ce fut une seule question sur la *liturgie* qui bouleversa tous ces royaumes catholiques.

Il faudrait être sourd à la voix de l'humanité pour n'être pas attendri du sort des Maures; il faut une âme faite aux horreurs, et rebelle à la voix de l'Évangile, pour célébrer, *comme un triomphe de la Religion*, la perfidie, les atrocités commises sur ces peuples; atrocités commencées par Ferdinand, continuées par Ximenès, et consommées par Philippe II, qui ouvrit sa *carrière royale* par un *Auto-dafé*.

L'Histoire a dû mille fois gémir en retraçant les *exploits* des Espagnols au temps et après la découverte du Nouveau-Monde. La Superstition, l'Avarice y dominaient avec deux sceptres, l'un d'or, pour les oppresseurs; l'autre de fer, pour ces innocens opprimés. Le pillage et le massacre étaient l'autorité des premiers; les souffrances et l'esclavage, le partage des seconds, de ceux qui survivaient à ces invasions homicides; et, comme si le fer et la flamme n'eus-

sent pas suffi à immoler les victimes, on appelait les chiens mâtins au secours de l'Inhumanité.

Pour augmenter, et rendre plus atroces les conséquences de la soif de l'or, les moines promettaient le pardon de toutes les cruautés commises dans ce monde, et mille béatitudes dans l'autre, à ceux qui paieraient plus cher leurs indulgences, une bénédiction, un tombeau sacré; et les *de las Casas*, le *Sahagun*, et d'autres ministres fidèles de la vraie religion devenaient des *impies*, des *rebelles*, parce qu'ils osaient opposer les maximes de notre divin législateur, de l'Humanité et de la Morale, à ces féroces assassins.

Pendant qu'une partie de la Nation Espagnole faisait une boucherie, ou un marché de chair humaine en Amérique, l'autre partie était en Espagne victime ou satellite de la Tyrannie ou de l'Inquisition; de façon que toute la nation, ou active ou passive, a offert constamment et partout un spectacle affreux à l'espèce humaine. On a vu aussi *la* pauvre Italie se couvrir souvent devant elle du voile funéraire.

Je vous ai donné dans mes lettres un petit échantillon des horreurs Espagnoles dans la guerre de la Révolution du Mexique; quand une histoire fidèle les montrera toutes sous leur vrai aspect, une âme bien née ne pourra résister à les lire. Un *Revollo*, un *Bustamente*, un *Truxillo*, un *Iturbide*, un *Crux*, un *Calleja*, un *Linan*, et tant d'autres chefs Roya-

listes recommandaient, comme le plus digne de la munificence royale, tout homme qui avait commis le plus d'atrocités; on exaltait comme des héros ceux qui massacraient, parmi les insurgés, leurs amis, leurs neveux, leurs frères, etc.

Mais, au Mexique, la mesure n'a pas été tout-à-fait à son comble, en comparaison de ce qu'on a commis dans les autres parties de l'Amérique Espagnole, et surtout en Colombie. Il vous suffira de savoir que Morillo, ce grand Morillo, que des *journaux libéraux* appelèrent ensuite *le soutien de la Constitution*, écrivait de Bogota : « *Toute personne des deux sexes capable de lire et d'écrire a été traitée comme rebelle* (c'est-à-dire massacrée). *En détruisant tous* ceux qui savent lire et écrire, j'espère couper à sa racine l'esprit de révolution. » Garde à l'Angleterre et aux États-Unis, où tout le monde a ce savoir!

Quant aux souffrances des autres pays de l'Amérique Espagnole dans cette lutte terrible, une proclamation du Congrès de Buenos-Ayres, du 25 octobre 1816, vous en donnera une peinture bien plus fidèle que je ne le pourrais faire moi-même. Et ne croyez pas, Comtesse, que ce soit un ouvrage de parti, où la passion, sans hommage à la vérité, n'a vu qu'un instrument de sédition. La tradition, et d'autres documens historiques, attestent les faits qui y sont rappelés. Du reste, je ne choisis pas entre tous les monumens des atrocités Espagnoles :

c'est le hasard qui offre à mes yeux l'échantillon que je rapporte, et que d'autres fastes, non moins authentiques, surpassent bien en horreur.

« Citoyens,

« La ville de *Cochalamba* fut prise et livrée au pillage pour trois heures. Le commandant des troupes royales, *Goyenoce*, entra, avec un détachement de cavalerie, par la porte principale de l'église, pendant que la Sainte Hostie était exposée, et tua de sa propre main le fiscal, *Lopes Andreu*, qui la lui présentait comme symbole de paix et de miséricorde. Il ordonna que le respectable gouverneur, *Antesana*, fût fusillé, et, contemplant avec complaisance cet assassinat, de son balcon, il s'écria férocement qu'on ne tirât pas à la tête, parce que celle-ci devait servir de spectacle, sur la pointe d'une pique. Quand elle fut séparée du corps, le corps fut traîné brutalement dans les rues, et il fut permis aux soldats de s'abandonner à toute sorte d'atrocités sur la vie et les propriétés des habitans pendant plusieurs jours de suite. Partout où ce Néron se portait, la mort et la dévastation accompagnaient ses pas. Un signe de douleur, un visage consterné, une parole indiscrète, un soupir, une larme cachée, tout était un crime d'état. Les Royalistes ont adopté l'affreux système de nous mettre à mort indistinctement, dans le seul but de *diminuer notre nombre*. Voilà pourquoi, en entrant

dans nos villes, ils massacrent jusqu'aux pauvres revendeurs du marché, désarmés et innocens. Les villes de *Chuquisaca* et de *Cochamba* ont été plus d'une fois le théâtre de cette sanguinaire barbarie. Ils ont forcé nos soldats, faits prisonniers, de servir dans leurs rangs, traînant nos officiers dans les cachots, où ils ont péri de faim, ou les faisant gémir sous le poids de travaux publics. Ils ont lâchement tué nos messagers de trêve, et n'ont épargné aucune atrocité à nos commandans, après qu'ils s'étaient rendus sur la foi des traités, et malgré notre humanité envers leurs prisonniers; témoins le député *Matas de Potosi*, le capitaine-général *Pumacagna*, le général *Angulo* et son frère, le Commandant *Munecas*, et tant d'autres chefs partisans, tués de sang froid plusieurs jours après s'être constitués volontairement prisonniers.

» Dans le district de *Valle-Grande*, ils s'amusaient brutalement à couper les oreilles des Natives, et à en envoyer des paniers pleins au quartier-général. Ensuite ils détruisirent le village par la flamme; comme ils brûlèrent également environ quarante autres villages très-peuplés du Pérou; ils prirent le cruel plaisir de renfermer dans les maisons les habitans pour les voir brûler vifs.

» Ces monstres ne se sont pas montrés seulement implacables en tuant, mais, oubliant toute sorte de pudeur et de morale, ils mettaient en parade hommes et femmes exposés le plus indécemment

sur la place publique, attachés sur des canons.

» Ils ont établi un système inquisitorial contre ceux de nos pauvres concitoyens qu'ils ont transportés de l'autre côté de l'Océan, où ils ont été exécutés sans forme de procès.

» Ils ont attaqué nos côtes maritimes, et massacré les paisibles habitans, sans épargner ni les Ministres du sanctuaire, ni les vieillards tombant sous le poids de l'âge. Par ordre du général *Puzuela*, ils ont brûlé la ville de *Puna;* et n'y rencontrant aucun autre habitant, ils ont passé au fil de l'épée les vieillards, les femmes et les enfans. Ils ont forcé nos frères, nos propres enfans à prendre les armes contre nous, et à nous combattre sous le commandement d'officiers Espagnols. Ils ont excité des insurrections domestiques, en corrompant par l'or et des séductions de toute sorte les habitans pacifiques du pays, afin de nous environner d'anarchie et nous rendre plus faibles, en nous divisant. Ils ont déployé un raffinement d'horreur en empoisonnant les fontaines et les vivres dans la ville de la *Paz*, et, pour nous récompenser du traitement généreux que, rendus à discrétion dans cette place, ils ont reçu de nous, ils firent sauter les quartiers, quand nous y étions logés, mettant le feu à des mines qu'ils y avaient préparées, tuant de cette manière perfide plus de cent cinquante des nôtres.

» Ils ont déclaré que les lois de la guerre, observées par toutes les nations civilisées, ne devaient

point l'être envers nous ; ils répondirent avec la plus méprisante indifférence au général *Belgreno*, qu'on ne pouvait ni accorder ni observer des traités avec des insurgés.

» C'est au nom de *Ferdinand* de *Bourbon*, que les têtes d'officiers prisonniers furent affichées sur les chemins publics ; qu'un de nos généraux fut *empalé*, et que le monstre *Centano*, après avoir infligé la même mort cruelle au colonel *Camargo*, envoya sa tête comme un présent à notre général *Puzuela*, lui disant que c'était un miracle de *Notre-Dame du Carmel*, insultant ainsi aux hommes et aux Dieux.

» C'est *Ferdinand* de *Bourbon* qui a envoyé ses généraux avec des décrets d'*amnistie* et de *pardon général*, rien que pour tromper les crédules et les ignorans, afin de nous faire entrer avec confiance dans leurs villes et leurs villages, donnant en même temps des instructions secrètes de massacrer, de pendre, d'infliger toute espèce de souffrances à ceux qui seraient ainsi tombés dans le piége.

» Que peut donc attendre la malheureuse Amérique d'un Roi animé de tels sentimens au moment même où il vient de remonter sur le trône? d'un Roi qui n'a réservé que chaînes et potences pour ses propres Espagnols qui ont fait tant de sacrifices pour le délivrer de sa captivité, et lui conserver son royaume; des sujets qui ont répandu leur sang pour lui orner la tête d'une couronne? Si ces hommes,

auxquels il devait tout, reçoivent la mort, ou sont condamnés à un emprisonnement perpétuel, ou à un esclavage ingnominieux, pour le seul fait d'avoir formé une Constitution, quelle destinée peut nous réserver un tel Roi? Espérer un doux traitement de lui et de ses Ministres sanguinaires, c'est chercher parmi les tigres de la sécurité pour des agneaux. On répéterait sur nous les scènes sanguinaires de *Caracas*, de *Carthagena*, de *Quito*, etc. Nous aurions ainsi méprisé les cendres de *quatre vingt mille* personnes, victimes de la furie et de la cruauté de cet ennemi monstrueux; victimes, dont les mânes illustres demandent vengeance; et nous mériterions l'exécration des générations futures, etc., etc. »

Mais vous direz peut-être que toutes ces infamies se sont commises sous le Gouvernement de Ferdinand! Non, Comtesse; au contraire, les plus cruelles et les plus sanguinaires ont signalé le Gouvernement *libéral* des Cortès.

Vous aurez entendu parler du *libéralississime* décret des Cortès, du 10 avril 1813, où elles déclarent « qu'il est *dérogatoire* à la MAJESTÉ et DIGNITÉ du *Congrès national* de *confirmer une capitulaion*, *faite avec de méprisables insurgés.* » Ce serait la honte même d'une *législation* d'un Néron et d'un Caligula. Le *Consulado*, ou collége de commerce, de Mexico, tout composé de membres Européens, manifesta aux Cortès, dans une de ses délibérations solennelles, que « *les Américains étaient une race de brutes*,

pleins de vices et d'ignorance; des automates, indignes de représenter et d'être représentés, » et d'autres expressions non moins agréables. Enfin, le général *Francisco Espoz y Mina*, qui a été aussi mille fois proclamé comme un homme de *sentimens généreux*, comme un *défenseur de la Constitution*, quand il prit le commandement de ces aimables hordes, que les uns, je le répète, appelaient des *Guerrillas*, les autres des *brigands* ou des *assassins*, ne publia pas moins que la *généreuse* proclamation qui suit : « *En Navarra se declara guerra a muerte y sin quartel, sin distinction de soldados ni de gefes, incluso el Emperador de los Franceses.* Et il était si *libéral* qu'il pendait ou fusillait (pour son cher Ferdinand) vingt Français pour un Espagnol *. C'est savoir évaluer *modestement* sa nation; mais je doute que les Français se tiennent au prix auquel il a mis la leur; et vraiment *vingt* Français pour un Espagnol, c'est un peu trop.

De tout ce que nous venons de voir, quelle conclusion faut-il tirer? celle de l'Histoire : que les Espagnols ont toujours été les mêmes; ce qu'un grand philosophe et prêtre, Raynal, exprime en ces termes : « Il n'y a peut-être pas eu de peuples plus fermement attachés à leurs préjugés nationaux, que les Espagnols l'ont été et le sont encore. C'est par ces préjugés que tous leurs senti-

* Il paraît qu'il en ferait encore autant, car, dans son BREVE EXTRACTO, publié à Londres en 1825, il s'en vante avec un air de complaisance.

mens sont dictés, leurs jugemens influencés, et leurs caractères formés. Cet ardent génie dont la nature les a doués ne sert qu'à les aider à inventer des sophismes pour s'obstiner dans leurs erreurs. Jamais la perversion de la raison humaine n'a fixé, comme en Espagne, plus de dogmatisme, de détermination, d'obstination et de subtilités; et leur attachement à leurs habitudes n'est pas moins fort que leurs préjugés. Ils croient qu'il n'y a point de peuples sur la terre plus intelligent, plus éclairé, plus vertueux qu'eux-mêmes. Cet orgueil national, porté à un excès de folie, au-delà de tout exemple, les induirait à voir, à considérer les Athéniens avec le même mépris qu'ils ont vu les Tlascaliens. Ils traiteraient les Chinois comme des brutes; et partout où ils ont été, ils ont laissé derrière eux l'empreinte de l'outrage, de l'oppression et de la dévastation. » D'autres illustres historiens sont entièrement d'accord avec Raynal.

Pour moi, résumant les inductions des traditions des philosophes et des historiens, je ne peux que répéter ce que j'ai déjà dit, qu'un peuple qui a été constamment ou vil esclave de la Tyrannie, ou Tyran hideux lui-même, n'est point fait pour être libre, avant qu'il se refonde dans des générations nouvelles, différentes de celles qui l'ont jusqu'à cette heure produit; car « *on ne peut affranchir le corps, qu'après avoir affranchi l'âme* ». Sans ce préliminaire, soyez sûre, Comtesse, que les peuples feront toujours

des vains efforts pour se renouveler à des institutions libérales. Nos *Titus* le savent, et voilà pourquoi ils s'efforcent de menacer de nouveau leurs peuples de la *Compagnie de Jésus*.

Ceux qui attendent de la liberté de la Nation Espagnole actuelle sont aussi fous que ceux qui en attendent du cabinet de Saint-James. La première ne peut pas donner ce qu'elle n'est pas encore en état d'avoir pour elle-même ; le second conspirera plutôt à éloigner, ou paralyser, ou détruire sur le continent de l'Europe des institutions dont la *privative* promet les plus grands avantages à la Nation qu'il représente. Lord Castlereagh faisait semblant de prêcher pour la liberté des Nègres, au moment qu'il conspirait contre celle de tous les blancs qui n'étaient pas Anglais *. Mais j'avais oublié que je suis à Guanaxuato : retournons donc à notre promenade.

Guanaxuato, au temps de la Conquête, n'appartenait point à Moctezuma; il n'appartenait pas non plus au roi du Mechouacan; c'était un pays tout sauvage. Il ne contribuait aucunement aux richesses d'or et d'argent que les Espagnols recueillirent d'abord dans ces deux royaumes. Les Chichi-

* La médaille que les Français ont consacrée à Canning porte pour exergue : « Liberté civile et religieuse dans le monde entier. » Le *Morning Herald*, 13 septembre 1828, se moque de l'exergue et des Français, et ajoute, comme doctrine nationale : « *None has taken this* (l'exergue) *in earnest in England;* » et le Portugal parle encore plus clair que M. l'*Herald*.

mecas, ou les Sauvages, n'y ramassaient que quelques morceaux de ces métaux, trouvés dans le torrent que nous avons vu à l'entrée du vallon (ou *canada*) de *Marfil*, et ce fut par ces petites trouvailles que les Espagnols soupçonnèrent ensuite les trésors que ces montagnes recélaient dans leur sein.

Ce n'est que dans ces données générales qu'on peut puiser l'origine des premiers établissemens que les premiers Européens y formèrent. L'histoire paraît en avoir ou négligé ou perdu les traces incontestables; j'ignore du moins qu'elle les ait positivement transmises à la postérité; défaut remarquable pour un pays qui est devenu plus tard si célèbre; mais défaut qui, d'après ma manière de voir les choses, n'a pas lieu d'étonner. Que fait l'homme qui n'a d'autre soif que celle des richesses? où il les trouve, il ne se fixe que sur le présent, et ne perce que dans le futur; le passé n'est pas même un objet d'indifférence pour lui; car, en quelque sorte, il ignore qu'il existe. L'un succède à l'autre avec les mêmes sentimens, et l'histoire demeure sans soutien. C'est comme l'Arabe ou l'Africain, qui, caché derrière une colonne, un tombeau, un tas de pierres, épie sa proie, sans penser un instant qu'il foule les ruines de la plus belle ville de l'Antiquité.

La ville de Guanaxuato est le noyau d'un grand nombre d'autres villes qui lui font couronne dans

les gorges, les vallons et les montagnes qui l'entourent, et qui sont plus ou moins considérables, en proportion de la richesse des mines qui en sont l'origine. Je dis des villes, car celle qui porte le nom de la mine de la Valenziana avait plus de seize mille habitans avant la Révolution.

Avant la Révolution, à mesure que dans ces mines on pénétrait les entrailles de la terre, on sortait sans cesse toute l'eau qui pouvait y couler ou jaillir d'une manière quelconque. Des puits profonds allaient aboutir à des couloirs, et par-là se desséchait la mine et se tirait le minerai, au moyen de cabestans. Ces ouvrages répondent aux richesses qui en étaient le but, et donnent une haute idée de la bâtisse des Espagnols. Mais pendant la Révolution tous ces soins furent ou négligés ou impossibles, et l'eau s'est emparée des mines, de celles principalement qui avaient autrefois le plus de célébrité, parce qu'elles avaient le plus de profondeur. Dans la mine de la Valenziana on pourrait faire une expédition aquatique souterraine.

Si vous voulez, nous irons faire une petite promenade sur ces montagnes et dans ces vallons, pour passer légèrement en revue les principales de ces mines.

Prenons le *Canada*, ou vallon, qui conduit à *Guanaxuatito*, à trois milles au Sud de la ville. On a appelé ainsi cet endroit comme une *Urbs alia*, qui rivalisait en diminutif avec Guanaxuato, pour

la richesse de ses mines; et vraiment la magnificence des seules ruines de ses bâtimens porte à conjecturer que le nom convenait à la chose. Si l'on excepte la mine proprement dite *Guanaxuatito*, celle de la *Sirena* est la plus considérable de cette *Canada:* son minerai, très-argentifère, contenait beaucoup d'aloi d'or; mais elle est pleine d'eau jusqu'à son embouchure. On commence à en sortir un peu, et l'on construit à cet effet de nouvelles machines; mais je crains qu'ils ne se ménagent le supplice des Danaïdes, car le torrent du vallon passe exactement dessus. Cette mine a donné de grandes richesses; il faudra qu'on y puise beaucoup avant qu'elle en donne encore.

On remonte au Nord la montagne appelée pareillement de la *Sirena*, et l'on trouve les mines de *las Animas*, de *Penafield*, *del Sol*, etc.; ces deux dernières donnent aussi un riche aloi.

Du sommet de cette montagne, mon guide me montrait plus de deux cents mines, dispersées çà et là dans des gorges, des vallons, sur des penchans, des plateaux, etc., toutes renfermées dans un vaste amphithéâtre, dont la ville de Guanaxuato forme l'*arena*, et figure le principal acteur de ce grand Diorama.

Le tableau que je viens de vous montrer est celui du revers Occidental de la Sirena; tournant les yeux vers son revers Oriental, la perspective est toute sauvage et romantique. Au Nord, la montagne de

Santa-Rosa présente dans le lointain d'autres *séminaires* de mines, où les apparences de civilisation, c'est-à-dire leurs maisons et leurs clochers, font un contraste frappant avec l'horrible de ces rochers préadamites.

En descendant le revers Occidental du côté du Nord, on rencontre des mines partout, ou abandonnées, ou de nouvel essai. La mine récemment ouverte, qui paraît promettre davantage, est la *San-Vincente*, d'où l'on descend à la fameuse *Raya*, une des plus anciennes et des plus riches, qui a ménagé à son propriétaire le nom de Marquis, comme la Valenziana avait ménagé au sien celui de Comte. Maintenant elle regorge d'eau; son minerai est d'un aloi très-riche en or; j'en possède de beaux échantillons. *Santa-Anita* est à quatre pas au Nord de la Raya; elle a été abondante; mais, pour le moment, elle ne donne aussi que de l'eau. Cette mine renfermait de jolies cristallisations en améthyste; j'ai pu en obtenir quelques-unes.

Un petit vallon sépare la *Raya* et la *Santa-Anita* du *Mellado*, autre mine de haute renommée. C'est une de celles qui exploitent encore beaucoup de minerai, quoique les meilleurs filons soient sous l'eau. Il paraît que, dans ses entrailles, elle communique avec la *Raya*, car on dit qu'en desséchant la *Raya*, on dessécherait également le *Mellado*. Les propriétaires se sont offerts, je crois, de concourir dans les dépenses. Ces deux mines ont, comme la *Sirena*,

leur grand ennemi, le torrent coulant dans le vallon qui les sépare et qui passe sur quelques-unes des sinuosités souterraines de leurs galeries.

Le Mellado donne de superbes cristallisations avec des combinaisons et des modifications les plus rares, les plus curieuses. J'ai des échantillons fort caractéristiques d'une aggrégation de carbonate de fer, de chaux et de magnésie en beaux cristaux de formes diverses, d'une blancheur splendide, parsemés de quartz et de petits cristaux très-brillans de spath perlé, séléniteux, laiteux et chatoyant. Ils sont aussi beaux à l'œil que peut-être intéressans en histoire naturelle; je dis peut-être, car en fait de sciences, je suis un des bien-aimés de l'Évangile: *pauper spiritu.*

Des échantillons d'argent natif et sulfuré, cristallisé en cubes, en dendrites, etc., jaillissant de beaux morceaux de quartz, de spath brunissant, feuilleté, tubulaire, laminaire, intersecté de petits points brillans de différentes nuances, sont également le produit de cette mine, qui n'est pas moins riche en argent et en or, qu'elle ne l'est en *lusi naturæ*. Parmi ces derniers, le plus singulier que je possède, est une cristallisation feuilletée perpendiculaire de chaux carbonatée-ferromanganésifère, *aspersée* d'une *lanugine* de spath chatoyant, d'une délicatesse telle qu'elle s'envolerait, ce semble, au plus léger souffle, reposant sur une base améthistine d'une cristallisation pyramidale. C'est du

directeur de la mine que je la tiens : il la troqua complaisamment avec un petit retour de ma reconnaissance.

Le *Mellado* et la *Raya* constituent deux jolis villages qui se touchent et forment ensemble une jolie petite ville. Les moines de la *Mercede* y exploitent les consciences, les mines et les ménages.

Du Mellado, on descend dans un vallon profond qu'on appelle la *Cañada* de la *Catta*. La mine de ce nom réclame la suprématie sur toutes celles qui l'environnent; mais la *Calice* paraît offrir maintenant une exploitation plus riche; et, située sur une élévation, l'eau n'a pas pu atteindre encore tous ses filons fertiles. Les *Secho*, *San-Lorenzo* et *las Maravillas*, pour l'époque où l'on pourra les fouiller dans les régions qui sont aujourd'hui sous l'empire de l'eau, flattent encore l'espoir des spéculateurs. J'ai des échantillons de toutes ces mines, dont le minerai, plus ou moins riche, n'offre que l'aspect de l'argent sulfuré, avec une variété de modifications et de mélanges hétérogènes; de la *Catta*, j'en ai un d'argent natif, répandu en protubérances sur du roc. Toutes ces mines forment encore un grand village.

Du vallon de la *Catta* on monte d'abord à la *Tepeyac*, puis à la *Quebradilla*, et enfin à la fameuse *Valenziana*. Les mines de l'*Esperanza* et autres ne sont qu'une espèce de dépendance de la Valenziana. Toutes ces mines ont donné autrefois de grandes

richesses à leurs propriétaires et de beaux échantillons d'étude à la science. C'est dans les coffres des femmes de mineurs qu'on trouve encore préservés quelques-uns de ces échantillons anciens. Les femmes, en général, sont très-propres à conserver ce qu'elles croient curieux ou rare; or, elles sont les seules qui peuvent en enlever des mines, quand leurs maris, ou parens, ou amis y en découvrent. En leur portant à dîner, elles les soustraient, sous leurs jupes ou autrement, à la vigilance des Cerbères placés à l'embouchure de l'antre. Ils fouillent rigoureusement tous les mineurs qui sortent; mais ils n'osent ou ne s'avisent pas, peut-être, de fouiller, d'une main profane et toute sale, des *repaires sacrés*. C'est en devenant l'ami de ces femmes, à la faveur de quelque petit cadeau Européen, que j'ai réussi à en faire une collection, qui comprend quelque belle améthyste joliment cristallisée, des groupes de quartz hyalin, prismatique, avec spath magnésien rhomboïdal, des morceaux d'argent natif, ramuleux et noir; des cristallisations bizarres, lenticulaires, tabulaires, etc., de spath perlé, brunissant; deux échantillons du fameux filon de la Valenziana, qui, dans l'année 1799, a donné, à ce qu'on prétend, environ deux millions de piastres; un échantillon d'argent sulfuré, capilliforme; un autre grand morceau massif de ce même métal, aspersé de poudre *aurifère* et de jolies petites cristallisations quartzeuses, etc. Je ra-

masse çà et là ces curiosités, persuadé qu'en Europe elles seront peut-être de quelque intérêt pour les savans, ou de quelque utilité pour la science.

La description que j'en fais est purement matérielle, aidée de quelque mot technique que j'emprunte comme un perroquet, et applique de mon mieux à des caractères apparens qui semblent se rapporter à l'étymologie de différens textes de l'*Évangile des Savans*. Cette patience, chez un homme aussi impatient que moi, n'est qu'une preuve de plus de la dévotion que mon ignorance *docile* consacre au savoir. J'espère que vous voudrez bien lui accorder quelque prix, ainsi que votre *Cercle lumineux*.

Les mines que nous venons de voir, et qui embrassent un espace d'environ quatre milles, du Sud-Ouest au Nord-Ouest, de *Guanaxuatito* à la *Valenziana*, reposent toutes sur ce qu'on appelle ici la *Veta-Madre*, la grande masse métallifère qui traverse cette Cordillière.

Comparez l'enfoncement des vallons où sont les mines de la *Sirena*, de la *Raya*, surtout celle de *Secho*, de la *Maravillas* et de la *Catta*, et l'élévation où siégent les mines *del Sol*, de *San-Vincente*, *del Mellado* et de la *Valenziana*, et jugez de la profondeur prodigieuse de cette *Veta-Madre*, et partant des richesses immenses qu'elle a produites, incalculables, je crois, et de celles, moins calculables encore, que cette Cordillière renferme dans son sein. La Va-

lenziana seule fournit une grande preuve de cette profondeur : on prétend que ses galeries pénètrent déjà à plus de 500 *varras* (1800 pieds environ) dans les entrailles de la terre ; et M. Obregon, le premier qui commença à l'exploiter en 1760, devenu depuis Comte de la Valenziana, trouva du minerai argentifère presque à la surface de son élévation. Il est vrai qu'il ne découvrit qu'à une certaine profondeur les trésors qui, de l'état de pauvre Espagnol aventurier, l'élevèrent à celui d'un des plus puissans particuliers de la terre.

Il est des hommes qui, pénétrant de leur œil perçant dans les plus basses régions de la terre, comme dans les plus élevées du ciel, prétendent donner la mesure de ce grand répertoire métallique ; mais, comme quelques-unes des mines que nous avons vues, et grand nombre d'autres que je ne vous ai pas nommées, se trouvent sur des lignes divergentes de la ligne directe de la *Veta-Madre*, on serait porté à croire que cette mesure présomptive est fondée sur l'erreur. Dans ce monde, il faut à tout un nom distinctif ; on attribue donc celui de *Veta-Madre* à cette ligne, où, jusqu'à cette heure, on a exploité plus de riche minerai qu'ailleurs ; mais qui sait l'étendue des régions qu'elle embrasse dans le sein de la terre ? Qui sait si elle n'est pas, peut-être, qu'un bras du grand corps qui se cache encore à l'avarice humaine ? Ce sont des assurances, des *infaillibilités* dont les spéculateurs se favorisent et

trompent les crédules ; et c'est de cette manière, je crois, que des fourbes et d'autres habiles raisonneurs ont vendu ou fait apprécier leur *pierre philosophale* à des *pacotilleurs de guinées*.

Je suis descendu dans plusieurs mines, mais l'eau ne vous laisse pas aller loin. Néanmoins, les régions qu'on parcourt dans les galeries de la *Valenziana* sont encore un monde souterrain, quoiqu'on prétende qu'il y ait plus de deux cents *varras* d'eau. Il est inutile que je vous occupe des détails de cette inspection, car toutes les mines portent à peu près les mêmes caractères quand elles ne sont pas distinguées par quelque phénomène, ou quelque trait extraordinaire de la Nature.

Il y a ici, comme partout ailleurs, des ténèbres ; de grands creux où l'on a trouvé plus de métal : ce sont les salons de ces appartemens ; de petites issues d'un passage difficile, où l'on n'en a pas trouvé : ce sont les escaliers spiraux du palais ; des hommes, qui ne voient la lumière que pour aller à la messe le dimanche, et s'enquérir, comme des revenans, si le Curé et les *amis* ont soin de leurs femmes pendant qu'ils travaillent à se creuser une fortune, ou, souvent, un tombeau dans un tombeau. Il y a, plus que dans nos mines Européennes, une grande jouissance que la cupidité puise dans des probabilités plus fondées et plus flatteuses ; une ardeur plus vive, où l'espoir se berce, en croyant, à chaque pas en avant, qu'un roc, une paroi ca-

che derrière eux des richesses immenses; richesses qui souvent échappent quoique à deux doigts de la main qui les fouille.

Tout ce qu'on a dit des malheurs et de l'oppression des gens employés aux mines est, depuis longtemps, ou faux ou exagéré. Ils ne sont malheureux maintenant que là où l'eau empêche l'exploitation des mines. Ils partagent avec le propriétaire des mines le minerai qu'ils exploitent; ou leur salaire, s'ils en préfèrent un, est assez fort pour eux et leurs familles, dans un pays surtout où le maïs, le seul article de nécessité absolue, est ordinairement à très-bon marché. Les femmes et les enfans gagnent aussi leur journée; quand ils n'ont rien de mieux à faire, ils font *los buscones :* ils vont glaner le peu de minerai qui demeure toujours entremêlé avec *los petates*, avec ces fossiles hétérogènes qui renferment le filon convoité ou l'entrecoupent, et qu'on jette comme ne valant pas la peine de les éplucher. Le mouvement et la gaîté se montrent où la mine est en activité, comme à la *Valenziana*, à la *Catta*, etc. ; la solitude et la tristesse où l'exploitation a cessé, comme à la *Sirena*, à la *Raya*, etc.

Maintenant, de la *Valenziana* faisons une petite promenade à la montagne de Santa-Rosa, au Nord-Est, une des plus hautes Cordillières du Mexique, et qui est également une pépinière de mines.

Il est des géographes qui indiquent Guánaxuato comme situé sur le revers Méridional de la monta-

gne de Santa-Rosa. Selon moi, c'est une erreur, car la montagne où nous venons de voir toutes ces mines en est totalement séparée par un grand vallon qui la rend presque isolée. C'est une montagne au milieu des montagnes, qu'on devrait appeler du nom distinct ou de la Sirena, ou de Saint-Nicolas, comme d'autres l'appellent, ou des mines proprement dites de Guanaxuato.

Quelque chemin qu'on prenne pour aller à Santa-Rosa, ou celui de la *Valenziana*, ou celui du *Mellado*, on descend de leurs hauteurs dans un vallon profond qui entrecoupe ces deux montagnes de l'Est à l'Ouest; et un torrent qui descend de la même direction est une preuve que ce vallon les sépare jusqu'à la plaine du Baxio, où il va aboutir.

Du vallon, pour arriver au *puerto* de Santa-Rosa, c'est-à-dire sur le dos, d'où l'on commence à descendre son revers ou Oriental ou Septentrional, la montée est peut-être plus que quadruple de la descente des hauteurs de la *Valenziana* ou du *Mellado*. Arrivé à ce point élevé, je voudrais vous tracer une esquisse du grand tableau que l'œil y découvre et que l'imagination agrandit; mais le Jupiter des voyageurs, le savant baron de Humboldt y est passé. Ce serait audace que de vouloir peindre ce qu'il a peint; je cache donc mon humble pinceau, et vous renvoie à lui. Je me hasarderai seulement de vous dire ce qui ne pouvait pas alors tomber sous sa considération : on voit, au Nord-Est, le *Pueblo de*

los Dolores, le berceau célèbre de la Révolution Mexicaine; et j'ajouterai que Hidalgo aurait pu venir par le chemin de Santa-Rosa directement à Guanaxuato, qui n'en est qu'à vingt milles, et qui, comme nous l'avons vu, fut le premier théâtre de ses exploits révolutionnaires; mais il partit de *los Dolores* avec une seule poignée de partisans. C'était un petit ruisseau coulant d'une petite source, et qui avait besoin de parcourir du terrain pour grossir et devenir un torrent; c'est ce qu'il fit: il descendit à Zelaya, tourna à l'Ouest, et arriva, enflé, à Guanaxuato par le Sud, tandis que, du côté du Nord, il y serait arrivé presque à sec.

Les mines maintenant les plus considérables de Santa-Rosa, sont l'*Indiana* sur le revers Septentrional, et *San-Raphaël* sur le revers Méridional. De la première j'ai un bel échantillon d'or natif dispersé sur une *roche silicée cornée;* de la seconde, de riches morceaux d'*argent vitreux*. Il paraît même, d'après ce que les mineurs assurent, qu'elles *n'ont* pas la même base que les mines de Guanaxuato; ce qui ajouterait à la convenance de distinguer géographiquement la montagne de Santa-Rosa de celle de Guanaxuato, puisqu'elles sont aussi géologiquement distinctes.

Je vous ai montré de mon mieux, à l'*hacienda* de *plata* de Saint-Thomas, la manière dont on sépare les métaux des matières terreuses, et l'or et l'argent des métaux ordinaires; dans les *haciendas* de Gua-

naxuato, la seule différence est que la force des mulets remplace la force de l'eau, les torrens donnant à peine l'eau nécessaire pour laver lès farines ou les pâtes.

Le nombre des *haciendas* de *plata* est étonnant à Guanaxuato : toutes les canadas, ou vallons, en sont des *séminiares* continuels. Une grande partie ont été brûlées, ou sont tombées en ruine. On m'assure qu'avant la Révolution, quand toutes les mines étaient en pleine activité, il y en avait plus de 200 de grandes, et presque autant de petites : ces dernières, des *hacienditas* de spéculation domestique, que les femmes elles-mêmes savent diriger. De là calculez, Comtesse, la quantité prodigieuse de minerai qu'on exploitait dans ces mines, et les trésors considérables qui sortaient de cette ville. Et ne croyez pas que les seuls propriétaires des mines eussent tout l'or et l'argent qu'on en extrayait; au contraire, peu de ces propriétaires avaient des haciendas. Les *Hacienderos* et *los Mineros* sont deux choses toutes différentes dans la statistique de cette branche de prospérité nationale. Il vous semblera bon, peut-être, que je vous en donne une idée, pour vous mettre en mesure de distinguer les diverses branches de cette entreprise métallurgique.

Les *Mineros*, ou propriétaires des mines, vendent toujours, selon la coutume, le minerai qu'ils exploitent; ils le vendent du moins en grande partie, quand même ils auraient une hacienda de plata. Si

la mine appartient à plusieurs associés, et qu'un de ces associés ait une hacienda à lui-même, il achète le minerai de sa mine aux mêmes conditions que tout autre; et le mode de cette vente est trop curieux pour que je ne vous l'indique pas.

Chaque mine a, chaque semaine, ses jours assignés pour la vente du minerai. On l'étale sur la place de la mine en petits morceaux, exposés à l'examen des acheteurs. A midi, le chargé de la vente reçoit à l'oreille le prix de chaque *convoiteur*, et quand ils ont tous fait leur offre secrète, il l'adjuge en nommant celui qui a offert le plus; et l'écrivain, qui suit la vente, registre le monceau sous le nom prononcé. Vous croirez, et je l'ai cru moi-même d'abord, que le vendeur, ne registrant tant d'offres que dans ses oreilles, peut ou se méprendre, ou oublier, ou commettre quelque partialité, et même quelque petite infidélité, ou volontaire, ou concertée; cependant on m'a assuré que rien de tout cela n'arrive jamais; ce qui est un prodige de mémoire, d'exactitude et de conscience. Ces ventes se font avec un ordre, une tranquillité, un silence aussi étonnans que le caractère et l'adresse du vendeur paraissent extraordinaires. Je crois qu'un homme qui a fait ce métier plusieurs années, sans qu'on ait eu lieu de lui reprocher la moindre faute, peut compter dans la hiérarchie des justes, presque des saints, et au Ciel et sur la Terre.

Les Hacienderos, propriétaires de mines, ne *bé-*

néficient souvent que les minerais qu'ils achètent çà et là dans les autres mines ; et ce système a l'éminent avantage de mettre un connaisseur à portée d'évaluer tous les minerais des environs, et de pouvoir, sur d'autres mines, entrer mieux dans de nouvelles spéculations.

Ne croyez pas non plus que toutes les grandes fortunes Mexicaines aient été faites par les seuls propriétaires des mines. Une foule d'*hacienderos* qui n'en ont jamais eu, se sont beaucoup enrichis par le seul *bénéfice* du minerai ; et s'ils ont le bon esprit d'avoir à la fois une *hacienda* de *campo* et une *hacienda* de *plata*, leur fortune, selon moi, est presque certaine, car la première produit toutes les denrées nécessaires à la seconde, et la seconde procure à l'autre les moyens pécuniaires de la faire fleurir. Elle lui fournirait même l'engrais de tant de mulets qu'on y emploie, si au Mexique on voulait s'en servir. L'engrais se transporterait avec les mêmes bêtes qui viennent y porter les denrées, et s'en retournent à la égère. Cette combinaison serait la *cornucope* réunie au *caducée*.

Mais, je vois votre impatience de savoir à quel usage on destine actuellement toutes ces mines, naguère si florissantes et aujourd'hui pleines d'eau ? Pour le moment, on n'en fait pas grand'chose ; mais il paraît que les Anglais se proposent de les rappeler à leur ancien état de prospérité. S'ils y réussissent, ils auront monté un nouveau coup politique ;

car l'or du Mexique ajoutera à cette grande influence que leurs guinées et la domination des mers leur assurent déjà sur toute la terre. Qu'ils aient un égal succès dans leurs entreprises métallurgiques, dans le Guatimala, la Colombie, le Pérou, etc., et alors ils posséderont toute la principale puissance des deux plus puissans élémens : l'Eau, et la Terre. L'Air se marie à ces élémens par consentement naturel; du Feu, on en allume tant qu'on veut, au moyen de tant de *métaux incendiaires.* Les quatre élémens en leur pouvoir, ils seront, comme les Romains (et dans des temps beaucoup plus difficiles), les maîtres du monde. Il n'y aura tout au plus que la *semi-céleste* milice, la milice des Jésuites qui pourra leur résister ; et, que les Anglais y prennent garde, avec ces Messieurs, il n'y a pas de *pantomime* ni de partage à faire : ils veulent tout ; et, en ruse, ils surpassent encore le *Cabinet* de *Saint-James.* Mais, me voilà politique comme le *Pasquale* de la comédie, et au milieu des mines de Guanaxuato. Reprenons notre promenade.

Les Anglais donc, comme nous le disions, se proposent de rendre aux mines du Mexique leur ancienne prospérité, mais ils n'auront pas peu à faire; elles ne sont plus des mines, les principales surtout, mais des Océans.

Les difficultés de les dessécher, et les dépenses préparatoires seront d'autant plus onéreuses qu'on ne saurait y employer la vapeur pour animer les

machines nécessaires : ces montagnes arides ne fournissent que de petits arbustes, et l'on a échoué dans toutes les tentatives de découvrir quelque carrière de charbon de terre.

Sans doute les connaissances supérieures des Anglais, en mécanique, peuvent améliorer, même perfectionner les moyens opératoires qui y existent maintenant; mais que d'années et de guinées ne faudra-t-il pas pour en assurer le succès; d'autant plus qu'il faut aller bien loin chercher le bois de charpente, et il leur en faut beaucoup pour reproduire tant de machines brûlées, dévastées ou péries par le temps, ou les ajuster sur un nouveau plan.

La quantité immense de fer dont ils ont besoin est aussi un objet bien coûteux dans ce pays, où, pour courir après les métaux précieux, on a toujours méprisé l'exploitation des métaux de première nécessité; ce mépris était ménagé peut-être par les Espagnols, qui se réservaient ainsi de les leur vendre, au prix de l'argent. De tels métaux, en Angleterre, sont à bon marché; mais, avant qu'ils arrivent ici dans l'intérieur des terres, leur cherté sera exorbitante; et si jamais des convulsions politiques venaient à intercepter les transports maritimes !

Le monopole de Cadix ne demande plus sa portion, mais ici des monopolistes la veulent à sa place. Fourbes dans les affaires, comme en politi-

que, ils ont environné les *novices*, venus *bouche béante*, qui, croyant posséder la science infuse dans leur bourse, ou dans celle de leurs commettans, et raisonnant par les rêves de leur imagination, aperçoivent tout d'un seul coup d'œil, savent tout calculer d'un trait de plume, et décident avec le *fiat* de leur infaillibilité. Les voyant si exaltés du passé, si aveugles sur le présent, et pleins du futur, les propriétaires des mines leur ont montré le DORADO dans le lointain d'un microcosme, et un nouvel empire sur les eaux des mines, comme ils en ont un sur celles de l'Océan. Les Anglais se bercent tellement dans leur confiance du succès de cette entreprise, qu'ils achètent déjà des palais pour y loger une administration qui n'a rien encore à administrer, des *haciendas* de *plata*, qu'ils rebâtissent royalement pour y bénéficier le minerai qu'ils n'ont pas encore, et allouent de grands salaires à une *caterve* d'employés encore oisifs. Ils en allouent même, et de bien riches, à des fourbes qui, n'ayant rien à perdre, ont fait semblant de devenir leurs associés, pour mieux les attirer dans le panneau et s'emparer de la direction des affaires; direction où ils espèrent trouver ce *talisman*, que pour long-temps ils chercheraient en vain dans la feinte *association*. Cela fait honneur aux Anglais; car, il faut le dire, tout ce qu'ils entreprennent est conduit avec grandeur et dignité; mais ces belles qualités, réunies à la sagesse, sont plus belles en-

core, plus utiles et plus durables. Enfin, les Anglais n'exploitent maintenant que de l'eau; tandis que les *Hispano-Mexicains* exploitent à pleines mains leurs guinées.

Jusqu'ici, je n'ai vu peut-être la chose que d'un œil économique, trop borné, trop prudent, d'un œil trop italien, habitué à considérer seulement les mesquinités et les misères dont nos maîtres nous environnent de toutes parts. Mais voyons-la sous l'aspect qui s'offre probablement aux Anglais; parcourons d'un regard scrutateur les vastes champs et les chances immenses d'une spéculation, la plus grande peut-être qui puisse tenter un particulier, et qui, selon toute apparence, n'est pas étrangère non plus aux vues de la *profonde politique* du GRAND FOYER du MACHIAVÉLISME.

Il n'est pas douteux que les Anglais verront les entrailles de la terre engloutir de grandes sommes avant qu'ils parviennent à leur arracher ce nouvel empire; ils en laisseront même dévorer aux *vautours* qui les circonviennent, pour s'asservir leur avarice et les faire tomber à leur tour dans le *panneau*. En pareil cas, les difficultés de l'entreprise ne sont qu'un moyen de succès: les Anglais se délivrent par-là de toute concurrence. Mais qu'à la fin ils réussissent, et alors leur puissance est au comble. La pauvreté Spartiate ne donne plus des héros ni des victoires, encore moins des Empires : *l'argent fait tout*. Je le dis avec peine pour la morale; c'est une malheu-

reuse vérité, et ce n'est pas seulement un vice du siècle : à Sparte, les *belles médailles d'or* de la Perse vinrent subjuguer ses gros sous incommodes. Si l'on doit en croire Jugurtha, Rome était à lui s'il avait eu plus d'argent. César disait : *avec de l'argent on fait des soldats, et avec des soldats de l'argent.* Le *Cabinet de Saint-James* dit à son tour, qu'avec ses guinées, il trouve partout des FREINDS (des amis) sur le Continent, et qu'avec ces FREINDS, il peut bouleverser, diviser et mener toutes les nations qui dérangeraient un peu sa politique. Enfin, quand l'Empereur Maximilien s'avisait de menacer les riches Vénitiens, ceux-ci se moquaient de lui et de ses menaces, et ne lui répondaient que par le ridicule du sobriquet : MAXIMILIAN! DOCHI PENARI. (Maximilien!... il n'a pas le sou.)

Au moment où je termine ces mémoires, j'apprends que Canning vient de reconnaître l'*Indépendance du Mexique*. Voyez, Comtesse, si votre profonde sagacité pourra trouver dans cette mesure de Saint-James quelque accord avec ce que j'observais tout à l'heure sur ses combinaisons machiavéliques.

Mais, dira-t-on, l'Espagne aussi possédait à elle seule une grande partie de l'or de la terre, et cependant elle est devenue la plus misérable, la plus abjecte nation du monde. On peut répondre, je crois, que les Espagnols avaient beaucoup d'or et point d'industrie; que, sans industrie, toute nation

dégénère bientôt et s'éclipse; et les Anglais, les Français et les Hollandais finissaient par empocher presque tout l'or Espagnol, en paiement des productions de leurs manufactures, des denrées et autres objets de luxe des Indes Orientales, dont l'Espagne remplissait ses ports, et principalement celui de Cadix. Le reste servait à nourrir et développer, avec toutes sortes de vices, la fainéantise et la corruption du peuple et du Gouvernement. Mais, avec les Anglais, l'empire des mines, réuni à la domination de la mer et à l'activité étonnante d'une industrie toujours renaissante, formera une *triple alliance*, la plus solide et la plus formidable qui ait jamais existé sur la terre; alliance d'autant plus imposante et durable, qu'elle repose sur un concert de mêmes volontés, sur une harmonie sans contraste et sans jalousies.

De quelque manière qu'on envisage cette entreprise Anglaise, on ne saurait nier qu'elle ne soit de la plus grande utilité privée et publique, pour les Mexicains mêmes. En ranimant les mines, elle ranime toute la machine sociale de la République.

Au Mexique, les règnes végétal et animal dépendent beaucoup encore du règne minéral, dans ces districts surtout qui n'ont pas pu s'adonner entièrement à l'agriculture. L'agriculture elle-même tire de grands avantages de l'exploitation des mines, par l'énorme consommation qu'on y fait de ses produits. Il est des habitudes, d'ailleurs, qui nous por-

tent, comme l'avarice, à nous occuper de ce qui, depuis notre enfance, est l'objet de notre industrie; on voit ici des hommes sur qui l'habitude a physiquement opéré ce qu'opèrent moralement sur leurs adeptes certaines factions : ils préfèrent les ténèbres à la lumière : ils sont chez eux dans les mines, et paraissent comme égarés, quand ils jouissent long-temps des rayons du soleil.

A ces avantages économiques, il faut ajouter les avantages politiques que cette entreprise anglaise apporte à la situation agitée où se trouve actuellement la Nation Mexicaine. Elle lui ménage l'amitié, et peut-être la protection cachée du *cabinet* de *Saint-James*, sans la médiation duquel, ou tacite ou expresse, elle lutterait difficilement contre les mouvemens et les conspirations des ennemis de son indépendance; contre l'*Espagnolisme*, extérieur et intérieur, qui ne cesse de lui tendre des embûches, pour l'asservir de nouveau sous le joug Européen.

Les Anglais, quelqu'utile que soit au Mexique leur entreprise, n'y sont pas cependant les bienvenus; ils sont vus avec des sentimens ingrats par ceux-mêmes qui déjà reçoivent à pleines mains leurs guinées. La jalousie et l'animosité Espagnoles s'évertuent à réveiller contre eux les mille préjugés de la populace. Il est vrai que les Anglais ne sont pas sans quelque faute à s'imputer : leur orgueil ne leur laisse pas sentir la sagesse de ménager celui

des autres, et surtout l'orgueil d'un peuple que le confessionnal a habitué à les regarder comme des *hérétiques*, des *usurpateurs*, etc. Les Anglais veulent partout être en Angleterre; ils méprisent tout ce qui n'est pas Anglais. Vous le savez : on *pardonne la haine, mais jamais le mépris*. Je parle des Anglais en général; j'en connais qui usent plus philosophiquement de leur pouvoir et de leurs connaissances. Qu'on choisisse parmi ceux-ci pour les expéditions ou entreprises nouvelles dans les pays étrangers et lointains, ils réussiront mieux, et avec moins de guinées.

Vous serez peut-être étonnée, Comtesse, qu'on ait eu besoin de l'or Anglais pour ranimer ces mines, lorqu'elles en ont tant donné aux notables du Mexique. J'aurais partagé votre étonnement, si je n'avais vu les ruines que la Révolution a laissées derrière elle; si je ne savais quelles contributions de toute espèce elle a imposées aux riches propriétaires du pays; si je ne savais, de plus, que de grands trésors ont été enfouis, et qu'on ne peut y toucher encore, vu que leurs propriétaires espèrent les utiliser pour le triomphe d'une contre-Révolution, dont ils sont les principaux meneurs. Rappelez-vous, Comtesse, l'argent que Mina trouva enfoui dans l'hacienda du Comte del Jazal, et qui lui fut indiqué par un domestique infidèle; cette somme n'est qu'un petit échantillon des trésors immenses, en monnaie et en barres, qui dorment depuis long-temps, et dor-

miront encore dans le sein de la terre. Si l'on en réveille quelques-uns, ce n'est que pour les envoyer peu à peu à quelque port de mer, et de là en Europe; ou pour payer aux Compagnies Anglaises des traites sur Londres : c'est ce même argent Mexicain qui sert aux Anglais pour solder le prêt qu'ils ont fait au Gouvernement du Mexique; et à quelques *mining companies* pour entreprendre l'exploitation des métaux Mexicains. Si quelque grande maison ou compagnie anglaise venait à faillir, que d'Espagnols et de Mexicains vous verriez réduits à faire de leur papier des *cijarritos* *, en échange de leur *plata* et de leurs *doublons* ** ! Et si jamais il arrivait que les Espagnols dussent quitter le Mexique, que d'embarras, que d'incertitudes, et peut-être que de grands vols et d'assassinats en seraient la déplorable suite *** !

Mais une autre circonstance, bien puissante, a mis les mines entre les mains des Anglais.

Au Mexique, il arrive en grand ce qui se voit chez nous en petit. Que les propriétaires négligent l'administration de leurs biens, les agens font main-basse et parfois deviennent à leur tour les maîtres. Au Mexique, cette pratique est poussée plus loin qu'ailleurs; et la raison en est claire : ce qu'on ac-

* Au Mexique, tous les cigarres qu'on fume sont enveloppés dans du papier.

** L'énorme banqueroute de la fameuse maison Goldsmith, de Londres, a, quelque temps après, vérifié mes conjectures.

*** Cela s'est aussi vérifié lors de leur récente expulsion du Mexique.

quiert sans peine ne fixe pas trop notre attention sur les moyens de le conserver. Un peuple qui dort la *siesta* une partie du jour, et consacre l'autre au jeu ou à d'autres vices, n'a pas trop le temps ni l'ardeur, quand il est devenu riche, de s'occuper de la gestion de ses affaires; de là de pauvres *Scribes*, devenus *Apoderados*, deviennent eux-mêmes *Haciendéros*, *Comtes*, *Marquis*, *Gouverneurs*, *Ministres*, etc. Le Gouverneur actuel de l'État de Guanaxuato, est l'*Apoderado* du Comte de la Valenziana, qui n'a pas le sou maintenant pour ranimer ses mines; le Ministre des affaires étrangères de la Confédération, originaire aussi de Guanaxuato, est le grand *Mentor* direct ou indirect des plus puissantes de ces Compagnies anglaises, et dirige en despote, les Marquis de las *Rayas*, *Rul*, *Otero*, etc., les maîtres autrefois de sa famille; obligés aujourd'hui de livrer pareillement leurs mines, faute de moyens de les dessécher. La Fortune, marchant sur une roue, ne saurait être stationnaire, et j'aime assez à la voir se promener un peu sur les différentes classes de la société, même pour qu'elle punisse et réprime l'orgueil et les vices des uns, anime le courage et récompense les mérites et les vertus des autres; mais le mal est que, presque toujours, elle favorise les *Intrigans*, les *Fripons* et les *Caméléons*. Maintenant, retournons aux mines et aux Anglais, et jetons quelques petites réflexions sur l'avenir, pour le

bien des Anglais et des mines; car les uns et les autres méritent tout l'intérêt du philanthrope pour les efforts que les premiers prêtent à ces peuples (quel qu'en soit le but) en des momens si difficiles; et pour les avantages que les secondes promettent à l'indépendance Mexicaine.

Vous vous rappelez, Comtesse, ce que je vous disais dans ma lettre d'*Aguas-Callientes*, sur la grande question soulevée par l'Hôtel-Monnaie de Mexico, qui s'est toujours arrogé, à lui seul, le droit de frapper monnaie dans tout le Mexique; la question a été résolue par la Révolution, puisque l'on a établi des Hôtels-Monnaies à Durango, à Zacatecas, à Guadalaxara et à Guanaxuato, où, avant cette époque, circulait beaucoup d'or et d'argent, et point de monnaie, de façon que l'argent et l'or étaient, comme toutes les autres marchandises, la proie du monopole Espagnol. Une question accessoire pend encore : ces Hôtels-Monnaies peuvent-ils être établis partout ailleurs où ils seront jugés nécessaires? Le Congrès général de la Confédération ne saurait se décider autrement que pour l'affirmative : chaque État a le droit de se constituer intérieurement avec tous les avantages particuliers, qui ne sont point nuisibles aux intérêts généraux de la Nation; or, quelle n'est pas l'utilité d'un tel établissement pour la minerie, qui, autrefois, était obligée d'envoyer à la Capitale son argent, ou de le

vendre à des agioteurs, pour avoir de la monnaie pour payer ses ouvriers, et pour la circulation nécessaire du commerce du pays?

Une autre grande question se présente, selon moi, et sa solution domine, avec bien plus d'influence encore, le succès des spéculations Anglaises, tant que la chimie ne suppléera pas le mercure par quelqu'autre moyen pour séparer l'or et l'argent des matières hétérogènes qui s'y trouvent réunies dans le minerai.

Cette question nouvelle a deux branches : d'abord, les mines actuelles de mercure en donneront-elles une quantité suffisante pour servir à tout le minerai qui sortira du grand nombre de mines qu'on a entrepris de dessécher, surtout si elles recouvrent leur premier état de prospérité, qui peut même se développer par la découverte de nouveaux filons de *bonanzas* (d'abondance)? En second lieu, peut-on en trouver assez? les avantages de l'exploitation en couvriront-ils le prix?

La stérilité toujours croissante des mines de ce métal d'*Idria*, dans la Carniole, et d'*Almaden*, en Espagne; la pauvreté de celles de *Guamavelica* dans le Pérou, qui n'en fournit pas même une quantité suffisante à ces mines, quoique elles soient inondées, semblent répondre négativement à la première partie de la question, et il en résulte par conséquence immédiate, que si ce métal est actuellement, malgré la stagnation des mines, au prix

excessif de quatre-vingts piastres le quintal, il peut monter dans le futur à un prix au delà de tout calcul, et de toute spéculation. Je me suis mal expliqué peut-être, et je manque d'expressions dans une matière qui n'est de ma compétence que par quelques réflexions qui s'offrent spontanément à l'aspect de ces lieux. En résumé, les Anglais devraient, avant tout, s'occuper de découvrir dans le Mexique quelques mines de mercure. On m'a assuré, comme je vous l'ai déjà dit, que dans la Sonora on en a découvert quelques-unes; mais c'est trop loin: le transport leur coûterait trop; elles ne serviront qu'à ranimer les mines du pays, presqu'entièrement abandonnées, et qu'on croit fort riches. Pour les mines du Mexique, il faudrait que les mines de mercure se trouvassent dans un point plus central. C'est un objet digne d'une recherche Anglaise, et qui, en cas de succès, leur ménagerait, avec beaucoup d'honneur, d'incalculables avantages. Il faut qu'ils s'occupent aussi du moyen d'avoir de la poudre et du sel en plus grande quantité, et conséquemment à meilleur marché.

Sans ces précautions *la Spéculation* pourrait rencontrer de grandes difficultés, surtout si l'Autriche et l'Espagne venaient à détourner le cours de leur mercure, et que l'Espagne réussît à ranimer ces mines d'or et d'argent que célébraient autrefois les Romains et l'histoire.

Les mines de Guanaxuato offrent, je crois, un

vaste champ aux philosophes pour exalter leur intelligence, aux savans pour exercer leur empire sur les secrets de la Nature; mais moi, je n'ai pu vous en dire que le peu que la topographie, l'histoire et l'entendement commun ont bien voulu me suggérer. Je sens mes limites, et je m'y renferme; vous connaissez ma bonne volonté, vous saurez l'apprécier dans ce que je me suis efforcé de vous montrer et de vous expliquer. Je ne puis davantage.

Veuillez, Comtesse, renouveler mon zèle, en égayant et ranimant mes idées par le charme de votre correspondance.

FIN DU PREMIER VOLUME.

APPENDICE

DE LA TROISIÈME LETTRE.

ACTE CONSTITUTIF

DE LA FÉDÉRATION MEXICAINE.

MEXICO, 1824.

A L'IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT.

Nota. Cet Acte ne peut être réimprimé sans l'autorisation du Gouvernement, conformément à l'arrêté du Congrès Souverain, du 31 janvier dernier.

LE GOUVERNEMENT SUPRÊME

A LA NATION.

Citoyens, nous sommes arrivés au but : nos vœux sont accomplis : nous avons déjà un acte constitutif; et, si nous aimons l'ordre, si nous désirons avoir une patrie, si nous avons à cœur de compter parmi les Nations, le moment est venu où nous pouvons y prendre place.

Le Congrès Souverain a fait ce qui dépendait de lui : ce n'est pas l'ouvrage de volontés individuelles, mais de toute la Nation, tout ayant été débattu et arrêté librement par ses représen-

tans, de façon que déroger à sa teneur, ou opérer en sens contraire, serait disputer à la Nation son indépendance et sa souveraineté.

Pour ce qui était de notre pouvoir, nous sentons l'ineffable satisfaction d'avoir vu se vérifier cette époque mémorable pendant notre administration, quoique au moment où elle touche à son terme. Citoyens, on pourra nous reprocher de n'avoir pas gouverné avec tout l'entendement, avec toutes les lumières nécessaires, mais nos intentions ont été toujours justes; notre point de vue n'a pas cessé d'être la prospérité publique. Nous n'avons pas pu faire tout le bien que nous aurions voulu : des obstacles insurmontables, que le temps seul peut détruire, s'y sont opposés; mais nous avons conservé l'État dans toute sa plénitude; les appointemens des employés sont au courant; et, pour le reste, si nous n'avons pas rempli l'attente publique, si nous avons commis quelque faute d'inexpérience, que cela serve au moins de leçon à nos successeurs. Enfin, si, en administrant la chose publique dans des temps orageux, au milieu des crises les plus anarchiques; si, en luttant de toute notre force, et perdant tant de mois contre mille obstacles et contrariétés; si, en tenant le gouvernail de l'État au moment qu'une horrible tempête nous menaçait tous de nous ensevelir dans l'abîme; si, en un mot, par tout ce que nous avons souffert dans une si terrible position pendant plus d'un an de notre administration, nous avons acquis le droit de supplier et de conseiller, nous en usons envers nos concitoyens pour leur recommander, avec les sentimens les plus paternels, l'amour de l'ordre, ce principe protecteur des États. Veuillez vous pénétrer, citoyens, que l'union et la subordination aux autorités peuvent seules nous sauver des orages qui nous entourent encore; et ceux qui, sous un prétexte quelconque, se permettraient d'enfreindre ce principe, ne pourraient être considérés que comme les ennemis de l'Anahuac, les fauteurs des tyrans, qui sont là, prêts à

nous surprendre au moment du désordre, et à nous enchaîner de nouveau.

Fait au Palais National de Mexico, le 1er février 1824.

Signé José Mariano Michelena, Président.
Miguel Dominguez.
Vincente Guerrero.

Le Suprême Pouvoir exécutif, nommé provisoirement par le Souverain Congrès Mexicain, à tous ceux qui verront les présentes, savoir, que le Souverain Congrès Constituant a décrété ce qui suit :

ACTE CONSTITUTIF

DE LA FÉDÉRATION MEXICAINE.

FORME DE GOUVERNEMENT ET DE RELIGION.

Article 1er. La Nation Mexicaine se compose des provinces comprises dans ce qu'on appelait autrefois *la Vice-Royauté de la Nouvelle-Espagne*, *le Capitaniat général de Yucatan*, et *las* Comandancias generales *des provinces intérieures d'Orient et d'Occident*.

Art. 2. La Nation Mexicaine est libre et indépendante à jamais de l'Espagne et de toute autre puissance, et n'est et ne peut être le patrimoine d'aucune famille ni personne.

Art. 3. La souveraineté réside radicalement et essentiellement dans la Nation; et conséquemment à elle seule appartient le droit d'adopter et d'établir, au moyen de ses représentans, la forme de Gouvernement et autres lois fondamentales qu'elle jugera convenables pour sa conservation et majeure prospérité, les modifiant ou variant quand et comment elle croira convenable de le faire.

Art. 4. La Religion de la Nation Mexicaine est et sera, à perpétuité, la catholique, apostolique, romaine. La Nation la protége par des lois sages et justes, et défend l'exercice de toute autre quelconque.

Art. 5. La Nation adopte pour son Gouvernement la forme de *République Représentative populaire fédérale.*

Art. 6. Les parties intégrantes sont des États indépendans, libres et souverains en ce qui concerne leur administration et gouvernement intérieurs, conformément à ce qui est dit dans cet acte, et dans la Constitution générale.

Art. 7. Les États de la Fédération sont, à présent, l'État de *Guanaxuato;* l'État de l'*Intérieur d'Occident*, composé des provinces de *Sonora et Sinaloa;* l'État de l'*Intérieur d'Orient*, composé des provinces de *Coahuila, Nuevo-Leon* et *Los Tejas;* l'État de l'*Intérieur du Nord*, composé des provinces de *Chihuahua*, *Durango* et *Nuevo-Mexico;* ceux de *Mexico*, de *Mechouacan*, de *Oajaca*, de *Puebla*, de *Queretaro*, de *Saint-Louis Potosi*, de *Nuevo Santander*, qui s'appellera de *Las Tamaulipas;* ceux de *Tabasco*, de *Tlascala*, de *Vera-Crux*, de *Jalisco*, de *Yucatan*, et de *Los Zucatecas.* Les *Californias* et le *Partido* de *Colima* seront, pour le présent, Territoires de la Fédération, dépendans immédiatement du Pouvoir Exécutif général. Les *Partidos* et les villages qui composaient la province de l'Isthme de *Guazacualco* retourneront aux provinces auxquelles ils appartenaient. La lagune des *Terminos* appartiendra à l'État de Yucatan.

Art. 8. Dans la Constitution, on pourra augmenter le nombre des États compris dans l'article précédent, et les modifier à mesure qu'on le reconnaîtra plus propre à ménager plus d'avantages aux différens pays.

DIVISION DU POUVOIR.

Art. 9. Le Pouvoir Suprême de la Fédération se partage, pour son exercice, en législatif, exécutif, et judiciaire; et

jamais deux de ces Pouvoirs ne pourront se réunir dans une seule Corporation ou Personne; on ne pourra non plus déposer le Pouvoir Législatif dans un seul Individu.

POUVOIR LÉGISLATIF.

Art. 10. Le Pouvoir Législatif de la Fédération résidera dans une Chambre de Députés et dans un Sénat : les deux formeront ce qu'on appelle le *Congrès Général.*

Art. 11. Les Individus composant la Chambre des Députés et le Sénat seront nommés par les Citoyens des États, de la manière dont il sera dit dans la Constitution générale.

Art. 12. La base, pour nommer les Représentans de la Chambre des Députés, sera la population. Chaque État nommera les Sénateurs, comme il sera prescrit par la Constitution.

Art. 13. Il appartient exclusivement au Congrès Général de donner des Lois et des Décrets :

I. Pour soutenir l'Indépendance nationale, et pourvoir à la conservation et sécurité de la Nation dans ses relations extérieures.

II. Pour conserver la paix et l'ordre public dans l'Intérieur de la Fédération, et animer l'instruction et la prospérité générales.

III. Pour maintenir l'Indépendance des États entre eux.

IV. Pour protéger et régler la liberté de la presse dans toute la Fédération.

V. Pour conserver l'Union fédérale des États, statuer définitivement sur les Comités, et terminer les différends.

VI. Pour soutenir l'égalité proportionnelle des obligations et des droits que les États ont devant la loi.

VII. Pour admettre de nouveaux États ou territoires à l'Union fédérale, les incorporant dans la Nation.

VIII. Pour fixer chaque année les dépenses générales de la

Nation, sur les données que lui présentera le Pouvoir Exécutif.

IX. Pour établir les contributions nécessaires à couvrir les dépenses générales de la République, déterminer son emploi, et en demander compte au Pouvoir Exécutif.

X. Pour régler le commerce avec les Nations étrangères, et entre les différens États de la Fédération et les Tribus des Indiens.

XI. Pour contracter des dettes sur le crédit de la République, et désigner les garanties de solvabilité.

XII. Pour reconnaître la dette publique de la Nation, et signaler les moyens de la consolider.

XIII. Pour déclarer la guerre, d'après les informations et l'avis du Pouvoir Exécutif.

XIV. Pour accorder des patentes de croisières, et déclarer bonnes ou mauvaises les prises de terre et de mer.

XV. Pour fixer et organiser la force de terre et de mer, fixant le contingent respectif à chaque État.

XVI. Pour organiser, armer et discipliner la moitié des États, réservant à chacun d'eux la nomination respective des officiers, et la faculté de l'instruire, conformément à la discipline qui sera prescrite par la Constitution générale.

XVII. Pour approuver les traités de paix, d'alliance, d'amitié, de Fédération, de neutralité armée, et tout autre que célèbre le Pouvoir Exécutif.

XVIII. Pour régler et uniformer le poids, la valeur, l'alliage, le type et la dénomination des monnaies dans tous les États de la Fédération, et adopter un système général de poids et mesures.

XIX. Pour concéder ou nier l'entrée de troupes étrangères dans le territoire de la Fédération.

XX. Pour habiliter toute classe de ports.

Art. 14. Dans la Constitution on fixera d'autres attributions générales, spéciales et économiques du Congrès de la

Confédération, et le mode de les remplir, ainsi que les prérogatives de ce Corps et de ses Individus.

POUVOIR EXÉCUTIF.

ART. 15. Le Pouvoir Exécutif sera déposé par la Constitution dans l'Individu ou les Individus dont elle signalera la qualité. Ils devront être naturels et résidans en quelqu'un des États ou territoires de la Fédération.

ART. 16. Ses attributions, indépendamment d'autres qui lui seront prescrites ou assignées par la Constitution, sont :

I. Mettre à exécution les lois tendantes à consolider l'intégrité de la Fédération, et à soutenir son indépendance à l'extérieur, son union et sa liberté à l'intérieur.

II. Nommer et destituer les Ministres.

III. Surveiller la perception et décréter la distribution des contributions générales, conformément aux Lois.

IV. Nommer les Employés de l'Administration publique, conformément à la Constitution et aux Lois.

V. Déclarer la guerre après le Décret d'approbation du Congrès Général; et, faute de ce Décret, de la manière qui sera désignée par la Constitution.

VI. Disposer de la force permanente de terre et de mer, et de la milice active, pour la défense contre l'ennemi extérieur, et pour la sécurité intérieure de la Fédération.

VII. Disposer de la milice locale pour le même but; mais, pour se servir d'elle hors de ses États respectifs, il devra obtenir le consentement du Congrès Général, lequel déterminera la force nécessaire.

VIII. Nommer les Officiers et les Employés de l'armée et de la milice active, conformément aux Ordonnances et Lois en vigueur, et à ce que la Constitution établira.

IX. Accorder des retraites, des congés, et régler les pensions des militaires, dont est question dans l'article précédent, conformément aux Lois.

X. Nommer les Agens diplomatiques et commerciaux, avec l'approbation du Sénat, et jusqu'à ce que le Sénat soit créé, avec l'approbation du Congrès actuel.

XI. Diriger les négociations diplomatiques, célébrer les traités de paix, d'amitié, d'alliance, de trève, de neutralité armée, de commerce et autres; mais, pour accorder ou nier sa ratification, il devra, au préalable, obtenir l'approbation du Congrès Général.

XII. Surveiller, pour que la justice soit administrée par les Tribunaux impartialement, et sans délai, et que leurs jugemens soient exécutés conformément à la loi.

XIII. Publier, faire circuler et observer la Constitution générale et les Lois, pouvant, pour une seule fois, faire ses objections sur les mêmes Actes, dans dix jours, suspendant leur exécution jusqu'à nouvelle résolution du Congrès.

XIV. Rendre des Décrets et Ordonnances pour la meilleure exécution de la Constitution et des Lois générales.

XV. Suspendre de leurs fonctions, pour trois mois, et priver jusqu'à la moitié de leurs appointemens, pour le même temps, les employés de la Fédération, qui auraient méconnu ou enfreint les Ordres et les Décrets; et, dans le cas où il croirait que ces Employés doivent être soumis à un procès, il passera toutes les pièces relatives au Tribunal compétent.

Art. 17. Tous les Décrets et Ordonnances du Suprême Pouvoir Exécutif devront, à peine de nullité, être signés par le Ministre du département qu'ils concernent.

POUVOIR JUDICIAIRE.

Art. 18. Tout homme qui habite le Territoire de la Fédération, a le droit qu'on lui administre prompte, pleine et impartiale justice; et, à cet effet, la Fédération dépose l'exercice du Pouvoir Judiciaire en une Cour suprême de Justice, et en des Tribunaux qui seront établis dans chaque État. On se

réserve de fixer dans la Constitution les attributions de ladite Cour suprême.

Art. 19. Tout homme qui sera traduit en justice dans les États ou Territoires de la Fédération ne pourra être jugé que d'après les lois données ou par les Tribunaux établis avant l'action dont il sera prévenu. En conséquence, demeurent à jamais abolis et défendus tout jugement de *Commission Spéciale* et toute loi rétroactive.

GOUVERNEMENT PARTICULIER DES ÉTATS.

Art. 20. Le Gouvernement de chaque État se divise, pour son exercice, dans les trois Pouvoirs : Législatif, Exécutif, et Judiciaire. Jamais deux, ou plus, de ces pouvoirs, ne pourront être réunis dans une seule corporation ou personne, ni le Pouvoir Législatif être déposé en un seul individu.

Art. 21. Le Pouvoir Législatif de chaque État résidera dans un Congrès composé du nombre d'individus que détermineront ses Constitutions particulières, élus populairement et amovibles pour le temps et comment elles disposeront.

POUVOIR EXÉCUTIF.

Art. 22. L'exercice du Pouvoir Exécutif de chaque État ne sera confié que pour un temps déterminé, que fixera la Constitution respective.

POUVOIR JUDICIAIRE.

Art. 23. Le Pouvoir Judiciaire de chaque État sera exercé par les Tribunaux qui seront établis par la Constitution.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Art. 24. Les Constitutions des États ne pourront s'opposer au présent Acte Constitutif, ni à ce qui sera établi par la Constitution Générale de la Fédération ; conséquemment,

elles ne pourront être sanctionnées qu'après la publication de cette dernière.

Art. 25. Néanmoins, les Législatures de chaque État pourront organiser provisoirement son gouvernement intérieur, et, en attendant, on observera les lois en vigueur.

Art. 26. Aucun criminel d'un État ne pourra trouver asile dans un autre : il sera promptement remis à l'Autorité qui le réclame.

Art. 27. Aucun État ne pourra fixer un droit de tonnelage, sans le consentement du Congrès Général, ni pourra avoir des troupes ou bâtimens de guerre en temps de paix.

Art. 28. Aucun État ne pourra, sans le consentement du Congrès Général, imposer des contributions ou droits sur les importations ou exportations, jusqu'à ce que la loi en ait statué.

Art. 29. Aucun État ne pourra entrer en transactions ou contrats avec un autre, ou avec une puissance étrangère ; ni s'engager dans aucune guerre, hors le cas d'invasion actuelle, ou de danger si éminent qu'il n'admette aucun délai.

Art. 30. La Nation est obligée de protéger, par des lois sages et justes, les droits de l'homme et du Citoyen.

Art. 31. Tout habitant de la Fédération a le droit, la liberté d'écrire, imprimer et publier ses idées politiques, sans nécessité de permission, révision, ou approbation, antérieures à la publication, mais sous les restrictions et les responsabilités conformes aux lois.

Art. 32. Le Congrès de chaque État remettra annuellement au Congrès Général de la Fédération, une note circonstanciée et détaillée des perceptions et paiemens des Trésoriers de ses arrondissemens respectifs, avec relation de l'origine des uns et des autres; des branches d'Industrie, d'Agriculture, de Commerce, etc., indiquant leur progrès ou décadence, et ce qui en serait la cause; des nouvelles branches qu'on pourrait y créer, et les moyens qui pourraient les animer ou les encourager; un état, enfin, de sa population respective.

Art. 33. Toutes les dettes contractées avant l'adoption du présent Acte sont reconnues par la Fédération, sauf leur liquidation et et classification, conformément aux dispositions qui seront établies par le Congrès Général.

Art. 34. La Constitution Générale et le présent Acte garantissent, aux États de la Fédération, la forme de gouvernement adoptée par la présente loi; et chaque État est également tenu de soutenir, à tout prix, l'Union Fédérale.

Art. 35. Le présent Acte ne pourra être changé, ni altéré, que quand et comment il sera prescrit par la Constitution Générale.

Art. 36. L'Exécution du présent Acte est confiée, sous la plus étroite responsabilité, au Suprême Pouvoir Exécutif, lequel, dès sa publication, se conformera entièrement à ce qu'il prescrit.

Fait à Mexico, le 31 janvier 1824.

Suivent les signatures de tous les Députés composant l'Assemblée Constituante.

PREMIÈRE SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT.

Le Suprême Pouvoir Exécutif a décrété ce qui suit :

Le Suprême Pouvoir Exécutif nommé provisoirement par le Congrès Souverain Mexicain, à ceux qui verront les présentes, savoir : que le Souverain Congrès Constituant a décrété ce qui suit :

Le Souverain Congrès Constituant Mexicain a décrété :

1°. Le Suprême Pouvoir Exécutif aura soin que la publication de l'Acte Constitutif se fasse de la manière la plus solennelle dans tous les États, villes et villages de la Fédération.

2°. Toutes les Autorités, civiles, militaires et ecclésiastiques, les Individus d'une Corporation quelconque, les Employés, les Chefs de la Milice, les Officiers et la troupe, prête-

ront serment de la manière suivante : « Je jure devant Dieu d'observer l'Acte Constitutif de la Fédération Mexicaine. »

3°. Le Suprême Pouvoir Exécutif fera passer à la Secrétairerie du Souverain Congrès les documens officiels, à mesure qu'il les recevra, constatant l'exécution de ce Décret.

4°. Le Suprême Pouvoir Exécutif prêtera serment devant le Congrès, et déterminera devant qui doivent le prêter les autres Autorités et Corporations.

Le Suprême Pouvoir Exécutif se tiendra comme informé du Décret, et donnera toutes les dispositions nécessaires pour son exécution, le faisant imprimer, publier, et circuler.

Mexico, le 31 Janvier 1824.

José-Michel Gordoa, Président du Congrès.
José-Mariano Marin, Député Secrétaire.
José-Basilio Guerra, Député Secrétaire.

Conséquemment, et pour que la publication de l'Acte Constitutif soit remplie avec la pompe et solennité convenables, ordonnons et commandons :

1°. Le mode pour cette publication sera national, avec toute la solennité, y assistant le Commandant-Général, quatre *Régidores* et deux *Alcades*, avec un nombre égal d'individus de la Députation Provinciale, tous présidés par le Chef Politique, accompagnés des Valets et Sergens de ville, et d'un Secrétaire du Gouvernement.

2°. L'artillerie fera les salves de coutume, et les rues seront parées et illuminées pendant trois jours, ainsi que les promenades publiques ; les cloches sonneront à double, et le premier jour, il y aura Grand'Messe et *Te Deum*, auxquels assisteront toutes les Autorités et Corporations.

3°. Les Chefs politiques le solenniseront avec les mêmes formalités dans leurs provinces respectives, désignant le jour et l'endroit où elles doivent avoir lieu, nous envoyant acte, par duplicata, de la pleine exécution du présent.

4°. Les villages et autres endroits qui ne sont point capitales de Province, s'étudieront à solenniser également, de leur mieux, la publication de cet acte, envoyant aussi un certificat relatif.

5°. Le Suprême Pouvoir Exécutif devant prêter, en présence du Congrès Souverain, le serment dont il est mention dans l'article 2 du décret ci-joint, le prêteront devant nous, le Chef de l'État-Major-Général, le Chef Politique, le Gouverneur de la Mître, le Commandant-Général, le Régent de l'Audience territoriale, les Présidens de tous les Tribunaux, les Prélats supérieurs des Corporations religieuses, les Receveurs-généraux et les Chefs de bureau.

6°. Le serment prescrit dans ledit article 2 dudit Décret, le prêteront devant le Chef politique, la Députation provinciale et le Corps municipal; les Généraux devant le Chef de l'État-Major; le reste de la troupe devant leurs étendards, paradés, en ordre de bataille.

7°. Les Ecclésiastiques le prêteront devant le Gouverneur de la Mître; les Moines devant leurs Prélats respectifs; et, dans les Provinces, la Députation provinciale, ou, en son défaut, le Corps municipal recevra le serment des Chefs politiques; et ceux-ci, des Députations provinciales, des Commandans-généraux, et de toutes les Autorités et Corporations, la troupe le prêtant de la manière indiquée dans l'article précédent.

8°. Le Peuple, dans toutes les Provinces, prêtera le serment de la manière accoutumée.

En conséquence, nous ordonnons à tous les tribunaux, etc.

Mexico, le 1er février 1824.

MARIANO MICHELEMA, *Président*.
MIGUEL DOMINGUEZ.
VINCENTE GUERRERO.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE

DES LETTRES DU PREMIER VOLUME.


B

B

